

Dessiné par Mlle Delbousterre An 7. Gravé par C. S. Gaucher



DICTIONNAIRE

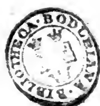
HISTORIQUE,

LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

DES FRANÇAISES,

ET DES ÉTRANGÈRES

NATURALISÉES EN FRANCE.





FORTUNÉE B. BRIQUET,

Née à Niort le 16 Juin 1782.

Dessiné par Mlle De Hauteterre An 8. *Gravé par C. E. Gaucher*

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

DES FRANÇAISES,

ET DES ÉTRANGÈRES

NATURALISÉES EN FRANCE,

Connues par leurs écrits, ou par la protection qu'elles ont accordée aux Gens de Lettres, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours;

DÉDIÉ AU PREMIER CONSUL:

Par M.ME FORTUNÉE B. BRIQUET,

De la Société des Belles-Lettres, et de l'Athénée des Arts de Paris;

Avec le Portrait de l'Auteur.

Les ames n'ont point de sexe.
J.-J. ROUSSEAU.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE GILLÉ.

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, quai Voltaire, n.° 2;
et à Strasbourg, même maison de commerce, Grand'Rue, n.° 15.

AN XII. — 1804.



AU PREMIER CONSUL ET PRÉSIDENT.

Citoyen Premier Consul et Président,

Vous avez accueilli favorablement mon Ode à Lebrun; vous ajoutez encore à ma gloire, en permettant que mon Dictionnaire paraisse sous vos auspices. Comme Alexandre, vous avez les qualités brillantes du héros; comme Solon, vous possédez la sagesse du législateur; mais il eût manqué quelque chose à votre renommée, si, comme Charlemagne, vous n'eussiez point aimé et protégé les lettres. Les lettres assurent l'immortalité. Sans elles,

les actions du héros et du législateur restent ensevelies dans l'oubli : Achille serait inconnu, si Homère n'eut point existé. Sous votre gouvernement tout s'agrandit, tout se perfectionne, tout se ressent de vos bienfaits et de votre influence. Aucun siècle n'a commencé avec un aussi grand nombre de femmes de lettres ; aucun siècle, sans doute, n'aura vu l'éducation des femmes plus soignée. Il n'est point de genre de gloire qui doive être étranger à votre consulat. Vous élevez les sentimens, vous réunissez les cœurs, et vous méritez tous les hommages.

Salut et respect,

Fortunée B. Briquet.

AVANT-PROPOS.

Les sciences et les lettres comptent, parmi les écrivains français ou naturalisés en France, un assez grand nombre de femmes, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours, pour qu'il paraisse utile et agréable de les trouver réunies dans un Dictionnaire qui leur soit exclusivement consacré. Il est juste d'associer à leur gloire les Françaises qui se sont honorées par la protection qu'elles ont accordée aux gens de lettres. Cet ouvrage national n'existe point. J'ai osé l'entreprendre ; et c'est après quatre années de travaux que je le présente au public. Je n'avais eu d'abord que l'intention d'en faire un répertoire à mon usage particulier; mais, encouragée par les suffrages de quelques littérateurs distingués, je me suis déterminée à le publier.

Je n'ai rien négligé pour donner à ce Dictionnaire toute la perfection dont il est susceptible.

Je possède et j'ai lu les meilleurs écrits des Françaises, et des Étrangères naturalisées en France; j'ai consulté les jugemens qu'en ont porté les auteurs les plus recommandables par leurs lumières et leur impartialité. Je n'ai cependant pas regardé qu'ils fussent toujours exempts d'erreurs. Je dois dire aussi que je n'ai pris dans aucun ouvrage les articles de mon Dictionnaire; mais que j'ai rangé à ma manière les matériaux que m'ont fournis les Bibliothèques Françaises de la Croix du Maine et de Du Verdier, l'Apologie des Dames, la Bibliothèque historique et critique du Poitou, les Recherches pour servir à l'Histoire de Lyon, l'Histoire littéraire des Femmes Françaises, les Trois Siècles de la Littérature Française, le Parnasse des Dames, l'Éducation physique et morale des Femmes, le Nouveau Dictionnaire historique, le Dictionnaire des Femmes célèbres, la Collection des meilleurs Ouvrages français, composés par des Femmes; les Siècles littéraires de la France, les Mémoires, les Éloges, les Critiques, les Journaux, etc.

Les Dictionnaires historiques et bibliographiques offrent, en général, peu d'exactitude dans les dates. Il est rare de les trouver d'accord, pour les années des éditions, pour le

format, pour le titre même des ouvrages, pour les époques de la naissance ou de la mort des auteurs. On ne tient point compte du tems qu'il faut passer, ni des recherches qu'il faut faire pour rectifier une date; et, s'il n'était pas indigne d'un historien, et contraire à la probité, de se jouer de la crédulité d'autrui, l'ingratitude des lecteurs dispenserait d'être si scrupuleux et de prendre tant de soin. Je n'ose espérer, malgré toutes mes précautions, d'avoir atteint le but que je me suis proposé, et de ne mériter aucun reproche. Aussi j'invite tous ceux qui s'intéressent à la gloire de mon sexe, à relever les erreurs et les omissions qui peuvent m'être échappées dans cet ouvrage. Je m'empresserai de les faire disparaître dans une deuxième édition.

Je voulais parler des avantages et des agrémens que la culture de l'esprit des femmes procurerait à la société, et sur-tout à elles-mêmes. J'avais encore le projet d'examiner quelle a été l'influence des femmes en France; mais cette discussion et cet examen m'auraient peut-être obligée de passer les bornes que je me suis prescrites. Je vais transcrire ici deux lettres, où j'ai à-peu-près traité ces questions.

A MADEMOISELLE ÉLISE A...

Niort, le 1.er germinal, an 11.

Que faites-vous, chère Élise? A dix-huit ans, avec des richesses et de la beauté, vous cultivez les lettres ! Trois années n'ont point encore épuisé votre constance ! Au contraire, à vous entendre, l'étude offre sans cesse de nouveaux charmes, et procure de nouveaux plaisirs :

Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.

RACINE.

Si je vous représente que certaines gens attachent du ridicule au savoir dans les femmes, dont ils regardent les vertus mieux en sûreté sous la sauve-garde d'une heureuse ignorance et d'une douce oisiveté ; vous me répondez avec La Fontaine :

Laissons dire les sots, le savoir a son prix.

Vous ajoutez, d'après un ancien (1) : La vertu n'est point un don de la nature, mais de l'étude.

(1) Horace, Épître à Lollius.

L'ignorance et le désœuvrement enfantent la moitié des crimes.

Si je réplique : Une femme savante est triste et répand la tristesse ; elle perd ses grâces, et n'est qu'un homme de plus ; vous riez de mon objection, et vous m'écrivez : « Avec plus de » connaissances, on est capable de plus de » plaisirs ;

Qui possède un talent peut promettre un bienfait.

LA HARPE.

» Les grâces se trouvent plus ordinairement » dans l'esprit que dans le visage, et les femmes » qui se distinguent dans les sciences ou dans » les lettres, deviennent, non pas des hommes, » comme le prétend le vulgaire, mais des » femmes plus aimables : on ne dénature point » le sexe en le perfectionnant. »

Je cède à vos raisons, et je me range de votre parti : aussi-bien, d'après mon goût pour la littérature, j'aurais mauvaise grâce de contrarier le vôtre, et il ne me conviendrait guères de ne pas faire cause commune avec vous.

La science, a dit Cornificie, est la seule chose au-dessus des révolutions de la fortune. Pourquoi cette ressource nous serait-elle interdite? Ne sommes-nous pas appelées à partager avec

les hommes les biens et les maux? Et si, dans ce partage, la nature s'est montrée un peu marâtre à notre égard, pourquoi nous priver des consolations de l'étude? L'étude sert d'aliment à une imagination souvent très-active chez les femmes; elle accoutume avec soi, et rend la société plus agréable, parce qu'elle la rend moins nécessaire; elle préserve de l'avilissement, et contribue aux bonnes mœurs; elle prémunit contre un essaim de maux ou réels ou imaginaires, et fait échanger les heures d'ennui que l'on doit avoir dans le cours de sa vie, contre des heures délicieuses. Il est vrai, comme le dit Voltaire, il est vrai qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences, serait condamnable, même dans ses succès; mais, ajoute-t-il, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouse de Georges II, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, Clarke et Leibnitz, et qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de reine, de femme et de mère.

La plupart des individus de l'espèce humaine sont malheureux, parce qu'ils ne savent pas

s'approprier la partie du bonheur qui leur convient. L'ignorance n'est donc pas le remède à leurs maux. Les lumières, bien loin de nuire à l'accomplissement des devoirs, en facilitent la pratique. Le bon goût n'est-il pas un amour habituel de l'ordre, et cet amour, une vertu de l'ame qui prend le nom de goût dans les choses d'agrément, et qui retient celui de vertu lorsqu'il s'agit de mœurs ? Le bon n'est que le beau mis en action.

Molière a rendu un très-grand service, en jetant à pleines mains le ridicule sur les pédantes et les précieuses : car l'affectation est un vice aussi contraire au goût dans la société, qu'il l'est dans les beaux-arts. Je regarde que la comédie *des Femmes Savantes* et celle *des Précieuses Ridicules* doivent encourager les femmes à cultiver les sciences et les lettres. C'est une mer sur laquelle on court moins de risque de faire naufrage, depuis qu'un habile pilote en a signalé les principaux écueils. En effet, dans ces deux comédies, Molière enseigne aux femmes qu'il ne faut rien outrer, et que la modestie est à la science ce que la pudeur est aux grâces.

Les hommes, a écrit Rousseau, seront toujours ce qu'il plaira aux femmes. Si les jeunes

Demoiselles, au lieu de se livrer exclusivement à la danse et à la musique, s'adonnaient encore aux sciences ou aux lettres, elles exciteraient une heureuse émulation parmi les jeunes gens. Ceux-ci, pour leur faire la cour, abandonnent ou du moins négligent presque toujours l'étude, sans craindre que le défaut de connaissances ne les empêche de plaire : les ignorans des deux sexes ne font qu'une classe.

Vous avez lu, chère Élise, les Odes d'Anacréon. Ce poëte aimable, ce philosophe charmant, ce peintre, dont les grâces ont broyé les couleurs riantes, a caché des leçons sous les fleurs ; il débite d'excellentes maximes en cueillant des roses. Son ingénieuse allégorie de l'Amour enchaîné par les Muses, indique aux femmes un des moyens les plus puissans de s'attacher leurs époux, et de rendre délicieuse la société conjugale, en dépit de cette maxime de Larochefoucauld : « Il y a de bons mariages ; » mais il n'y en a point de délicieux. »

Un autre motif qui doit engager les femmes à cultiver leur esprit, c'est que l'éducation du premier âge de la vie est confiée à leurs soins, à leurs lumières. N'est-ce pas à elles qu'il appartient de donner à leurs enfans les premières idées de courage, de grandeur d'ame? N'est-ce

pas

pas à elles à leur inspirer les premiers sentimens de vertu, à les garantir des préjugés funestes à l'humanité? Agricola dut à sa mère cette sobriété de sagesse si difficile et si rare, qui fait éviter l'excès, même dans le bien. Louis IX, François I.er et Henri IV, offrent de nouvelles preuves de l'importance de l'éducation donnée aux enfans par leurs mères : Louis IX fit régner la justice et l'humanité ; François I.er fut le père des lettres, et il ne lui manqua, pour être le premier prince de son tems, que d'être heureux ; Henri IV fut le père de ses sujets, et la France n'a point eu de meilleur ni de plus grand roi.

A voir l'espèce d'éducation que reçoivent les jeunes Demoiselles, on serait tenté de croire qu'elles ne doivent pas vieillir : car on ne leur apprend rien qui puisse répandre des agrémens sur le dernier âge. Toute saison de la vie a ses épines, pour quiconque n'a aucune ressource en soi-même. Les lettres sont les meilleures armes de la vieillesse. Elles ont embelli les derniers jours de Madame Duboccage. Plus que nonagénaire, elle avait encore une cour brillante ; sa conversation était agréable, et même pleine de grâces ; peu de tems avant sa mort, j'ai écrit sous sa dictée des vers charmans.

Pour une amie des lettres, la vieillesse est le soir d'un beau jour.

Si vous allez, dans ce mois, herboriser à la campagne, je vous engage d'observer exactement le tems de la fleuraison des plantes que vous mettrez dans votre corbeille. J'en ferai autant de mon côté. La communication de ces notes nous fera connaître la différence de la température des lieux que nous habitons. N'oubliez pas, dans vos promenades, de vous munir d'un crayon et de quelques feuilles de papier. L'air balsamique du printems, le doux chant des oiseaux, l'émail des prairies, et l'ombre des bois, inspirent d'heureuses pensées. Ne méprisez pas mon conseil, vous éprouverez que les Muses ne se plaisent pas moins dans les champs que Flore. Adieu, chère Élise, persévérez dans vos goûts pour les lettres et pour la botanique.

La Harpe me semble avoir écrit pour vous, lorsqu'il a dit :

Les arts dont tu reçois une grâce nouvelle,
Te rendront plus heureuse en te rendant plus belle.

A LA MÊME.

Niort, le 27 prairial an 11.

LORSQUE l'on m'a remis votre dernière lettre, j'étais occupée à parer mon jardin d'une plante, nouvellement en fleur, que j'ai rencontrée dans mes promenades champêtres. C'est l'Ophrys ou Orchis mouche, ainsi nommée sans doute, parce que la fleur ressemble à une mouche qui vole. La campagne que vous habitez vous offrira cette belle plante, dans les terrains dont le sol est crayeux. Elle est de la vingtième classe de Linné; la tige en est garnie de feuilles, et la lèvre du nectaire, légèrement divisée en cinq lobes... C'est assez s'occuper aujourd'hui de botanique. Je viens à la partie de votre lettre, où vous parlez de l'influence que les femmes ont exercée en France; et, puisque vous l'exigez, je vais vous dire ce que je sais à ce sujet.

Les femmes des anciens Gaulois eurent pendant long-tems l'administration des affaires civiles et politiques. Elles jouissaient d'une si grande réputation de justice et de sagesse, que dans un traité d'Annibal avec leur nation,

un des articles portait : *Si quelque Gaulois a sujet de se plaindre d'un Carthaginois, il se pourvoira devant le sénat de Carthage établi en Espagne ; si quelque Carthaginois se trouve lésé par un Gaulois, l'affaire sera jugée par le conseil suprême des Femmes Gauloises*. Sous le gouvernement des femmes, les Gaulois firent trembler l'Italie ; et prirent même la ville de Rome. Cependant les Druïdes usèrent avec tant d'adresse de l'empire que la religion leur donnait sur les esprits, qu'ils parvinrent à s'emparer du souverain pouvoir. Ils ne laissèrent aux femmes qu'une petite partie de l'autorité qu'elles avaient exercée. Celles-ci, arbitres autrefois de la paix, de la guerre, et juges des différends survenus entre les Vergobrets, ou de ville à ville, n'eurent plus que le droit de juger les affaires particulières pour fait d'injures. Des fonctions du sacerdoce, elles ne retinrent que celles qui concernaient la divination ; encore les partagèrent-elles avec les Druïdes. L'étude les consola de ces pertes. Elles tinrent des écoles, et donnèrent aux femmes les mêmes leçons que les jeunes Gaulois recevaient de leurs prêtres. Il y avait des Druïdes dans les Gaules, à l'époque de l'invasion de ce pays par les Francs.

Subjugués par la force, les Gaulois eurent la

gloire, à leur tour, de subjuguer leurs vainqueurs par de plus douces armes, celles de la persuasion. Cette révolution fut l'ouvrage d'une femme : Clotilde, épouse du roi Clovis I.er, lui fit embrasser la religion chrétienne. Les Francs, peuple idolâtre, s'empressent de suivre l'exemple de leur roi. Les Armoriques qui s'étaient soustraits à l'empire romain, se donnent à Clovis, ainsi que les Romains qui gardaient les bords de la Loire. La qualité de catholique rend ce prince cher au reste des Gaulois. La moitié de l'Europe, dit Voltaire, doit aux femmes son christianisme.

Au septième siècle, le monastère de Sainte-Croix de Poitiers, qui avait été fondé par Sainte Radégonde, épouse de Clotaire I.er, conserva le souvenir précieux des études. Batilde, veuve de Clovis II, eut la régence pendant la minorité de son fils Clotaire III. Le gouvernement de cette princesse fut celui de la douceur, de la prudence et de la justice. Batilde garantit d'exactions arbitraires les pères de famille qui avaient plusieurs enfans, fit des lois sévères pour réprimer les abus, travailla à la réformation des mœurs, et, après dix années d'une administration pleine de sagesse, elle se retira dans le monastère de Chelles qu'elle avait fondé.

La réputation de ce monastère, pour les études, passa jusque dans la Grande-Bretagne, et l'on vit aborder de ce pays plusieurs personnes des deux sexes, qui venaient s'instruire dans les écoles de cette paisible retraite. Les rois de la Grande-Bretagne voulurent même établir dans leurs états des maisons fondées sur ce modèle ; et, dans le dessein d'y faire régner le même esprit, ils firent demander à Bertille, première abbesse de Chelles, des sujets propres à remplir leurs vues. Bertille, ayant fait un choix parmi ses élèves, et les ayant munis de livres nécessaires à leur mission, les envoya dans une terre étrangère, qui nous donna depuis le savant Alcuin.

Les monastères de religieuses du huitième siècle s'occupaient à transcrire les livres anciens, quoique l'usage d'en faire des copies fût abandonné presque par-tout.

Charlemagne mérita le titre glorieux de restaurateur des lettres ; il établit, jusque dans son palais, des écoles où il allait, avec les princes ses fils et les princesses ses filles, écouter les leçons des maîtres. Le goût du roi, dit le président Hénault, mit les sciences à la mode ; il n'y eut pas jusqu'aux femmes, parmi lesquelles on en vit une se distinguer

dans l'astronomie. Giselle, sœur de Charlemagne, protégea les gens de lettres.

Les successeurs de ce monarque n'héritèrent point de son génie : aussi le neuvième siècle, au commencement duquel mourut ce prince, fut-il menacé de retomber dans les épaisses ténèbres de l'ignorance. Toutefois les monastères des deux sexes s'appliquèrent encore à conserver le précieux dépôt des connaissances humaines, en multipliant les copies des ouvrages des anciens.

Le dixième siècle vit naître la chevalerie, cette institution singulière, dont l'amour, la guerre et la religion formèrent la base. Chaque chevalier consacrait exclusivement à sa maîtresse son cœur et ses hommages ; uniquement occupé de lui plaire, il aspirait à la gloire des armes et des vertus. Paré des couleurs de sa Dame, il la servait comme une divinité, et plein d'un respect religieux pour ses perfections, il se faisait un devoir d'exposer même sa vie pour leur assurer l'admiration publique. En tirant l'épée, il invoquait sa Dame, comme le poëte, en prenant la plume, invoque sa Muse. Une illustre naissance et de hauts faits d'armes ne suffisaient pas pour être admis dans l'ordre de la chevalerie; il fallait être de plus *sans reproche*.

L'amour s'accrut en s'épurant, et cette qualité morale rendit les deux sexes plus estimables. La chevalerie servit de contre-poids à la férocité générale des mœurs.

Les Troubadours suivirent de près cette institution. Constance d'Arles, qui épousa le roi Robert en 998, amena de Provence, à la cour de ce monarque, les Troubadours les plus célèbres de son tems ; elle y introduisit avec eux le goût de la rime, unique règle qui distingua pendant long-tems les vers de la prose.

Le *roman*, mélange informe de latin, de celtique et de tudesque, était devenu la langue vulgaire ; mais personne ne l'écrivait encore. Les Troubadours l'adoptèrent ; leurs chansons naïves mirent en faveur cet idiôme. Nous leur devons les premiers progrès d'une langue qui nous a donné une espèce de suprématie sur les autres peuples européens.

On vit alors les Troubadours se disputer à qui enleverait les suffrages. Les Belles qui décernaient les prix aux vainqueurs dans les tournois, en réservaient pour les Poëtes qui réussissaient le mieux à chanter ces triomphes. Quelquefois ils exerçaient leur génie sur des sujets du choix de leurs Mécènes, et les Dames adjugeaient des prix à ceux qui se

distinguaient dans ces luttes poétiques. Les femmes elles-mêmes parurent souvent avec gloire dans cette carrière littéraire. Le tribunal auquel les Dames présidaient, se nommait le Parlement ou la Cour d'Amour. Il s'éleva, dans le treizième siècle, une dispute entre Simon Doria et Lanfranc Sygalle sur cette question: Qui est le plus aimable de celui qui est né libéral, ou de celui qui s'efforce de le devenir? Ces deux Troubadours portèrent leur procès à la Cour d'Amour des Dames de Pierrefeu et de Signe; mais n'ayant point été satisfaits de leur décision, ils en appelèrent à la souveraine Cour des Dames de Romanin. L'histoire nous a conservé les noms de celles qui composaient ce dernier tribunal: Phanette des Gantelmes, Dame de Romanin; la Marquise de Malespine; la Marquise de Saluces; Clarette, Dame de Baulx; Laurette de Saint-Laurens; Cécile de Rascasse, Dame de Caromb; Hugonne de Sabran, fille du comte de Forcalquier; Hélène, Dame de Mont-paon; Ysabelle des Borrilhons, Dame d'Aix; Ursine des Ursières, Dame de Montpellier; Alaëthe de Meolhon, Dame de Curban; Elys, Dame de Meyrargues.

Le Monge des Isles-d'Or ou d'Hières parle d'une autre question qui fut portée au tribunal

des Dames tenant cour d'Amour à Pierrefeu et à Signe. La voici : Qui aime plus sa Dame absente que présente, et qui induit plus fort à aimer, ou les yeux, ou le cœur?

L'amante de Pétrarque, la belle Laure, fut de la seconde Cour d'Amour, qui s'assemblait, au 14e. siècle, dans le Comtat à Sorgues ou à l'Isle.

A la faveur de ces jeux d'esprit, l'humanité se fit jour en des cœurs encore barbares ; elle devint bientôt l'apanage des Français, et cette révolution dans les mœurs fut en partie l'ouvrage de l'Amour.

Les femmes n'eurent pas seulement des Cours d'Amour, elles devinrent aussi magistrats, en possédant des seigneuries, et exercèrent la juridiction des fiefs dans toute son étendue : elles tinrent leurs Assises ou leurs Plaids, y présidèrent, et jugèrent dans la Cour de leurs suzerains.

Les Troubadours finirent au 14e. siècle, et le génie poétique baissa beaucoup en France. Pour le ranimer, Clémence Isaure fonda les prix des Jeux floraux. Cette jeune et savante bienfaitrice de sa patrie, dit Lefranc de Pompignan,

. . Annonce les jours célèbres,
Qui sous François et sous Louis,
Après des siècles de ténèbres,
Frapperont nos yeux éblouis.

. . . .
Ses jeux entr'ouvrent la barrière
Aux arts plongés dans le sommeil.

Il y aurait de l'injustice à passer sous silence deux reines du treizième siècle, dont les noms sont chers aux lettres. L'une est Marie de Brabant, qui combla de bienfaits les favoris des Muses, et qui même aida un fameux poëte de son tems, nommé Ly Roix Adenez, à mettre en bon ordre le roman de Cléomadez. L'autre est Jeanne de Navarre, protectrice des savans, qui fonda, avec une magnificence vraiment royale, le collége qui porta son nom.

Les évènemens mémorables qui se passèrent sous Charles VII, sont des titres glorieux de l'influence des femmes. Jeanne d'Arc releva le courage abattu des Français, et ramena la victoire sous leurs drapeaux. Marie d'Anjou, épouse de Charles, et même Agnès Sorel, son amante, contribuèrent beaucoup par la sagesse de leurs conseils au rétablissement des affaires de ce prince, qui ne fut guère que le témoin des merveilles de son règne. Agnès Sorel imprima une galanterie décente à son siècle. Anne de Bretagne, épouse de Charles VIII et ensuite de Louis XII, eut le mérite encore plus grand de rendre la sagesse et la modestie si

estimables, que les femmes du plus haut rang n'osaient paraître à la cour sans ces deux qualités. Les savans eurent part aux libéralités d'Anne de Bretagne; Jean Marot prenait le titre de poëte de la magnifique reine.

Le seizième siècle fut une époque très-brillante de l'influence des femmes. Louise de Savoie, mère et institutrice de François I.er, avait protégé les gens de lettres; leur reconnaissance couvrit de fleurs son tombeau. La gloire de protectrice des littérateurs et des savans fut héréditaire dans cette famille : on se rappellera toujours avec une vénération religieuse les noms de Marguerite de Valois, de Jeanne d'Albret sa fille, et de Marguerite de France. A l'exemple de ces Princesses, les Dames Desroches de Poitiers firent de leur maison le sanctuaire des Muses.

Anne de Bretagne avait commencé à attirer des femmes à la cour; mais ce ne fut que sous François I.er qu'elles y parurent avec éclat. Clément Marot puisa dans leur conversation cette naïveté dans les pensées, ce naturel dans l'expression, cette vivacité dans les tours, en un mot cet élégant badinage qui fait le charme de ses poésies.

Le règne de Henri II fut celui de Diane de

Poitiers : elle protégea les lettres. Je trouve parmi les enfans de ce prince Diane d'Angoulême, qui, après la mort du duc de Guise, négocia le traité d'union entre Henri III et Henri IV. Vous ne voulez pas que je vous entretienne de l'épouse de Henri II, de cette femme d'un génie vaste et d'un caractère atroce, qui, sous le règne du second de ses fils, effraya par ses fureurs l'Amour et les Muses. Songez plutôt à l'heureuse influence des régences mémorables de la mère de Louis IX et de celle de François I.er. Vous donnerez quelques larmes à la sanglante catastrophe qui termina les jours infortunés de Marie Stuard, cette jeune et belle reine, pleine d'esprit et de grâces, qui fit des adieux si touchans à la France, où elle avait été élevée. La calomnie s'est attachée à sa mémoire; et, pour enlever à cette princesse jusqu'aux regrets de la postérité sur sa fin tragique, elle a peint des couleurs les plus affreuses toutes les actions de sa vie. Marie Stuard n'avait pas encore épousé François II, lorsqu'elle prononça, avec l'applaudissement de toute la cour de France, un discours latin, où elle prouvait qu'il est bienséant aux femmes d'étudier et d'être savantes. Elle en fut elle-même la preuve, et les lettres

adoucirent les horreurs de sa longue détention. Le mérite poétique de Ronsard pénétra jusque dans la prison de cette reine; et, en 1583, elle lui envoya un buffet fort riche, représentant le mont Parnasse, au haut duquel était un Pégase, avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

C'est ici le lieu de vous parler de la duchesse de Retz. Cette femme, d'une érudition étonnante, fit la fortune de son époux, sous les règnes de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Elle était la seule personne à la cour de Charles IX, qui possédât toutes les langues vivantes de l'Europe. Aussi ce prince la consultait sur toutes les affaires politiques où l'intelligence de ces langues était nécessaire. Elle répondit en latin aux ambassadeurs qui vinrent annoncer au roi l'élection du duc d'Anjou à la couronne de Pologne. Mère de dix enfans, elle consacrait une partie de la journée à leur éducation. La nuit la trouvait souvent occupée à cultiver les sciences et les lettres. Son fils, le marquis de Belle-Isle, après la mort de Henri III, se laissa gagner par les Ligueurs, et résolut de s'emparer du bien paternel. La duchesse assembla des soldats, se mit à leur tête, effraya

les Ligueurs, dissipa leur faction, conserva l'héritage de ses pères, et maintint ses vassaux dans l'obéissance de Henri IV. Ce prince la combla de louanges et de bienfaits.

Le règne de Henri IV ne pouvait manquer d'être glorieux pour les femmes. Ce monarque avait les mœurs d'un preux chevalier; il avait reçu de sa mère une éducation très-soignée; de ses deux épouses, l'une fut savante; l'autre, amie des beaux-arts, gratifia Malherbe d'une pension de 500 écus, fit bâtir le palais du Luxembourg, et chargea Rubens d'embellir une galerie de ce château.

Le cardinal de Richelieu, durant son ministère, érigea l'Académie Française, fonda l'Imprimerie Royale, établit le Jardin des Plantes, et prépara les merveilles du règne de Louis le Grand. Il dut son élévation à la marquise de Guercheville et à la maréchale d'Ancre qui la commencèrent, et à Marie de Médicis qui l'acheva, dirai-je pour sa gloire ou pour son malheur? J'écris : pour l'une et pour l'autre.

L'influence des femmes ne fut peut-être jamais plus sensible que sous le règne de Louis XIV. Ce prince les aima toute sa vie, et finit par épouser sa maîtresse. Pendant sa minorité, elles prirent une part très-active à la guerre

de la Fronde, dont elles se distribuèrent les principaux agens. Le duc de Beaufort échut à Madame de Montbazon, le duc de la Rochefoucault à Madame de Longueville, Nemours et Condé à Madame de Châtillon, le Coadjuteur à Mademoiselle de Chevreuse, le duc d'Orléans à Mademoiselle de Saujon, et le duc de Bouillon à la duchesse son épouse. Ces Dames joignirent à leur parure les écharpes qui distinguaient leur parti. Les Parisiens sortaient en campagne ornés de plumes, de devises et de rubans; les troupes du Coadjuteur s'appelaient le régiment de Corinthe, et la cabale du prince de Condé portait le nom de cabale des Petits-Maîtres: On se croit retourné au tems de la chevalerie. La reine-mère mit fin à cette guerre ridicule, en renvoyant le cardinal Mazarin. Les femmes abandonnèrent les factions pour ne s'occuper que de littérature et de galanterie. Henriette d'Angleterre, élevée à la cour de France, y introduisit une politesse et des grâces inconnues au reste de l'Europe; la cour, dit Racine, la regardait comme l'arbitre de tout ce qui se faisait d'agréable. C'est de cette princesse que Louis XIV apprit à mettre de la dignité dans ses plaisirs, et à couvrir même la volupté du voile de la décence. Le nom d'Henriette d'Angleterre

d'Angleterre doit être mis dans la liste brillante des protectrices des gens de lettres; elle s'empressa de réparer l'oubli du monarque dont les bienfaits allèrent étonner les savans du nord, et qui négligea La Fontaine. Plusieurs autres femmes réclament la gloire d'avoir été les bienfaitrices du poëte qui place au Tartare

Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

Je vous nommerai la duchesse de Bouillon, et sur-tout Madame La Sablière, dont le nom est devenu inséparable de celui de La Fontaine. Il n'est point d'homme de génie, dans ce siècle, qui n'ait eu sa providence : Quinault la trouva dans Mesdames de Thiange et de Montespan, Lulli dans Mademoiselle de Montpensier, Racine et Boileau dans Madame de Maintenon. L'hôtel de Rambouillet, celui de Madame la duchesse du Maine, la maison de Mademoiselle Ninon de Lenclos peuvent être désignés sous le nom de Volières des Muses et des Grâces.

On ne peut guères parler du siècle de Louis XIV, sans dire un mot du mérite des ouvrages des femmes de lettres qui l'ont illustré. Vous serez charmée de l'esprit et de la fécondité de Mademoiselle de Scudéry, du style et du

la plus hideuse de l'hydre de la terreur ! L'ouvrage commencé par une femme, une autre femme l'acheva : Madame Cabarus fut en partie la cause de l'évènement connu sous le nom de *neuf thermidor*. La postérité confirmera sans doute le jugement que nos contemporains ont porté sur le mérite littéraire des Dames Genlis, Staël, Flahaut, St-Léon, Cotin, Keralio-Robert, Beauharnais, Pipelet, Viot, Laférandière, Joliveau, etc.

Tel est, chère Élise, tel est à-peu-près l'aperçu que vous m'aviez demandé. Si mon esquisse est fidelle, vous devez y voir que, jusqu'à présent, les siècles où les femmes ont eu le plus d'empire, sont presque toujours ceux qui ont jeté le plus d'éclat.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

DES FRANÇAISES ET DES ÉTRANGÈRES

NATURALISÉES EN FRANCE,

Connues par leurs écrits, ou par la protection qu'elles ont accordée aux Gens de Lettres.

A.

AGNÈS DE POITIERS, fille de Guillaume V, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, surnommé *le Grand*, et d'Agnès de Bourgogne, vit le jour en 1025. Elle épousa l'empereur Henri III, dit *le Noir*, fils de Conrad le Salique. Henri IV, le Vieil et le Grand, et Conrad, duc de Bavière, furent ses fils. Elle hérita des talens, du courage et de la sagesse de Guillaume V. Ses éminentes qualités lui donnent le premier rang parmi les femmes célèbres de son siècle. Après la mort de son époux, arrivée l'an 1056, elle prit pendant la minorité de son fils les rênes de l'état. Elle égala dans son gouvernement la sagesse de Théodora,

fille de Constantin le jeune, morte la même année qu'Agnès monta sur le trône.

Quelques seigneurs, jaloux de l'autorité de l'impératrice et du crédit du chancelier Guibert et de Henri, évêque d'Augsbourg, lui enlevèrent son fils, l'an 1061. Affligée de cet évènement, elle abdiqua la régence en 1062. Son règne ne fut pas aussi long qu'il eût été à désirer pour la prospérité de l'empire. Elle fit un voyage en France, qui fut marqué par ses bienfaits, et bientôt renonçant au monde, elle prit le voile à Frutelles en Lombardie. En 1072, elle revint en Allemagne pour réconcilier Rodolfe, duc de Suabe, avec le roi son fils. Le but de cette démarche était de prévenir une guerre civile. Après avoir heureusement terminé cette affaire, elle retourna dans sa retraite. Elle mourut à Rome le 14 décembre 1077, et fut enterrée dans l'église de Sainte Pétronille.

Ce fut pour exécuter ses ordres, qu'Atton, son chapelain, homme de lettres, traduisit les ouvrages latins de Constantin son maître, surnommé l'*Africain*, moine du Mont-Cassin. Saint Pierre de Damien, cardinal d'Ostie, et Jean, abbé de Fécam, célèbrent sa mémoire dans leurs écrits. Celui-ci a composé, à sa demande, un Recueil de prières, tirées de l'Écriture et des Pères de l'Église.

Il nous reste deux lettres de cette impératrice. La première est écrite à André, abbé de Frutare, et la deuxième à Hugues, abbé de Cluny. Celle-ci se trouve dans le recueil de pièces de Don Luc d'Achéry, connu sous le titre de *Spicilège*, tome II, page 397. Dans l'une on remarque beaucoup d'érudition; la mort de Henri III est le sujet de l'autre.

AIGREMONT, (MARGUERITE DE CAMBIS, baronne d') Languedocienne. Ses talens lui donnent une place parmi les savantes du seizième siècle. On a d'elle quelques traductions, entr'autres : *les Devoirs du Veuvage*, traité italien, de Jean-Georges Trissin; Lyon, Guillaume Roville, 1554, in-16. — *Une Lettre de Consolation*, envoyée par Jean Bocace à Pino de Rossi, qui était en exil; Lyon, Guillaume Roville, 1556, in-16.

AIGUILLON, (ANNE-CHARLOTTE CRUSSOL, duchesse d') eut dès sa jeunesse le goût le plus vif pour l'étude des sciences. Elle parlait différentes langues avec facilité. Son savoir lui mérita l'estime de plusieurs savans, et sur-tout celle de Montesquieu. Dans une lettre où elle fait le détail de la maladie qui enleva l'auteur de l'Esprit des Lois, on lit : « Les Jésuites qui étaient auprès de lui » (Montesquieu), le pressaient de leur remettre les cor- » rections qu'il avait faites aux Lettres Persanes ; il me » remit son manuscrit, en me disant : *Consultez avec mes* » *amis, et jugez si ceci doit paraître.* » On lui doit quelques bonnes traductions d'ouvrages anglais, aussi difficiles qu'intéressans. Elle mourut dans un âge très-avancé, le 15 juin 1772.

ALACOQUE, (MARGUERITE-MARIE) naquit le 22 juillet 1645, à Lauthecourt ou Leuthecourt, paroisse de Véroure en Bourgogne. Elle dut le jour à Claude Alacoque et à Philiberte Lamyn. S'il faut en croire les historiens, sa vie fut un tissu de bizarreries superstitieuses et de vertus aimables. On distingua, dans son enfance, les qualités qui furent son apanage dans un âge plus avancé. A dix ans, elle avait, dit-on, des extases et des apparitions ; et ce fut alors qu'elle se dévoua au service de la Mère du

Christ. A treize ans, elle passait souvent les nuits dans la contemplation. En 1671, elle entra au monastère de la Visitation de Sainte-Marie-de-Paray-le-Monial en Charolois. On l'admit au noviciat, après trois mois d'épreuve. Elle prit l'ordre monastique le 6 novembre 1672. De concert avec le père de la Colombière, elle établit la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Sainte Gertrude avait eu, quatre siècles auparavant, des visions semblables à celles de Marie Alacoque; et celle-ci eut pour contemporaine une autre illuminée, nommée Mecthilde. L'archevêque de Sens, Languet, a la bonhommie d'avancer qu'elle avait beaucoup d'esprit, un jugement solide, fin et pénétrant: ce qu'il est difficile de concilier avec les pratiques minutieuses, qui emportaient la plus grande partie de ses momens. Malgré sa sagesse, sa soumission et sa patience, elle se vit long-tems l'objet des railleries, des critiques, et même des mépris de ses compagnes; et, par un changement assez étrange, elle emporta dans le tombeau leurs regrets, leur estime et leur admiration. Elle mourut le 17 octobre 1690.

La vie de Marie Alacoque a été écrite par Languet, archevêque de Sens, 1729, in-4°. L'auteur y a joint quelques-uns des ouvrages ascétiques de cette femme célèbre; *Cantique* à l'honneur du Saint-Sacrement; *Acte de consécration* au Sacré Cœur de Jésus-Christ; *Amende honorable* au même; autres *Actes et Prières* sur le même sujet; *Lettres choisies* à différentes personnes.

ALBERT, (Mademoiselle d') est auteur des *Confidences d'une jolie Femme*; Paris, 1775, 4 parties in-12. Le but de ce roman est de montrer les maux qu'entraîne après soi une éducation négligée. On trouve dans cet ouvrage

des caractères bien dessinés et bien suivis, des tableaux intéressans, des scènes touchantes, des détails utiles et agréables, et en général du style.

ALBRET, (voyez JEANNE D').

ALÈS DU CORBET, (Mademoiselle) née à Blois dans le 18e. siècle, alla se fixer à Orléans, où elle publia un *Abrégé de la vie de M. le Pelletier*, mort en odeur de sainteté, 1760, in-12. Elle consacra ses jours à la piété, et la bienfaisance fut pour elle une douce habitude.

ALGASIE, vécut à Cahors dans le 5e. siècle. Elle s'adonna particulièrement à l'étude de la théologie. Cette savante écrivit à S. Jérôme une lettre dans laquelle elle lui propose onze questions sur divers points de morale ou de doctrine. S. Jérôme dans sa réponse (liv. 1er, épît. 42.) la compare à la reine de Saba.

ALISSANT DE LA TOUR, (Madame) vivait dans le 18e. siècle. Elle est auteur de deux Épitres en vers, imprimées dans quelques Recueils périodiques. L'une est adressée à M. Jéliote, et l'autre à Mademoiselle Duménil.

ALLART, (MARY-GAY) a traduit de l'anglais de M. Pratt, *les Secrets de Famille*, an 8. Ce roman, qui respire une saine morale, ne ressemble point à la plupart des productions de ce genre, qui, en flattant les passions, n'ont d'autre résultat que celui d'égarer le cœur en séduisant l'imagination, et qui n'offrent d'autre mérite que la fécondité des écrits des Troubadours du onzième siècle. L'invraisemblance des incidens, un manque de connaissance des replis du cœur humain, et des longueurs, déparent l'original; mais les talens et le goût du traducteur ont fait disparaître presque tous ces défauts.

Mary-Gay Allart s'était déjà fait connaître avantageusement dans la Littérature, par la traduction d'un autre roman, intitulé : *Éléonore de Rosalba.*

ALLOIN, (Madame) de Tours, joint au savoir une très-grande modestie. Sa maison, il y a quelques années, était le rendez-vous des gens de lettres : on l'appelait *la volière d'Apollon.* Elle possède le latin, l'anglais et l'italien. Les morceaux qu'elle a traduits de ces langues mériteraient d'être imprimés. Elle a composé des mémoires sur différens sujets, entr'autres sur l'*Agriculture ;* et elle a fait des vers qui ont été insérés dans les journaux.

ALMUCS, (DOMNA) dite NALMUCS, née à Château-neuf. Son talent pour la poésie lui donne une place parmi les poëtes provençaux. On connaît d'elle une pièce de vers adressée à son amie Isée de Capion, qui courait la même carrière. Ce morceau se trouve au 46e. feuillet d'un manuscrit provençal du Vatican, cotté 3207.

ALPHONSE *** (Madame). Elle a composé un ouvrage qui a pour titre : *La Forêt de Livry, ou Erreur, Malheur et Bonheur;* an 8, 2 vol. in-18.

ALTOUVITIS ou ALTOVITI, (Marseille d') fille de Philippe d'Altouvitis, premier consul d'Aix, et de Renée de Rieux, baronne de Castellanne et de Château-Neuf. Elle vit le jour à Marseille, l'an 1550. Son esprit, son savoir et ses poësies lui donnèrent de la célébrité. Ses talens ont été chantés par les poëtes les plus renommés de son siècle. Elle mourut à Marseille en 1606. Pierre de Saint-Romuald, Feuillant, a fait son épitaphe, qui se lisait encore vers le milieu du 18e. siècle dans l'église des grands Carmes de Marseille.

Il ne nous est parvenu de ses poésies qu'une ode assez

bonne pour le tems où elle a vécu. Cette pièce est à la louange des deux amis, Louis Bellaud de la Bellaudière, et Pierre Paul de Marseille, restaurateurs de la poësie provençale.

ANDELAU ou D'ANDLAU, (MÉZIÈRES DU CREST, d'abord marquise de Saint-Aubin et ensuite baronne d') vivait dans le 18e. siècle. Elle épousa en premières noces M. de Saint-Aubin, gentilhomme de Bourgogne ou du Nivernois; et en deuxièmes noces, M. le baron d'Andelau, gentilhomme alsacien. Elle n'était plus jeune lorsqu'elle se fit connaître dans la Littérature. *Le Danger des Liaisons*, ou *Mémoires de la baronne de Blémon*, 1763, 3 vol. in-12, est le premier ouvrage qu'elle donna au public. Son début fut heureux : narration attachante, style agréable, pensées brillantes, sont les qualités qui caractérisent cette production. La littérature lui est redevable d'un autre roman, intitulé : *Mémoires, en forme de Lettres, de deux jeunes personnes de qualité;* 1765, 4 part. in-12. Il est du petit nombre de ceux qu'on peut mettre sans danger entre les mains de la jeunesse : elle y trouvera tout-à-la-fois un délassement agréable, et des préceptes qui peuvent servir de règle à sa conduite. On doit encore à Madame d'Andelau des *Élémens historiques de géographie;* 1772, in-12.

ANDREINI, (ISABELLE) naquit à Padoue en 1562. Elle dut la vie à des parens honnètes. L'amour lui fit épouser Pierre-François Andreini, poëte et comédien. Depuis quelques années elle brillait sur les théâtres italiens, lorsque la cour de France la fit venir à Paris. Elle fut l'actrice la plus célèbre de son tems. L'académie des *Intenti* de Padoue se l'associa sous le nom d'*Accesa*. Elle

excellait dans la musique vocale et instrumentale; la philosophie ne lui était point étrangère; elle entendait fort bien l'espagnol. On mit, au bas de son portrait, l'inscription suivante :

Hoc histricæ Eloquentiæ caput lector admiraris, quod si auditor scies?

Lecteur, vous admirez cette tête de l'éloquence théâtrale; que serait-ce, si vous l'entendiez?

Elle mourut à Lyon d'une fausse couche, en juin 1604. Le corps municipal de cette ville honora la sépulture d'Isabelle par des marques de distinction. Son époux composa et fit placer sur son tombeau une épitaphe latine. Il y célèbre ses talens et ses vertus. Si les dernières poésies de Salmon Macrin avaient été les tendres dépositaires des chagrins que lui causa la perte de sa Gélonis; Andrcini ne cessa qu'avec la vie de regretter et de chanter sa chère Isabelle. « Sa mort, dit Bayle, mit en pleurs tout » le Parnasse : ce ne fut que plaintes funèbres, en latin » et en italien. On en imprima beaucoup à la tête de ses » poésies, dans l'édition de Milan, 1605. »

On a d'elle plusieurs ouvrages écrits en langue italienne. Sa *Mirtilla*, pastorale en 5 actes et en vers, aurait suffi pour lui faire un nom dans la république des lettres. Cette pièce est dédiée à Lavinia de la Rovère, marquise de Vast. Elle est précédée d'un prologue entre Vénus et son fils. L'Amour veut se venger de Tircis et d'Ardélie, qui méprisent son pouvoir; il veut faire brûler Tircis pour la nymphe Mirtille, qui n'a d'amour que pour Uranio. Le désespoir de n'être point aimé lui inspirera le désir de s'ôter la vie; alors Mirtille deviendra sensible à ses tourmens. Il veut encore que l'insensible Ardélie, après avoir été amoureuse d'elle-même, réponde enfin aux tendres sentimens d'Ura-

nio. On ne sait pourquoi cette pièce porte le nom de *Mirtille* : car il paraît, par le prologue, que les principaux personnages sont *Tircis* et *Ardélie*. On serait tenté de croire que la troisième scène du troisième acte de cette pastorale a fourni à Gessner l'idée de son idylle charmante, intitulée : *l'Amour mal récompensé ;* mais on ne doute point qu'Isabelle n'ait eu le dessein d'imiter la troisième Eglogue de Virgile, dans la dernière scène du même acte, où Mirtille et Philis se disputent leur amant dans un combat de chant. Le style de cette pastorale porte l'empreinte de la délicatesse, de la douceur et des grâces. On y remarque quelques *concetti ;* mais,

Quelques traits négligés n'ôtent rien à sa gloire.

Allacie, dans sa *Dramaturgie*, dit, contre toute vraisemblance, que cette pièce était d'abord en prose. Il ne fait point mention de l'édition de Milan, 1610, ni de celle de Venise, 1620. Voici les éditions qu'il indique : Vérone, 1588, in-8°. ; Ferrare, 1590, in-8°. ; Venise, 1590, in-8°. ; Véronne, 1599, in-8°. ; Venise, 1602, in-8°. ; Milan, 1605, in-12 ; Venise, 1616, in-12. Ses poésies ont été recueillies à Milan et publiées dans la même ville en 1601, par les libraires Jérôme Bordone et Pierre-Martyr Locarni, sous le nom de *Canzoniere*. Ericius Puetanus fait l'éloge d'Isabelle, dans la préface de cet ouvrage. On trouve dans ce Recueil des sonnets, des madrigaux et des odes anacréontiques remplies d'images gracieuses. Sa cantate d'*Héro* et *Léandre* n'est point caractérisée comme celle de Marini par un style sec et ampoulé ; elle est écrite avec feu et sensibilité. Elle composa aussi des lettres qui furent imprimées à Venise, 1610.

ANGELUCIE, et sa sœur, vivaient vers le milieu du 12e. siècle. Elles furent élevées et prirent le voile dans l'abbaye de Fontevrault. Elles joignirent le talent de l'érudition à l'amour des lettres. Il ne reste de leurs ouvrages que la *Vie* de l'aînée, écrite par la cadette.

ANNE DE BRETAGNE, reine de France, fille et héritière de François II, duc de Bretagne, et de Marguerite de Foix, naquit à Nantes, le 26 janvier 1476. Elle n'avait que cinq ans lorsqu'elle fut promise à Édouard, prince de Galles, fils aîné d'Édouard IV, roi d'Angleterre; mais, deux ans après cette promesse de mariage, la mort moissonna les jours du jeune prince. Anne fut l'objet de toute la tendresse de François II, qui se voyait sans enfans mâles. Il confia l'éducation de cette fille chérie à Françoise de Dinant, dame de Laval. L'élève répondit aux soins de la gouvernante, par une grande pénétration d'esprit et beaucoup de facilité. A 13 ans, le don de sa main fut recherché des plus grands princes de l'Europe. En 1490, elle épousa par procureur, Maximilien d'Autriche. La politique forma cette alliance, et la politique la rompit dès la même année, pour la marier à Charles VIII, qui renvoya à Maximilien d'Autriche sa fille Marguerite qu'il avait fiancée. Dans cette conjoncture, Maximilien éprouva un double affront, en perdant tout-à-la-fois et son épouse et son gendre. Les grâces de son corps répondaient aux agrémens de son esprit. Il n'en fut pas de même des qualités de son caractère et de celles de son cœur. Elle était d'une figure agréable; sa taille était moyenne et noble. Elle n'avait d'autre défaut que d'être un peu boîteuse; mais le soin qu'elle mettait dans sa chaussure et dans sa démarche, empêchait qu'on ne s'en apperçût. Elle

s'exprimait avec beaucoup de dignité ; elle était naturellement éloquente, judicieuse, sensée, généreuse et sensible. Il est à regretter que ses bonnes qualités fussent ternies par ses caprices, son opiniâtreté et son penchant à la vengeance. Charles, en partant pour la conquête du royaume de Naples, laissa les rênes de l'état entre les mains de son épouse, à peine âgée de dix-huit ans. Anne gouverna avec une prudence et une sagesse peu communes. La mort de Charles VIII, arrivée le 7 avril 1498, la plongea dans une grande affliction. Les deux premiers jours qui suivirent cette perte, elle ne voulut d'autre lit que la terre, et d'autres alimens que ses larmes. Elle est la première reine de France qui ait porté le deuil en noir. Le 8 janvier 1499, Anne de Bretagne épousa Louis XII, qui venait de faire divorce avec Jeanne de France, fille de Louis II. Ainsi le chagrin d'Anne de Bretagne ne cessa, qu'en plongeant dans le deuil une princesse aussi vertueuse qu'infortunée. On a de la peine à pardonner à cette reine l'acharnement avec lequel elle poursuivit Pierre de Rohan. Personne avant cette princesse, n'avait fait élever à la cour des filles de qualité; que l'on a depuis appelées *Filles de la Reine* ou *Filles d'honneur de la Reine.* Sa maison était une excellente école : elle leur offrait le modèle des vertus, et leur donnait l'exemple du travail. Elle les occupait à différens ouvrages de broderie et de tapisserie. Sa conduite introduisit à la cour la modestie et la sagesse. Les femmes du rang le plus distingué n'osaient y paraître sans être ornées de ces deux qualités. C'est ainsi que, peu d'années auparavant, Agnès Sorel avait imprimé une galanterie décente à son siècle. Elle fit plusieurs fondations, et fit éclater son amour pour les pauvres, en donnant son ancien hôtel de Bretagne à François de Paule, pour y

établir une maison de son ordre. Les reines de France lui durent plusieurs prérogatives, entr'autres, celles d'avoir leurs gardes et de donner audience aux ambassadeurs. Elle conserva toujours beaucoup d'amour pour la Bretagne sa patrie : aussi sa garde était-elle uniquement composée de Bretons. Elle mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514. Brantôme, dans la vie de cette reine, rapporte une magnifique relation de ses obsèques. Elle fut portée à Saint-Denis. François I.er lui fit construire un superbe tombeau de marbre, sous lequel elle repose avec Louis XII.

Elle répondait savamment à ceux qui la haranguaient. Mais, par une affectation puérile, lorsqu'elle recevait les ambassadeurs, elle ne manquait jamais, pour leur donner une haute idée de ses connaissances, de mêler dans son discours quelques notes ou quelques phrases de leur langue, quoiqu'elle ne la connût point. Elle était la dispensatrice des graces et des récompenses, et les décernait à ceux qui servaient l'état ou par leur courage ou par leur mérite. Elle estimait les savans et les comblait de bienfaits. Jean Marot, père de Clément, prenait la qualité de *poëte de la magnifique reine Anne de Bretagne*.

ANTRAIGUES, (Madame d') a fait : *Ernesta*, nouvelle allemande, 1799, 1 vol. in-12. Ce roman est bien écrit et respire l'amour de la vertu. — *Suite du Diable boiteux*, ou *le Fils d'Asmodée*, sous presse.

ARCHAMBAULT, (Mademoiselle) née à Laval, vivait dans le 18e. siècle. Ses talens et la reconnaissance de son sexe mettent son nom dans la galerie de ceux qu'on doit présenter à la postérité. Elle a publié une dissertation sur cette question : *Lequel de l'homme ou de la femme est*

plus capable de constance? Paris, 1750, in-12. Le mérite de cet ouvrage aurait dû terminer ce débat si souvent renouvelé, et également injurieux pour l'un et l'autre sexe.

ARCONVILLE, (Madame THIROUX D') vécut vers la fin du 18e siècle. Elle joignit à l'étude de la physique et de la chimie, celle de la morale, de la littérature et des langues. Le mérite des ouvrages qu'elle composa, lui donne des droits à l'estime de ses semblables. Ses écrits parurent anonymes. Elle avait dit, en parlant des femmes: « Affichent-elles la science ou le bel esprit? si leurs ouvrages sont mauvais, on les siffle; s'ils sont bons, on les leur ôte; il ne leur reste que le ridicule de s'en être dites les auteurs ». Il paraît que Madame d'Arconville n'avait d'autre but, en écrivant, que celui de se rendre utile.

On lui doit: *Avis d'un Père à sa Fille*, traduit de l'anglais, d'Halifax, 1756, in-12. Le style de cette traduction est élégant et facile. — *Leçons de Chimie*, traduites de l'anglais, de M. Shaw, 1759, in-4°. Elle releva les erreurs qui sont dans l'original, et elle ajouta aux expériences du docteur anglais, les découvertes qui se firent depuis l'époque où ces leçons avaient été publiées en Angleterre, jusqu'à celle où parut la traduction qu'elle en donna en français. Le discours préliminaire qu'elle a mis à la tête de cet ouvrage, lui fait beaucoup d'honneur. Elle y décrit la naissance et les progrès de la chimie. — *Pensées et réflexions morales sur divers sujets*, 1760-1766, in-12. Il en est qui sont marquées au coin de la justesse. — *De l'Amitié*, 1761, in-8°. Non-seulement elle traita de l'amitié en général; mais elle sut y attacher un

nouvel intérêt, en caractérisant les différentes sortes d'amitié. — *Romans*, traduits de l'anglais, de M. Littleton et de madame Behn, 1761, in-12. — *L'amour éprouvé par la mort*, ou *Lettres modernes de deux amans de Vieille-Roche*, 1763, in-12. Le but moral de ce roman est de faire voir dans quels égaremens les passions nous entraînent, et quelles en sont les suites funestes. — *Des passions*, 1764, in-8°. — *Mélanges de Poésies Anglaises*, traduits en français, 1764, in-12. — *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*, 1766, in-8°. — *Traité d'ostéologie*, grand in-folio, publié sous un autre nom que le sien, quoiqu'elle en soit véritablement l'auteur. Ce traité est très-estimé des gens de l'art. — *Mémoires de M.lle de Valcourt*, 1767, in-12. On trouve dans ces Mémoires une heureuse simplicité et des situations vraies et touchantes. — *Estentor* et *Thérisse*. — *Méditations sur les tombeaux*. — *Dona Gratia d'Ataïde, comtesse de Ménessés*, histoire portugaise, 1770, in-8°. — *Vie du cardinal d'Ossat*, avec son Discours sur la Ligue, 1771, 2 vol. in-8°. — *Vie de Marie de Médicis, princesse de Toscane, reine de France et de Navarre*, 1774, 3 vol. in-8°. — *Histoire de François II, roi de France*, suivie d'une dissertation, traduite de l'italien, de M. Suriano, ambassadeur de Venise, sur l'état de ce royaume à l'avénement de Charles IX au trône, 1783, 2 vol. gr. in-8°. — *Histoire de Saint-Kilda*. — *Les Samiens*, conte. — *Les Malheurs de la jeune Émilie*. — *Vie de Catherine de Médicis*. Les productions qui sont sorties de la plume de Madame d'Arconville sont écrites avec beaucoup de pureté.

ARMANÇAI, (SABATTIER, marquise d') fille de M. de Sabattier, gentilhomme de Provence, vivait sur la

fin du 17e siècle. Elle est auteur d'une pièce de vers, adressée à M. le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et régent de France, où les quatre saisons de l'année parlent à ce prince. Il nous reste encore d'elle, dans le Mercure de juillet de l'année 1684, une lettre mêlée de prose et de vers à Madame Royale. Malgré l'esprit et le goût de Madame d'Armançai pour la poésie et pour la prose, on ne peut s'empêcher de trouver un peu d'exagération dans les vers de M. de Vertron, à l'occasion de cette épître :

Tout est charmant, et tout est vrai
Dans ce que cette Muse expose.
On retrouve dans d'Armançai,
Soit pour les vers, soit pour la prose,
La Vigne, la Suze, et Gournai.

ARNAULD, (MARIE-ANGÉLIQUE) fille du célèbre Antoine Arnauld et de Catherine Marion, fut abbesse de Port-Royal-des-Champs. A onze ans, si l'on en croit les historiens, elle mit la réforme dans son abbaye, et à dix-sept, elle y fit revivre l'esprit de St. Bernard. Elle exécuta ce dessein avec tant de douceur, de sagesse et de prudence, que les religieuses les plus anciennes ne s'y opposèrent même pas. A peine ce qu'elle avait établi pour son monastère fut-il connu, que le général de l'ordre la chargea d'en faire autant à Maubuisson. Ses soins ne furent point inutiles pendant les cinq années qu'elle habita ce dernier cloître : car il cessa d'être un sujet de scandale. De retour à son abbaye, elle la transféra à Paris. Toujours occupée de la prospérité de sa maison, elle prévit que la régularité qui y régnait, s'altérerait aisément par le changement de conduite que

pourraient y introduire les abbesses qui viendraient des monastères étrangers. Pour obvier à cet inconvénient, elle demanda au roi que l'abbesse fût élective et triennale. Louis XIII lui accorda l'objet de sa sollicitude. Aussi-tôt elle se démit de sa dignité. On élut à sa place une religieuse qu'elle avait reçue à profession, et à laquelle elle se soumit comme si elle fût tout nouvellement entrée dans le cloître. Douze ans après, ses compagnes l'élevèrent à la place d'abbesse, et la continuèrent quatre triennaux de suite. Elle et ses sœurs furent toutes attaquées de l'espèce d'épidémie dont les esprits étaient alors travaillés : elles prirent parti dans les disputes sur la Grace. On ne dit point si Marion, qui se fit religieuse après la mort de son époux, dans le même monastère que ses filles, fut en ce point plus sage qu'elles; mais les ames sensibles n'ont point oublié qu'elle eut le bonheur de finir sa vie au milieu de ses filles et de plusieurs de ses petites-filles qui étaient aussi consacrées au service divin. Angélique mourut à l'âge de soixante-dix ans, le 6 d'août 1661.

On a d'elle des *Lettres sur différens sujets*, tom. I et II, Utrecht, 1742, in-12; tom. III, Utrecht, 1744, in-12; tom. IV, *Extraits de ces Lettres*, divisés en 2 part., Leyde, Willem de Groot.

ARNAULD, (Catherine-Agnès) sœur de la précédente, et sa coadjutrice à Port-Royal-des-Champs, n'avait que cinq ans lorsque ses parens lui firent donner le voile religieux. C'était décider de bonne heure sa vocation. Elle était encore au noviciat, que son mérite la fit choisir par Angélique Arnauld pour être maîtresse des novices. Peu d'années après, elle gouverna la maison. Elle fut chargée

chargée de cette pénible et honorable tâche dans l'absence de l'abbesse sa sœur. Angélique ne put obtenir de lui résigner son abbaye. Agnès eut le rare talent de se faire aimer et respecter de ses compagnes. Une fluxion de poitrine termina sa carrière, le 19 février 1671, à 77 ans.

Son esprit égala ses vertus. Elle composa dans sa retraite les ouvrages dont voici les titres : *Le Chapelet secret du Saint Sacrement*, Paris, 1663, in-12. — *Avis pour la persécution qu'essuya son couvent en* 1664. — *L'Image de la religieuse parfaite et imparfaite*, Paris, 1665, in-12. — *Les Constitutions de l'abbaye de Port-Royal*, 1665, in-12. — *Instructions religieuses*. — *Des Éloges*, dans le *Nécrologe de Port-Royal*. La première de ces productions fut le signal d'un combat d'opinions entre les prélats. L'écrit fut censuré par M. Hallier et quelques autres docteurs de Sorbonne. Mais l'évêque de Langres, alors supérieur de Port-Royal, fit revoir cet écrit par d'autres docteurs qui lui donnèrent leur approbation. Les avis étant ainsi partagés, l'affaire fut portée au tribunal du souverain pontife. Les juges déclarèrent que l'ouvrage ne serait ni censuré, ni mis dans l'expurgatoire, mais qu'il serait supprimé, pour empêcher les personnes peu instruites d'en faire un mauvais usage. En voyant tant de troubles pour si peu de chose, on serait tenté de désirer que le confesseur d'Agnès eût été aussi ignorant, et eût eu autant d'empire sur l'esprit de sa pénitente que celui de Sainte Thérèse. On peut se rappeler, en effet, que Sainte Thérèse, pour obéir à son confesseur, brûla son commentaire sur les cantiques de Salomon, dont il fut scandalisé avant de l'avoir *lu* et *même vu*.

ARNAULD, (MARIE-ANGÉLIQUE DE SAINT-JEAN) nièce des deux précédentes, et seconde fille d'Arnauld d'Andilly, naquit en 1624. Elle entra, dès l'âge de six ans, au monastère de Port-Royal. Ses tantes prirent soin de son éducation, et lui inspirèrent les heureuses qualités dont elles étaient douées. Elle s'énonçait et écrivait avec beaucoup de facilité et de pureté. Après avoir été, pendant vingt ans, maîtresse des novices, elle fut élue abbesse en 1678. Elle mourut dans la dernière année de son second triennal, le 29 janvier 1684.

On lui doit : *Conférences sur la règle de Saint Benoît*, 2 vol. — *Discours* appelés *Miséricordes*, 1 vol. — *Réflexions sur les avis que la mère Agnès avait écrits pour la persécution qu'essuya son couvent en* 1664, in-12; Paris, 1737. — *Des Éloges.* — *Des Mémoires, des Relations édifiantes de la vie de ses sœurs.*

AUBIN, (Madame) née à Londres, était fille d'un officier français. Réduite à l'indigence, elle n'eut d'autre ressource que de s'adonner à l'étude. D'abord elle essaya les forces de son esprit, par différentes petites brochures qu'elle fit paraître sous le voile de l'anonyme; enfin elle publia un roman, à la tête duquel elle mit son nom. Dans les premiers instans, cette production eut quelques succès; la froideur du public pour les volumes qui suivirent, lui fit briser ses pinceaux.

Madame Aubin, dans l'espoir de sortir de l'indigence, voulut courir une autre carrière. Elle composa des sermons. Ne pouvant trouver de prédicateur qui voulut les acheter, elle prit le parti de les prêcher elle-même. Une foule de personnes de l'un et l'autre sexe s'empressaient

de lui apporter leurs trente sols, pour entendre un discours qui durait environ trois quarts d'heure. Comme l'attrait de la nouveauté faisait le principal mérite de ses sermons, les auditeurs disparurent avec elle : cependant le succès se soutint assez long-tems, pour lui donner les moyens de se mettre au-dessus du besoin. A peine jouissait-elle des douceurs de l'aisance, que la mort vint terminer ses jours. Madame Aubin n'est pas la seule qui ait fait des prédications. Deux autres femmes se sont acquis, dans le même genre, beaucoup de célébrité : Madame de Brinon, première supérieure de la maison de Saint-Cyr, et Virginie de Negri, milanaise du 16e. siècle.

AUBRY, (OLYMPE DE GOUGES, Dame) naquit à Montauban en 1755. Son éducation fut extrêmement négligée; mais la nature la doua d'un esprit facile et d'une imagination ardente. Sa beauté et ses succès dans la carrière des lettres, la placèrent parmi les femmes les plus intéressantes de son tems. A l'époque de la révolution, en 1789, elle se jeta dans le tourbillon de la politique. Bientôt l'enthousiasme de la liberté caractérisa ses écrits. Les sociétés populaires de femmes lui durent leur institution. Malgré son amour pour l'indépendance, elle demanda à la convention nationale qu'il lui fût permis de s'adjoindre au vertueux Malesherbes pour défendre Louis XVI. Le masque de vertu dont Marat et Robespierre se couvraient pour cacher leurs crimes, ne put lui en imposer. Elle se déclara ouvertement contre leur faction, et elle rendit publique l'horreur que ce parti lui inspirait. Avec cette courageuse conduite, elle ne pouvait échapper à la catastrophe qui termina sa vie. Le 12 brumaire an 2, elle fut traduite devant le tribunal révolutionnaire de

Paris pour y subir son jugement. Le même jour elle monta à l'échafaud.

Elle a publié, sous le nom d'Olympe de Gouges, les ouvrages suivans : *Le Mariage de Chérubin*, 1785, in-8°. Cette comédie fut bien accueillie du public. — *L'Homme généreux*, drame en 5 actes et en prose, Paris, 1786, in-8°. — *Molière chez Ninon*, ou *les Siècles des Grands Hommes*, pièce épisodique, en 5 actes et en prose. — *Lettre au Peuple*, ou *Projet d'une caisse patriotique*, Vienne, 1788. — *Remarques patriotiques.* — *Mes vœux sont remplis*, ou *le Don patriotique*, dédié aux états-généraux. — *Discours de l'Aveugle aux Français.* — *Séance royale* : *Motion de Monseigneur le duc d'Orléans*, ou *les Songes patriotiques*, 1789. — *Lettre aux Représentans de la Nation*, in-8°. — *L'Esclavage des Nègres*, pièce représentée pour la première fois sur le théâtre de la nation, le 27 décembre 1790. Cette production n'est pas sans mérite. — *Ses Œuvres*, 3 vol. — *Adieux de Madame de Gouges aux Français et à M. Necker*, 1790, in-8°. — *Mirabeau aux Champs Élysées*, in-8°. Dans ce drame épisodique elle a consacré son admiration pour Mirabeau. — *L'Entrée de Dumourier à Bruxelles*, pièce de théâtre. — *Olympe de Gouges, défenseur officieux de Louis Capet, au président de la convention*, 1792, in-8°. — *Quelques pièces de théâtre et différens écrits relatifs à la révolution.* — *Les Trois Urnes*, ou *le Salut de la Patrie*, 1793.

AUCHI, (CHARLOTTE DES URSINS, vicomtesse d') fille de Gilles Juvenal des Ursins, épousa Eustache de Conflans, vicomte d'Auchi. Elle est auteur d'une paraphrase sur l'épître de Saint Paul aux Hébreux. Cette production n'a point été imprimée. Madame d'Auchi est morte vers l'an 1650.

AUNOY, (MARIE-CATHERINE JUMELLE DE BERNEVILLE, comtesse d') née en Normandie l'an 1650, était nièce de la savante Des Loges. Un heureux caractère et un esprit agréable firent rechercher sa société. Elle mourut à Paris au mois de janvier 1705.

Contemporaine de Madame La Fayette, et son imitatrice, elle ne l'a cependant pas égalée. Semblable à ces peintres, qui adoptent la manière d'un maître, et qui ne peuvent s'élever à la hauteur de celui qu'ils ont pris pour modèle, quoiqu'on leur doive des ouvrages estimables, Madame d'Aunoy a composé : *Hippolyte, comte de Duglas*, Paris, Barbin, 1690, 2 vol. in-12. Ce roman est marqué au coin de l'imagination et de la sensibilité. — *Relation d'un voyage d'Espagne*, Paris, Barbin, 1691, 3 vol. in-12; Paris, veuve Claude Barbin, 1699, 3 vol. in-12. Cette relation est écrite avec beaucoup de naturel et d'enjouement. Des détails charmans et bien narrés, à cela près d'un petit nombre que leur peu d'intérêt aurait dû faire supprimer; des portraits peints agréablement, des notions curieuses sur l'histoire, les lois, les mœurs et les coutumes du pays que parcourt Madame d'Aunoy, en rendent la lecture attachante. Les auteurs de l'Encyclopédie ont puisé dans cet ouvrage plusieurs observations dont ils ont enrichi leur dictionnaire. — *Mémoires de la cour d'Espagne*, Paris, Barbin, 1692, 2 vol. in-12. Le style de cette production est correct. Les faits qu'elle y raconte peuvent intéresser ceux qui étudient les nations jusques dans les bagatelles. — *Nouvelles Espagnoles*, avec des *Lettres galantes*, Paris, 1692, 2 vol. in-12. — *Jean de Bourbon, prince de Carency*, Paris, 1692, 2 vol. in-12. Cet ouvrage ne manque pas d'intérêt; mais l'unité d'action n'y est point exactement observée, et d'ailleurs on y

trouve, comme dans les romans de ce tems-là, des longueurs et même quelques invraisemblances. — *Nouvelles*, ou *Mémoires historiques*, Paris, Barbin, 1693, 2 vol. in-12. — *Mémoires de la cour d'Angleterre*, Paris, 1695, 2 vol. in-12. Ses Mémoires ne présentent que des aventures galantes et romanesques. On s'aperçoit, en les lisant, qu'elle écrivait dans un tems où la manière des auteurs espagnols était quelquefois substituée à celle du bon goût. — *Les Contes des Fées*, Paris, Barbin, 1698, 8 tom. en 4 vol. in-12. Ces contes ont eu plusieurs éditions. S'il est vrai qu'Homère ait emprunté pour plaire la ceinture de Vénus, on peut dire que les Fées ont prêté à Madame d'Aunoy leur baguette, pour enchanter ses lecteurs. « On » peut mettre de l'art et du goût jusques dans ces frivo- » lités puériles. Madame d'Aunoy, ajoute Laharpe, est » celle qui paraît y avoir le mieux réussi; elle y a mis » l'espèce d'intérêt dont ce genre est susceptible, et qui » dépend, comme dans toute fiction, d'un degré de vrai- » semblance conservé dans le merveilleux, et d'une sim- » plicité de style convenable à la petitesse du sujet. » — *Le comte de Warwick*, Paris, 1703, 2 vol. in-12. Ce roman a le double mérite d'instruire en amusant. Quoique les évènemens soient de l'invention de l'auteur, le fond de l'histoire est conservé avec assez d'exactitude. — *Quelques vers français*. On lui attribue un recueil en 5 volumes, appelé *le Recueil de Barbin*.

AURORE. (Mademoiselle) Ce nom rappelle une jeune personne de l'académie de musique, qui, à l'âge de 14 ans, fit paraître dans le *Mercure*, en 1779, une épître en vers, pleine de grâce et de fraîcheur. On trouve dans le même journal (1782) une autre épître, et une pièce de vers de

sa composition. La légèreté de son pinceau, et la délicatesse avec laquelle elle exprime le sentiment, font le charme de ses poésies. Plusieurs de ses pièces ont paru dans les ouvrages périodiques du tems.

AUTREVAL, (Madame d') vivait au 17e. siècle. On a conservé quelques-unes de ses lettres, entr'autres, deux écrites à M. de Vertron. Dans l'une de ces dernières on lit le passage suivant : « J'ai cru, Monsieur, que je devais » me faire justice, puisque vous ne me la faisiez pas, et » qu'il ne fallait point prendre le parti de mon sexe, pour » le mettre au-dessus du vôtre, comme vous vouliez que » je fisse. La chose, quoique nouvelle, n'aurait pas trouvé » quantité d'approbateurs ; et je vous réponds que si je me » métamorphosais en orateur, je fuirais ces manières » d'abaisser l'un pour élever l'autre. Je condamne donc, » s'il m'est permis de condamner, votre manière d'écrire » trop flatteuse ».

B.

BALETTI, voyez RICCOBONI.

BANDONIVIE, ou BAUDONIVIE, religieuse de Sainte-Croix, à Poitiers, fut élevée dans ce monastère auprès de la savante Radégonde. Il paraît que l'éducation qu'on lui donna, ne fut point une semence jetée dans un terrain sec et aride. Les fruits, il est vrai, ne furent pas nombreux ; mais ils furent dignes du sujet qui les fit éclore. Après la mort de Sainte Radégonde, elle écrivit, à la prière de ses compagnes, la vie de cette abbesse. Bembi, religieuse dans le monastère fondé par Sainte Catherine

de Boulogne, fut, ainsi que Bandonivie, une des compagnes de la fondatrice du couvent qu'elle habitait, et ainsi que Bandonivie, elle écrivit la vie de cette même fondatrice. L'ouvrage composé par Bandonivie a été inséré dans le Recueil de Surius, et a reçu l'approbation du savant cardinal Baronius, qui en parle sous l'année 566. Il se trouve aussi dans les Annales des Saints de l'ordre de Saint Benoît, page 326. Il est intitulé : *Vita Sanctæ Radegundis, reginæ Francorum, et monachæ Pictaviensis, autore Venantio Fortunato episcopo Pictaviensi, liber secundus, autore Bandonivià Moniali æquali.* Catherine Baat, savante suédoise du 17e. siècle, rectifia, dans ses Tables généalogiques des Familles Suédoises, les fautes que Jean Messénius avait commises dans son Théâtre de la noblesse de Suède, et Bandonivie recueillit les faits que Fortunat avait omis dans la vie de Sainte Radégonde ; mais elle ne fait point mention des miracles qui répandent de l'incertitude sur les récits de Fortunat. Son style est plus simple, plus naturel et beaucoup moins embarrassé que celui de ce prélat. Elle mourut abbesse de Sainte-Croix, l'an 607.

BARBIER, (MARIE-ANNE) née à Orléans, est morte à Paris, dans un âge avancé, en 1745. Son goût pour la poésie se développa de bonne heure. Encouragée par les premiers succès qu'elle obtint, elle fixa sa résidence à Paris.

On lui doit : *Saisons littéraires*, ou *Mélanges de poésie, d'histoire et de critique*. Ce volume est le premier et le dernier de l'ouvrage périodique qu'elle avait entrepris. — *Théâtre de l'Amour et de la Fortune*. — *Arrie et Pœtus*, tragédie, mise sur la scène le 3 juin 1702 ; Paris, Michel Brunet, 1702,

in-12. Cette pièce eut seize représentations. Elle est dédiée à M.[me] la duchesse de Bouillon, par une épître en vers. Dans la préface, l'auteur se plaint qu'on veut lui ôter la gloire de son ouvrage, en l'attribuant à un autre. Voici l'approbation de Fontenelle : « J'ai lu, par ordre de Monseigneur » le Chancelier, *Arrie et Pœtus,* et j'ai cru que l'impres- » sion en pourrait être aussi agréable au public, que la » représentation l'a été. » Ceux qui ont reproché à Mademoiselle Barbier d'avoir défiguré l'histoire dans cette tragédie, ont sans doute oublié qu'elle n'a fait que mettre à profit les prérogatives que se sont arrogées les auteurs dramatiques. Elle est la seconde personne qui ait mis au théâtre l'intéressant sujet d'Arrie et de Pœtus. — *Cornélie, mère des Gracques,* tragédie, jouée le 5 avril 1703, Paris, Pierre Ribou, 1703, in-12. Cette pièce, reçue avec de grands applaudissemens, eut six représentations. L'auteur la dédia à S. A. R. Madame, par une épître en vers. Quoique cette tragédie ne soit pas sans défaut, elle tient le premier rang parmi celles de ce nom, composées tour-à-tour par Garnier, Hardy et Fuzelier. — *Thomiris,* tragédie, mise sur la scène le 23 novembre 1706, Paris, Pierre Ribou, 1707, in-12. Cette pièce eut six représentations. Elle est dédiée à Madame la duchesse du Maine, par une épître en vers. Le choix du sujet de cet ouvrage décèle une femme qui n'était occupée que de traiter des faits qui pussent honorer son sexe. Cependant on ne peut s'empêcher de convenir qu'il eût été possible de faire un choix plus heureux ; car, si Thomiris est célèbre par ses victoires, elle l'est aussi par sa cruauté, et si Mademoiselle Barbier, en mettant cette princesse sur la scène, eût pu ne l'envisager que sous le premier point de vue, elle n'eût point manqué son but. La barbarie qui

règne dans cette pièce l'a empêchée de faire fortune dans l'esprit du public. On serait tenté de croire que depuis cette époque, la sensibilité a din ué de quelques degrés chez les Français, et augmenté ch les Anglais; la tragédie de Dubelloy, intitulée : *Gabrielle de Vergy*, n'a point eu l'improbation du public, malgré l'affreux spectacle du cinquième acte; et Miss More, dans sa tragédie de Percy, dont le sujet est le même que celui traité par Dubelloy, n'a point cru devoir adapter à sa pièce le dénouement atroce de Gabrielle de Vergy. — *La Mort de César*, tragédie, jouée le 26 novembre 1709, Paris, Pierre Ribou, 1710, in-12. Cette pièce eut six représentations. Elle est dédiée, par une épitre en vers, à d'Argenson, conseiller d'état. Mademoiselle Barbier est le cinquième auteur qui ait donné au théâtre la Mort de César. La conduite de ces tragédies est assez régulière, et l'enchaînement des scènes assez bien lié. Le désir de faire paraître ses héroïnes grandes et généreuses, lui a fait négliger ses héros. Il y a dans ces pièces quelques situations touchantes, et une versification aisée et naturelle. — *Les Fêtes de l'Été*, ballet avec un prologue, représenté par l'académie royale, le 12 juin 1716, musique de Mouret, Paris, Pierre Ribou, 1716, in-4°. — *Le Jugement de Pâris*, pastorale héroïque en 3 actes, avec un prologue, représentée par l'académie royale, le 14 juin 1718, musique de Bertin, Paris, P. Ribou, 1718, in-4°. Dorneval et Pierre Biancolelli, en société avec Lellio père, firent paraître la même année une pièce de ce nom en un acte. — *Les Plaisirs de la campagne*, ballet avec un prologue, représenté par l'académie royale, le 10 août 1719, Paris, veuve Pierre Ribou, 1719, in-4°. — *Le Faucon*, comédie en un acte et en vers, jouée le 1er. septembre 1719, Paris, Pierre Ribou, 1719, in-12.

Cette comédie eut 12 représentations. Elle a le mérite d'être passablement versifiée. Le sujet en est tiré de Bocace. Il a été traité par plusieurs auteurs dramatiques : Palaprat, avant Mademoiselle Barbier ; Fuzelier, dans le même tems ; la Drevetière, quelques années après, et De Théis en 1773. Son théâtre a été réuni en un volume in-12. Elle fit deux tragédies qui sont restées manuscrites. L'une est *Panthée*, et l'autre *Joseph*. Il est assez remarquable que cette dernière tragédie soit la cinquième de ce nom, et qu'il n'y ait eu d'imprimée que celle qui parut sous les auspices de Madame la duchesse du Maine.

Plusieurs personnes ont prétendu que Mademoiselle Barbier n'avait point fait de pièces dramatiques, et qu'elle n'était que le prête-nom de l'abbé Pellegrin. D'autres ont dit avec plus de raison que l'abbé Pellegrin ne fut jamais que son conseil et son censeur. Ceux qui veulent lui ravir la gloire d'avoir composé ses pièces dramatiques, pour la donner à l'abbé Pellegrin, n'ont qu'à se rappeler, pour lui rendre la justice qui lui est due, que Boileau corrigeait les pièces de Racine, et que l'on n'a point dit que Boileau fut l'auteur des Œuvres de l'Euripide Français. Écoutons à cet égard ce qu'en écrivit l'abbé Pellegrin à Mademoiselle Barbier, le 24 mai 1704 :

« Mademoiselle, je ne sais par quel endroit j'ai pu
» m'attirer une lettre aussi désagréable que celle qu'on
» vient de me rendre de vostre part : on dirait que vous
» voulez que je sois complice de la fausseté qu'avance
» l'auteur (1) du livre intitulé, *Pièces fugitives*. Je ne

(1) Il avança que l'abbé Pellegrin avait fait les tragédies de Cornélie, d'Arrie et de Pœtus.

» crois pas que jusqu'icy vous m'ayez connu assez peu de
» probité pour me croire capable de vous dérober vostre
» gloire ; cependant vous voulez bien que je vous avertisse
» que plus vous serez sensible au larcin qu'on veut vous
» faire, plus vos ennemis s'obstineront à vous chagriner ;
» au reste vous ne voyez presque point d'ouvrage qui ait
» quelque succès, dont les auteurs n'éprouvent la même
» injustice que celle dont vous vous plaignez. Vous n'igno-
» rez pas qu'on ayt voulu donner *l'Andrienne* à un homme
» dont le caractère et la solidité sont tout-à-fait incom-
» patibles avec ces sortes d'occupations, quoique celui
» qui a donné cette pièce en son nom soit très-capable de
» l'avoir faite : c'est pourquoi, Mademoiselle, soyez un
» peu moins vive sur un accident qui vous est commun
» avec presque tous les auteurs qui se distinguent ; et
» contentez-vous de la justice que vous rendent ceux qui
» ont l'honneur de vous connoistre. Vous me dites, dans
» vostre lettre, que, par un sentiment d'amour-propre, je
» ne suis pas tout-à-fait fâché qu'on m'attribue vos ou-
» vrages. Je réponds à cela, Mademoiselle, que je n'ay
» jamais donné lieu à ce reproche, et que d'ailleurs un
» homme de mon caractère ne doit regarder cette sorte
» de gloire que comme une honte. Ainsi ce qu'on a avancé
» m'est pour le moins aussi injurieux qu'à vous. Je vous
» prie d'être persuadée que, malgré l'injustice que vous
» me faites, je suis, avec beaucoup d'estime, vostre, etc. »

BARENTIN, (Madame de) a publié : *Pensées morales*, divisées en deux parties, vol. in-12. Dans cet ouvrage, que Madame Barentin a fait pour sa fille, elle a cherché à donner une définition juste des choses, et à renfermer l'essence de la morale et de l'instruction sous des idées

simples, souvent reproduites, et propres à laisser dans l'ame de solides impressions.

BARRAS, (MARIE-THÉRÈSE QUIQUERAN BEAUJEU, Dame) née à Salon en Provence, le 17 octobre 1753, compte parmi ses aïeux Hugues de Santcyre, troubadour du douzième siècle, et Clermonde de Quiqueran, native d'Arles, dont Jean de Nostredame louę le sens et la bonté. Madame Barras est membre du Lycée des Arts de Paris. Elle a composé : *Mémoire sur l'Éducation des Abeilles*, reçu au Lycée des Arts, le 30 vendémiaire an 7, Paris, Fuchs, an 8. Sans doute elle a regardé que l'être qui possède un talent, doit l'employer pour ajouter au bonheur de ses semblables. C'est ainsi qu'en 1783 Lady Moria se rendit utile à ses concitoyens, en enseignant à faire de la toile avec des objets dont pour l'ordinaire on ne tire aucun parti. On trouve dans l'ouvrage de Madame Barras des maximes générales sur l'éducation des abeilles, l'indication des soins qu'exige un rucher dans chaque mois de l'année, et le titre des livres les plus estimés qui concernent les mouches-à-miel. Ce mémoire est absolument élémentaire. Il est écrit avec précision. On regrette seulement que le style n'en soit pas plus soigné.

BASTIDE, (Mademoiselle) fille de Bastide, l'un des auteurs de l'Homme du Monde éclairé par les Arts. On trouve dans l'Almanach des Muses, des années 1767 et 1768, des pièces de vers de sa composition. Elle a fait quelques petits ouvrages en prose.

BAZINCOURT, (Mademoiselle THOMAS DE) pensionnaire du roi, à l'abbaye de Long-Champ, fit paraître un *Abrégé de la Bible*, en vers français, 1768, in-12. Cet

ouvrage est dédié à la reine. La clarté, la fidélité et une rapide précision, sont les qualités qui le caractérisent. Il y a plusieurs endroits rendus assez heureusement.

BEATRIX de Savoie, épouse de Raymond-Bérenger IV, se rendit recommandable, dans le 13e. siècle, par la protection qu'elle accorda aux gens de lettres. Un littérateur écrivait en 1789 que la mémoire de Béatrix était encore chère aux Provençaux. Les troubadours, ses contemporains, célébrèrent dans leurs vers ses grâces et son esprit. On voyait encore sa statue, en 1789, dans l'église de Saint-Jean de la ville d'Aix.

BEAUFORT, voyez HAUTPOULT.

BEAUHARNAIS, (FANNY MOUCHARD, Dame de) est née à Paris vers le milieu du 18e. siècle. Elle annonça de bonne heure un goût décidé pour la poésie. A dix ans, elle fit un poëme. Les religieuses du couvent où elle était le lui enlevèrent. Le feu dévora sa production; mais le talent lui resta. Quelques années après, elle se fit connaître par des vers agréables, ingénieux et faciles. La société patriotique bretonne, les académies de Lyon, des Arcades de Rome, et de Villefranche, s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. En l'an 8, le Lycée de Toulouse la reçut au nombre de ses associées; l'Athénée de Lyon lui envoya, en l'an 9, un diplôme d'associée-littéraire. Elle a publié : *Œuvres de madame la comtesse de Beauharnais*, 1772, 2 vol. in-8°.; Amsterdam, 1776. Cette dernière édition a paru sous le titre de *Mélange de poésies fugitives et de prose sans conséquence.* On y trouve deux féeries en prose, dont l'une est intitulée : *la Haine par amour;* et l'autre, *le Rosier parlant.* Ces comédies sont fort agréables.

— *A tous les penseurs, salut*, 1773, in-8°. Cette production est écrite avec toute la gaîté et toute la légèreté dont le sujet est susceptible. Elle y fait une critique fine et délicate de quelques travers des hommes, et de leur injustice envers les femmes. Cet ouvrage n'est pas le seul de sa composition où elle défende les personnes de son sexe. Cependant elle ne s'est point bornée à peindre les ridicules des hommes ; ceux des femmes n'ont point échappé à son pinceau. — *Lettres de Stéphanie*, roman historique, 1778, 3 vol. in-12. Ce roman offre une intrigue naturelle et toujours vraisemblable, des caractères bien soutenus et bien contrastés, un style plein de chaleur. — *L'Abailard supposé, ou le Sentiment à l'épreuve*, Amsterdam, 1780, in-8°; Paris, 1781, in-8°.; Lyon, 1791, in-12. Un style vif, animé et rapide, caractérise ce roman. — *L'Aveugle par amour*, 1781, in-8°. Cet ouvrage est précédé d'une épître en vers, à Madame la Fayette. Il est écrit avec pureté, élégance et même énergie. — *Volsidor et Zulménie*, vrai conte de fées, d'une très-jeune personne. — *Les lettres de femmes*, qui sont dans deux romans de Dorat, l'un intitulé : *les Malheurs de l'inconstance;* et l'autre, *les Sacrifices de l'amour.* — *Mélanges de poésies*, ou *les Amans d'autrefois*, 1787, 3 vol. in-12. — *La Fausse Inconstance*, ou *le Triomphe de l'honnêteté*, comédie en 5 actes, en prose, 1787, in-8°., traduite en anglais par M. Robinson. Madame de Beauharnais ne se laissa point rebuter par le mauvais succès que cette pièce eut au théâtre ; elle la fit imprimer, et l'approbation qu'elle obtint lui prouva que le bon goût n'avait eu qu'une fausse inconstance. Cette comédie rappelle celle de *la Sœur*, par Miss Lennox. La pièce de cette Anglaise n'eut qu'une représentation, et le succès

n'en fut pas heureux. Elle retira son œuvre, et la confia à l'art typographique. Les applaudissemens du public lecteur la dédommagèrent du froid accueil d'une cohue spectatrice. — *L'Isle de la Félicité, ou Anaxis et Théone*, poëme philosophique en trois chants, précédé d'une épître aux femmes, suivi de quelques poésies fugitives, Paris, Masson, an 9, in-8°. Un épisode d'Hippolyte, comte de Duglas, roman de Madame d'Aunoy, a fourni le sujet de l'Isle de la Félicité. Ce poëme ajoute encore à la réputation de son auteur. — *A la mémoire de madame Duboccage*, Paris, an 11, in-8°. Cet ouvrage est une nouvelle preuve de la sensibilité de Madame de Beauharnais. On trouve de ses poésies dans un grand nombre de recueils périodiques. Plusieurs poëtes distingués l'ont célébrée dans leurs vers. Le distique placé sous son portrait est de Madame Toustain. Le voici :

Muses, grâces, vertus, en mélangeant vos traits,
A mes regards charmés vous peignez Beauharnais.

Georgelin, secrétaire de la société patriotique bretonne, a traduit ce distique de la manière suivante :

Ingenio, illecebris, ecce Minerva, Venus.

Le portrait de Madame de Beauharnais a été dessiné à Paris, en 1785, par Thornton, Anglo-Américain; gravé à Londres la même année par Bartolozzi, et gravé de nouveau, à Paris, en l'an 10, par Gaucher. Cette dernière gravure est celle qui se trouve à la tête du premier volume du nouvel Almanach des Muses.

La

La chronique attribue à Dorat et à Cubières-Palmézeau, les vers de Madame de Beauharnais :

> Ces vers pleins de délicatesse,
> Que les Grâces et les Amours
> Lisent et relisent sans cesse.

Serait-il vrai de dire, avec Madame Saint-Chamond : « Les hommes accordent assez légèrement de l'esprit » aux femmes qui leur plaisent ; celles qui écrivent, sont » jugées plus sévèrement ; ils supposent toujours qu'un » d'eux a dicté l'ouvrage ? »

BEAUMARETS. (Madame de) On trouve dans le Mercure de juin, 1782, une *Epître* de sa composition, à M. Bardin l'aîné, à Sens. Cette pièce de vers est écrite avec facilité. La versification en est naturelle.

BEAUMER, (Madame de) fut privée de ce qu'on appelle ordinairement le mérite des femmes, les dons de la fortune, et les agrémens de la figure ; elle eut le bon esprit d'y suppléer par l'étude. On n'a aucune notion sur sa vie, si ce n'est qu'elle fit un long séjour en Hollande ; qu'elle vécut dans la pauvreté, et qu'elle mourut dans la misère, en 1766.

On a de sa composition un volume d'*Œuvres mêlées*, 1760, in-12. On y distingue *les Caprices de la Fortune*, nouvelle historique, des allégories et deux odes. L'une de ces odes est intitulée : *La Mort des Héros ;* l'autre est tirée du cantique que les Israélites chantèrent en action de graces de leur délivrance. Le mérite de ces deux pièces fait regretter qu'elle n'ait pas écrit dans ce genre un plus grand nombre de morceaux. Madame de

Beaumer prit au mois d'octobre 1761 la direction du Journal des Dames : ce fut M. de la Louptière qui lui céda ce droit.

BEAUMONT, (Madame LE PRINCE DE) née à Rouen, le 26 avril 1711. L'emploi qu'elle fit de ses connaissances est glorieux pour sa mémoire et précieux pour la société. Elle passa une partie de sa vie à Londres, où elle se consacra à l'éducation des jeunes personnes de son sexe. Au talent d'instruire, elle joignit l'art de faire aimer l'instruction. Ses préceptes étaient agréables, et ses conseils étaient sages sans pédantisme. On retrouve ce mérite dans ses ouvrages. En voici les titres : *Le Triomphe de la vérité*, ou *Mémoires de M. de la Villette*, 1748, 2 vol. in-12. — *Lettres diverses et critiques*, 1750, 5 vol. in-12. — Le *Nouveau Magasin Français*, ou *Bibliothèque Instructive*, 1750, in-8°., journal littéraire qu'elle a donné au public pendant son séjour en Angleterre. — *Éducation complette*, ou *Abrégé de l'Histoire universelle*, 1753, 3 vol. in-12 ; Amsterdam, 1785, 3 vol. in-12. — *Civan, roi de Bungo*, histoire japonaise, 1754, 2 vol. in-12. — *Lettres de Madame du Montier*, Lyon, 1756, in-12; trad. en Allemand, Francfort, 1759, in-8°. Ces lettres ne sont point de Mme. de Beaumont ; mais elle les retoucha, et termina le roman : alors on les publia en deux volumes sous son nom. — *Magasin des Enfans*, 1757, 4 vol. in-12 ; Yverdon, 1780, 4 vol. in-8°. Liége, 1780, 4 vol. in-12 ; la Haye, 1786, 4 vol. in-12 ; Nîmes, 1791, 2 vol. in-12 ; trad. en Allemand, Leipsick, 1758, in-8°. — *Anecdotes du 14°. siècle*, pour servir à l'histoire des femmes illustres de ce tems ; Londres, 1758 ou 1759, in-12. — *Lettres curieuses, instructives et amusantes*, 1759, 4 part. in-8°. — *Magasin des Adolescentes*,

Londres, 1760, 4 vol. in-12; trad. en Hollandais, la Haye, 1760, 2 vol. in-8°.; la Haye, 1767, 4 vol. in-12; Lyon, 1768, 2 vol. in-12; Neuchatel, 1780, in-12; Yverdon, 1781, 4 vol. in-8°. Paris, 1784, 4 vol. in-8°. Cette dernière production a peut-être donné au P. A. Alletz l'idée de faire paraître, en 1764, *le Magasin des Adolescens.* — *Principes de l'Histoire Sainte,* 1761, 3 v. in-12. — *Instructions pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde et se marient;* Londres, 1764, 4 vol. in-12; la Haye, 1767, 4 vol. in-12. — *Lettres d'Emerance à Lucie,* Lyon, 1765, 2 vol. in-12; Leyde, 1766, 2 vol. in-12. — *Mémoires de Madame la baronne de Batteville,* Lyon, 1766, in-8°. — *Nouvelle Clarisse,* roman, Lyon, 1767, 2 vol. in-12. — *Magasin des pauvres artisans, domestiques et gens de la campagne,* Leyde, 1769, 2 vol. in-12; Lyon, 1775, 2 vol. in-12. — *Les Américains,* ou *la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles,* Lyon et Paris, 1770, 6 vol. in-12. — *Le Mentor moderne,* ou *Instructions pour les garçons et pour ceux qui les élèvent,* 1770, 6 vol. in-12; 1776. — *Manuel de la Jeunesse,* ou *Instructions familières en dialogues,* Paris, 1773, 2 vol. in-12. — *Contes moraux,* Lyon et Paris, 1773, 2 vol. in-12. — *Nouveaux Contes moraux,* ib.; 1776, 2 tomes en un vol. in-8°. — *Œuvres mêlées,* extraites des journaux et feuilles périodiques qui parurent en Angleterre pendant le séjour qu'elle fit à Londres, Maëstricht et Paris, 1775, 6 vol. in-12. — *La Dévotion éclairée,* ou *Magasin des Dévotes,* 1779, in-12. Madame de Beaumont a su, dans ses ouvrages, se mettre à la portée de ceux pour qui elle écrivait. Son style est simple et naturel; cependant il est quelquefois négligé. On lui reproche d'avoir donné comme auteur les histoires et les contes qui se trouvent dans *le Magasin des Enfans, le*

Magasin des Adolescentes, et ses *Instructions pour les jeunes Dames.* Peut-on supposer qu'elle ait eu l'idée de s'approprier des morceaux auxquels elle n'avait fait que de légers changemens, et qui étaient connus de tout le monde dans le tems où elle écrivit? Les lettres et la société la perdirent en 1780. Elle mourut à Annecy.

BEAUMONT, (CHARLES - GENEVIÈVE - LOUISE - AUGUSTE - ANDRÉE - THIMOTHÉE D'ÉON DE) naquit à Tonnerre en Bourgogne, le 5 octobre 1728. Ses talens, son génie, ses exploits militaires, sa probité et son amour constant pour sa patrie, lui assurent un rang distingué dans les Annales du 18e. siècle. On ignore les raisons qui engagèrent ses parens à lui donner l'habit d'homme. A peine avait-elle atteint sa sixième année, qu'ils l'envoyèrent à Paris auprès d'une de ses tantes. A 14 ans elle fut mise au collége Mazarin, où elle commença et suivit ses études. D'abord, sa trop grande jeunesse lui empêcha de connaître le prix des langues savantes; mais elle ne tarda point à s'appercevoir des avantages et de l'utilité qu'elle en pourrait retirer. Ses progrès, en cette partie, furent si rapides, que bientôt elle passa dans les écoles de droit. N'ayant point le nombre d'années nécessaire pour prétendre au doctorat, elle obtint une dispense d'âge, et fut reçue docteur en droit civil et en droit canon, et enfin avocat au parlement de Paris. Ses talens littéraires lui méritèrent la place de censeur royal pour l'histoire et les belles-lettres; et ses talens politiques lui firent donner plusieurs missions importantes. En 1756, on l'envoya secrètement en Russie, pour travailler avec le chevalier Douglas à la réunion des deux couronnes. En 1757, elle porta à Vienne le premier plan de campagne de l'armée

russe ; à Versailles, la réunion de la Russie avec la France, les ratifications d'accession de l'impératrice de Russie au traité de Versailles, du 1.er mai 1756, et la nouvelle et la relation du gain de la bataille de Prague, du 6 mai 1757. La précipitation qu'elle mit dans ce dernier voyage lui devint funeste. Elle se cassa la jambe; malgré cet accident, elle précéda de trente-six heures le courier que le principal ministre de l'impératrice-reine avait dépêché à l'ambassadeur de la cour de Vienne près celle de France. La même année, on la fit secrétaire de l'ambassade de Russie. Elle continua cet emploi pendant les années 1758 et 1759. En 1760, elle porta à Versailles les ratifications de l'impératrice Élisabeth au traité du 30 décembre 1758, et les ratifications de la convention maritime de la Russie, de la Suède et du Danemarck. En 1760 et 1761, ayant rejoint son régiment, elle fut aide-de-camp du maréchal et du comte de Broglie. On lui confie à Hoxter l'évacuation des poudres et autres effets : cet ordre fut exécuté sous le feu de l'ennemi. Au combat d'Ultrop elle reçut deux blessures. Le 7 novembre 1761, près du village de Meinsloss, à la tête des grenadiers de Champagne et des Suisses, elle attaque les Montagnards Écossais, et les met en fuite. A Osterwick, avec une troupe de 80 dragons, elle chargea un bataillon de six à sept cents hommes, et le fit prisonnier de guerre. La liberté des passages et la prise de Wolfembutel, par le prince Xavier de Saxe, furent les suites de cette action extraordinaire. En 1762, elle passa en Angleterre, en qualité de secretaire de l'ambassade de France, pour la conclusion de la paix générale. En février 1763, elle fut envoyée à Versailles, pour y porter les ratifications du traité définitif de paix. En mai et juin 1763, elle fut chargée des affaires de

France à Londres, sous le titre de résident. En juillet, août, septembre et octobre 1763, elle fut nommée ministre plénipotentiaire auprès du roi de la Grande-Bretagne. Sa constance et sa perspicacité dans ses travaux, rappellent une femme de son pays (la Bourgogne), Mademoiselle Bard. Celle-ci, dans une condition moins élevée, mais qui ne laisse pas d'avoir son héroïsme, suivait par amour pour la botanique, sous des habits d'homme et comme domestique, M. de Commerson dans ses herborisations sur les monts glacés du détroit de Magellan, et dans les pays brûlans du continent méridional. La chevalière d'Eon reçut plusieurs marques de satisfaction de la cour de France. Elle en obtint entr'autres gratifications, en 1757, un brevet de lieutenant de dragons; en 1758, un brevet de capitaine de dragons; en 1760, une pension de 2000 livres; en 1763 la croix de Saint-Louis, quoique la durée de ses services militaires ne lui eût point encore acquis de titres pour la solliciter; et c'est cette même cour qui la disgracie au mois de novembre 1763! Le refus qu'elle fit de descendre de la place de ministre plénipotentiaire à celle de secrétaire d'ambassade; les appointemens de l'ambassadeur de France en Angleterre, le comte de Guerchy, dont elle ne s'était pas servie avec autant d'économie que cet ambassadeur l'eut desiré; l'attachement qu'elle conserva au maréchal de Broglie, et le bien qu'elle eut le courage de dire de lui, lorsqu'il fut exilé, sont les principaux motifs qui servirent de prétexte à l'injustice qu'elle éprouva. Elle mit le sceau à sa disgrace, en faisant imprimer, pour l'appui de sa cause, les lettres, mémoires et négociations particulières qui avaient eu lieu pendant son ambassade. Ces différentes pièces compromettaient quelques-uns des personnages les plus

puissans de la cour de France. Aussi-tôt sa perte fut résolue. On devait l'enlever à Londres, et la resserrer étroitement dans un des cachots de la Bastille. Louis XV donna son agrément à ce projet; mais dans la correspondance qu'il conservait depuis long-tems avec elle, il lui indiqua les moyens de se tenir sur ses gardes pour déconcerter les ravisseurs. Ces évènemens lui firent perdre ses titres et sa fortune; mais ils ne lui ôtèrent ni la confiance de Louis XV, ni son amour pour sa patrie. Pendant sa prospérité, l'impératrice Élisabeth lui fit des offres brillantes pour l'attacher à son service; et pendant son infortune, en 1770, l'Angleterre lui eut donné les grades militaires et politiques qu'elle avait eus en France, si elle avait voulu prendre des lettres de naturalisation. Dans l'une et l'autre conjoncture, son attachement pour son pays lui fit rejeter ces propositions. Elle passa quatorze années à Londres, partageant son tems entre l'étude et le soin de veiller à la gloire et aux intérêts de la France et de ses alliés. En 1764, plusieurs chefs du parti opposé à celui qui avait fait la paix, lui offrirent 40,000 livres sterling, si elle voulait les instruire de certaines particularités, et leur confier plusieurs papiers relatifs aux négociations qui avaient eu lieu. Elle garda ses secrets. En 1766, elle communiqua aux alliés de la France des découvertes qui les intéressaient. Louis XV, parfaitement instruit de sa conduite, lui envoya, en 1766, le brevet d'une pension de douze mille livres, avec l'assurance d'une meilleure fortune dans un tems plus opportun. Il avait tenté d'exécuter ce dessein, lorsqu'il descendit au tombeau. Les comtes de Maurepas et de Vergennes ayant appris quel était le sexe de la chevalière d'Eon, par sa correspondance avec Louis XV, sollicitèrent son rappel. Il y eut deux

négociations pour cet objet. Dans la première, la chevalière d'Eon réclame que son innocence soit reconnue publiquement : on élude la demande ; elle reste à Londres. Dans la seconde, on convint d'un traité. Les principaux articles étaient : Un silence absolu imposé à elle et à ses adversaires, au sujet des querelles qu'elle avait eues ; la continuation de la pension de 12 mille livres, et quitter les habits qu'elle portait, la loi ne permettant pas ce déguisement. Elle arriva à Versailles le 17 août 1777. En prenant les habits de son sexe, au mois d'octobre 1777, elle adopta le titre de chevalière d'Eon. Les graveurs de Londres la représentèrent de diverses manières ; en Officier de dragons, en Ministre, en Pallas. Cette dernière estampe, gravée en 1773, est une de celles qui ont été le mieux accueillies. Les seules ressemblantes parurent à Paris en 1779. On les doit au burin de J. B. Bradel. L'une d'elles est en grand, et c'est la meilleure de toutes ; une autre se trouve à la tête de la *Vie de la chevalière d'Éon*, par de la Fortelle, 1779, in-8°.

L'Éloge funèbre de la duchesse de Penthièvre, de la maison d'Est, et celui du comte d'Ons-en-Bray, composés en vers latins, furent les premiers fruits de son génie naissant. On les imprima dans l'Année littéraire et autres ouvrages périodiques. Quelque tems après, elle donna au public un *Essai historique sur les différentes situations de la France, par rapport aux finances*, 2 vol. in-12, 1754 ; et deux volumes de *Considérations politiques sur l'administrations des peuples anciens et modernes*. Ces deux productions supposent bien des recherches, de grandes vues, et une longue expérience. Son Mémoire instructif sur la vie et les ouvrages du savant abbé Lenglet Dufresnoy, parut en 1755, dans la sixième lettre de l'Année littéraire. La

plupart des auteurs de Dictionnaires biographiques sur les gens de lettres, l'ont depuis inséré dans l'article de cet abbé. Elle rédigea, en 1757, à la demande du ministre de la guerre et du ministre des affaires étrangères, ses *Mémoires sur la Russie*. Elle était si jeune, que les ministres furent étonnés des connaissances qu'ils trouvèrent dans cette production. Elle publia aussi : *Mémoires pour servir à l'Histoire générale des Finances*, 1758, 2 vol. in-12. — *Lettres, Mémoires et Négociations particulières du chevalier d'Eon*, 1764, in-8°. — *Suite aux Négociations particulières du chevalier d'Eon*, 1765, in-12. Ces deux derniers ouvrages sont relatifs aux causes de sa disgrace. — *Éloge funèbre du marquis de Tavistock*. Cette pièce, en vers lapidaires, composée en 1767, fut si agréable à la nation, et à la famille de celui dont elle avait fait l'éloge, qu'on la jugea digne d'être gravée sur le monument du marquis, et qu'on l'imprima dans les papiers publics des trois royaumes. — *Les Loisirs du chevalier d'Eon*, 1774, 13 vol. grand in-8°. Les deux premiers volumes parurent en 1770. Ces Loisirs renferment les observations de la chevalière d'Eon, et sa manière de penser sur les sujets les plus importans de la jurisprudence, de la science du gouvernement et de l'histoire. Ces différens objets portent l'empreinte d'une érudition profonde et de recherches utiles. — *Pièces relatives aux démêlés entre Mademoiselle d'Eon et Caron de Beaumarchais*, 1778, in-8°. Il paraît, par ces pièces, que la chevalière d'Eon eut à se plaindre du peu de probité de l'auteur du Barbier de Séville. Beaumarchais avait été chargé, en 1775, de négocier avec elle pour la faire revenir en France. — *Véritable constitution d'une République*, traduite de l'anglais de Marchamont Need'ham, an 8.

BEAUMONT, (ANNE-LOUISE MORIN DU MENIL, Dame ÉLIE DE) née à Caen, en 1729. Les qualités du cœur et de l'esprit furent son apanage. Elle unissait beaucoup de douceur à une gaieté charmante, qu'elle dut sans doute aux actions de bienfaisance qui remplirent le cours de sa vie. Le ciel lui départit

Le talent d'embellir les plus petites choses,
Et, sur ce qui déplaît, l'art de semer les roses.

L'on ne sortait point de sa conversation, sans se trouver plus d'esprit qu'on ne croyait en avoir.

Elle avait trente ans, lorsqu'elle épousa M. Élie de Beaumont. Il était sans fortune, et rien alors ne présageait la célébrité qu'il a depuis obtenue. On raconte une anecdote qui peut donner une idée du caractère de Madame Élie de Beaumont. Elle était presque sans dot; car, d'après la coutume de Normandie, son frère enlevait les deux tiers des biens de sa famille. Quelques mois avant son mariage, ce frère mourut : alors ses parens voulurent la contraindre à renoncer à l'établissement projeté; mais ce fut en vain. Elle persista dans sa résolution, en disant: que M. Élie de Beaumont l'ayant choisie tandis qu'elle avait peu de fortune, elle était charmée d'en avoir une plus considérable à lui offrir.

En 1777, elle participa avec son époux à l'institution de la Fête des Bonnes-Gens, qu'ils créerent à Canon, en Normandie. Quoiqu'ils fussent parmi leurs vassaux, quand cette fête se célébrait, ils oubliaient leur dignité, pour ne s'occuper que de celle de la vertu. Madame Elie de Beaumont mourut à Paris le 12 janvier 1783.

Elle ne mettait jamais son nom à ses ouvrages. On ignore le motif qui l'a portée à se couvrir du voile de

l'anonyme : cependant, on se plaît à croire qu'elle y a été déterminée, plutôt par un excès de modestie, que par le préjugé qui condamne les femmes à ne point écrire. Cette conduite lui a dérobé une partie de la reconnaissance que lui devait le monde littéraire. Sa gaieté lui suggérait quelquefois des im-promptu pleins de sel et de finesse. La délicatesse et le goût caractérisent les chansons qu'elle a composées. On en pourra juger par le quatrain suivant :

Si de Rubens imitant la magie,
La toile eut pu s'animer sous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie!
Je l'aurais peinte ainsi que je la vois.

M. Elie de Beaumont se fit peindre, tenant dans sa main un papier sur lequel sont écrits les vers qu'on vient de citer.

Il suffirait, pour la gloire de Madame Elie de Beaumont, d'avoir composé les *Lettres du marquis de Roselle*, 1764, 2 vol. in-12. Il a paru plusieurs éditions de ce roman. Le sujet a le mérite d'être fondé sur la vérité. L'auteur n'a point voulu qu'un fait, destiné à n'être pas connu, et dont cependant la publicité pouvait être utile à la société, restât caché dans l'ombre du mystère. Cette estimable production respire la morale la plus pure. En joignant à la lettre 136 de ce roman, les Lettres de Madame de Maintenon à Madame la duchesse de Bourgogne, et les Avis d'une Mère à sa Fille, par Madame de Lambert, on aurait un Traité complet sur la conduite que doit tenir une femme. En 1765, M. Desfontaines donna au Public les Lettres de Sophie et du chevalier de ***, pour servir

de supplément aux Lettres du marquis de Roselle, deux parties in-12.

Madame de Tencin n'avait écrit que les deux premières parties du roman historique, intitulé : *Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, roi d'Angleterre*, 1776, 3 parties in-12. Ses héritiers chargèrent Madame Elie de Beaumont de le finir. Elle le termina sans avoir aucuns renseignemens sur le plan de Madame de Tencin, et sans autres matériaux que l'Histoire d'Angleterre. Cet ouvrage offre des situations intéressantes, des pensées fines et délicates, et le style, à quelques négligences près, est facile et naturel. Madame Elie de Beaumont a si bien saisi la manière d'écrire de Madame de Tencin, que, sans l'avertissement de l'éditeur, on ne soupçonnerait pas que deux personnes ont eu part à ce roman.

Le mérite littéraire de Madame Élie de Beaumont était si bien établi, que le public prétendit qu'elle travaillait aux ouvrages de son époux. Ce qui donna lieu à cette conjecture, avait l'apparence de la vérité : on rapporte en effet, qu'après sa mort, on ne trouva plus le même feu dans les ouvrages de cet avocat célèbre.

Cependant une personne, M. Serain (1), qui a demeuré quinze ans avec Madame Elie de Beaumont, assure qu'elle n'avait jamais eu connaissance des Mémoires de son époux qu'après leur impression; et que si, dans les dernières années de la vie de M. Elie de Beaumont, ses écrits avaient moins de mérite, il faut l'attribuer à la multitude de ses affaires, qui ne lui permettaient pas de relire

(1) P. E. Serain, auteur de plusieurs ouvrages, entr'autres, de la Bibliothèque du Père de Famille.

ses productions, car ordinairement il suivait ce précepte de l'Horace Français :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
> Polissez-le sans cesse, et le repolissez :
> Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

BEAUNOIR, (Madame) est auteur de plusieurs pièces de théâtre : *Vénus pèlerine*, comédie épisodique, en un acte et en prose, 1778, in-8°. — *Jérôme Pointu*, comédie en un acte et en prose, 1781, in-8°. *La Nouvelle Omphale*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois à Versailles, le 22 novembre 1782, musique de M. Floquet; Paris, Cailleau, 1782, in-8°. Le sujet de cette comédie est le même que celui du charmant conte de Sénécé, qui a pour titre : *Filer le parfait amour*. — *Thalie, la Foire et les Pointus*, comédie en un acte et en prose, représentée pour la première fois à Paris, le 17 mai 1783; Paris, Cailleau, 1783, in-8°. — *Les Têtes changées*, comédie-parade, presque philosophique, en un acte et en prose, représentée pour la première fois à Paris, le 7 août 1783; Paris, Cailleau, 1783, in-8°. — *Le Sculpteur*, ou *la Femme comme il y en a peu*, comédie en deux actes et en prose, représentée pour la première fois, le 14 janvier 1784; Paris, 1784, in-8°. — *Le Danger des Liaisons*, comédie en un acte et en prose, 1784, in-8°. Cette production respire la délicatesse et la sensibilité; les scènes sont bien filées, le dénouement heureusement amené, le style pur, correct et bien adapté aux personnages que l'on met en scène. Le sujet paraît être tiré de deux contes de Marmontel. — *Fanfan et Colas*, ou *les Frères de lait*, comédie en un acte et en prose, représentée, pour la première fois,

le 7 septembre 1784 ; Paris, 1784, in-8°. *Eustache Pointu chez lui*, ou *Qui a bu, boira*, comédie en un acte, 1784, in-8°. — *La Triste Journée, ou le Lendemain des Noces*, comédie en un acte et en prose, 1785, in-8°. — *Les Amis du Jour*, comédie, 1786, in-8°. — *Le Mariage d'Antonio*, comédie, 1786, in-8°. — *Voyage sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorf*, Newvied, 1791, 2 vol. in-8°.

BEAUVAIS, (ESTHER DE) Demoiselle d'Anjou, vivait sur la fin du 16e. siècle. « J'ai vu, dit la Croix du » Maine, quelques sonnets de sa façon, imprimés avec » les Œuvres de Beroalde, sieur de Verville. » Les ouvrages de ce dernier parurent en 1583.

BECCARI (Madame) est du nombre des personnes qui ont enrichi la Littérature d'agréables fictions. Elle a publié : *Mémoires de Lucie d'Olbery*, traduits de l'anglais, 1761, 2 vol. in-12. — *Lettres de Milady de Bedford*, traduites de l'anglais, Paris, 1769, in-12. La légèreté et le ton du sentiment sont les qualités qui caractérisent ce dernier ouvrage. — *Milord d'Amby*, histoire anglaise, Paris, Gaugueri, 1778, in-12 ; Paris, Bastien, 1781, 2 vol. in-12. Ce roman épistolaire respire la morale et la vertu : on y remarque des caractères bien contrastés, de l'enchaînement dans les situations, de la noblesse dans les pensées, et de la délicatesse dans les sentimens. Le style est en général assez soutenu et assez élégant ; mais on y désirerait quelquefois un peu plus de naturel, et moins d'expressions précieuses et inusitées. M. Guichard adressa à Madame Beccari les vers suivans :

Que votre Milord intéresse !
Sous les yeux de la vérité,

De votre plume enchanteresse,
Le sentiment coule avec la gaieté.
Des passions votre art offre bien le langage;
Vous imprimez au vice et la honte et l'horreur;
Et des vertus la respectable image,
Brille dans vos écrits comme dans votre cœur.

— *Les Dangers de la calomnie*, ou *Mémoires de Fanny Spingler*, histoire anglaise, Neufchatel, 1780, 2 vol. in-12; Paris, Knapen, 1781. Dans cet ouvrage, Madame Beccari peint avec vérité et justesse la passion et la vertu. Il n'en est pas de même quand elle veut décrire les travers des hommes sans principes, et les raisonnemens par lesquels ils se justifient; mais il serait facile de faire disparaître ces taches, en effaçant quelques lettres inutiles.

BECTOZ, (CLAUDE DE) naquit auprès de Grenoble, et mourut en 1547. Elle fut abbesse de Saint-Honoré de Tarascon. Lorsqu'elle se fit religieuse, elle ajouta à ses noms celui de Scholastique. L'esprit et le jugement qu'elle montra, dès ses premières années, déterminèrent Denys Faucher, religieux, à lui enseigner la langue latine et les sciences. Ses progrès furent si rapides, que bientôt elle égala les personnes les plus instruites de son siècle. Elle fut en commerce de lettres avec plusieurs savans de France et d'Italie. Ludovico Domenichi, et François-Augustin della Chiesa, ont célébré ses vertus et son savoir; l'un, dans son livre intitulé : *Nobilta delle donne*, et l'autre, dans son *Teatro delle donne illustre*. Les plus grands hommes la consultaient souvent. C'est ainsi que plusieurs personnages illustres recouraient, pour la morale et pour la politique, aux avis de Françoise-Marguerite de Silly, qui vécut à la fin du 16e. siècle et au

commencement du 17e. François Ier était si charmé des lettres de Claude de Bectoz, qu'il les portait toujours avec lui, et les montrait aux dames de sa cour comme des modèles. Pour converser avec elle, il passa d'Avignon à Tarascon, avec sa sœur, la reine Marguerite de Navarre.

Elle publia plusieurs ouvrages, français et latins, en vers et en prose. Ses poésies la firent comparer à Sapho, et ses discours et ses lettres, aux philosophes de l'ancienne Académie. Elle n'est pas la seule de sa famille qui se soit illustrée par ses talens. Catherine de Bectoz, sa compagne et sa parente, se distingua par ses vertus et son érudition.

BEDACIER, (CATHERINE DURAND, Dame) fit paraître ses ouvrages sous le nom de Madame Durand. Ses romans lui ont acquis de la célébrité. Elle mourut en 1736 dans un âge avancé.

On lui doit : *La Comtesse de Mortane*, Paris, Barbin, 1699. Les évènemens en sont naturels, et les caractères bien marqués et soutenus. — *Mémoires de la cour de Charles VII*, Paris, 1700, 2 tom. en un vol. in-12; 1770. Ces Mémoires furent publiés sous les auspices du duc de Chartres. L'auteur a cru devoir embellir, par la fiction, les faits qu'il raconte. — *Œuvres mêlées*, Paris, 1701, in-12. — *Le comte de Cardonne*, ou *la Constance victorieuse*, histoire sicilienne, Paris, 1702, in-12; Paris, Prault, 1734, in-12, dédié au duc d'Orléans, par une épître en vers. — *Les Belles Grecques*, ou l'*Histoire des plus fameuses courtisannes de la Grèce*, Paris, Saugrain, 1712, un vol. in-12. Cette production eut beaucoup de succès. Madame Bedacier a su y réunir, dans des tableaux différens, une infinité

infinité de traits épars dans les ouvrages des anciens, et leur donner les ornemens dont ils étaient susceptibles. — *Henri, duc des Vandales*, Paris, 1714, in-12. — *Les Petits Soupers d'été*, Paris, Prault, 1733, 2 tom. en un volume in-12. Ils parurent sous les auspices de la duchesse d'Orléans. Ses ouvrages ont été réunis sous ce titre : *Œuvres de Madame Durand*, Paris, Prault, 1737, 6 vol. in-12. On lit dans cette collection des comédies en proverbes, et quelques pièces qui avaient été trouvées après sa mort, et dont la plupart ne sont point achevées. Son opéra d'*Adraste* est de ce nombre. Parmi ses poésies, on remarque : *La Vengeance contre soi-même*, conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles; et une ode, qui remporta le prix à l'Académie française en 1701. Le sujet est : *Que le roi n'est pas moins distingué par les vertus qui font l'honnête homme, que par celles qui font les grands rois.* Voici la prière qui est à la fin de cette ode :

Grand Dieu ! c'est pour Louis que mon zèle t'implore :
Prolonge ses jours précieux.
Sur la terre il te sert, nous protège et t'adore :
Laisse-nous en jouir quelques siècles encore;
Ce n'est qu'un instant pour les cieux.

BELLOT, voyez MEINIÈRES.

BENOIT, (FRANÇOISE-ALBINE PUZIN DE LA MARTINIÈRE, Dame) née à Lyon en 1724. Elle ne dut point ses talens à de longues études; mais seulement à la nature :

Il est des agrémens qu'on ne doit point à l'art;
On les tient du génie et d'un heureux hasard.

Elle publia : *Journal en forme de Lettres*, mêlé de critiques et d'anecdotes, 1757, in-12. Madame Benoît y fait les portraits des différens caractères qu'elle rencontrait dans la société. Elle y joint des réflexions sur les évènemens qui s'y passaient. Quelques désœuvrés trouvèrent des allusions malignes, où elle n'avait mis que des observations morales. — *Mes Principes*, ou *la Vertu raisonnée*, Amsterdam, 1759, 2 part. in-12. Quoique le style de cette production ne soit pas sans négligence, néanmoins les personnes qui connaissaient l'auteur y retrouvèrent le naturel de son esprit, la bonté de son cœur et la douceur de son caractère. — *Élisabeth*, 1766, 4 part. in-12. Les situations de ce roman épistolaire sont naturelles, vraies et intéressantes. L'amour y est peint avec énergie; la vertu, avec dignité; l'amitié, avec sensibilité. — *Céliane*, ou *les Amans séduits par leurs vertus*, 1766, in-12. — *Lettres du colonel Talbert*, 1766, 4 part. in-12. Cet ouvrage est le meilleur qui soit sorti de la plume de Madame Benoît. Un sujet simple, un style naturel, des caractères vrais, des situations intéressantes, des réflexions philosophiques et de l'imagination, voilà le mérite de cet écrit. Cependant on reproche à l'auteur d'avoir pris un sujet qui a trop de ressemblance avec celui de Clarisse, de s'être servi quelquefois des mêmes moyens; enfin, d'avoir un dénouement trop tragique. — Des *Pensées*, insérées dans quelques journaux. — *Agathe et Isidore*, Amsterdam, 1768, 2 part. in-12. On y voit d'utiles et agréables mensonges, présentés sous les traits de la vérité. La morale y est toujours en action. — *Le Triomphe de la probité*, comédie en 2 actes et en prose; imitée de l'*Avocat*, comédie de Goldoni, 1768, in-8°., non-représentée. — *La Supercherie réciproque*, comédie en un acte et en prose,

1768, in-8°., non-représentée. — *Sophronie*, ou *Leçons d'une Mère à sa Fille*, Londres et Paris, 1769, in-12; 1770, in-8°. Des situations intéressantes et fort ingénieuses, une diction pure, un style agréable et des évènemens vraisemblables caractérisent ce roman. — *L'Erreur des Désirs*, 1769, 2 vol. in-12. L'homme est presque toujours la dupe de ses désirs : ils sont suivis de la satiété, ou des plus grands malheurs. Telle est la base de cet ouvrage. — *Folie de la prudence humaine*, Amsterdam et Paris, 1771, in-12. — *Les Aveux d'une Jolie Femme*, 1782, in-12. — *L'Officieux*.

BERMANN, (Mademoiselle) de Lorraine, sœur d'un avocat de Nancy, auteur de différens ouvrages, épousa un de ses compatriotes dont on ignore le nom. Il paraît que Mademoiselle Bermann et son frère avaient la même aptitude pour la Littérature. Celui-ci remporta, en 1760, le prix d'éloquence à l'académie de Nancy; et sa sœur, en 1761, mérita le prix d'éloquence à la même académie. Elle était alors très-jeune. Voici la question qu'elle avait à traiter : *Lequel serait le plus utile, dans notre siècle, d'écrire des ouvrages purement de belles-lettres ou de morale?* Mademoiselle Bermann entend par les premiers tous ceux qui ne servent qu'à nous amuser, et à nous rendre plus savans ou plus éloquens. Dans la classe des derniers, elle comprend tous ceux dont le but est de nous rendre plus sages. Elle se décide en faveur de la morale. Les quatre propositions suivantes forment la division de son discours : La morale est plus utile et plus nécessaire que la littérature; la morale atteint souvent le but de la littérature, sans que la littérature ait le même avantage; on a peu de livres de morale, et on en a beaucoup en littérature;

enfin le siècle est aussi éclairé que corrompu. En assurant que le cadre de cet écrit a été bien rempli, il sera facile aux personnes qui ne l'ont pas lu, de se faire une juste idée de son mérite. *L'Exorde* est un modèle de modestie, de délicatesse et de goût. Ce discours fut imprimé en 1762, in-8°. Le portrait de Mademoiselle Bermann fut placé dans la Société royale des sciences et belles-lettres de Nancy. En 1763, elle obtint, avec M. l'abbé Jacquet, de Lyon, le second prix d'éloquence à l'académie de Besançon. Le sujet proposé était : *Combien les mœurs donnent de prix aux talens.*

BERNARD, (Mademoiselle) de Lyon, vivait vers la fin du 17ᵉ. siècle. En 1694, elle prononça, avec un applaudissement général, en présence des personnes les plus distinguées de la ville de Lyon, le Panégyrique de Sainte Catherine.

BERNARD, (CATHERINE) née à Rouen en 1662, de parens protestans, était de la famille des Corneille, et marcha sur leurs traces. Après avoir quitté la religion de ses pères, elle fut établir sa résidence à Paris. L'Académie française la couronna trois fois. Elle obtint le même nombre de prix aux Jeux floraux de Toulouse. L'académie des *Ricovrati* de Padoue la reçut parmi ses membres. Tant qu'elle vécut, Louis XIV la gratifia annuellement de 200 écus. Sur la fin de sa vie, elle supprima plusieurs pièces de vers, qu'elle avait composées dans sa jeunesse, et qui lui parurent trop libres. On lui en offrit une somme considérable, mais elle ne voulut jamais les communiquer. Elle mourut à Paris en 1712.

Il serait à désirer pour la république des lettres, que

tous ceux qui écrivent, eussent un guide aussi instruit que celui de Mademoiselle Bernard. Les liens de l'amitié, plus encore que ceux du sang, lui attachaient Fontenelle, et il contribua par ses conseils au succès de sa fortune littéraire; mais l'intérêt qu'il prenait à ses ouvrages, fit présumer qu'il y avait beaucoup de part. Elle a publié : *Éléonor d'Yvrée.* « C'est, dit Fontenelle, un petit sujet » peu chargé d'intrigues, mais où les sentimens sont trai- » tés avec toute la finesse possible... Le style du livre est » précis : les paroles y sont épargnées, et le sens ne l'est » pas..... » — *Le comte d'Amboise*, 2 parties in-12. Ce second roman n'a pas autant de mérite que le premier. — *Inès de Cordoue*, nouvelle espagnole, in-12. La même légèreté de style, la même délicatesse de sentimens, la même adresse dans le développement des passions, le même intérêt dans les situations que dans Eléonor d'Yvrée. — *Histoire d'Abenamar et de Fatime.* — *Edgar, roi d'Angleterre*, histoire galante. — *Relation de l'isle de Bornéo.* Mademoiselle Bernard a pour but, dans ses romans, de combattre le penchant qu'on a pour l'amour. Aussi n'y trouve-t-on que des amans malheureux. — *Laodamie*, tragédie, jouée le 11 février 1689, eut 20 représentations; imprimée en 1689, in-12. — *Brutus*, tragédie, mise sur la scène le 18 décembre 1690, Paris, veuve Gontier, 1691, in-12; Paris, veuve Pierre Ribou, 1730, in-12. Cette tragédie eut 25 représentations. Quoique médiocre, elle l'emporte néanmoins sur Laodamie. Ces deux pièces furent applaudies dans leur tems. Quarante ans après que Mademoiselle Bernard eut donné au public sa tragédie de Brutus, Voltaire fit paraître une tragédie du même nom. On croit que le Brutus de Mademoiselle Bernard donna à Voltaire l'idée de faire le sien; on a même été plus loin:

on a prétendu que la pièce de Mademoiselle Bernard avait été d'un grand secours à Voltaire ; enfin, contre toute vraisemblance, on inséra dans une parodie, que Voltaire avait dérobé plusieurs vers de la tragédie de Mademoiselle Bernard. — *Bradamante*, tragédie, représentée au mois de novembre 1695, Paris, 1695, in-12. Si l'on en croit l'auteur des Tablettes dramatiques, la Bradamante, que Beauchamps met sous le nom de Mademoiselle Bernard, est la même que celle de Thomas Corneille. Il ajoute qu'elle fut représentée en novembre 1665, et imprimée en 1696. Les pièces de Mademoiselle Bernard, qui ont obtenu des prix à l'académie des Jeux floraux de Toulouse, et à l'Académie française, se trouvent dans les recueils de ces sociétés littéraires. Voici les sujets sur lesquels elle a composé les morceaux de poésie qui ont été couronnés à l'Académie française, en 1671, 1693 et 1697 : *Le roi seul, en toute l'Europe, défend et protège les droits des rois.* — *Plus le roi mérite les louanges, plus il les évite.* — *Le roi, par la paix de Savoie, a rendu la tranquillité à l'Italie, et a donné à toute l'Europe l'espérance de la paix générale.* On a d'elle plusieurs autres pièces de vers, répandues dans différens recueils, où il y a de la légèreté, et quelquefois de la délicatesse. On y distingue un placet adressé à Louis XIV pour se faire payer de sa pension, et un apologue intitulé : *L'Imagination et le Bonheur.* Voltaire attribue cette fable à M. de la Parisière, évêque de Nîmes; mais elle a toujours été imprimée sous le nom de Mademoiselle Bernard.

BERNIER, (Madame) a remporté, en l'an 11, le prix de littérature de la Société des sciences et des arts du

département du Lot, séante à Montauban. La question proposée était : *Quel est, pour les femmes, le genre d'éducation le plus propre à rendre les hommes heureux en société.* Ce discours a été imprimé en l'an 11, et réimprimé en l'an 12, Paris, Bossange, in-8°.

BERRIN, (ÉMILIE) a publié : *Essai d'application de la peinture à l'art de tricoter*, ou *Recueil de patrons à tricotage;* Leipsik et Paris, 1799, in-4°.; trad. en allemand, in-fol.

BERTHELOT DE LA VILLEURNOY, (Madame) a publié : *Tableaux de l'Histoire Universelle*, ou *l'Ensemble de chaque Siècle*, présenté successivement depuis les premiers âges du monde jusqu'au règne de Tibère; Paris, Bernard, an 9, in-12. Cet ouvrage, que l'auteur a composé pour ses enfans, est élémentaire sans sécheresse, et moral sans ennui.

BESUCHET, (ÉLISABETH) née à Paris vers l'an 1704, mourut le 7 juillet 1784. Elle publia des stances sur le *Miserere*, 1765, in-4°. Plusieurs poésies fugitives de sa composition ont été insérées dans différentes feuilles périodiques.

BEZIRE, (Madame) a publié *le Modèle des Mères*, Paris, 1770, in-12.

BILLY, (CATHERINE MOREAU DE VILLERS) née en 1682, mourut à Paris, le 10 janvier 1758. Elle a donné au public un ouvrage intitulé : *Instructions historiques, dogmatiques et morales en faveur des laboureurs*, 1746, in-12.

BINS, (ANNE DE) native d'Anvers, vivait dans le 16e. siècle. Elle honora son pays par ses talens et ses vertus. Son goût pour les belles-lettres fut si vif, que, pour s'y livrer toute entière, elle ne voulut point se marier. Elle enseigna aux Dames de sa patrie la poésie et l'éloquence. Anne de Bins n'est pas la seule qui ait embrassé cette honorable profession. Arétie succéda à l'école de son père Aristippe; Diotima, contemporaine d'Aspasie, donnait des leçons de philosophie et d'astrologie; Gozzadina obtint en 1239 une chaire de professeur de droit, après avoir reçu le bonnet de docteur dans l'université de Bologne; Dorothea Bucca professa à l'université de Bologne, après y avoir mérité les honneurs du doctorat, et Anagalis, de l'isle de Corfou, enseigna la grammaire. Anne de Bins combattit Luther en vers latins, et composa en langue flamande des poésies contre les hérétiques. Jérôme Clictovée fait son éloge dans sa lettre aux princes chrétiens. « J'apprends, dit-il, avec un grand plaisir tout ce qu'on » publie à la gloire d'une fille célèbre, Anne de Bins, et » aujourd'hui *professeur* de rhétorique dans la ville d'An- » vers... » Plusieurs savans, ses contemporains, la comparèrent à Sapho.

BISSON DE LA COUDRAYE, (JEANNE) a donné *le Martyre* ou *la Décolation de St. Jean*, tragédie; Rouen, 1703, in-8°. Cette pièce fut représentée la même année qu'on l'imprima.

BITAUBÉ, (Madame) épouse de M. Bitaubé, de l'institut national de France, est connue par une *Lettre à ses frères*, de 23 pages, grand in-8°, insérée dans l'Histoire de France depuis la révolution de 1789, par Toulongeon.

Cette lettre, qui honore le cœur et l'esprit de Madame Bitaubé, contient le récit des maux qu'elle a soufferts pendant sa détention en l'an 2.

BLANCHEFLEUR, voyez FLASSAN.

BOECE, (ELPIS, Dame de) vivait dans le 5e. siècle. On lui doit deux hymnes latines, *Aureâ luce*, et *Felix per omnes*. Elles ont été adoptées dans le bréviaire romain. Guy Lefèvre a traduit la première en français.

BOIS DE LA PIERRE, (LOUISE-MARIE DE LANFERNAT DE) née en 1663, au château de Courteilles, en Normandie, suivit pendant quelque tems les dogmes de la religion réformée. Elle quitta cette secte à l'imitation de ses parens. L'étude fut le baume qui calma l'extrême douleur qu'elle ressentit de la mort de son époux, tué à la bataille de Malplaquet. C'est ainsi qu'au seizième siècle, Capillana, princesse péruvienne, cultiva son esprit pour se consoler de la mort de son amant. Madame Bois de la Pierre a réuni au talent de la poésie, le mérite d'écrire en prose avec beaucoup de facilité, d'élégance et de précision. On lui doit : *Histoire du Monastère de la Chaise-Dieu*. — *Histoire de la Maison de l'Aigle*. Elle a recueilli des Mémoires pour servir à l'histoire de Normandie. Elle mourut le 14 septembre 1730.

BOISGIROUX, (Madame DE) femme-de-chambre d'une des dauphines de France, traduisit de l'anglais : *Les Suites d'un moment d'erreur*, ou *Lettres de M.lle de Keresmont*, 1775, 2 vol. in-12.

BOISMORTIER, (SUSANNE BODIN DE) fille d'un musicien, naquit à Perpignan. Elle composa : *Mémoires historiques de la comtesse de Mariemberg*, Amsterdam, 1751, 2 parties in-12. — *Histoire de Jacques Feru*, *et de valeureuse demoiselle Agathe Mignard*, écrite par un ami d'iceux, la Haye et Paris, 1766, in-12.

BONAFOND D'ALBRET, (MAGDELEINE) naquit à Versailles en 1717. Elle est auteur de *Tanastès*, conte allégorique.

BONTEMS, (Madame) née à Paris le 14 janvier 1718, reçut une brillante éducation. C'est à l'étude des langues étrangères qu'elle doit la gloire dont elle jouit dans la république des lettres. On lui doit : *Saisons de Thompson*, et un hymne du même auteur, trad. de l'anglais, 1759, in-12. Elle a bien saisi les beautés de son original : sa traduction est recommandable par l'élégance et l'exactitude. Les grâces de l'esprit de Madame Bontems, et les qualités de son cœur la firent généralement aimer et estimer. En société elle avait la modestie de ne se servir de son esprit que pour faire ressortir celui des autres. Les charmes de l'amitié ne lui furent point inconnus ; elle en pratiqua les devoirs. Elle mourut à Paris le 18 avril 1768. On a rendu hommage à sa mémoire dans le Nécrologe des hommes célèbres, 1770.

BOUETTE DE BLEMUR, (MARIE-JACQUELINE) dite de Saint-Benoît, naquit le 8 janvier 1618. Elle n'avait que cinq ans lorsqu'elle fut remise à une tante, qui était à Caen, dans l'abbaye de la Sainte-Trinité. C'est dans ce monastère qu'elle prit, à l'âge de 11 ans, l'habit de

Bénédictine. Quatre ans après, elle fut choisie pour être maîtresse des novices. Ensuite on la nomma prieure. Elle fut demandée à son abbesse par la duchesse de Mecklembourg, qui avait le dessein de faire, à Châtillon, un établissement nouveau de Bénédictines du Saint-Sacrement. Elle se contenta d'être novice à Châtillon, quoiqu'elle eût été prieure à Caen. Les abbayes qu'on lui offrit, ne purent la déterminer à quitter sa nouvelle demeure. Elle y mourut le 24 mars 1696.

Bouette de Blemur est auteur de plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose. *L'Année Bénédictine*, 7 vol. in-4°. — *Éloges de plusieurs personnes illustres en piété, des derniers siècles*, 2 vol. in-4°. — *Les Grandeurs de la Sainte Vierge.* — *La Vie du Père Fourrier de Matincourt.* — *Les Exercices de la Mort.* — *Vies de tous les Saints de son Ordre*, 2 vol. in-folio. Elle acheva ce dernier écrit dans un âge fort avancé.

BOUFFLERS, (Madame DE) est morte à Rouen, en l'an 9, dans un âge avancé. Elle a composé quelques ouvrages de littérature et des poésies légères. Peu de personnes ont mis dans ces bagatelles, dit La Harpe, une tournure plus piquante que Madame de Boufflers. En 1764, on prétendit qu'elle avait eu beaucoup de part à un écrit intitulé ; *Les Passions.*

BOUILLON, (MANCINI, duchesse de) sœur de la duchesse de Mazarin, vécut dans le dix-septième siècle. Pendant son exil à Château-Thierry, elle fit connaissance avec La Fontaine. Rappelée à Paris, elle y mena ce poëte. Elle eut la gloire d'être la première bienfaitrice de l'Ésope Français. Il est à regretter qu'elle ait eu le mauvais goût

de s'élever contre Racine. On lui attribue une grande part à la composition d'une tragédie de Belin, intitulée : *Mustapha et Zéangir*, représentée en 1705 et imprimée la même année. Cette pièce parut sous les auspices de la duchesse de Bouillon. Campistron lui dédia son *Arminius*.

BOURBON-CONTI, (AMÉLIE-GABRIELLE-STÉPHANIE-LOUISE DE) fille légitimée de François-Armant Bourbon-Conti, née le 26 décembre 1762. A sa naissance elle reçut le titre et le nom de comtesse de Mont-Cairzin. On lui doit : *Mémoires historiques de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti*, Paris, an 6, 2 vol. in-8°.; cet ouvrage est écrit avec chaleur et force. Le style en est correct et même élégant. En le lisant, on se rappelle ce vers de Boileau :

> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable:

Rousseau fut l'instituteur de Stéphanie Conti. Il lui enseigna ou lui fit apprendre tous les exercices militaires, le dessin, les mathématiques, la musique, le grec, le latin et l'italien. Une foule de talens, une ame forte, courageuse et intrépide, furent les fruits de son éducation. A dix ans elle composait de la musique, et plusieurs instrumens lui étaient familiers, entr'autres : le violon, la harpe, la flûte, la clarinette, le cor, le flageolet et le piano. Elle avait onze ans, quand son père la fit légitimer. Sa mère, la duchesse de ***, craignant que cet éclat ne dévoilât le secret de sa faiblesse, conçut le projet de sacrifier sa fille au préjugé. On dit à Stéphanie Conti, peu de jours avant celui que Louis XV avait fixé pour sa présentation, que sa mère voulait lui procurer une partie

de plaisir à la campagne. Elle part avec Madame Delorme, son institutrice. Après un long voyage, Madame Delorme, qui la faisait passer pour sa fille, l'enferme dans le couvent de Sainte-Marie, à Châlons-sur-Saône. On donna au prince de Conti un faux extrait-mortuaire de la mort de Stéphanie. On ajouta qu'elle s'était tuée à la chasse en tombant de cheval. Pour lui ôter le moyen de recouvrer l'état pour lequel elle était destinée, Madame Delorme la maria à l'un de ses parens, sous le nom d'Anne-Louise-Françoise, fille Delorme. Cette intéressante victime n'avait pas douze ans; mais elle paraissait en avoir dix-huit dans le faux extrait de baptême produit par Madame Delorme. Son époux ne put jamais vaincre l'horreur qu'elle avait pour lui. Après seize ans de misère et de tourmens inouis, à force de courage et presque mourante, elle rompt ses chaînes, et elle échappe à ses bourreaux. Louis XVI la reconnaît pour sa parente, lui donne une pension de 37,000 livres, avec la survivance de la surintendance de la maison de la reine. Alors son père était descendu au tombeau, avec la persuasion qu'elle l'y avait précédé. La révolution vint détruire toute sa fortune. Les Bourbons sont proscrits, et de nouveaux malheurs l'attendent. Pour subvenir aux besoins de son existence, elle a eu recours aux connaissances de son esprit. Tous les genres de travail sont de son ressort. Son cabinet est orné de ses dessins; la pierre sépulcrale du monument qu'elle a élevé dans sa maison aux mânes de son père, est taillée de ses mains. Elle y a gravé l'inscription suivante:

AUX MANES

DE L.-E. DE BOURBON-CONTI,

Né à Paris le 13 août 1717, décédé le 2 août 1776.

O mon père ! long-tems ma mort supposée empoisonna tes jours : vivante, tu pleuras sur ma tombe, et je gémissais dans les fers. Hélas ! depuis l'heure fatale où tu restituas à la terre ta dépouille mortelle, tu n'as pas cessé de vivre dans mon cœur. Que la nuit qui doit nous réunir est lente dans sa marche; l'univers abandonne ta fille ! Prisonnière et délaissée dans sa patrie, tes mânes sont tout pour elle; ses larmes alimentent sa douleur et sa vie; chaque jour elles baignent ce monument, taillé de ses propres mains, qu'elle consacre à ta mémoire.

Paris, ce 17 floréal an 7, 6 mai 1799.

STÉPHANIE-LOUISE DE BOURBON.

Elle est auteur d'un sixain adressé à M. Maucler, qui n'avait pas voulu qu'elle le nommât dans ses Mémoires :

Je voulais satisfaire un besoin de mon cœur,
En couvrant un ami d'une gloire immortelle.
Sa modeste vertu s'oppose à mon bonheur;
Mais quand je peins un homme à l'amitié fidèle,
Et sur-tout *fidèle au malheur*,
Qui peut se méprendre au modèle ?

Le portrait de Stéphanie Conti a été dessiné par Fouquet et gravé par Chrétien.

BOURETTE, (CHARLOTTE RENYER, d'abord Dame CURÉ, et ensuite Dame) dite *la Muse Limonadière*. Elle signa de ce nom, après son second mariage, les ouvrages qu'elle donna au public. Les vertus de ses contemporains, et les évènemens qui intéressaient sa patrie, furent l'objet de ses chants. Français et Etrangers, tous s'empressaient de rendre hommage à son mérite. Les uns lui faisaient des présens; les autres lui envoyaient des lettres et des vers. Le ministre du roi de Prusse lui fit passer un étui d'or; le duc de Gesvres lui donna une écuelle d'argent; Voltaire lui envoya une tasse de porcelaine. La plupart des personnes dont elle reçut des éloges, sont des littérateurs distingués dans la république des lettres. Dorat est un de ceux qui célébrèrent ses talens. Née à Paris en 1714, elle y mourut en janvier 1784.

Elle fit paraître, sous les auspices du roi Stanislas, ses poésies, ainsi que les pièces qu'on lui avait adressées, 1755, 2 vol. in-12. On lui doit encore *la Coquette punie*, en un acte et en vers, Paris, Bastien, 1779, in-8°. Cette pièce fut représentée dans son café, qui se changeait quelquefois en salle de spectacle, où l'on jouait la comédie, et en académie, où l'on faisait des dissertations sur la littérature. La versification de la Muse Limonadière est aisée et facile. On trouve dans ses écrits des pensées délicates et ingénieuses.

BOURGEOIS, (LOUISE BOURSIER, Dame) fut sage-femme de Marie de Médicis. On lui doit: *Récit véritable de la naissance de Messeigneurs et Dames les Enfans de France;* Mondière, 1625, in-12. Cet ouvrage est très-rare et très-curieux. Il paraît que l'auteur y a consigné,

avec la plus grande exactitude, les formes observées à la naissance du dauphin, fils de Henri IV. — *Observations diverses sur la stérilité, perte de fruit, fécondité, accouchement et maladies des femmes et enfans nouveaux-nés*, Paris, Jehan d'Houry, 1652. — *Recueil des Secrets, auxquels sont contenues plusieurs rares expériences, pour diverses maladies des femmes, avec leurs embellissemens*; Paris, Jehan d'Houry, 1653, in-8°.

BOURIGNON, (ANTOINETTE) naquit à Lille en Flandres le 13 janvier 1616. A sa naissance, elle était si disgraciée de la nature, que sa famille délibéra si on ne l'étoufferoit point comme un monstre. On prétend que dès l'âge de 4 ans, elle donna les marques d'une grande piété. Elle fut, dit Bayle, d'une humeur bilieuse et chagrine. En 1636, ses parens voulurent la marier. Pour s'y soustraire, elle prit la fuite. Le goût de la retraite lui donna l'idée de s'habiller en hermite, et d'aller dans un désert. Quelques personnes s'étant doutées de son sexe, elle fut arrêtée dans un village du Hainaut. Le pasteur du lieu la prit sous sa protection. D'après l'avis de l'archevêque de Cambrai, elle revint chez son père. De nouvelles propositions de mariage ne tardèrent point à l'en faire sortir. Elle se rendit auprès de l'archevêque de Cambrai, qui lui permit de se retirer à la campagne, et d'y former une communauté, où on n'aurait point fait de vœux ni suivi d'autres règles que celle de l'évangile. Les Jésuites s'opposèrent à ce projet. Elle s'en fut à Liège, d'où elle retourna en Flandres. Après avoir vu que personne ne voulait vivre en vrai chrétien, pas même dans les cloîtres, elle s'enferma pendant quatre ans dans une chambre, pour se perfectionner dans la religion qu'elle professait. A Lille, elle

elle contribua à l'érection de l'hôpital de Notre-Dame des Sept Douleurs. En 1653 elle en devint directrice; et en 1658, elle y prit l'ordre et l'habit de Saint Augustin. Quelques années après, ayant voulu s'opposer à certains désordres, elle se fit de puissans ennemis. Pour se dérober à leurs poursuites, elle erra en différentes villes, telles que Gand, Malines, Amsterdam. Dans cette dernière, elle fit paraître : Une *Lettre au Doyen de Lille, touchant l'état du monde et les jugemens de Dieu*, 1668. — *La Lumière du Monde*, 3 vol. Cette production est la meilleure qui soit sortie de sa plume. Le grand-vicaire de Jansénius ayant avec les Jésuites des démêlés sur la grâce, pria Mademoiselle Bourignon d'écrire sur ce sujet. C'est alors qu'elle donna au public l'*Académie des Théologiens*, 3 vol. Les Jésuites et les Jansénistes en furent également mécontens. A-peu-près à la même époque, l'un de ses illustres amis la fit son héritière. Elle dut à cet avantage de nouveaux ennemis. Ces différens évènemens l'obligèrent, en 1671, à quitter la Hollande. Elle s'arrêta en divers lieux du Holstein. Bientôt elle se pourvut d'une imprimerie, et publia ses livres en français, en flamand et en allemand. Plusieurs auteurs s'élevèrent contre ses dogmes et ses mœurs. Elle fit paraître, pour sa défense, un écrit intitulé : *Témoignage de la vérité*. Elle y fronde durement les ecclésiastiques. Ce fut le signal de nouvelles persécutions. En 1677, le baron de Lutzbourg lui offrit un asyle en Oost-Frise. Elle y trouva encore des gens attachés à sa perte. Quoique malade, elle se rendit à Franeker, dans la province de Frise. Elle y mourut le 30 octobre 1680, après s'être vue dépouillée de presque toute sa fortune. Ses ouvrages furent réunis en 21 vol. in-8°., Amsterdam, 1686. Poiret, l'un de ses disciples, orna ce

recueil de la *Vie de Mademoiselle Bourignon.* Il paraît qu'elle était née vertueuse ; que ses principes étaient bons, et qu'elle eût pu servir de modèle aux personnes de son sexe, si le fanatisme n'eût mis du désordre dans ses idées et dans sa conduite. La folie et la sagesse se la disputèrent tour-à-tour.

BRAME, (MARIE DE) née en Bourbonnais, vécut à la fin du seizième siècle. Elle est auteur de quelques poésies qui ne sont pas sans mérite.

BRAYER SAINT-LÉON, (LOUISE-MARGUERITE-JEANNE-MAGDELEINE) naquit le 1.er novembre 1765, à Chandernagor, colonie française, au Bengale, sur les bords du Gange. Elle a publié : *Rosa, ou la Fille mendiante,* trad. de l'anglais, de Miss Bennet, an 6, 7 vol. in-12 ; *idem,* 10 vol. in-18. — *Dialogue entre un Français, un Anglais et un Indien, sur le respect dû à la vieillesse,* lu au Lycée républicain, à la séance publique du 1.er frimaire an 8 : il est à regretter que l'auteur ne l'ait point fait imprimer. — *Eugénio et Virginia,* an 8, 2 vol. in-12 ; an 9, 2 vol. in-18 ; traduit en italien, en allemand et en anglais. — *Dorfeuil et Juliette, ou le Réveil des Illusions,* an 9, 3 vol. in-12 ; traduit en allemand, par M. Miller, et en italien par M. Molini. Ce roman est le chef-d'œuvre de Mademoiselle Saint-Léon. — *Le Père et la Fille,* trad. de l'anglais, de Madame Opie, sur la seconde édition ; Paris, Aug. Renouard, an 10, in-12. — Des *Analyses* dans la Bibliothèque Française. Ses ouvrages portent l'empreinte de ses sentimens : la vertu et la sensibilité les caractérisent.

BREGY, (CHARLOTTE SAUMAISE DE CHAZAN, comtesse de) née à Paris en 1619, fut dame d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Son oncle, le savant Saumaise, prit un soin particulier de son éducation. A 14 ans, elle épousa M. de Flécelle, comte de Bregy. Sa beauté et ses talens la rendirent célèbre. Son amitié pour les gens de lettres ne se démentit jamais. Elle entretint un commerce épistolaire avec les personnages les plus distingués. Louis XIV l'engageait quelquefois à faire des vers, auxquels il faisait répondre par Quinault. Elle devint vieille, mais les agrémens de sa figure et les grâces de son esprit firent oublier la date de sa naissance. Benserade fut un de ceux qui rendirent hommage à son mérite. Elle mourut à Paris en avril 1693.

On lui doit: *Œuvres galantes*, Paris, Ribou, 1666, in-12. — *Lettres et Vers*, Leyde, 1668, in-12. On y trouve des pensées ingénieuses. Ses lettres furent estimées dans le tems où elle les écrivit.

BRETONVILLIERS, (Madame la présidente de) vécut à la fin du 17e. siècle. Elle fut surnommée l'*Admirable*, lors de son admission à l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Cette société la jugea digne de succéder à la savante Cornaro, qui savait sept langues différentes, et qui reçut le bonnet de docteur ès-arts dans l'université de Padoue. Madame Bretonvilliers a composé une comédie en proverbes, des contes, des poésies galantes et sérieuses, et des devises.

BRINON, (Madame de) fille d'un président au parlement de Normandie, vécut dans le 17e. siècle. Favorisée d'un génie supérieur, et d'un goût décidé pour les sciences,

elle se livra de bonne heure et avec succès à l'étude. Elle était très-jeune lorsqu'elle fit profession dans un couvent d'Ursulines. Ce monastère fut supprimé. Madame de Brinon erra quelque tems de cloître en cloître, sans pouvoir se fixer. Enfin elle prit le parti de s'adonner à l'éducation de la jeunesse. Elle vint à Ruel, et bientôt, avec la protection de Madame de Maintenon, elle eut cent jeunes demoiselles confiées à ses soins. Ce fut là le premier berceau de Saint-Cyr. Madame de Maintenon engagea Louis XIV à seconder cet établissement. Il accorda Noisy, maison située dans le parc de Versailles. Quelques années après, il fit élever Saint-Cyr. Madame de Brinon dressa le plan des constitutions. Ce plan est marqué au coin de la sagesse et du bon-sens. Elle fut établie supérieure, quoiqu'elle n'eût pas le talent de gouverner. Son humeur était inégale, brusque et impérieuse. Ces défauts étaient rachetés par de vastes connaissances et une érudition profonde. Les pères de l'église et les poëtes lui étaient connus. Elle instruisait tous les jours les professes et les novices. Les dimanches, elle faisait des exhortations sur les épîtres et les évangiles avec tant d'éloquence, que, de toutes parts, on se rendait à la grille du chœur pour l'entendre. Sa réputation dans le monde, et sa faveur auprès de Louis XIV étaient si grandes, que lorsqu'elle fut aux eaux de Bourbon, les villes où elle passa députèrent pour la complimenter, et les villages se mirent sous les armes. A Bourbon, on lui donna des fêtes, et on lui présenta des placets. Au retour de ce voyage, elle critiqua ce que Madame de Maintenon avait fait à Saint-Cyr pendant son absence, et elle lui écrivit plusieurs fois avec aigreur. Madame de Maintenon, excédée par ses lettres, songea à l'éloigner. Madame de Brinon, après avoir fait

d'inutiles efforts pour la fléchir, se retira successivement dans quelques maisons religieuses de Paris; mais elle les trouva toutes insupportables. Enfin elle s'établit à Maubuisson, où elle mourut.

BRIQUET, (MAGDELEINE) fille de Marie Bignon et d'Etienne Briquet, avocat-général au parlement de Paris, préféra le cloître à la fortune et aux agrémens dont elle eût pu jouir dans la société. En 1660, elle prit le voile dans le monastère de Port-Royal-des-Champs, où elle avait été mise à l'âge de trois ans.

Elle composa : *Relation d'une guérison subite.* Cet écrit se trouve à la fin de *la Vie de la sœur Marie des Anges.* — *Relation de quelques conférences de M. Chamillard, docteur de Sorbonne, avec quelques religieuses de Port-Royal.* — Plusieurs *Lettres*, et une *Relation de sa captivité en 1664.* Elle recueillit les lettres de M. de Saci. L'impression en était commencée lorsqu'elle mourut, le 30 novembre 1689, à l'âge de quarante-sept ans.

BRISSON, (Madame la présidente) vécut dans le 18e. siècle. Elle composa : *Éloge de Madame la marquise de Sévigné*, Paris, veuve Méquignon, 1778, in-8°.; Paris, veuve Méquignon, 1781, in-8°. Ce discours fut couronné à l'académie de Marseille. Il est écrit avec pureté, élégance et délicatesse.

BROHON, (JACQUELINE-AIMÉE) avait à peine dix-huit ans, que déjà ses productions occupaient la voix de la renommée. Sa jeunesse, son esprit, et l'accueil flatteur que ses essais reçurent du public, faisaient croire qu'elle ne se bornerait pas à la composition de ses premiers

ouvrages. On lui attribue une aventure apocryphe : elle était mariée secrètement, lorsqu'un homme lui proposa de l'épouser. Désirant connaître ce qu'il serait résulté de cette offre, si elle eût été libre, elle lui laissa faire ses propositions et détailler ses projets. C'était un séducteur. Alors Mademoiselle Brohon fit trouver ensemble l'époux et l'amant; elle raconta leur conduite sous des noms empruntés, et fit rougir celui qui voulait abuser de l'amour qu'il s'imaginait avoir inspiré. Si Mademoiselle Brohon eût continué à faire des contes, cette anecdote ne lui eût peut-être pas été inutile. Elle mourut à Paris le 18 octobre 1778.

Elle fit paraître : *les Amans philosophes*, ou *le Triomphe de la raison*, 1755, in-12. — *Les Charmes de l'ingénuité*, conte imprimé dans le *Mercure de France*. Ce conte a fourni à M. Marin le sujet d'une comédie très-intéressante, intitulée : *les Grâces de l'ingénuité*. — *Les Tablettes enchantées*.

BRUN, (Madame) épouse d'un subdélégué de l'intendance de Besançon, vécut dans le 18e. siècle. Elle composa, avec M. Petit-Benoît, un *Dictionnaire Comtois-Français*, 1753, in-8°.

BRUNANT, (CLAUDINE) a publié *la Vie de Sainte Thérèse*, en figures, et en vers français et latins, avec un *Abrégé de l'Histoire, une Réflexion morale*, et *une Résolution chrétienne sur chaque figure ;* Lyon, Antoine Julieron, 1670, in-12. Cet ouvrage est dédié à la reine. L'épître dédicatoire et la préface sont de Claudine Brunant. Elle a composé, en société avec un religieux, l'Abrégé de l'Histoire, la Réflexion morale et la Résolution chrétienne sur chaque

figure. Les vers français et les vers latins ne sont point sortis de sa plume. On doit au burin de Claudine Brunant les 56 gravures dont ce Recueil est orné.

BUFFET, (MARGUERITE) de Paris, vécut dans le 17e. siècle. Elle est auteur de l'ouvrage suivant: *Nouvelles observations sur la Langue française*, où il est traité des termes anciens et usités, et du bel usage des mots nouveaux, avec les éloges des illustres savantes, tant anciennes que modernes. Paris, Cusson, 1668, un vol. in-12.

BUSSIÈRE, (Mademoiselle DE LA) morte en 1730, a donné au Public: *les Mémoires de M. de Gourville*, Paris, 1724, 2 vol. in-12.

BUSSI, (Madame la comtesse DE) vécut dans le 18e. siècle. On a inséré dans différens Recueils, et entre autres dans l'*Almanach des Muses*, de Paris, plusieurs jolies pièces de sa composition.

BUSSY, (PHILIPPE-LOUISE DE) naquit à Paris le 19 avril 1719. Elle a composé: *L'Homme vivant qui se croit mort*, et *l'Homme mort qui cherche la vie*.

C.

CAILLER, (SUSANNE) sœur de Raoul Cailler et nièce de Nicolas Rapin, vécut dans le 17e. siècle. On connaît, de sa composition, *une Ode sur le trépas de Nicolas Rapin.* Cette pièce, dans laquelle on trouve de l'imagination et de la sensibilité, rappelle qu'une Allemande célèbre, Anne-Louise Karsch, fit paraître en 1761 une *Ode aux manes de son oncle.*

CALAGE, (Mademoiselle DE) née à Toulouse, vécut dans les premières années du 17e. siècle. Son talent pour la poésie, lui méritait une célébrité dont elle n'a point joui. Ses pièces de vers remportèrent plusieurs fois le prix aux Jeux floraux de Toulouse. Elle composa : *Judith*, poëme en huit parties. Cette production, l'ouvrage de sa jeunesse, ne fut imprimée qu'après la mort de l'auteur. L'éditeur, Mademoiselle l'Héritier, la dédia à Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, alors régente du royaume. A la suite de ce poëme, on trouve un morceau de poésie, ou plutôt un chant de victoire, intitulé : *Cantique de Judith.* Pour donner une juste idée du mérite poétique de Mademoiselle de Calage, il ne faut pas se restreindre à parler de ses vers, il faut les citer. Elle dit, en parlant d'Holopherne :

Il porte dans ses mains la foudre et le trépas,
La crainte et la terreur volent devant ses pas.

Holopherne adresse à Alcior, chef des Ammonites, les paroles suivantes :

« Tu sentiras bientôt la peine de tes crimes.
Lorsque j'immolerai les Hébreux à mon roi,

Je jure ici par lui de commencer par toi:
Va respirer chez eux ta dernière journée..... »

Quelle image dans ces deux vers:

Le front couvert de cendre et les larmes aux yeux,
La face contre terre et le cœur vers les cieux.....

On lit dans le poëme *des Jardins*, de Delille:

Et le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel.

Dans le poëme de Judith, un ange emprunte un corps à forme humaine, dont la beauté efface tout ce que les yeux des hommes ont vu:

D'un rayon lumineux il couronne sa tête,.....
Et tous ses traits font voir son immortalité.
Du haut du firmament il se trace une voie,
A peine à l'œil du jour son aîle se déploie,
Que le ciel réfléchit ses brillantes couleurs.
Les airs sont parfumés des plus douces odeurs.....
Plus prompt que la pensée, au milieu des éclairs,
Il a franchi les cieux et traversé les airs.

Judith passe dans l'appartement qu'elle habita dans des jours plus heureux; elle va s'y dépouiller de ses vêtemens de deuil:

Elle touche, et cent fois elle arrose de larmes,
L'habit dont son époux voulut parer ses charmes,
Quand, aux yeux des Hébreux, s'avançant à l'autel,
Tous deux se sont jurés un amour éternel.
Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore!
Ah! ce n'est pas pour plaire à l'objet qu'elle adore,
Que Judith a recours à ces vains ornemens:
Elle entend tout-à-coup de longs gémissemens;

Son bras avec effroi comme enchaîné s'arrête;
Elle frémit, soupire et détourne la tête:
D'un nuage confus son œil est obscurci;
D'un tremblement soudain tout son corps est saisi.
A la pâle lueur d'une sombre lumière,
Un fantôme effrayant vient frapper sa paupière :
C'est Manassès qui s'offre à son cœur attendri,
Tel que ses yeux l'ont vu, quand cet époux chéri
Exhala dans ses bras son ame fugitive.

L'apparition de l'ombre de Manassès a fait dire à Sauvigni: « Je ne crois pas que, dans tous les poëmes épiques que » le siècle de Louis XIV a produits, il se trouve rien » d'aussi heureusement imaginé. »

Holopherne aime Judith. Mademoiselle de Calage compare le cœur de ce général à un labyrinthe. Plus il veut s'efforcer d'en sortir, plus il s'y égare :

Il se cherche lui-même et ne se trouve plus.

Racine a mis depuis dans la bouche d'Hippolyte ces deux vers :

Moi-même pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche et ne me trouve plus.

Judith a quitté Holopherne pour quelques heures :

L'absence de Judith dure trop longuement,
Et chaque heure est un siècle à ce nouvel amant.

Holopherne est plongé dans la plus honteuse ivresse, et Judith touche au moment d'exécuter son dessein :

Son courage redouble; un feu divin l'embrase.
Ce n'est plus cet objet dont le charme vainqueur
Du farouche Holopherne avait séduit le cœur :

Sa démarche et ses traits n'ont rien d'une mortelle,
Une sombre fureur en ses yeux étincelle,
Ses cheveux sur son front semblent se hérisser,
Un pouvoir inconnu la force d'avancer.
Elle voit sur le lit la redoutable épée,
Qui dans le sang hébreu devait être trempée;
Elle hâte ses pas, et prend entre ses mains
Ce fer victorieux, la terreur des humains,
Observe avec horreur ce conquérant du monde,
S'applaudit en voyant son ivresse profonde;
Puis soulève le fer, l'arrache du fourreau,
Et le cœur enflammé par un transport nouveau,
Croit entendre la voix du ciel qui l'encourage:
« Tu le veux, Dieu puissant, acheve ton ouvrage. »
Elle dit, et d'un bras, par Dieu même affermi,
Frappe d'un fer tranchant son superbe ennemi.....

Il est extraordinaire que ces vers aient été écrits dans un tems où la langue n'était point encore fixée, dans un tems où Corneille était le seul qui, par la supériorité de son génie, se fut élevé au-dessus de son siècle. Cependant l'ouvrage fut condamné à l'oubli, tandis que les poëmes de Saint Louis, d'Alaric, de la Pucelle, de la Magdeleine et de Clovis donnèrent quelque célébrité à leurs auteurs.

CAMBIS, voyez AIGREMONT.

CAMBRY, (JEANNE DE) dite *Jeanne-Marie de la Présentation*, native de Tournay, était fille de Michel de Cambry, docteur en droit. Douée d'heureuses dispositions pour les sciences, et parée de toutes les grâces de son sexe, elle pouvait espérer de jouer un rôle brillant dans la société; mais des principes austères de vertu la portèrent

à renoncer au monde et à s'enfermer dans le cloître. Toutefois son génie ne put rester oisif : il s'exerça sur différens sujets de piété. On distingue parmi ses productions : *Le Traité de la ruine de l'amour propre, et du bâtiment de l'amour divin.* Cet écrit eut trois éditions en peu d'années. Jeanne de Cambry avait pris le voile dans l'ordre de Saint Augustin ; ensuite elle demeura quelques années avec les religieuses de l'hôpital de Menin ; enfin elle se fit recluse à Lille, en 1625. C'est là qu'elle composa ses ouvrages, et qu'elle mourut le 19 juillet 1639.

CAMPAN, (Madame) a publié : *Conversations d'une Mère avec sa Fille*, en français et en anglais, dédiées à Madame Louis Bonaparte, Paris, F. Louis, an 12, 1 vol. in-8°. Madame Campan a composé cet ouvrage pour la maison d'éducation qu'elle tient à Saint-Germain-en-Laye. Ces entretiens réunissent, à beaucoup d'intérêt, une utilité très-réelle ; on y trouve une morale douce et pure, un style correct, et un dialogue agréable et naturel.

CAMPION, (Madame) vécut vers le milieu du 18e. siècle. Parmi les poésies dont elle enrichit les ouvrages périodiques de son tems, on doit sur-tout distinguer une *Élégie* de plus de cent vers, tous alexandrins, qu'elle composa à l'âge de 21 ans. Cette production est pleine de verve et de chaleur. On y trouve l'abandon délicieux qui caractérise les vers que l'amour inspire quelquefois aux cœurs qu'il a blessés.

CAMUS, (CHARLOTTE LE) de Melsons, fut l'épouse d'André le Camus, conseiller d'état. L'académie des *Ricovrati* de Padoue s'empressa de l'admettre au nombre de

ses membres. Les poëtes de son tems l'ont célébrée dans leurs vers. Elle mérita leurs éloges par son goût pour les sciences, et par son talent pour la poésie. Ses pièces ont paru dans différens Recueils. Voici l'épitaphe qu'elle composa pour le duc de Saint-Agnan :

Saint-Agnan finit une vie
Qui fut toujours d'honneur et de plaisir suivie;
Mais laissons son éloge, il n'en a pas besoin :
Les filles de mémoire
Prendront pour lui le même soin,
Qu'il prit autrefois pour leur gloire.

Madame le Camus mourut le 22 juin 1702.

CANDEILLE, (JULIE) a donné : *Catherine*, ou *la Belle Fermière*, comédie en 3 actes, mêlée d'ariettes, 1793, in-8°. Cette pièce charmante est restée au théâtre. — *Cange*, ou *le Commissionnaire de Saint-Lazare*, représentée, imprimée, et traduite en allemand. — *La Bayadère*, ou *le Français à Surate*, comédie en 4 actes et en vers libres, représentée en 1794.

CARCADO. (Madame PONCET DE LA RIVIÈRE, comtesse DE) Icard Duquesne a publié : *L'Ame unie à Jésus-Christ dans le Très-Saint Sacrement de l'Autel: Ouvrage posthume de Madame Poncet de la Rivière, comtesse de Carcado;* précédé de l'*Éloge historique de sa Vie*, 1780, 2 vol. in-12.

CASSINI, (Madame) s'est fait connaître, vers la fin du 18e. siècle, par différentes pièces de poésie. Ces prémices ont annoncé un esprit cultivé et d'heureux talens.

CASTEL, (CHRISTINE DE PISAN, Dame) née à Venise en 1364. Dès l'âge de cinq ans, elle vint en France avec son père, Thomas de Pisan, fameux astrologue, que Charles V avait appelé près de lui. Sa beauté et son esprit la firent rechercher en mariage par un grand nombre de personnes de distinction. Un jeune gentilhomme de Picardie, Etienne Castel, se fit remarquer par son mérite. Il obtint les suffrages du père et le cœur de la fille. Christine lui donna sa main en 1379. Veuve à 25 ans, avec une fille et deux fils, elle fut accablée d'un grand nombre de procès. L'étude la consola de sa mauvaise fortune. Elle possédait entr'autres langues le grec et le latin. Ses ouvrages lui acquirent l'estime non-seulement des Français, mais encore des étrangers. Elle reçut des gratifications de plusieurs princes. Le duc de Milan et le roi d'Angleterre lui firent des offres très-avantageuses : elle préféra sa patrie adoptive.

Christine était douce et modeste. L'éclat de la fortune ne put l'éblouir, et l'adversité n'abattit point son courage. L'abbé Lebœuf donna *la Vie de Christine.* Boivin fit paraître une *Dissertation* sur la vie et les écrits de cette femme célèbre. On trouve son portrait dans quelques-uns de ses livres : la plus parfaite de toutes ces miniatures, selon Boivin, est celle qui se trouve dans le manuscrit 7395 de la Bibliothèque nationale, à la tête de l'ouvrage intitulé : *La Cité des Dames.*

On lui doit : *Vision de Christine.* Elle y fait mention de 15 vol. qu'elle avait composés. Depuis, elle ajouta à ce nombre onze autres volumes. — *Vie de Charles V*, divisée en trois livres, imprimée dans le 3e. vol. des Dissertations sur l'Histoire Ecclésiastique de Paris. Elle écrivit cette Histoire à la prière de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne.

C'est l'ouvrage en prose qui lui fait le plus d'honneur. — *Les Cent Histoires de Troye*, en rimes, Paris, Philippe Pigouchet, in-4°., goth. Cette production est la même dont parle Boivin, sous le titre : *Roman d'Othea*, ou *Épître d'Othea à Hector*. — *La Cité des Dames*. — *Le Livre des Trois Vertus*, imprimé sous le titre de *Trésor de la Cité des Dames*, Paris, Jean André, 1536, in-8°. Claude Joly a placé cet ouvrage au rang de ceux qu'on a faits pour l'institution des princes. — *Le Chemin de longue étude*, traduit de langue romanne en prose française, par Jean Chaperon, dit *Lassé de Repos*, avec cette épigraphe : *Tout par Soulas*, Paris, Etienne Groulleau, 1549, in-16. Cette production, dédiée à Charles VI, est une des plus agréables de Christine; elle y a déployé tout ce que la nature lui avait donné de talens poétiques. Claude Joly a mis cet ouvrage au nombre de ceux qui sont nécessaires pour l'institution des princes. — *Épîtres sur le Roman de la Rose*. — *Le Livre des faits d'armes et de chevalerie*. — *Lettres à la reine Isabelle*. — *Les Proverbes moraux*, ou *le Livre de Prudence*. — *Cent Balades*. — *Lais*. — *Virelais*. — *Rondeaux*. — *Jeux à vendre*, autrement *Vente d'Amours*. — *Épître au dieu d'Amour*. — *Le Début des deux Amans*. — *Le Livre des Trois Jugemens*. — *Le Livre dudit de Poissy*. — *Les Dits moraux*, ou *les Enseignemens que Christine donne à son fils*. — *Le Livre de Mutacion de Fortune*. Ses poésies ont été imprimées en partie à Paris, 1549, in-12. Celles qui sont restées manuscrites, se trouvent dans plusieurs Bibliothèques, entr'autres à la Bibliothèque nationale. Ses ouvrages sont remplis d'une douce et pure morale.

CASTILLE, (Mademoiselle DE) naquit à Paris dans le 17e. siècle. Elle est auteur de différentes poésies, parmi lesquelles on remarque : Une *Traduction de la neuvième Ode d'Horace*, insérée dans l'un des *Mercures* de son tems ; un *Morceau sur la Comète de l'année* 1680 ; une *Pièce sur la naissance du Sauveur du Monde* ; des vers lyriques, intitulés : *Les Plaintes d'un Amant.*

CATELANS, (MARIE-CLAIRE-PRISCILLE-MARGUERITE DE) née à Narbonne en 1662, était de la même famille que Jean de Catelans, conseiller au parlement de Toulouse. Aux qualités du cœur, elle joignit la délicatesse de l'esprit et les charmes de la figure. Son goût pour les lettres l'engagea à fixer sa demeure à Toulouse, en 1697. L'académie des Jeux floraux couronna plusieurs fois les poésies de Mademoiselle de Catelans, entr'autres, une *Ode à la louange de Clémence Isaure.* Madame Dreuillet, son amie, l'ayant complimentée sur l'un des prix qu'elle avait obtenus, elle lui répondit par ces vers :

Je rends grace à votre bonté
Qui pour moi, Dreuillet, s'intéresse ;
Mais, du prix que j'ai remporté,
Je rends grace à votre paresse.

Mademoiselle de Catelans fut *Maîtresse* des Jeux floraux. Elle mourut dans le château de la Masquère, près de Toulouse, en 1745.

CATHERINE DE MÉDICIS, née à Florence le 15 avril 1519, fille unique et héritière de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, et de Magdeleine de la Tour-d'Auvergne, nièce de

de Clément VII. La blancheur de son teint, la vivacité de ses yeux, la noblesse de ses traits, la mirent au rang des belles femmes de son siècle. Le 28 octobre 1533, elle épousa le dauphin de France. Elle fut plusieurs fois régente du royaume. La première, en 1552; la deuxième, pendant la minorité de Charles IX; la troisième, depuis la mort de ce prince jusqu'au retour de Henri III, alors roi de Pologne. Catherine fut célèbre par ses crimes et par ses vertus. On lui reproche d'avoir donné à ses enfans une éducation aussi lascive que sanguinaire; d'avoir allumé deux guerres civiles : la première, en favorisant les Huguenots; la deuxième, en les irritant; d'avoir, par ses conseils, occasionné le massacre de la Saint-Barthélemy; d'avoir regardé avec indifférence ce spectacle d'horreur et de désolation. Cependant on dit, à la louange de Catherine; qu'elle annonça de bonne heure beaucoup d'esprit et de courage. Elle voyait les évènemens les plus fâcheux, avec le calme nécessaire pour pouvoir y remédier, et savait diminuer l'avantage que ses ennemis eussent pu prendre, par le sel d'un bon mot; elle affrontait les périls, même ceux de la guerre, avec toute l'intrépidité d'un héros. Pendant le siége de Rouen, en 1562, elle allait tous les jours au fort de Sainte-Catherine. *Les canonnades et arquebuses*, dit Brantôme, *pleuvoient autour d'elle, qu'elle s'en soucioit autant que de rien.* Le connétable et le duc de Guise lui remontrant qu'elle s'exposait trop, elle n'en fit que rire, et leur demanda pourquoi elle *s'épargnerait plus qu'eux..... ? Est-ce que j'ai moins d'intérêt*, ajouta-t-elle, *ou moins de courage que vous ? Il est vrai que j'ai moins de force; mais je n'ai pas moins de cœur.....* Elle recherchait avec empressement les officiers qui se distinguaient par leur valeur, les présentait ensuite elle-

même au roi, et les lui recommandait. S'ils avaient des démêlés ensemble, elle cherchait à les réconcilier, avec tout le ménagement que leur délicatesse pouvait exiger. Par cette conduite, elle gagna le cœur de plusieurs officiers, qui ne croyaient pas trop hasarder en lui sacrifiant leur vie. On lui donna le surnom de *Mère des Gens de guerre, Mater Castrorum.* Elle fit élever les Tuileries, l'hôtel de Soissons, où, depuis, on a bâti la Halle aux Bleds. C'est d'après ses ordres qu'on construisit Saint-Maur-des-Fossés, Monceau en Brie, Chenonceaux en Touraine, etc. Elle fit venir des manuscrits de Grèce et d'Italie. Les savans et les artistes trouvèrent en Catherine une protectrice zélée, qui savait apprécier leurs ouvrages et leurs talens. Elle mourut en 1589.

Il reste deux lettres de cette princesse. L'une est adressée au prince de Condé; l'autre, à Charles IX. Elle y donne des conseils à son fils sur les moyens de se faire aimer de ses sujets, et l'engage à suivre les traces de Louis XII. Marguerite, reine de Navarre, s'était fait, par ses contes, une grande réputation. Catherine, toujours envieuse de gloire, en composa un grand nombre; mais les ayant comparés à ceux de sa rivale, elle avoua son infériorité.

CATHERINE DE BOURBON, princesse de Navarre, duchesse de Bar, était fille de Jeanne d'Albret et sœur de Henri IV. Elle naquit à Paris le 7 février 1558. La politique forma l'hymen qui l'unit en 1599 à Henri de Lorraine, duc de Bar. Elle mourut sans enfans, à Nancy, en 1604.

Douée d'un mérite supérieur, elle composa des vers avant l'âge de douze ans. On voit, dans *le Temple d'Apollon,*

pag. 263, un *Sonnet* de cette princesse, qui atteste son talent pour la poésie.

CAYLUS, (MARTHE-MARGUERITE.., marquise DE) nièce de Madame de Maintenon, vécut dans le 17e. siècle. Sa beauté et son esprit lui donnèrent la réputation de l'une des plus aimables personnes de son tems. Elle a écrit : *Mes Souvenirs*, 1770, in-8°. Cet ouvrage est un de ceux qui font le mieux connaître l'intérieur de la cour de Louis XIV. On y retrouve le charme intéressant de la conversation de Madame de Caylus. Il est à regretter qu'elle ait eu si peu de souvenirs. S'il est des personnes qui trouvent minutieux les faits qui sont l'objet de ces mémoires ; qu'elles songent que les petits détails servent à jeter de la lumière sur les grands évènemens, et qu'il y a des époques et des cours dont tout est long-tems précieux. Ce que raconte Madame de Caylus est vrai : on voit une femme qui parle toujours avec candeur. Ses *Souvenirs* ont fait oublier une foule d'ouvrages sur le siècle de Louis le Grand, dans lesquels la vérité n'a pas été constamment respectée.

CERENVILLE, (Madame DE) a donné : *Walter de Montbary*, Grand-Maître des Templiers, traduction de l'allemand ; Paris, Maradan, an 7, 4 vol. in-12. — *Le Baron de Fleming*, ou *la Manie des Titres*, traduction libre de l'allemand d'Auguste Lafontaine ; Paris, Debray, an 11, 3 vol. in-12. — *Fleming fils*, ou *la Manie des Systèmes*, traduction libre de l'allemand d'Auguste Lafontaine ; Paris, an 12, 3 vol. in-12.

CERTAIN, (Mademoiselle) mourut en 1690. Elle se fit connaître par son érudition et son talent pour la poésie. Ses œuvres parurent sous ce titre : *Nouvelles Poésies de Mademoiselle Certain* ; Paris, Loison, 1665, 1 vol. in-12.

CÉSARIE, abbesse du monastère de Saint-Jean d'Arles, naquit en Provence. Ses talens et ses vertus l'égalèrent aux plus grands personnages de son tems. L'unique production qui reste du génie de cette savante fille, est une *Lettre à Sainte Radégonde de Poitiers*. Elle lui communique, d'après sa demande, la règle qu'elle faisait observer dans le monastère de Saint-Jean. Cette Lettre peut se diviser en deux parties. La première est une exhortation pathétique à la perfection religieuse. L'éloquente abbesse y fait une longue énumération des vertus essentielles aux personnes consacrées à la vie monastique. Dans la seconde partie, Césarie insiste sur les dangers d'une solitude oisive. Elle conseille aux religieuses de Sainte-Croix de s'adonner à l'étude, et de se familiariser avec les bons livres de l'antiquité profane, sans négliger cependant les exercices de piété. Césarie avait puisé dans les bonnes sources de l'éloquence, une partie des beautés dont cette Lettre est remplie. Le style en est simple, agréable et facile. On croit qu'elle fut écrite peu de tems avant la mort de son auteur, arrivée en 559.

CHAISE, (Mademoiselle DE LA) « ne nous est con- » nue, dit l'auteur du Parnasse des Dames, que par une » pièce de poésie ». Ce morceau a 153 vers. Il a pour sujet : *l'Amour juge du matin, du midi et du soir*, qui disputent d'agrémens. L'idée en est ingénieuse, mais plus heureuse que l'exécution.

CHALVET, (Madame) vécut à Toulouse dans le 18e. siècle. Elle fit des poésies, qui remportèrent plusieurs fois le prix aux Jeux floraux.

CHANCE, voyez DOURLENS.

CHANTEROLLE, (Mademoiselle) a publié: *Aspect philosophique;* Paris, Monory, 1779, in-12. Le désir d'être utile, lui a fait offrir au public ses *Réflexions sur les erreurs, les abus et les ridicules de la société.* Le titre de son ouvrage est fastueux, l'exécution en est faible; quelques-unes de ses réflexions sont heureuses; mais, le plus souvent, elles devraient être intitulées: *Aspects anti-philosophiques.*

CHARBONIÈRE, (FAREL, Dame) est auteur d'un joli roman, intitulé: *l'Hermite du rocher.*

CHARCE, (Mademoiselle D'ALERAC DE LA) de l'illustre maison de la Tour-d'Auvergne, vécut dans le 17e. siècle. Elle cultiva les belles-lettres avec succès. Dans ses vers, elle a célébré la prise de la ville et de la citadelle de Gand.

CHARDON, (Madame) née à Paris, mourut vers 1734. Elle écrivit ses Mémoires qui furent publiés sous le titre de *Mémoires de Madame C...*, 1755, in-12. Cet ouvrage est intéressant.

CHARLOTTE, (ELIZABETH DE BAVIÈRE) fille de Charles-Louis de Bavière, comte palatin du Rhin, et électeur, née à Heidelberg le 7 mai 1652, eut son père pour seul et unique instituteur. Le 22 novembre 1671, elle épousa Monsieur, frère de Louis XIV, dont elle devint veuve le 9 juin 1701. Elle se consola de cette perte par le commerce des savans, qu'elle protégea. Elle mourut à Saint-Cloud le 8 septembre 1722.

On a publié: *Fragmens de Lettres originales de Madame Charlotte-Elizabeth de Bavière, veuve de Monsieur, frère unique de Louis XIV, écrites au duc Antoine-Ulric de*

*B***. V***. et à Madame la princesse de Galles, de* 1715 à 1720; Paris, Maradan, 1788, 2 vol. in-12. Ces fragmens ne sont, pour ainsi dire, qu'un recueil d'anecdotes arrivées aux personnages les plus marquans du siècle de Louis XIV.

CHASTELET, (GABRIELLE-EMILIE LE TONNELIER DE BRETEUIL, marquise DU) née à Paris, le 17 décembre 1706. Plusieurs personnages distingués, charmés de son esprit et de ses grâces, recherchèrent le don de sa main. Elle épousa le marquis du Chastelet-Lomon. Douée du goût le plus vif pour l'étude des sciences, elle sut de très-bonne heure plusieurs langues savantes. Le Tasse, Milton et Virgile lui étaient familiers. Après s'être occupée de littérature, elle s'adonna à la physique et aux mathématiques. Le compas d'Uranie ne fut point déplacé dans ses mains. Un poète (Salverte) a dit :

Près de Voltaire et de Newton,
Les dons célestes d'Uranie
Ont placé la belle Émilie
Au temple sacré d'Apollon.

Tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médisance. Née avec une éloquence singulière, cette éloquence, dit Voltaire, ne se déployait que lorsqu'elle avait des objets dignes d'elle. Le mot propre, la précision, la justesse et la force en étaient le caractère. La fermeté sévère et la trempe vigoureuse de son esprit ne le rendaient pas inaccessible aux beautés de sentiment; jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle eut sur Newton l'avantage d'unir à la profondeur de la philosophie, le goût le plus vif et le plus délicat pour

les belles-lettres. Voltaire lui dédia *Alzire*. Cet immortel écrivain chanta souvent dans ses vers les talens et les grâces de Madame du Chastelet; il lui paya le tribut d'admiration qui était dû à son génie, dans l'*Eloge historique* qu'on a placé à la tête de la *Traduction des Principes de Newton*. L'académie de l'Institut de Bologne la reçut parmi ses membres. Elle fut l'un des ornemens des fêtes de Sceaux. Un auteur ayant été enfermé, pour avoir écrit contr'elle, Madame du Chastelet prit la plume en sa faveur, et lui procura sa liberté. Elle mourut au palais de Lunéville, le 10 août 1749.

Madame du Chastelet commença une *Traduction de l'Enéide*, dont le chantre de Henri a *vu plusieurs morceaux remplis de l'ame de son auteur*. Elle a laissé manuscrites des *Observations* justes et ingénieuses *sur la Langue française*. Euridicée montra la littérature à ses enfans; Zénobie apprit à ses fils le grec, l'égyptien et le latin; Cornélie, mère des Gracques, leur fit connaître l'éloquence latine; Madame du Chastelet non-seulement enseigna la géométrie à son fils, mais encore elle composa pour lui: *Institutions de Physique*, in-8°. C'est une explication de la philosophie de Leibnitz. Cet ouvrage est précédé d'un discours préliminaire qui est un chef-d'œuvre de raison et d'éloquence. Au jugement de Voltaire, elle a répandu dans le reste du livre une méthode et une clarté que Leibnitz n'eut jamais, et dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille le réfuter. Madame du Chastelet publia ensuite un *Traité de la nature du feu*, in-8°. Elle avait l'esprit trop juste, pour se contenter des vaines hypothèses de la métaphysique. Elle connut Newton, et le philosophe allemand lui fut sacrifié. Après se l'être rendu familier par le travail le-

plus opiniâtre, elle traduisit ses *Principes mathématiques de la Philosophie naturelle.* Elle y ajouta un *commentaire*, où les principaux phénomènes du système du monde sont expliqués avec précision et clarté. Cet ouvrage fut imprimé après sa mort, en 2 vol. in-4°. Voltaire a dit : « Cette traduction, que les plus savans hommes de » France devaient faire, et que les autres doivent étu- » dier, une femme l'a entreprise et achevée, à l'éton- » nement et à la gloire de son pays.... On a vu deux » prodiges : l'un que Newton ait fait cet ouvrage ; l'autre » qu'une Dame l'ait traduit et l'ait éclairci ». A l'égard du commentaire, il est au-dessus de la traduction. Madame du Chastelet y travailla sur les idées de Clairaut. Elle fit tous les calculs elle-même, et quand elle avait achevé un chapitre, Clairaut l'examinait et le corrigeait. On lui doit encore : *Réflexions sur le Bonheur.* Ces réflexions ont été publiées dans un recueil intitulé : *Opuscules philosophiques et littéraires ;* Paris, Chevet, 1796, in-8°. On avait envoyé pour étrennes à Madame du Chastelet les vers suivans :

Une étrenne frivole à la docte Uranie,
Peut-on la présenter ? Oh ! très-bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son docte génie :
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

Madame du Chastelet répondit :

Hélas ! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer le mot d'amitié !
Je donnerais tout le reste pour elle.

CHASTENAY LENTI, (VICTORINE DE) naquit vers 1770, à Essarois, près Châtillon-sur-Seine. Elle a publié : *les Mystères d'Udolphe, par Anne Radcliffe*, trad. de l'anglais; Paris, Maradan, an 5, 4 vol. in-12; *idem*, 6 vol. in-18. — *Calendrier de Flore*, ou *Etudes de Fleurs d'après nature;* Paris, Maradan, an 10, 3 vol. in-8°.

CHATEAUGIRON, (Madame) est auteur de la *Bibliothèque des Femmes*.

CHATEAU-REGNAULT, (Madame) de Versailles, a composé: *Éloge historique d'Anne de Montmorency;* Paris, Moutard, 1783, in-8°. Ce discours obtint, en 1782, l'*accessit* à l'académie de la Rochelle. Il est tout-à-la-fois ingénieux, éloquent et sublime.

CHAUMOND, (Madame) a donné avec Madame Rozet, l'*heureuse Rencontre*, comédie en un acte et en prose : — seule, *l'Amour à Tempé*, pastorale érotique en deux actes et en prose; Paris, 1773, in-8°. Cette production ne fut point reçue favorablement du public; et, il faut l'avouer, le sort de cette pastorale doit être plus heureux à la lecture qu'à la représentation; parce que le défaut d'action s'y fait moins sentir, et qu'on y trouve des récits d'une simplicité aimable et naïve.

CHAUSSE, (MARIE-HIÉRONISME) religieuse, a composé : *Histoire de l'établissement et du progrès du premier Monastère des Religieuses Annonciades-Célestes de la ville de Lyon;* Lyon, veuve Chavance, 1699, in-4°.

CHEMERAULT, (MAGDELEINE DE) parente des Dames des-Roches de Poitiers, vécut dans la même ville, vers la fin du 16e. siècle. Elle écrivait fort bien en prose,

et elle avait du talent pour la poésie. A la tête des deux *Harangues* prononcées par Pierre Umeau, pour le serment de la *Sainte-Union* en Poitou au mois d'août 1589, et imprimées en 1590, on lit deux quatrains de la composition de Magdeleine de Chemerault. Ses autres ouvrages n'ont point été confiés à l'art typographique ; mais quelques-unes de ses pièces, entr'autres des sonnets, ont été conservées dans les cabinets des curieux.

CHEMIN, (ADÉLAÏDE-ISABELLE-JEANNE VIVIEN DESCHAMPSY, Dame) est née à Lunéville le 7 février 1772. Elle a composé : *le Malheur des Circonstances*, petit poëme en dix-sept couplets sur différens airs, imprimé. Cet opuscule n'a été distribué qu'aux connaissances de l'auteur. — *Origine de la Chouannerie*, ou *Mémoires de Stéphanie de Tress****, *pour servir à l'Histoire de nos Guerres civiles;* Paris, Ouvrier, an 11, 2 vol. in-12. Madame Chemin s'occupe de corriger et d'augmenter son ouvrage de plusieurs anecdotes curieuses qui paraîtront dans une seconde édition. Elle a été témoin oculaire des évènemens qu'elle raconte. A quelques taches près, cette production est écrite avec énergie et sensibilité. — Des *Romances* insérées dans le *Chansonnier des Grâces* de l'an 12. — Un *Ouvrage inédit*, qui sera publié dans le cours de l'an 12.

CHÉNIER, (Madame) mère de M. Chénier de l'Institut National de France, est auteur de deux *Lettres*, dont l'une a pour sujet *les Danses*, et l'autre *les Enterremens chez les Grecs*. Ces Lettres, qui sont très-bien écrites, se trouvent dans le premier volume des *Lettres sur la Grèce*, par Guys.

CHERON, voyez LEHAY.

CHEVRI, (Madame DE) fille de M. de Chevri, président à la Chambre des Comptes de Paris, religieuse de Saint-Pierre de Lyon, vécut à la fin du 17e. siècle. Elle se fit quelque réputation par son talent pour la poésie. On trouve dans la *Nouvelle Pandore,* un poème de sa composition, adressé à Louis XIV, sur ce qu'on ne peut lui donner de nom qui réponde à sa grandeur.

CLAIRON, voyez TUDE.

CLAPISSON, (Madame de) épouse d'un contrôleur-général de l'artillerie de France, vécut vers la fin du 17e. siècle. Son érudition lui donne une place parmi les femmes savantes. Elle avait du talent pour la poésie, si on en juge par un *Sonnet* de sa composition, *sur les reclus du Mont-Valérien.*

CLARA D'ANDUSE, Dame Troubadour, n'est connue que par une pièce adressée à son amant. Elle y exprime son amour avec délicatesse et sensibilité.

CLÉMENT HÉMERY, (Madame) est auteur de plusieurs pièces de poésie assez jolies, insérées dans le *Journal des Dames et des Modes,* an 6, an 7 et an 8.

CLERMONT, voyez RETZ.

CLÈVES, voyez GONZAGUE.

COCHOIS, (Mademoiselle DE) vivait dans le 18e. siècle. Elle a composé avec le marquis d'Argens : *Lettres philosophiques et critiques;* la Haye, 1744, in-12; 1746,

in-12. — *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Esprit et du Cœur;* la Haye, 1745, 4 vol. in.12; 1765, 4 vol. in-12.

COEURDEROY, (CLAUDINE BERTHIER DE GRANDRY, Dame DE) née à Châtel-Censoir, département de l'Yonne, le 13 juillet 1753, a publié: *Dialogues d'une Mère avec sa Fille;* Paris, Barbou, an 11, 4 vol. in-12. Cet ouvrage respire la tendresse maternelle et la piété filiale. Elle a dans son porte-feuille une suite à ces *Dialogues,* des *Proverbes* et des *Comédies.*

COLBERT, (ADELINE DE) a donné: *William Hilnet,* ou *la Nature et l'Amour,* traduit de l'allemand de Miltenberg; Paris, Hocquart, an 9, 3 vol. in-8°. —*Marie Muller,* traduction libre de l'allemand; Paris, Renard, an 11, 2 vol. in-12.

COLLEVILLE, (SAINT-LEGER, Dame DE) de Paris, fille d'un médecin, cultiva de bonne heure la littérature. Elle était très-jeune, quand elle publia: *Lettre du chevalier de Saint-Alme et de Mademoiselle Melcourt;* Paris, 1781, in-12. — *Alexandrine,* ou *l'Amour est une vertu;* Amsterdam, 1782, 2 vol. in-12. —*Banquet du Père de famille,* divertissement en un acte et en prose; 1784, in-8°. — *Les Deux Sœurs,* comédie en un acte et en prose; 1784, in-8°. Cette pièce a été représentée sur le théâtre des Variétés. — *Sophie et Derville,* comédie en deux actes et en prose, jouée au Théâtre Italien, le 8 janvier 1788. Cet ouvrage offre de la grâce, de la finesse et de la sensibilité. — *Madame de M.....,* ou *la Rentière,* Paris, an 11, 5 vol. in-12. — Des *Poésies* insérées dans différens recueils.

COLOMBIÈRES, (ANNE-HENRIETTE DE BRIQUEVILLE, Marquise DE) du 18e. siècle, s'est fait connaître par un ouvrage intitulé: *Réflexions sur les Causes des Tremblemens de Terre, avec les principes qu'on doit suivre pour dissiper les orages, tant sur terre que sur mer;* 1756, in-12.

COMEIGE, (Madame DE) vécut dans le 17e. siècle. Elle composa une pièce de théâtre, intitulée : *Mahomet.*

CONDORCET, (S. GROUCHY, Dame) épouse du célèbre Condorcet, a publié : *Théorie des Sentimens moraux*, etc., suivie d'une *Dissertation sur l'origine des Langues;* trad. de l'anglais d'Adam Smith; Paris, Buisson, an 6, 2 vol. in-8°. Elle y a joint huit *Lettres sur la Sympathie* dans lesquelles elle supplée aux omissions de Smith, examine, modifie, et même combat quelques opinions du philosophe écossais. Eidous et Blavet publièrent chacun une *Traduction de la Théorie des Sentimens moraux*, l'un en 1764, et l'autre en 1774; mais, depuis ce tems, Smith fit des additions et des changemens considérables à son ouvrage. Madame Condorcet, en faisant son travail sur la septième et dernière édition de Smith, a complété dans notre langue l'original anglais. Cette traduction réunit la pureté et l'élégance du style à la sévérité du langage philosophique. Madame Condorcet est auteur d'un ouvrage inédit qu'elle a composé pour l'éducation de sa fille.

CONSTANCE D'ARLES, surnommée BLANCHE ou CANDIDE, à cause de la blancheur de son teint, fille de Guillaume V, comte d'Arles et de Provence. Vers l'année 998, elle épousa Robert le Pieux, roi de France.

On lui doit la naissance de notre poésie. Elle amena de Provence les meilleurs poètes, farceurs et troubadours du tems. Alors on ne connaissait encore que la versification latine. Constance avait l'humeur altière. Elle eût bouleversé l'état, si on ne l'eût empêchée de se mêler du gouvernement. Elle fut mère de quatre fils, dont le troisième eut toute sa tendresse. Pour lui donner la couronne, elle persécuta les deux aînés. L'un de ces derniers mourut avant de monter sur le trône ; l'autre fut Henri Ier. Elle déclara la guerre à celui-ci, sitôt qu'il fut roi ; mais ses troupes ayant été battues, elle fut obligée de faire la paix. Elle en mourut de chagrin au château de Melun, le 25 juillet 1032.

CORRON, (MARIE GOMBAULT, Dame) sage-femme, née dans le 18e. siècle, à Paris, où elle s'établit. L'émulation qu'elle inspira aux personnes qui exerçaient l'art auquel elle s'adonna, et l'utilité de l'ouvrage qu'on lui doit, l'ont placée parmi les bienfaitrices de l'humanité. Elle publia : *Dissertation en forme de Lettres, sur l'Accouchement*; 1757, in-12.

COSNARD, (Mademoiselle) née à Paris, vivait dans le 17e. siècle. Elle a composé : *les Chastes Martyrs*, tragédie chrétienne; Paris, Nicolas et Jean de la Coste; 1650, in-4°. Cette pièce, qui fut représentée en 1650, est tirée du livre intitulé : *Agatomphile*.

COSSON DE LA CRESSONNIÈRE, (CHARLOTTE-CATHERINE) sœur de P. C. Cosson, professeur à Paris, naquit, dans le 18e. siècle, à Mézières-sur-Meuse. Elle s'exerça avec quelque succès dans la poésie légère et

anacréontique. Le caractère de sa muse est l'enjouement et la simplicité. On lui doit, entr'autres morceaux, des *Vers sur la Naissance du fils de Le Franc de Pompignan ; — sur le Mariage du Vicomte de Montmorency-Laval ; — sur la Mort du Dauphin*, 1766 ; — et une *Ode sur l'Incendie de l'Hôtel-Dieu.*

COSTE-BLANCHE, (MARIE DE) naquit à Paris dans le 16e. siècle. Elle possédait les langues savantes, et cultivait les mathématiques et la philosophie. Son goût pour cette dernière science lui fit traduire de l'espagnol trois *Dialogues* de Pierre Messie, *touchant la nature du Soleil, de la Terre, et de toutes les choses qui se font et apparaissent en l'air*; Paris, Frédéric Morel, 1566.

COTTENEUVE, (Madame DE) a publié : *Lettres du baron d'Olban*, Paris, 1773, in-12. — *La Confiance trahie*, ou *Lettres du chevalier de Murcy*, Paris, 1777, in-12.

COTTIN, (Madame) a publié : *Claire d'Albe*, Paris, Maradan, an 7, 1 vol. in-12. Cette anecdote, écrite en forme de lettres, fut composée en quinze jours. Elle est remarquable par la simplicité des ressorts et le charme de la diction. — *Malvina*, Paris, Maradan, an 9, 4 vol. in-12. Des idées ingénieuses, des morceaux pleins de grâce et d'intérêt sont une partie des beautés de ce roman. Le style en est animé, énergique : cependant on peut lui reprocher de n'être pas toujours correct et d'être un peu maniéré. — *Amélie Mansfield*, Paris, Maradan, an 11, 4 vol. in-12. Ce roman est supérieur aux deux précédens, tant pour l'ordonnance que pour le style. — *Jérico*, poëme en prose, en 4 chants, inséré dans les *Mélanges de Littérature de M. Suard*, an 11.

COUDRAY, (ANGÉLIQUE-MARGUERITE LE BOURSIER DU) vécut dans le 18e. siècle. Son zèle pour l'humanité, ses rares talens pour l'état qu'elle professait, et ses utiles travaux, lui ont assuré la reconnaissance de ses semblables. D'abord elle fut maîtresse sage-femme à Paris; ensuite le gouvernement lui donna une pension, et lui fit parcourir successivement toute la France, pour instruire les femmes qui voulaient pratiquer l'art des accouchemens. Elle éternisa ses bienfaits, en publiant : *Abrégé de l'art des Accouchemens*, 1759, in-12; 1777, in-8°. Verdier y ajouta des notes. Les préceptes qu'elle a émis dans cet ouvrage sont exposés d'une manière claire et méthodique. « La » seule compassion, dit Madame Du Coudray, m'a rendue auteur; et n'écrivant point pour les personnes » éclairées, je ne saurais me rendre trop intelligible. »

COURCY, (Madame DE) de Paris, se fit connaître dans le monde littéraire par des vers *au Sommeil*, insérés dans plusieurs journaux, et dont alors on parla avec éloge. Elle accrut sa célébrité par des vers sur *les Passions*, 1776, in-8°. Cette pièce fut couronnée à Rouen, en 1774, par l'académie de l'Immaculée Conception. Le début en est très-heureux. On peut avoir une idée de son talent poétique, par les citations suivantes :

... Fuyons devant la colère :..
Elle a d'une Euménide emprunté les serpens,
Rien ne peut assouvir son humeur sanguinaire,
A sa fureur cruelle, à ses transports brûlans
L'amitié même est immolée;
Et sous ses pieds l'humanité foulée
Nomme pour son vengeur le remords dévorant.....

Comme

Comme elle peint bien le fanatisme !

Le fanatisme aux projets destructeurs,
Qui prêche un dieu de paix en allumant la guerre,
Qui dit au citoyen : crois dans l'instant, ou meurs.....

CRENNE, voyez HÉLISENNE.

CREQUI, (Madame DE) mourut à Paris en l'an 11, dans un âge très-avancé. La nature l'avait douée d'un jugement sûr et d'un esprit solide. On peut la regarder tout-à-la-fois comme protectrice des gens de lettres et comme auteur. Sa maison était le rendez-vous de plusieurs littérateurs distingués, entr'autres, de Letourneur, de Champfort, de Charles Pougens et de Mademoiselle Saint-Léon. Madame de Crequi n'a jamais rien fait imprimer ; mais elle avait différens écrits dans son porte-feuille, parmi lesquels ses amis citent des *Pensées* et des *Réflexions sur différens sujets*.

CRUSSOL, voyez AIGUILLON.

D.

DACIER, (ANNE LE FÈVRE, Dame) naquit vers la fin de décembre 1651, à Saumur, où son père était professeur d'humanités Les services qu'elle a rendus à notre littérature, en faisant passer dans notre langue les chefs-d'œuvres des anciens, lui ont assuré l'immortalité. La France n'a point eu de femme plus savante et plus érudite. L'esprit d'observation et la solidité du raisonnement égalaient en elle les richesses du savoir ; sa réputation occupa toute l'Europe, et les plus grands littérateurs

s'empressèrent de rendre hommage à son mérite : Ménage lui dédia, en 1690, son *Histoire latine des femmes philosophes;* le marquis d'Orsi publia sous ses auspices, en 1703, des *Réflexions*, écrites en italien, *sur la manière de bien penser du Père Bouhours;* Baillet l'a placée au rang des plus illustres critiques ; Voltaire a dit : « Ses traductions de Térence et d'Homère lui font un honneur immortel » ; selon Palissot, c'est peut-être la seule de nos femmes célèbres à qui personne n'a jamais disputé ses ouvrages ; La Motte prononça, dans une séance publique de l'Académie française, une *Ode à la louange de Madame Dacier.* En voici la 4e. strophe :

Ce ministre dont les ouvrages
Égaleront le cours des ans,
Fonda, pour éclairer les âges,
Ce sanctuaire des savans ;
A ce sexe qui sur ses traces
Veut moins de Muses que de Grâces,
Il ferma cet auguste lieu ;
Mais il t'eût réservé ta place,
Si les oracles du Parnasse
T'avaient prédite à Richelieu.

L'académie des *Ricovrati* de Padoue la reçut parmi ses membres en 1684. Louis XIV lui fit plusieurs gratifications, et en 1685 il lui donna une pension. La célèbre Christine de Suède lui écrivit pour l'attirer à sa cour. Tandis qu'elle se faisait admirer par ses talens, elle se faisait estimer par sa fermeté, son égalité d'ame, sa générosité et sa modestie. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, est d'avoir porté trop loin son amour pour les anciens ; mais si, dans cette dispute, elle a montré trop de vivacité, on doit faire grace à son zèle pour une aussi bonne

cause. On peut même ajouter que les auteurs qu'elle défendit, exigeaient peut-être, de la justesse de son esprit et de la bonté de son goût, toute l'intrépidité qu'elle montra dans cette occasion; cependant sa vénération pour les anciens ne l'empêcha point de voir que Pope avait donné de faux éloges à Homère.

Madame Dacier avait onze ans quand elle se livra à l'étude. Le hasard découvrit à son père les dispositions dont elle était douée. Tannegui Le Fèvre donnait des leçons à son fils, dans la même chambre où elle travaillait en tapisserie. Un jour que le jeune écolier répondit mal aux questions qu'on lui faisait, elle lui suggéra ce qu'il devait dire. Le père l'entendit, et aussi-tôt il lui donna ses soins. Dès qu'elle sut assez de latin pour lire Phèdre et Térence, elle s'appliqua à connaître le grec. L'étude de la langue italienne fut pour elle un délassement. Ces travaux ne l'empêchèrent pas de s'adonner aux occupations ordinaires des femmes. A l'âge de 21 ans, ayant perdu son père, elle alla demeurer à Paris, où sa réputation l'avait devancée. André Dacier étudiait sous Tannegui Le Fèvre, dans le même tems où celui-ci travaillait à l'éducation de sa fille. Les mêmes goûts et les mêmes études réunirent ces deux jeunes élèves. Bientôt ils eurent l'un pour l'autre ces sentimens d'estime et de tendresse, que quarante années de mariage ne purent affaiblir: ils s'épousèrent en 1683. Un fils et deux filles furent le fruit de ces liens. Le fils donnait de belles espérances; ils le perdirent en 1694; une des filles mourut à l'âge de 18 ans, et l'autre prit le voile. Madame Dacier termina sa carrière à Paris, au mois d'août 1720. Parmi les savans et les poëtes qui répandirent des fleurs sur son tombeau, on remarque la Monnoye qui fit son épitaphe, et l'abbé Fraguier, qui adressa à M. Dacier

une *Élégie* latine sur la mort de son épouse. Roger de Piles fit le portrait de cette femme célèbre.

Elle publia : *Poésies de Callimaque*, avec les *Scholies grecques*, une *Version latine*, et ses *Notes critiques* ; Paris, Cramoisy, 1674, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage est dédié à Huet. L'épître dédicatoire, la préface et les notes sur ce poète grec, ont été réimprimées en 1697, à Utrecht, dans le Callimaque de Grévius. Ce coup d'essai donna une haute idée des talens de Madame Dacier. — *Florus*, 1674, réimprimé en Angleterre, 1692, in-8°. — *Aurelius Victor*, 1681. Pitiscus a inséré dans son édition d'Aurélius Victor, faite à Utrecht en 1696, in-8°., tout ce que Madame Dacier avait donné dans la sienne sur cet historien. — *Eutrope*, 1683, réimprimé en Angleterre, 1705, in-8°. — *Dictys Cretensis*, 1684. L'épître dédicatoire, la préface et les notes, furent réimprimées en 1702, dans l'édition d'Amsterdam, in-4°. et in-8°. Elle ajouta à chacun de ces ouvrages un savant commentaire. C'est à la demande du duc de Montausier qu'elle traduisit les auteurs latins, pour l'usage du dauphin, dont il était gouverneur. Bayle a dit, dans ses *Nouvelles de la république des lettres* (octobre 1684) : « La plupart de ceux qui avaient été chargés de » donner ces commentaires n'ont fourni leur tâche, que » lorsqu'il n'a été plus tems de l'employer à ce à quoi on » la destinait ; mais Mademoiselle Le Fèvre surpassa tous » les autres en diligence, et gagna le pas à je ne sais » combien d'hommes qui tendaient au même but. » — *Poésies d'Anacréon et de Sapho*, traduites en français, et enrichies de remarques sur le texte de ces deux poëtes, Paris, Barbin, 1681, in-8°. ; Paris, Thierry, 1681, in-12 ; Hollande, in-12. On joignit, à la fin de cette dernière édition, des notes latines de Le Fèvre. Cette traduction,

dédiée au duc de Montausier, eut le plus grand succès; La Motte la regarde comme un « ouvrage tout fait par » l'Amour » : il fit à ce sujet une ode très-ingénieuse, qu'il adressa à Mme. Dacier. On lit dans un journal de 1682 : « Comme la Grèce n'a jamais rien eu de plus galant ni » de plus poli que les poésies de Sapho et d'Anacréon, » nous pouvons dire que la France n'a guères vu rien » de plus juste que cette traduction, tant par la délica- » tesse avec laquelle Mademoiselle Le Fèvre a imité dans » cette copie la naïveté presque inimitable de l'original, » que par le secret qu'elle a su trouver, la première, de » faire passer dans une prose fidelle toutes les grâces que » l'on trouve dans les vers grecs. » Boileau disait que personne ne devait entreprendre de traduire *le Chantre de Théos*, pas même en vers, après Madame Dacier. — *L'Amphytrion, le Rudens*, ou *l'Heureux naufrage*, et *l'Épidicus*, comédies de Plaute, trad. en français, Paris, Denis Thierry et Claude Barbin, 1683, 3 vol. in-12, réimprimées à Amsterdam en 1719, avec les dix-sept autres pièces de Plaute, traduites par Limiers. Madame Dacier ajouta à son ouvrage une préface intéressante, des remarques et un examen de chaque pièce. Elle le dédia à Colbert, l'un de ses protecteurs. On trouve dans cette traduction le caractère du poëte latin. — *Le Plutus* et *les Nuées*, comédies d'Aristophane, trad. en français, avec des remarques; Paris, Denis Thierry et Claude Barbin, 1684, 1 vol. in-12. Madame Dacier est la première qui ait transmis quelques pièces d'Aristophane dans notre langue. — *Les six comédies de Térence*, traduites en français, avec une préface; la *Vie de Térence*, et des *Remarques*; Paris, Denis Thierry et Claude Barbin, 1688, 3 vol. in-12. On en a fait, en Hollande, deux éditions, dont la meilleure,

pour la beauté des caractères, du papier et des figures, est celle de 1717; Roterdam, Gaspard Fritsch, 3 vol. in-12. « Il me semble, dit l'abbé Goujet, que tout le monde s'ac- » corde à louer la pureté, l'exactitude et la fidélité de cette » traduction. » Le *Térence* de Port-Royal avait eu beaucoup de succès; les amis de Madame Dacier cherchèrent vainement à la détourner de ce travail. Quelques mois après que son ouvrage fut achevé, elle le relut et n'en fut pas satisfaite. Elle eut le courage de le jeter au feu et de recommencer. Enfin sa traduction parut, et le *Térence* de Port-Royal fut oublié. Ménage eut une contestation avec l'abbé d'Aubignac, au sujet de *Térence*. Il apprit que Madame Dacier, après avoir examiné tous les écrits concernant cette dispute, n'était pas de son avis. Pour la mettre dans son parti, il fit réimprimer son *Discours sur Térence*, avec des corrections, des additions, et le dédia à cette savante. Les complimens flatteurs qu'il lui prodigua n'ébranlèrent même pas son opinion. — *Réflexions morales de l'empereur Marc-Antonin*, traduites en français, avec des remarques; Paris, Barbin, 1691, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1710. Cette traduction est dédiée au président de Harlay. Elle est précédée d'une *Vie de Marc-Antonin*, recueillie de divers auteurs de l'antiquité. Madame Dacier composa cet ouvrage avec son mari. — *Œdipe* et *Électre*, tragédies de Sophocle, traduites en français, avec des remarques et deux préfaces; Paris, Claude Barbin, 1692, in-12. — *Six Vies des Hommes illustres*, de Plutarque, traduites en français, avec des commentaires, Paris, Barbin, 1694, un vol. in-4°. Deux seulement ont été traduites par Madame Dacier, et les quatre autres par son époux; mais il est difficile de le reconnaître d'après le style. C'est ainsi qu'il est arrivé de confondre les ouvrages

de Benoît Caliari avec ceux de Paul Véronèse, son frère, dont la manière de peindre était la même. — *Iliade d'Homère*, traduite en français avec des remarques; Paris, Rigaud, 1711, 3 vol. in-12; 1719, 1756. La préface qu'elle a mise en tête est une dissertation très-savante et très-curieuse. On y trouve le mausolée superbe qu'elle consacra à la mémoire de sa fille. « J'ai cru, dit Fraguier » dans l'approbation, que cette traduction, où l'on retrouve » si parfaitement les beautés de l'original, ferait honneur à » notre nation et à notre siècle. » — *Des Causes de la corruption du goût*, Paris, Rigaud, 1714, 1 vol. in-12. Cet écrit fut reçu avec un applaudissement général. Il est rempli d'analyses exactes, de vues saines, de réflexions fines et de sages critiques. Un ouvrage où l'on démêle si bien les causes de la corruption du goût, serait très-capable de le rétablir : sa dispute avec La Motte donna naissance à cette production. — *Odyssée* d Homère, trad. en français, avec des remarques et une préface; Paris, Rigaud, 1716, 3 vol. in-12; Paris, 1756, 4 vol. in-12. — *Homère défendu contre l'apologie du R. P. Hardouin*, ou *Suite des causes de la corruption du goût;* Paris, Coignard, 1716, un vol. in-12.

On demandait de toutes parts à Madame Dacier la traduction de *Virgile*, et elle-même avait le dessein de la donner; mais les infirmités qui l'accablèrent, pendant les deux dernières années de sa vie, l'empêchèrent d'exécuter son projet. Elle avait fait des *Remarques sur l'Écriture Sainte*; on la sollicita souvent de les mettre au jour : elle s'y refusa constamment.

DALIBARD, (FRANÇOISE-THÉRÈSE AUMERLE SAINT-PHALIER, Dame) de Paris, mourut dans la même ville, le 3 juin 1757, à l'âge d'environ 34 ou 35 ans. Ayant

perdu son père assez jeune, elle fut élevée sous la conduite de sa mère, qui lui permit de suivre le goût qu'elle avait pour les lettres. A un esprit cultivé elle joignit une belle figure. Elle épousa Dalibard, auteur de l'Histoire des Incas, et des Expériences sur l'Électricité.

On lui doit : *Le Porte-Feuille rendu*, ou *Lettres historiques*, 1749, in-12. — *Les Caprices du sort*, ou *Histoire d'Émilie*, Paris, 1750, 2 vol. in-12. — *Recueil de Poésies*, Amsterdam, 1751, 1 vol. in-12. — *La Rivale confidente*, comédie en 3 actes et en prose, jouée au théâtre italien en 1752, impr. en 1 vol. in-12. Ses ouvrages n'ont point eu de succès, et n'en méritaient pas. Ils ont été publiés sous le nom de Mademoiselle Saint-Phalier.

DANTU, (Mademoiselle) est auteur de *Zélie*, ou *la Difficulté d'être heureux*, roman indien, suivi de *Zima*, et *des Amours de Victorine et de Philogène*; Amsterdam, 1776, in-8°.

DAUBENTON, (Madame) épouse du célèbre naturaliste de ce nom, naquit en Bourgogne vers 1721. Elle est auteur d'un roman, intitulé : *Zélie dans le désert*; 6e. édition, Paris, André, an 9, 4 vol. in-12.

DEFRANCE, (Chompré, Dame) a publié : *Odes d'Anacréon*, mises en vers sur la traduction de Gail, avec des notes par Gail, Paris, an 6, 1 vol. in-12. — *Idylles de Jauffret, sur l'enfance et l'amour maternel*, mises en vers; Paris, Crapelet, an 9, 1 vol. in-12. Ces ouvrages ne sont pas sans mérite.

DELACHAPELLE, religieuse, composa : *L'Illustre Philosophe*, ou *l'Histoire de Sainte Catherine d'Alexandrie*,

tragédie, dédiée à M. le Prieur Delachapelle, son frère; Autun, Blaise Simmonot, 1663, in-8°.

DENIS, (LOUISE-MIGNOT, Dame) du 18e. siècle, fut sœur de l'abbé Mignot, auteur de quelques histoires estimées, et nièce de Voltaire. Elle suivit ce dernier à Berlin, et demeura avec lui à Genève et à Ferney. Madame Denis a composé une pièce de théâtre: *la Coquette punie*, comédie en cinq actes et en vers.

DEPIERREUX, (Madame) a publié: *les Beautés de l'Histoire*, ou *Tableau des Vertus et des Vices*, dédié à la jeunesse; Paris, an 11, 1 vol. in-12.

DESCARTES, (Mademoiselle) fille d'un conseiller au parlement de Bretagne, et nièce du philosophe René Descartes, justifia par ses ouvrages les louanges qu'on donna à son savoir et à ses talens. Fléchier dit, dans l'une de ses *Lettres:* « A l'égard de Mademoiselle Descartes, son » nom, son esprit, sa vertu, la mettent à couvert de » tout oubli; et toutes les fois que je me souviens » d'avoir été en Bretagne, je songe que je l'y ai vue ». Malgré son mérite, elle vécut très-sédentaire à la campagne, dans le fond de sa province. Cependant elle eut des liaisons avec les personnes les plus célèbres de son tems. Elle fut amie de Mademoiselle de la Vigne et de Mademoiselle de Scudéry. Elle mourut à Rennes vers l'an 1706.

Ses productions ont été insérées dans différens recueils. On en trouve dans les *Vers choisis* du P. Bouhours; dans les *Poésies* de Madame la Suze.; dans le *Parnasse des Dames*, et dans l'*Histoire littéraire des Femmes Françaises.*

Parmi ces pièces, on distingue : un *Impromptu* ingénieux qu'elle fit au sujet d'une fauvette qui revenait tous les printems auprès des fenêtres de la chambre de Mademoiselle de Scudéry ; — la *Relation de la Mort de Descartes*, mêlée de prose et de vers ; — et *l'Ombre de Descartes à Mademoiselle de la Vigne.*

DESCHAMPS, voyez SERVIN.

DESCHAMPS, (JEANNE DE SAINTE-ALDEGONDE DES LANDES) naquit dans le pays de Caux en Normandie, vers le milieu du 17e. siècle. Elle prit le voile à Port-Royal-des-Champs. Dans sa retraite, elle cultiva les sciences. On a de cette Religieuse, des *Lettres* qu'elle écrivit en 1665.

DESHOULIÈRES, (ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE, Dame) naquit à Paris, vers l'an 1633 ou 1634. Ses parens ne négligèrent rien pour son éducation. Elle était fort jeune, lorsqu'elle apprit le latin, l'italien et l'espagnol. En 1651, elle épousa Guillaume de la Fon-de-Bois-Guérin, seigneur Deshoulières, gentilhomme du Poitou, estimé du grand Condé, auquel il s'attacha. Forcé de suivre ce prince en Flandre, M. Deshoulières se trouva engagé au service des ennemis de l'état. Pendant ce tems, Madame Deshoulières se retira chez ses parens, où elle fit diversion à la poésie, en faveur de la philosophie : elle étudia particulièrement celle de Gassendi. Quelque tems après, elle se rendit à Bruxelles, où résidait une cour brillante et magnifique. Madame Deshoulières y fut admise, et sa beauté, ses grâces, son esprit lui attirèrent tous les regards. Plusieurs personnes du premier rang lui adressèrent leurs hommages ; le prince de Condé

lui-même vint déposer ses lauriers à ses pieds : elle ne fut jalouse que de l'estime d'un tel amant. Ayant sollicité le paiement des appointemens de son époux, elle se rendit suspecte à la cour de Madrid. On l'arrêta au mois de février 1657, et on la conduisit, comme prisonnière d'état, à deux lieues de Bruxelles, au château de Vilvorden : on parlait même de la faire périr. M. Deshoulières, après avoir vainement représenté l'injustice de ces procédés, et ses longs services qui demandaient quelques égards, se rendit secrètement avec quelques soldats affidés à Vilvorden, s'introduisit dans le fort sous le prétexte d'un ordre du prince de Condé, délivra son épouse, et retourna en France avec elle. Le roi offrait alors une amnistie : ils en profitèrent. Les divers emplois auxquels M. Deshoulières fut nommé successivement, ne purent remédier au désordre que sa sortie de France avait mis dans ses affaires. Les deux époux furent obligés de se séparer de biens, en 1658 ; mais l'union de leurs cœurs n'en fut point altérée. Madame Deshoulières fixa sa demeure à Paris, en 1674. Elle fut en liaison avec les personnages les plus distingués de son siècle, entr'autres, avec Conrard, Pelisson, Benserade, Charpentier, Perrault, les deux Corneilles, Fléchier, Mascaron, Quinault, Ménage, la Monnoye, le comte de Bussy, les maréchaux de Vivonne et de Vauban, les ducs de la Rochefoucault, de Montausier, de Nevers, et de Saint-Aignan. Elle fut intime amie des demoiselles de la Charce. Plusieurs poètes la célébrèrent dans leurs vers ; on la surnomma la dixième Muse, la Calliope française. On mit le quatrain suivant au bas de son portrait, peint par Sophie Chéron, et gravé par Van-Schupen :

Si Corinne en beauté fut célèbre autrefois;
Si des vers de Pindare elle effaça la gloire,
Quel rang doivent tenir au temple de mémoire,
Les vers que tu vas lire, et les traits que tu vois?

Titon du Tillet l'a placée dans son *Parnasse ;* Voltaire lui a accordé le même honneur dans son *Temple du Goût;* et ailleurs il a écrit : « De toutes les Dames françaises » qui ont cultivé la poésie, Madame Deshoulières est » celle qui a le plus réussi, puisque c'est celle dont » on a retenu le plus de vers ». L'Académie des *Ricovrati* de Padoue, en 1684, et l'Académie d'Arles, en 1689, se firent une gloire de se l'associer. L'Académie française lisait souvent, dans ses séances publiques, les ouvrages de Madame Deshoulières. Louis XIV la gratifia, en 1688, d'une pension de 2000 livres. Accoutumée, dès sa jeunesse, à regarder Corneille comme inimitable, elle se déclara contre Racine : elle fit même un sonnet contre la *Phèdre* de l'Euripide français. Cette conduite rappelle le jugement que Boileau porta de *Rhadamiste,* et prouve que les personnes de mérite ne sont pas dispensées de payer leur tribut à l'humanité.

Son goût pour la poésie, et son amour pour les lettres, ne l'empêchèrent de remplir ni les soins de la plus tendre des mères, ni les devoirs d'une épouse fidelle, ni ceux d'une amie zélée et sensible. Son courage éclata dans une maladie longue et cruelle qui termina ses jours. C'est au milieu de ses souffrances, qu'elle composa ses meilleurs ouvrages. En 1682, elle fut attaquée d'un cancer au sein : elle en mourut, à Paris, le 17 février 1694.

Madame Deshoulières s'exerça dans le genre dramatique ; mais peu satisfaite de son travail, elle se dégoûta du théâtre, et revint à la poésie légère. Ses amis l'engagèrent

à faire imprimer ses ouvrages; et, cédant à leurs instances, elle fit paraître, en 1688, le premier volume de ses œuvres. Sept ans après (1695) sa fille publia un second volume, que Madame Deshoulières se proposait elle-même de donner au public, quand la mort l'enleva à la société. Ses productions furent réimprimées; Paris, Villette, 1707, 2 vol. in-12; 1724, 2 vol. in-8°.; Paris, Villette, 1732, 2 vol. in-8°.; 1747, 2 vol. in-12; Paris, 1764, 2 vol. in-12; Paris, an 8, 2 vol. in-8°.; Paris, le Marchand, an 10, 3 vol. in-18. L'édition de l'an 8 est enrichie du portrait de Madame Deshoulières, gravé par Alexandre Tardieu. On trouve dans ce recueil des *Idylles*, les meilleures que nous ayions dans notre langue; des *Réflexions morales* qui ont beaucoup de mérite et pour le fond et pour le style; des *Poésies légères*, entr'autres: des *Madrigaux*, des *Chansons*, des *Ballades*, des *Epîtres*, et des *Rondeaux*, qui annoncent beaucoup d'esprit et de délicatesse; des *Eglogues*, qui en général sont inférieures à ses *Idylles*; des *Odes*, plus faibles que ses *Eglogues*; *Genséric, roi des Vandales*, tragédie, jouée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, le 20 janvier 1680. Cette pièce eut peu de réussite, et elle ne méritait pas d'en avoir. Il est à regretter, pour la gloire de Madame Deshoulières, que toutes ses poésies aient été imprimées.

Plusieurs auteurs ont répété, d'après Fréron, que Madame Deshoulières avait pris dans les *Promenades* de Messire Antoine Coutel, son idylle intitulée: *les Moutons*; qu'elle ne fit qu'y changer quelques mots, quelques tours surannés, et qu'elle la mit en vers libres, tandis que dans Coutel elle est en grands vers rangés par quatrains. La Harpe met cette idylle dans la Couronne poëtique

et pastorale de Madame Deshoulières, et il ne parle point de Coutel. Il parut en 1752, une lettre adressée à Fréron, dans laquelle on parle ainsi de ce prétendu larcin littéraire : « L'idylle de Messire Coutel a été faite, » dites-vous, en 1640, et celle de Madame Deshoulières » en 1674. Voilà des faits que vous établissez, il s'agit » de les constater. Prétendriez-vous prouver la vérité du » premier, par la date de l'impression des *Promenades* » de votre Messire Coutel ? Il n'y aurait rien de plus » faible que votre preuve, puisque cette date elle-même » n'est pas vérifiée, et qu'il n'y a rien dans votre livre » qui puisse la notifier; le nom du libraire ne s'y trouve » point : ce livre a été donné au public sans permission ; » l'idylle des *Moutons* n'y est pas placée à son rang : » elle est déshonorée par le voisinage de plusieurs pièces » en vers latins, qui me font croire, tant ils sont mau- » vais, que votre Messire Coutel n'a jamais été l'auteur » du morceau dont il est question ; tout concourt à me » le faire penser ; la conformité parfaite du ton de cette » idylle avec celui des poésies de Madame Deshoulières ; » la variété des dates de votre livre ; celui que vous avez » vu étant de 1640, et celui que j'ai trouvé de 1649. Et » n'allez pas dire, que cette diversité de dates peut pro- » venir de la multiplicité des éditions de ce livre : s'il » avait été imprimé plusieurs fois, il ne serait pas rare » au point de ne pouvoir le trouver dans la bibliothèque » du roi, dans les autres qui sont publiques, ni chez » les libraires. Mon sentiment est donc que cette pièce » peut avoir été insérée furtivement dans les *Prome-* » *nades* de Messire Coutel, par les ennemis de Madame » Deshoulières, qui voulaient anéantir les éloges que » l'on donnait aux ouvrages de cette illustre Muse ;

» ennemis qu'elle s'était attirés, en rendant, au préju-
» dice de Racine, toute la justice qui était due au mé-
» rite du grand et incomparable Corneille. J'ignore si
» Madame Deshoulières composa en 1674 l'idylle des
» *Moutons;* j'ai cherché inutilement à m'en éclaircir;
» quoique les libraires la fixent à ce tems, elle pourrait
» avoir été composée bien avant. Enfin, n'a-t-on pas
» attribué aux Saint-Réal, aux Saint-Evremond, aux
» Chaulieu, aux Pavillon, aux Vergier, aux Des-
» préaux, aux La Fontaine, aux Rousseau, aux La
» Fare, aux Grécourt et aux Voltaire, quantité de
» pièces qui n'étaient nullement de ces auteurs? Ne
» soyons donc point surpris de voir que l'on ait prêté
» à Messire Coutel, l'idylle des *Moutons*, dont, avec
» grande confiance, je laisse toujours la possession à
» Madame Deshoulières. Le moyen que jusques à ce
» jour on n'eût pas découvert ce plagiat! Cela aurait
» été possible, si Madame Deshoulières avait enveloppé
» ses ouvrages des voiles de l'obscurité et du silence;
» mais le monde lettré sait que toutes les poésies de
» cette Dame ont été applaudies en pleine académie... ».

Quant à ceux qui soutiennent encore que Madame Deshoulières s'est servie d'une pièce qui appartenait à Coutel, il faut leur rappeler qu'elle a suivi l'exemple donné par Molière, trois ans auparavant. Il avait transporté dans les *Fourberies de Scapin*, deux scènes plaisantes du *Pédant joué*, de son ami Cyrano de Bergerac. Cette comédie fournit, six ans auparavant (1665), au même auteur le dénouement de *l'Amour médecin. Je prends mon bien où je le trouve*, disait Molière; et il appelait son bien tout ce qui appartenait à la bonne comédie. Madame Deshoulières ne pouvait-elle pas en dire

autant à l'égard de l'idylle? D'ailleurs peut-on reprocher au génie d'avoir changé le cuivre en or? Marmontel a écrit (*Elém. de Littér.*) : « Si celui qui a eu quelque » pensée heureuse et nouvelle, n'a pas su la rendre, ou » l'a laissée ensevelie dans un ouvrage obscur et mé- » prisé; c'est un bien perdu, enfoui..... Celui qui sait » la mettre en œuvre, ne fait tort à personne : l'in- » venteur mal-adroit n'était pas digne de l'avoir trou- » vée..... Quiconque met dans son vrai jour, soit par » l'expression, soit par l'à-propos, une pensée qui n'est » pas à lui, mais qui sans lui serait perdue, se la rend » propre en lui donnant un nouvel être; car l'oubli » ressemble au néant... Les auteurs doivent subir la » peine de leur mal-adresse et de leur incapacité, quand » ils n'ont pas su tirer avantage de la rencontre heureuse » d'un beau sujet ou d'une belle pensée. Ce sont eux » qui l'ont dérobée à celui qui aurait dû l'avoir, puisque » c'est lui qui sait la rendre; et je suis bien sûr que » le public, qui n'aime qu'à jouir, pensera comme moi.

» Pourquoi donc les pédans, les demi-beaux-esprits et » les malins critiques sont-ils plus scrupuleux et plus » sévères? Le voici : les pédans ont la vanité de faire » montre d'érudition, en découvrant un larcin littéraire; » les petits esprits, en reprochant ce larcin, ont le » plaisir de croire humilier les grands; et les critiques » dont je parle, suivent le malheureux instinct que leur » a donné la nature, celui de verser leur venin ». Cette citation n'a pas été faite pour autoriser les plagiaires; mais seulement pour démontrer qu'il n'appartient qu'aux génies du premier ordre de tirer des perles du fumier d'Ennius : Madame Deshoulières, dans son genre, était un de ces génies.

DESHOULIÈRES,

DESHOULIÈRES, (ANTOINETTE-THÉRÈSE DE LA FON-DE-BOIS-GUÉRIN) fille de la précédente, naquit à Paris en 1662. Élevée, pour ainsi dire, au sein même de la poésie, elle hérita en partie du talent de sa mère. L'Académie de Padoue la reçut parmi ses membres, le 9 février 1699. Cette société jugea que personne n'était plus digne de remplacer Madame Deshoulières. L'Académie d'Arles lui fit le même honneur. Douée d'un excellent caractère, elle ne fut pourtant point heureuse. Sa fortune se borna, à peu de chose près, à quelques pensions que Louis XIV lui donna en différens tems. Un amant chéri, M. Caze, qu'elle croyait épouser, fut tué au service en 1692. Elle avait chanté ses amours, et ses vers ne furent plus que l'expression de sa douleur. Quelques années après, on voulut la marier avec M. d'Audiffret, gentilhomme provençal. Leur union fut arrêtée, mais elle n'eut point lieu. Elle eut des amis illustres, et fut en relation avec les gens de lettres les plus distingués, entr'autres, l'abbé de Vertot, Fléchier, Mascaron et la Monnoye. La même maladie qui avait fait périr sa mère, l'attaqua de bonne heure et la conduisit au tombeau, après vingt ans de souffrances et de douleurs, le 8 août 1718.

On lui doit des poésies qu'elle inséra dans le second volume des ouvrages de Madame Deshoulières, et qu'on a conservées dans toutes les éditions postérieures. La préface qu'elle mit au commencement du second volume, est un monument qui rappelle celui que la piété filiale éleva, par les mains de Cécile Dupuis, à la tête des *Œuvres de Modeste Dupuis*, sa mère. Le premier pas de Mademoiselle Deshoulières, dans la carrière poétique, fut couronné du succès le plus brillant : elle remporta, en 1687, le prix à l'Académie française. Le sujet était :

Le soin que le roi prend de l'éducation de sa noblesse dans ses places et dans Saint-Cyr. Fontenelle avait concouru. Ses autres poésies, sans être dépourvues de mérite, sont inférieures à celles de Madame Deshoulières. Elle entreprit un opéra de *Callirhoé;* mais ayant appris que M. Roi travaillait sur le même sujet, elle l'abandonna.

DESJARDINS, (DAUPHINE DU JARDIN, ou) native de Provence, vécut dans le 16e. siècle. Elle a composé des poésies françaises, entr'autres quelques *Sonnets*, imprimés dans les *Œuvres de Joachim du Bellai.*

DESJARDINS, (MARIE-CATHERINE-HORTENSE DESJARDINS, d'abord Dame de Villedieu, ensuite Dame de la Chatte, et enfin Dame) naquit à Alençon vers 1640. Il est à regretter qu'elle doive à ses aventures et à ses galanteries une partie de sa célébrité. A l'âge de vingt ans elle fut habiter Paris. Ayant présenté quelques jolis vers à la duchesse de Rohan, elle eut la protection de cette princesse. Parmi les soupirans qui s'attachèrent à ses pas, elle distingua Villedieu, capitaine d'infanterie. Ce jeune-homme étant marié, ne put être son époux, mais il fut son amant. C'est alors qu'elle prit le nom de Madame de Villedieu. Après la mort de M. de Villedieu, elle entra dans une maison religieuse, d'où elle fut congédiée, dès que ses aventures furent connues. Retirée chez sa belle-sœur, Madame de Saint-Romain, elle fit la connaissance du marquis de la Chatte, dont la femme était en province: elle l'épousa secrètement. Devenue veuve, elle se remaria à l'un de ses cousins nommé Desjardins, qui consentit à lui laisser reprendre le nom de Villedieu. Après avoir passé encore quelques années dans la société, elle se retira dans

un petit village à Clinchemare, où elle mourut en octobre 1683. On voit dans ses *Œuvres* que Louis XIV lui accorda une ordonnance de 1500 liv. Elle fut de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue.

Ses ouvrages en vers et en prose 'ont été recueillis en 1702, 10 vol. in-12; 1721, 12 vol. in-12. Quelques auteurs prétendent que les deux derniers volumes ne lui appartiennent pas. Comme personne ne les réclame, il n'y a peut-être pas d'inconvénient à les lui laisser. Ses *Œuvres* contiennent: *Manlius*, tragi-comédie, jouée avec succès en 1662, par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dédiée à Mademoiselle, Paris, Gabriel Quinet, 1662, in-12. — *Nitetis*, tragédie, mise sur la scène le 27 avril 1663, dédiée au duc de Saint-Aignan; Paris, Gabriel Quinet, 1664, in-12. Il y a une autre pièce de ce nom, donnée par Danchet en 1723. — *Le Favori*, tragi-comédie, représentée à Versailles le 14 janvier 1665, et à Paris en juin 1665, Paris, Gabriel Quinet, 1665, in-12. — *Les Désordres de l'amour; le Portrait des faiblesses humaines; Fables*, ou *Histoires allégoriques*, dédiées au roi; *Nouveau Recueil de Pièces galantes*; *Cléonice*, ou *le Roman galant*, à Madame la duchesse de Nemours; *Œuvres mêlées; Carmante; Alcidamie; les Galanteries Grenadines; les Amours des Grands Hommes; Lisandre*, nouvelle dédiée à Mademoiselle; *les Mémoires du Sérail; les Nouvelles Africaines; les Mémoires de la vie de Henriette-Silvie de Molière; Annales galantes de Grèce; les Exilés; les Annales galantes; le Journal amoureux; le Prince de Condé; Mademoiselle d'Alençon*, ouvrage attribué par les uns à Madame Villedieu, et par les autres à Madame Murat; *Mademoiselle de Tournon; Astérie*, ou *Tamerlan*, nouvelle historique; *l'Illustre Parisienne*, nouvelle. Elle consacra sa plume

8..

à célébrer l'amour. Son style est vif et léger, ses images sont animées, et elle a fait perdre, dit Voltaire, le goût des longs romans. On désirerait qu'elle eût jeté un voile plus épais sur certaines peintures, et on lui reproche d'avoir pris pour ses héros des hommes illustres de l'antiquité, qu'elle a dépouillés du caractère que leur donne l'histoire. Ses vers sont très-inférieurs à sa prose; cependant quelques auteurs ont fait l'éloge de ses *Élégies*.

DESPRÉS DE VALMONT, (Madame) a composé: *Épître à Bonaparte*; 1799, in-8°.

DESPREZ, (Mademoiselle) vivait vers l'an 1300. Elle est connue par des poésies, dont la plupart sont fort ingénieuses. Ses *Jeux partis d'amour*, ou *Questions galantes*, ont le mérite d'être piquans sans indécence.

DESROCHES, voyez LAVILLÉE.

DESROCHES, (CATHERINE FRADONNET) fille de Magdeleine Neveu et de M. Desroches, naquit à Poitiers. Les soins que sa mère prit de son éducation ne furent point inutiles, et les vœux qu'elle forma pour son immortalité ne furent point trompés. Mademoiselle Desroches eut l'avantage d'être dans son tems un des esprits les plus délicats de sa province, et peut-être de la France. Elle connaissait le latin et le grec. Aux grâces de la figure, elle réunissait les qualités du cœur, et méritait qu'on lui appliquât l'un de ses vers:

Elle est plus belle aussi d'autant qu'elle est plus sage.

Cependant elle ne fut point à l'abri des traits de la calomnie, pour avoir composé des vers sous les noms de *Charite*

et de *Sincéro*. Elle avait écrit, dans l'*Épître à sa Mère*, qu'elle ne connaissait ces deux personnages *que par imagination*, et qu'elle avait *voulu former un parfait amoureux*, comme quelques auteurs avaient représenté un roi parfait, un parfait orateur et un parfait courtisan. Mais l'envie tient-elle compte des meilleures raisons? Elle trouve trop de plaisir à troubler le repos des autres :

Car le repos d'autrui fait son propre malheur,

a dit ingénieusement Mademoiselle Desroches. Plusieurs écrivains lui dédièrent leurs ouvrages. Scévole de Sainte-Marthe lui a donné une place distinguée dans son Recueil d'éloges latins. Le père Hilarion de Coste l'a mise dans ses *Éloges des femmes illustres ;* Mornac, dans ses *Feriæ forenses*, en parle comme de l'un des plus grands génies connus alors. Il la compare à Sapho et à Sulpicie. Pierre l'Anglois de Belestat, dans ses *Hyéroglyphes*, lui adressa, ainsi qu'à sa mère, le tableau deuxième, qui est celui du *Phénix*. La piété filiale l'empêcha de faire un choix parmi les amans qui briguèrent sa main. Elle désirait de ne pas survivre à sa mère : ses souhaits furent exaucés ; elles moururent l'une et l'autre le même jour et de la même maladie.

On trouve ses ouvrages dans les différentes éditions indiquées à l'article de Madame de Lavillée : édition de 1579, *Dialogue de vieillesse et de jeunesse*, semé de traits ingénieux ; *Dialogue de vertu et fortune ; Dialogue de la main, du pied et de la bouche ; Dialogue de la pauvreté et la faim ; Dialogue d'amour, de beauté et de Physis ; Dialogue de Sincéro et de Charite ; Sonnets et Chansons de Sincéro à Charite ; Sonnets et Chansons de Charite à Sincéro ; Réponse au dernier Sonnet de Charite ; la Rose*, pièce d'un style gracieux ; *Stances pour une Mascarade d'Amazones ;*

Chansons des Amazones ; à sa Quenouille ; à ses Écrits ; elle les compare à *Biton* et *Cléobis*, qui traînèrent au temple d'Apollon le char de celle qui leur donna le jour ; *de la Musique ; Hymne de l'eau*, à la reine, mère du roi ; *Imitation de la mère de Salomon ; la Femme forte, décrite par Salomon,* pièce adressée à sa mère ; *l'Agnodice ; Antithèse du somme et de la mort ; Épitaphes de Médée, Clytemnestre, Lucrèce, Niobe ; Tobie,* tragi-comédie en un acte, avec des chœurs ; *Stances au roi, sur son retour de Pologne.* A la suite de ces stances, on en lit deux traductions, l'une en vers grecs, par *Joseph Scaliger,* et l'autre en vers latins, par *Sainte-Marthe.* Édition de 1583, *Épître à sa mère, en faveur des femmes qui s'adonnent à l'étude ; les Vers dorés de Pythagore ; les Énigmes du même auteur ; Quatrains ; Cantique de l'heureuse Vierge, mère de Dieu ; Second Cantique ; Épître à sa mère sur sa bergerie ; Bergerie ; Épitaphes ; Chansons ; deux Dialogues en prose,* le premier de *Placide* et *Sévère,* le second d'*Iris* et *Pasithée ; les Fleurs ; Réponses ; Sonnets ; la Puce.* Parmi les Œuvres de Mademoiselle Desroches, on voit encore *deux Dialogues, sur les avantages que les femmes peuvent retirer de l'étude ; le Ravissement de Proserpine,* poëme en trois chants, traduit de Claudien. Les lettres de sa composition, publiées avec celles de sa mère, sont au nombre de 70. On y distingue particulièrement la 1ere., la 39e., la 69e., et la 70e. Il parut sous son nom : *Panthée,* tragédie prise de Xénophon, dédiée à l'évêque de Coutances, mise en ordre par Caie Jules Guersans ; Poitiers, les Bouchets, 1571, in-4°. Quelques auteurs attribuent cette pièce à Guersans, quoiqu'il ait protesté *que cet Œuvre n'étoit jamais sorti de son esprit ; mais d'un Jupiter du cerveau duquel la Pallas de notre France l'avoit fait naître.*

DIE, (la comtesse DE) épouse de Guillaume de Poitiers, vécut dans le 12e. siècle. Elle aima un troubadour, nommé *Rambaud d'Orange*. Poëte elle-même et femme galante, elle chanta ses amours et l'infidélité de Rambaud. Ses chansons offrent du naturel et du sentiment; elles sont quelquefois licencieuses, et très-propres à dissiper les préjugés trop favorables aux mœurs antiques. C'est bien le cas de dire avec Fontenelle : *Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchans. Leurs dehors changent, mais le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur.*

DIONIS, (Mademoiselle) a composé, à l'âge de dix-huit ans : *l'Origine des Grâces*, poëme en 5 chants, Paris, 1777, in-8°. Quoique cette production soit en prose, elle est écrite avec la mollesse et l'éléganee des vers. D'après sa couleur poétique, on serait tenté de croire que Mademoiselle Dionis a fait passer dans notre langue un ouvrage inédit du chantre de Théos. « Mademoiselle, lui écrivait » Voltaire, vous ayez éu la bonté de m'envoyer un livre » qui contient, à ce que je présume, l'origine de votre » maison. Mais en ajoutant à ce bienfait la bonté de » m'écrire, vous ne m'avez point instruit de votre de- » meure. Je n'ai pu même, après avoir lu votre origine, » avec tant de plaisir, trouver le nom du libraire qui la » débite. Ainsi il m'a été impossible d'avoir un moyen de » vous écrire et de vous remercier. M. de la Harpe, qui » se connaît en grâces et en style, vient de me dire qu'il » était assez heureux pour vous connaître, et qu'il se » chargeait de mettre à vos pieds la reconnaissance de » votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

L'ouvrage de Mademoiselle Dionis est accompagné de

différens morceaux en prose. On pourrait regarder les uns comme des odes anacréontiques; et les autres, comme des idylles que Gessner ne désavouerait pas. Ils sont tous caractérisés par la délicatesse des expressions et par la fraîcheur du coloris. La peinture et la gravure se sont réunies pour embellir ce charmant Recueil. Il est orné de six estampes, dessinées par Cochin, et gravées par Saint-Aubin, Simonet, Née, Masquelier, de Launay et Aliamet. L'idée de la première gravure est aussi juste qu'elle est ingénieuse : Mademoiselle Dionis est représentée jouant de la lyre sur le Parnasse; l'Amour est près d'elle; les Muses sont en groupe du côté opposé; Apollon et Vénus sont placés au-dessus des Muses, et les Grâces au-dessus de l'Amour : deux de ces dernières posent une guirlande de roses sur la tête de Mademoiselle Dionis, tandis que la troisième avance la main pour la couronner. Toutes ces divinités paraissent l'inspirer, et toutes semblent prêter une oreille attentive à ses chants.

DODANE, vécut dans le 9e. siècle. Elle épousa Bernard, duc de Septimanie ou de Gothie. Ses vertus et ses talens la rendirent illustre. Elle composa pour ses enfans un *Manuel d'éducation*, ou *Recueil d'avis d'une mère à ses fils*, divisé en soixante-trois chapitres. Cet ouvrage, achevé au mois de février 842, est écrit en latin. On y trouve d'excellentes leçons de morale. Longchamps prétend que Madame Lambert a puisé dans ce monument inconnu à la plupart des gens de lettres. Dodane mourut à Uzès.

DOËTE, de Troies en Champagne, vivait vers l'an 1260. Renommée pour sa beauté et pour ses talens, elle exerça la profession de Jongleur, et chanta avec beaucoup de goût les vers de sa composition.

DORIEUX, (Madame) religieuse, vécut dans le 17e. siècle. On a d'elle des *Réflexions sur les Sept Pseaumes*, vulgairement appelés *de la Pénitence*.

DORQUIER, (Madame) vécut dans le 17e. siècle. Plusieurs pièces de sa composition, imprimées dans le *Triomphe de l'Églantine*, par Dader, ont fait connaître son nom et ses talens pour la poésie.

DOURLENS, (Madame HOULIER) du 17e. siècle, tient une place distinguée dans la *Pandore* de Vertron. Elle consacra sa Muse à célébrer la Famille Royale. Dans un *Éloge* en vers, sur les premières conquêtes du Dauphin, elle dit :

Il attaque un pays, aussi-tôt il le prend.
Que de vigueur, que de courage!
Pour louer ce coup éclatant,
Chacun veut faire un long ouvrage.
Pour moi je dirai simplement,
Il est le fils de Louis le Grand:
Qu'un autre en dise davantage.

DOURLENS, (Mademoiselle DE CHANCE) fille de la précédente, fit connaître son talent pour la poésie, par des *Sonnets*, des *Rondeaux* et des *Bouts rimés*. Parmi ses autres *Pièces fugitives*, on distingue des *Vers en l'honneur du duc de Saint-Aignan*; et une *Requête du Secrétaire des Dames, présentée à Messieurs de l'Académie royale d'Arles*.

DOURXIGNÉ, (Mademoiselle LE GEAI) de Rouen, a donné : *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, trad. de l'anglais, retouchée par M. Turpin, 1769, in-12.

DOYNT, (MARGUERITE) née à Lyon vers le milieu du 13e. siècle, entra fort jeune dans l'ordre de Saint Bruno, et fut prieure du monastère de Poletin, près de Lyon. Elle termina sa carrière le 9 février 1310.

Ses écrits, dit l'abbé Pernetti, respirent la plus haute spiritualité; il y a encore un manuscrit d'elle dans les archives de la Chartreuse de Lyon.

DREUILLET, (ELISABETH DE MONTLAUR, Dame) née à Toulouse en 1656, s'adonna de bonne heure à l'étude des Belles-Lettres. Sa maison fut le rendez-vous des personnes les plus distinguées. Elle dut cet avantage à sa beauté et à son mérite. Après avoir perdu son époux, qui était président aux Requêtes du Parlement de Toulouse, elle alla demeurer à Paris, où les meilleures sociétés la recherchèrent. Madame la duchesse du Maine, pour la fixer auprès d'elle, lui donna un appartement dans son hôtel à Paris, et un autre dans son château de Sceaux. Madame Dreuillet conserva jusqu'à la fin de sa vie la vivacité et l'enjouement de son esprit. Elle mourut à Sceaux en juillet 1730.

Madame Dreuillet a écrit en vers et en prose. Quelques-uns de ses ouvrages ont été insérés dans différens recueils; mais la plupart n'ont point été imprimés. Ceux que l'on connaît, font regretter que les autres n'aient point été publiés.

DRULHET, se distingua par ses talens et ses ouvrages. Elle était de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. On trouve ses productions dans les recueils de cette société.

DUBOCCAGE, (MARIE-ANNE LEPAGE, Dame) née à Rouen le 22 novembre 1710, fut élevée à Paris, au couvent de l'Assomption. Cette femme célèbre rappelle, pour les connaissances et pour la longévité, la Muse d'Utrecht, M.lle Schurmann. La renommée a gravé son nom au temple de Mémoire, à côté des Milton, des Camoëns, des Gessner, des Dupaty et des Saint-Aulaire. Les Académies de Rouen, de Lyon, de Bologne, de Padoue, de Cortone, de Florence et de Rome, s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs membres. L'Athénée des Arts de Paris, et l'Athénée de Lyon l'associèrent à leurs travaux. Plusieurs poëtes et savans de l'un et de l'autre sexe, étrangers et français, l'ont célébrée dans leurs vers; entr'autres, Voltaire, la duchesse d'Arce, Maty, Barthe, Madame de Beauharnais et Fontenelle. Ce dernier avait cent ans moins deux mois, quand il fit, pour le portrait de Madame Duboccage, les vers suivans :

Autour de ce portrait couronné par la gloire,
Je vois voltiger les amours;
Et le temple de Gnide, et celui de Mémoire,
Se le disputeront toujours.

Dans la séance qui eut lieu pour sa réception à l'Académie des Arcades de Rome, on lut tant de morceaux à sa louange, qu'il y en eut assez pour former un volume. L'Académie le fit imprimer. Doriclea fut le nom qu'elle prit, lors de son admission dans cette assemblée. Cette société littéraire dut à M. Pougens, l'un de ses membres, la conservation fidelle des traits de Madame Duboccage, dans le portrait de cette Muse. Ce tableau avait éprouvé quelque dommage pendant la route : M. Pougens le restaura. Le conservateur du Musée de Londres demanda

la permission à Madame Duboccage, de mettre son buste dans l'immortel sanctuaire confié à ses soins. Par-tout la gloire s'empressa de couronner son génie, et le bonheur lui sourit dans son domestique; elle le trouva particulièrement dans la société de son époux. Au talent de cultiver les lettres, l'un et l'autre joignait une grande conformité de caractère; Paris était leur séjour ordinaire; et l'étude, leur occupation principale. Son buste fut couronné, le 30 germinal an 4, dans la séance publique du Lycée des Arts de Paris. On lisait au bas de ce buste, des vers composés par le fondateur de cette réunion de savans et d'artistes. Les voici :

Cent ans d'aussi belle existence
Sont un tribut bien mérité;
Ce n'est qu'une bien faible avance
Que le ciel lui devait sur l'immortalité.

Dans cette même séance, son éloge fut prononcé par Demoustier. Elle a dit avec raison :

Que je suis heureusement née!

car, de son vivant, elle a joui de son immortalité. On place au rang de ses amis, Clairaut, qui voyait en elle une seconde du Chastelet; Fontenelle, qui l'appelait toujours sa fille, et qui passa les trente dernières années de sa vie auprès d'elle; et Mairan, qui, enchanté de l'égalité de son caractère, autant que de la justesse de son esprit, lui disait souvent : « Vous êtes comme une » montre bien réglée, qui marche sans qu'on aper» çoive son mouvement ». On distingue aussi, parmi les savans et les gens de lettres qui successivement se rassemblèrent chez elle : Gentil-Bernard, Marivaux, Moncrif, Barthe, Helvétius, la Curne de Sainte-Palaye,

Burigny, Condillac, Foncemagne, Marmontel, Thomas, Bréquigny, Rabaut de Saint-Etienne, Dussaulx, Bailly, Condorcet, l'abbé Barthelemy, Pougens, la Porte Dutheil, l'abbé Cambacérès, Anquetil du Perron, Lalande, etc. Ses talens lui méritèrent du gouvernement une pension de 1800 livres. Elle mourut à Paris, au mois de thermidor an 10. Dans ses derniers momens, elle souriait encore à ses amis et aux soins que lui donnait son neveu, M. Duperron, qui pour elle fut le fils le plus tendre. Elle conserva, jusqu'à la fin de sa vie, l'amabilité de son caractère et les grâces de son esprit. Il semblait que son génie se ranimât à la vue des bustes de Pope, de Dryden, de Shakeaspear, de Voltaire et de Fontenelle, présens de l'estime et de l'amitié, dont elle avait orné son appartement. Madame de Beauharnais, à qui elle était très-attachée, a célébré son mérite dans un écrit intitulé : *A la mémoire de Madame Duboccage.*

Si l'on en juge par la date de la première production que fit paraître Madame Duboccage, elle commença à s'adonner décidément à l'étude, dans un âge où il est nécessaire de remplacer la beauté qui s'échappe, par le charme et les grâces de l'esprit. Elle débuta dans la littérature par un poème qui remporta le premier prix qui ait été décerné par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. On l'imprima dans *le Mercure* en septembre 1746. Il avait pour devise la lettre O, regardée par les Anciens comme l'emblême de l'éternité. Le sujet fut proposé en 1745, de la manière suivante : *Fondation du Prix alternatif entre les Belles-Lettres et les Sciences, par M. le duc de Luxembourg, gouverneur de la province de Normandie, et protecteur de l'Académie.* — *Le Paradis terrestre*, poëme en six chants, imité de Milton,

et dédié à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen; Amsterdam, 1748, in-8°; traduit en vers italiens par Gasparo Gozzi; Venise, 1758. — *Le Temple de la Renommée*, poëme traduit de Pope, en vers français; Londres, 1749, in-8°. — *Les Amazones*, tragédie en cinq actes, jouée, pour la première fois, le 24 juillet 1749; imprimée la même année, in-8°. Elle eut onze représentations. L'auteur a soutenu dans cette pièce la réputation qu'il s'était acquise. La comtesse Gozzi, habitante de Venise, voulut participer, ainsi que son époux, à la gloire d'enrichir la langue de Pétrarque, des ouvrages de Madame Duboccage: elle traduisit en vers italiens la tragédie des *Amazones*, et la fit imprimer. — *L'Opera*, ode; 1750, in-12. — *La Colombiade*, ou *la Foi portée au Nouveau-Monde*, poëme en dix chants, dédié à Benoît XIV; 1756, in-8°.; trad. en vers espagnols par le comte Maldonado; trad. en prose allemande; Glogaw, 1762; trad. en vers italiens; Milan, Joseph Marelli, 1771, in-8°. Cette dernière traduction fut faite pendant le voyage de Madame Duboccage en Italie, par onze académiciens *Trasformati* de Milan. Environ deux ans après qu'elle eut donné la *Colombiade*, un poète italien, Quirini, fit paraître un poëme en dix chants, composé en dix ans, et dont Colomb était le héros. Gambara et quelques autres littérateurs latins, avaient traité le même sujet avant Madame Duboccage; mais, en France, elle est la première qui ait embouché la trompette héroïque, en faveur de l'immortel Génois qui a fait la découverte du Nouveau-Monde. — *Conjuration de Walstein*, traduite du français en italien; 1759. Pendant son séjour à Rome, Madame Duboccage fit cette traduction, pour s'exercer dans la

langue du pays. Sitôt après son départ, le secrétaire du cardinal Passionei s'empressa de la faire imprimer. — *Oraison funèbre du prince Eugène de Savoie*, traduite de l'italien, du cardinal Passionei, 1759, in-12. — *Stances sur l'Immaculée Conception de la Vierge*, couronnées à Rouen, en 1768, imprimées la même année, in-8°.; trad. en vers latins par M. Guyot. — *La Mort d'Abel*, poëme en cinq chants, traduit de Gessner, en vers français. — *Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie*, adressées à sa sœur Madame Duperron. On les a traduites en anglais, 1770. Cet ouvrage, qui est à-la-fois utile et curieux, renferme en partie les annales de sa gloire. En 1764, Voltaire lui écrivit au sujet de ces *Lettres sur l'Italie*: « Elles sont supérieures à celles de Madame de Mon» tague. Je connais Constantinople par elle, et Rome » par vous ; et, grace à votre style, je donne la pré» férence à Rome ». C'est au retour de son voyage d'Italie, qu'elle fut reçue aux Délices par le Virgile de Ferney. Ce poète lui dit qu'il manquait quelque chose à sa coiffure : il y plaça une couronne de laurier. — Différentes *Pièces fugitives*, qui décèlent un talent aimable. Ses Œuvres ont eu plusieurs éditions ; 1749, in-8°. ; Lyon, 1762, 3 vol. in-8°. ; 1764, 3 vol. in-12 ; Lyon, 1770, 3 vol. in-12.

DUCOS, (Madame) a composé : *Marie de Sinclair*; Paris, an 6, 1 vol. in-12. Le plan de cette production est simple, et pourtant on la lit avec intérêt, avec trop d'intérêt peut-être ; car on sait que, dans la lecture d'un roman tendre et passionné, ce ne sont pas les maximes qu'il renferme qui font le plus d'impression sur l'esprit. Le langage de l'amour y est touchant, et sa peinture

attendrissante. Cependant, on y trouve des réflexions très-sages. Il est écrit, comme il est conçu, sans recherche et sans affectation; seulement on désirerait de ne point y rencontrer quelques phrases qui ont peu de clarté, et qui, par-là même, sont embarrassées; mais où trouver un ouvrage parfait?

DUDEFFAND, (Madame) mourut, dans le 18e. siècle, à 84 ans. Sa maison était le rendez-vous des littérateurs les plus distingués. Elle a fait beaucoup de bruit dans le monde littéraire; cependant ses écrits ne répondent point à sa réputation. On lui doit quelques poésies, où l'on remarque de la facilité, mais rarement de l'énergie. Voltaire lui adressa des vers très-flatteurs; d'Alembert l'a louée sur son style épistolaire. Dans les *Œuvres posthumes* de ce dernier, on trouve une des lettres de Madame Dudeffand.

DUFOUR, (MARIE-ARMANDE-JEANNE GACON, d'abord Dame D'HUMIÈRE, et ensuite Dame) née à Paris en décembre 1753, est auteur des ouvrages suivans: *le Préjugé vaincu,* ou *Lettres de Madame la comtesse de.... et de Madame de.... réfugiée en Angleterre;* Paris, Royez, 1787, 2 vol. in-12. Madame Dufour a fait ce roman en société avec M. d'Ay...... Le sujet offre beaucoup d'intérêt. — *L'Homme errant, fixé par la raison;* Paris, Royez, 1787, 2 vol. in-12. Elle a composé cette production en société avec un officier français. — *Les Dangers de la Coquetterie;* Paris, Buisson, 1787, 2 vol. in-12; 2e. édition, 1788. — *Georgeana,* Paris, Petit, an 6, 2 vol. in-12. — *La Femme Grenadier;* Paris, Ouvrier, an 9, 1 vol. in-12. On a traduit cet ouvrage en italien.

— *Contre*

— *Contre le projet de Loi de S*** M***., portant défense d'apprendre à lire aux Femmes;* Paris, Ouvrier, an 9, 1 vol. in-8°. Cette réfutation honore le cœur et l'esprit de Madame Dufour. — *Mélicerte et Zirphile;* Paris, Ouvrier, an 10, 2 vol. in-12. — *Le Voyage de plusieurs Emigrés, et leur Retour en France,* Paris, Prieur, an 10, 2 vol. in-12. Les deux vers suivans, de Sylvain Maréchal, caractérisent les ouvrages de Madame Dufour:

. . . Elle instruit en amusant,
Dans des récits pleins de décence.

Madame Dufour a inséré dans la Bibliothèque physico-économique, des *Mémoires sur l'Economie rurale et domestique.*

DUFRESNOY ou DUFRESMOY, (Mademoiselle) vécut dans le 17ᵉ. siècle. Elle prit le voile dans la congrégation des Filles de la Croix à Paris. Lorsqu'elle se fit religieuse, on lui adressa ces vers:

Que cette Vestale a d'appas!
Heureux celui qu'elle aime!
Son bandeau ne lui messied pas;
Il semble un diadème:
Mais s'il était deux doigts plus bas,
Ce serait l'Amour même.

L'étude des lettres occupa ses loisirs. Elle n'avait point encore embrassé la vie monastique, lorsqu'elle composa des *Stances* sur l'honneur fait par Louis XIV à l'Académie Française, en acceptant la qualité de son Protecteur, et la logeant au Louvre. Elle dit, en parlant de Louis XIV:

Comme Hercule il combat les monstres de la terre;
Leur fureur devant lui demeure sans effet;
Et si par ses fameux oracles,
Le premier Apollon prédisait les miracles,
Celui de notre tems les fait.

Le mérite de cette pièce fait regretter que Mademoiselle Dufresnoy n'en ait point publié d'autres. On la trouve dans le Recueil de l'Académie Française pour l'année 1691.

DUFRESNOY, (Madame) est auteur de plusieurs poésies, insérées dans différens recueils. L'une de ces pièces, intitulée : *le second Amour*, ou *Une Veuve Milanaise à un Français*, a obtenu, en l'an 6, l'*accessit* au Lycée des Etrangers de Paris. Ses ouvrages sont pleins de verve et de sensibilité. On lui doit encore : *Courier lyrique et amusant*, ou *Passe-tems des Toilettes*, 1786; 2e. édition, 1787, in-8o. — *Sancta Maria*, ou *la Grossesse mystérieuse*, trad. de l'anglais de Fox ; Paris, an 9, 2 vol. in-12. — *Le jeune Héritier*, ou *les Appartemens défendus*, conte traduit de l'anglais; 1800, 2 vol. in-12. — *Zilia*, roman pastoral. — Elle a composé plusieurs *Pièces*, qui ont été reçues, à Paris, au Théâtre du Vaudeville et à celui de Feydeau.

DUGOGE DE POMMEREUIL, (Madame) est auteur d'un ouvrage *sur la Botanique*.

DUHAMEL, (Mademoiselle) fille d'un célèbre avocat au Parlement de Paris, vécut dans le 17e. siècle. Elle cultiva avec succès les langues savantes, et elle n'étudia pas avec moins d'avantage la Philosophie de Descartes.

L'abbé Bosquillon composa des vers en son honneur ; Ménage, dans ses Œuvres mêlées et italiennes, l'a placée parmi les femmes illustres. Elle est auteur de plusieurs productions en prose, parmi lesquelles on cite particulièrement celle qui a pour titre : *la Métamorphose d'Acanthe en oranger.*

DUHAMEL, (Mademoiselle) du 18e siècle, a donné en 1763, *Agnès*, divertissement en un acte, mêlé d'ariettes.

DUJARDIN, (SUSANNE HABERT, Dame) parisienne, de la famille des Habert, qui, au 16e. siècle, se fit un nom dans la littérature. Peu de personnes ont réuni autant de beauté, d'esprit et de vertu que Madame Dujardin. La Croix du Maine assure qu'elle avait le don de bien parler et de bien écrire. Les langues latine, italienne, espagnole, grecque et hébraïque lui étaient familières ; les mathématiques, la philosophie et la théologie, n'eurent pour elle rien d'impénétrable. Devenue veuve à l'âge de 24 ans, en 1585, elle consacra le reste de sa vie à l'étude. L'amour de la solitude l'engagea à se retirer chez les Bénédictines de la Ville-l'Evêque près de Paris. Elle y mourut en 1633, après y avoir vécu près de 20 ans.

Madame Dujardin a composé : *Œuvres poétiques ;* Paris, Abel Langelier, 1582, 1 vol. in-12.

DUMÉE, (JEANNE) naquit à Paris, vers le milieu du 17e. siècle. Mariée fort jeune, elle perdit, à l'âge de 17 ans, son époux qui fut tué, en Allemagne, à la tête d'une compagnie qu'il commandait. Alors elle se livra entièrement à l'étude, et publia : *Entretiens de Copernic,*

touchant la Mobilité de la Terre; Paris, 1680, 1 vol. in-4°. Elle y explique avec netteté les trois mouvemens qu'on donne à la Terre. Les raisons qui établissent, ou qui combattent le système de Copernic, sont exposées dans ces *Entretiens* avec impartialité. Cet ouvrage fut applaudi des savans.

DUMONT, (LUTEL, Dame) née à Paris dans le 18e. siècle, joignit aux charmes de la figure, les qualités de l'esprit et du cœur. Les arts et les lettres firent ses délices. Elle cultiva la musique avec succès. On lui doit un *Recueil de Pièces diverses* en vers et en prose, parmi lesquelles on remarque des *Odes* traduites d'Horace, des *Fables* et des *Chansons.*

DUNOYER, (ANNE-MARGUERITE PETIT, Dame) née à Nismes, vers l'an 1663, fut élevée dans le protestantisme. Elle se retira en Suisse et en Angleterre, pour éviter les persécutions qu'on exerça contre les partisans de cette secte. Rentrée en France, elle fit abjuration, et donna sa main à M. Dunoyer. La désunion s'étant mise entre ces deux époux, Madame Dunoyer passa en Hollande, avec ses deux filles, pour professer librement la religion qu'elle avait quittée. Quelque tems après, elle fut en Angleterre. Sa vie et ses écrits annoncent une personne dont le caractère était bizarre. Elle mourut en 1720.

On lui doit : *Lettres historiques d'une Dame de Paris à une Dame de province,* 5 vol. in-12 ; 2e. édition, augmentée de ses *Mémoires,* Amsterdam, 1732, 6 vol. in-12 ; 3e. édition, où l'on trouve réunis ses *Lettres,* ses *Mémoires* et les *Mémoires* de M. Dunoyer ; Londres, 1741, 6 vol.

in-12. Il en a paru plusieurs éditions en 9 vol. in-12; la dernière est en 12 vol. in-18; Paris, Morin. Non-seulement les *Mémoires* de Madame Dunoyer ont été imprimés avec ses *Lettres;* mais ils l'ont encore été séparément en 1 vol. in-12. Ses *Lettres* sont semées d'anecdotes curieuses, dont la plupart, selon plusieurs auteurs, sont fausses ou basardées. Elle écrivait avec plus de facilité que de délicatesse.

DUPIERY, (Madame) cultive avec succès les arts d'agrément et les sciences. Le célèbre Lalande fait le plus grand cas de son mérite. Il lui a dédié son *Astronomie des Dames.* Madame Dupiery est la première femme, a dit Lalande, qui ait professé l'astronomie à Paris.

Elle a fait beaucoup de *Calculs d'éclipses, pour mieux trouver le mouvement de la lune.* — Différens *Mémoires sur l'astronomie,* imprimés dans les ouvrages de Lalande. On lui doit encore la rédaction d'une *Table alphabétique et analytique des matières contenues dans les 10 tomes du Système des connaissances chymiques;* Paris, Baudouin, an 10, 1 vol. in-8°.

DUPIN DE CHENONCEAUX, (Madame) épouse d'un fermier-général, vécut vers le milieu du 18e. siècle. Ses contemporains la regardaient comme une personne très-spirituelle et très-érudite. On lui doit: *Préface d'une Critique de l'Esprit des Lois,* dont il n'a paru que peu d'exemplaires. — *Divers Écrits de morale.* — *Traduction de plusieurs morceaux de Pétrarque.*

DUPLESSY, (Madame la baronne) a donné: *Répertoire des lectures faites au Musée des Dames,* Paris, Cailleau, 1788, in-12. Ce répertoire est aussi intéressant, par

les divers objets qu'il renferme, que par la manière agréable avec laquelle ces objets sont présentés.

DUPONT, (Mademoiselle) a donné : *Manuel de tout âge*, traduit de l'anglais. — *Nouveau Précis de l'Histoire d'Angleterre, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'en 1783*, trad. de l'angl., 1783, in-12; nouv. édit., 1785, in-12.

DUPRÉ, (MARIE) fille d'une sœur de Des-Marêts de Saint-Sorlin, de l'Académie française, naquit à Paris dans le 17e. siècle. Son oncle ayant remarqué qu'elle avait un génie facile et beaucoup de mémoire, se chargea de son éducation. Née avec le goût des sciences, elle y fit des progrès rapides, et les cultiva toute sa vie. Son attachement au système de Descartes, la fit surnommer la *Cartésienne*. Elle fut en commerce d'amitié et de littérature avec plusieurs savans de son tems, entr'autres avec Mademoiselle Scudéri et avec Mademoiselle de la Vigne.

Elle écrivait très-bien en prose, et on lui doit plusieurs poésies agréables, insérées dans les Recueils du tems. On en trouve dans les Vers Choisis du Père Bouhours.

DURAND, voyez BEDACIER.

DUREY, (Mademoiselle) a donné : *Adélaïde, ou l'Heureux Stratagème*, pièce en trois actes et en prose, 1779, in-8°.

DUREY DE MEINIÈRES, (Madame BELLOT, depuis Madame) publia : *Réflexions d'une Provinciale sur le Discours de M. Rousseau, citoyen de Genève, touchant l'origine*

de l'inégalité des conditions parmi les hommes, 1756, in-8°. La force et la politesse sont les armes dont l'auteur se sert pour combattre son adversaire. On regarde que, de tous les écrits qui ont paru contre le Discours de Jean-Jacques, celui-ci est un des plus sensés, des mieux raisonnés et des plus méthodiques. — *Observations sur la Noblesse et le Tiers-État*, 1758, in-12. Cette production occupe une place distinguée parmi celles qu'on a faites sur le même sujet. — *Mélanges de littérature anglaise*, la Haye et Paris, 1759, 2 vol. in-12. Le discernement et le goût caractérisent le choix de ce Recueil. On y trouve des morceaux de différens genres. Madame Durey de Meinières traduisit de l'anglais : *Histoire du prince Rasselas*, par Johnson, 1760, in-12. — *Ophélie*, 1763, 2 vol. in-12. — *Histoire de la maison de Tudor, sur le trône d'Angleterre*, par Hume, 1763, 2 vol. in-4°., ou 6 vol. in-12. — *Histoire de la maison de Plantagenet, sur le trône d'Angleterre*, par Hume, 1765, 2 vol. in-12.

DUSAULX, (Madame) a publié : *Mémoires sur la vie de J. Dusaulx*, écrits par sa veuve, Paris, Didot, an 9, in-8°.

E.

ÉLÉONORE DE GUYENNE, fille de Guillaume X, comte de Poitiers, naquit vers l'an 1122. Les plus grands princes de l'Europe recherchèrent sa main : elle épousa le successeur de Louis VI, en août 1137. Cette alliance présentait de grands avantages à Louis VII. Il aurait été heureux, s'il eût connu son bonheur et l'art d'en jouir. La nature semblait avoir épuisé tous ses dons en faveur

d'Éléonore. Au rang le plus élevé, à la dot la plus riche, elle joignait les charmes de la figure la plus touchante. Son esprit était pénétrant, délicat et orné. Louis le Jeune, déterminé par les prédications de Saint Bernard, partit en 1147, pour aller secourir les chrétiens de la Terre-Sainte. Eléonore le suivit dans ce voyage long et pénible : *Elle ne voulait pas*, disait-elle, *demeurer exposée aux inquiétudes d'une cruelle absence.* Louis, d'un esprit faible, devint jaloux de son épouse; à son retour en France, il fit casser son mariage. Ce divorce, dont les suites ont été si funestes à l'état, se prononça dans une assemblée d'évêques, à Beaugency, en 1152. La parenté des époux en fut le prétexte. Eléonore contracta de nouveaux liens avec Henri II, duc de Normandie, comte d'Anjou, et depuis roi d'Angleterre. Elle ne posséda pas long-tems le cœur de ce prince. Pour s'en venger, elle arma ses fils contre leur père. Henri la fit enfermer dans une étroite prison, d'où elle ne sortit qu'au bout de 16 ans. La liberté lui fut rendue par son fils, Richard Cœur-de-Lion, successeur de Henri. Elle eut du goût pour la poésie, cultiva les sciences et honora les savans. Sur la fin de ses jours, elle se retira dans le monastère de Fontevrault, et donna à cette maison plusieurs marques de sa libéralité. Elle y mourut le 31 mars 1203. L'éloge de cette princesse se trouve dans le Nécrologe de Fontevrault. Il parut, en 1691, un ouvrage intitulé : *L'Héritière de Guyenne*, ou l'*Histoire d'Éléonore de Guyenne*, 3 part., Roterdam, Reinier-Léers.

Elle fit des *Chartes* en qualité de comtesse de Poitiers et de duchesse de Guyenne : on en a conservé plusieurs. Il est aussi resté quelques-unes de ses *Lettres*, écrites à des souverains, et qui se trouvent dans les Œuvres de Pierre de Blois.

ÉLIZABETH D'AUTRICHE, fille de l'empereur Maximilien II, née en 1554, épousa Charles IX, à Mézières, le 26 novembre 1570. Elle fut l'une des plus belles personnes de son tems; sa vertu surpassait encore sa beauté. Au milieu d'une cour alors très-corrompue, intrigante, fanatique et barbare, Elizabeth conserva la simplicité de ses mœurs, la douceur de son caractère et son esprit bienfaisant. Elle n'eut que très-peu de part à tout ce qui se passa en France sous le règne tumultueux de Charles IX. L'affreuse nuit de la Saint-Barthélemy l'affligea beaucoup. Elle ne fut avertie de cette scène atroce que le matin à son réveil. Il est à regretter, pour la gloire de son époux et pour le bonheur de la nation, que Charles IX ait eu beaucoup de réserve avec elle, sur ce qui regardait les affaires du gouvernement. On présume que les personnes qui étaient à la tête de l'état empêchèrent le roi de donner sa confiance à son épouse, car elle eût pu déranger leurs projets. Charles IX disait, en parlant d'Elizabeth, *qu'il pouvait se flatter d'avoir, dans une épouse aimable, la femme la plus sage et la plus vertueuse, non de la France, non pas de l'Europe, mais du Monde entier.* En mourant, il la recommanda avec beaucoup de tendresse à Henri IV, alors roi de Navarre. Quand Elizabeth eut perdu son époux, elle se retira dans un monastère qu'elle avait fondé à Vienne en Autriche. Elle y mourut le 22 janvier 1592.

On lui doit deux ouvrages : l'un, *sur la Parole de Dieu;* l'autre, *sur les Évènemens les plus considérables qui arrivèrent en France de son tems.* Elle envoya ces productions, en gage de son amitié, à sa belle-sœur Marguerite.

ENCAUSSE-BERAT, (Madame D') née à Toulouse dans le 17e. siècle, remporta plusieurs fois le prix aux Jeux floraux de Toulouse. Ses pièces couronnées sont dans les Recueils de l'Académie. Vertron lui adressa ces vers :

C'est honorer dame Clémence
Qui fonda, ce dit-on, les prix des Jeux floraux,
Que de les remporter sur d'illustres rivaux
Pour la prose et pour l'éloquence.

ENTIÈRES, (MARIE D') née à Tournai en 1536, a écrit en français une *Épître contre les Turcs, les Juifs, les Infidèles, les faux Chrétiens, les Anabaptistes et les Luthériens.* Elle composa aussi des poésies latines. Ses vers ne manquent point de grâce.

ENTRAIGUES, (ANNE MALLET DE GRAVILLE, baronne D') fille de l'amiral de Graville, vécut dans le 16e. siècle. Elle épousa Pierre de Balzac, seigneur d'Entraigues, dont elle devint veuve vers 1530. Sans négliger les devoirs de son rang et de son sexe, elle cultiva les lettres avec succès pour son tems. Elle avait pris pour devise un instrument hydraulique, qu'on nomme *Chantepleure*, avec ces mots : *Musas natura, lacrymas fortuna.* Son génie et son érudition furent célébrés par ses contemporains. A la demande de la reine Claude, première épouse de François Ier., elle mit en *nouveau style* et en *rimes* le roman d'*Arcite et Polémon*, tous deux amis et rivaux, tiré de la *Théséïde* de Boccace. Cet ouvrage n'est point imprimé ; mais on en trouve le manuscrit à la bibliothèque nationale.

ÉPINAY, (Madame DE LA LIVE D') épouse d'un fermier-général, naquit à Valenciennes. On lui doit *les Conversations d'Émilie*, Leipsick, 1774, 2 vol.; trad. en allemand la même année; 2e. édition, Leipsick, 1775; Paris, Humblot, 1781, 2 vol. in-12; Paris, Belin, 1783, 2 vol. in-12; Lausanne, François Lacombe, 1784, 2 vol. in-12. L'Académie française couronna cet ouvrage, le 16 janvier 1783, comme le plus utile qui eût été publié depuis quelques années. Berquin fut mis en concurrence, mais il n'obtint le prix que l'année suivante. C'est pour l'éducation de sa fille que Madame d'Epinay composa *les Conversations d'Émilie*. L'amour maternel la soutint dans cette entreprise, qu'elle exécuta au milieu des souffrances les plus cruelles. Elle voudrait que l'éducation fût divisée en trois époques principales : la première finirait à l'âge de dix ans; la seconde, à quatorze ou quinze ans; la troisième durerait jusqu'à l'établissement de la jeune personne. Son ouvrage n'a pour objet que la première époque. Peut-être aurait-elle parcouru les deux autres, si sa carrière n'eût point été terminée aussi promptement. La société perdit Madame d'Epinay en 1783, ou au commencement de 1784.

ESCLACHE, (Madame DE L') vécut dans le 17e. siècle. Elle composa des ouvrages de philosophie, qu'elle fit paraître sous le nom de son époux. Mademoiselle Buffet l'a mise dans ses *Éloges des illustres savantes, tant anciennes que modernes*.

ESPARBÈS, (Madame la comtesse D') est auteur d'une *Épître à mon Maître*, qui fut couronnée en 1779, par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. L'Épître de la

comtesse d'Esparbès a été imprimée dans le Recueil publié par cette société littéraire.

ESPINASSE, (JULIE DE L') célèbre par ses relations avec les gens de lettres les plus distingués du 18e. siècle, obtint les suffrages de ceux qui la connaissaient, par l'excellence de son ton et par la justesse de son goût. Son ame était noble, tendre, douce et sensible. Elle eut des amis, et mérita d'en avoir. Elle fit long-tems le bonheur d'un homme de mérite (d'Alembert), qui l'adora pendant sa vie et qui l'aima même après sa mort. Elle embellit, elle orna de fleurs le sentier de la carrière qu'il parcourut. Tout semblait les réunir : enfans de l'amour et du malheur, ils éprouvèrent tous deux, dès le moment de leur naissance, l'abandon et l'injustice ; et tous les deux eurent en partage les qualités du cœur et de l'esprit. Mademoiselle de l'Espinasse mourut en 1776. D'Alembert a consigné ses regrets et sa douleur dans deux morceaux en prose, qui sont marqués au coin de la sensibilité la plus profonde. L'un est intitulé : *Aux mânes de Mademoiselle de l'Espinasse*; l'autre a pour titre : *Sur la tombe de Mademoiselle de l'Espinasse*. Ces deux pièces se trouvent dans les *Œuvres posthumes de d'Alembert*, ainsi que le *Portrait de Mademoiselle de l'Espinasse, adressé à elle-même en* 1771.

On lui doit : *Suite du Voyage sentimental*, 2 chapitres, insérés dans les Œuvres posthumes de d'Alembert. Mademoiselle de l'Espinasse aimait beaucoup *le Voyage sentimental de Sterne*. Elle a voulu en prendre le style et le ton ; les connaisseurs assurent qu'elle y a réussi. Les faits qu'elle rapporte sont vrais ; ils sont relatifs en partie à la bienfaisance de Madame Geoffrin, dont elle fut l'amie.

ESPINASSI, (Mademoiselle D') morte en 1777, a donné au Public : *Essai sur l'éducation des Demoiselles*, 1764, in-12. Cet ouvrage est judicieux. Le style en est clair et précis. — *Nouvel Abrégé de l'Histoire de France*, 1767, 3 vol. in-12. Mademoiselle d'Espinassi a fait cet *Abrégé* pour l'usage des jeunes personnes ; car l'étude de l'histoire est une des parties essentielles de son plan d'éducation. Persuadée que le développement des causes, l'exposition des ressorts que fait mouvoir la politique, et un style trop étudié, ne peuvent convenir à l'enfance, elle y a substitué une manière simple et naïve.

ÉTIENNE, voyez LIÉBAUT.

ÉTOILE, (Madame DE L') naquit à Rouen dans le 18e. siècle. On lui doit : *Cantique de Moïse*, ode, 1772, in-8o. — *Le Réveil d'Abel*, idylle, 1772, in-8o. L'Académie de l'Immaculée Conception de Rouen couronna ces deux pièces, l'une en 1770, et l'autre en 1771.

ÉVÊQUE, (LOUISE CAVELIER, Dame L') née à Rouen le 23 novembre 1703, joignit à une belle figure un esprit vif et enjoué. Elle mourut le 18 mai 1745.

Plusieurs de ses poésies, et *Lélia*, ou *Histoire de Carthage*, petit roman de sa composition, furent insérées dans les *Amusemens du cœur et de l'esprit*. Elle publia aussi : *Célénie*, roman ; deux poëmes, *l'Augustin*, pièce grave, *le Minet*, pièce comique et facétieuse ; *le Siècle*, roman moral. Ces trois derniers ouvrages ont été réunis ; Paris, 1737, in-12.

F.

FABER, (Madame) a donné : *Le Droit de nature*, imité du poëme allemand de M. Lichtwehr, Yverdun, 1777.

FAGNAN, (MARIE-ANTOINETTE MARIE, Dame) née dans le 18e. siècle, a publié : *Kanor*, conte traduit du sauvage Amsterdam, 1750, 1 vol. in-12. — *Le Miroir des Princesses orientales*, Paris, 1755, 1 vol. in-12. — *Histoire et Aventures de Milord Pet*, conte allégorique, la Haye, 1755, in-12. — *Minet Bleu et Louvette*, 1768, in-12. Ses *Féeries* eurent du succès.

FAUQUE, (Mademoiselle DE) naquit à Avignon dans le 18e. siècle. Après avoir porté pendant dix ans le voile de religieuse, elle prouva la nullité de ses vœux, rentra dans le monde, et fut demeurer à Paris. C'est alors qu'elle commença à publier ses romans. On lui doit : *le Triomphe de l'Amitié*, Londres, 1750, 1 vol. in-12. Cet ouvrage eut du succès. Les pensées dont il est enrichi sont amenées naturellement ; en voici quelques-unes : « Auprès de ceux » que les préjugés aveuglent, le plus grand des crimes » c'est d'être éclairé..... Nous craignons quelquefois des » malheurs que nous n'éprouvons jamais ; et cette crainte » en est un réel..... Il n'est point de divinité qui nous » soit plus chère que l'espérance : nos cœurs sont ses » autels, et nos jours ses sacrifices. » — *Abassaï*, histoire orientale, 1753, 2 vol. in-12 ; trad. en anglais, Londres, 1759, 2 vol. in-12. On y trouve de l'invention, du feu et du coloris : ce roman est semé de réflexions justes, fines

et ingénieuses. — *Contes du Sérail*, traduits du turc, la Haye, 1753, 1 vol. in-12. — *Mémoires de Mademoiselle d'Oran*, ou *les Préjugés trop bravés et trop suivis*, 1755, in-12. Cette production est écrite avec beaucoup d'esprit. Les situations en sont touchantes et les caractères bien soutenus. — *La Dernière guerre des Bêtes*, fable pour servir à l'Histoire du dix-huitième siècle, Londres, 1758, 2 part. in-12; trad. en anglais, Londres, 1758, in-8°. — *Frédéric le Grand au temple de l'Immortalité*, 1758, in-8°, traduit en anglais. — *Les Zélindiens.*

FAVART, (MARIE-JUSTINE-BENOITE CABARET DU RONCERAY, Dame) née à Avignon le 15 juin 1727, annonça dès son enfance les talens qu'elle eut dans un âge plus avancé. Elle était première danseuse du roi de Pologne, lorsqu'en 1744 elle débuta dans la danse à l'opéra-comique, sous le nom de Mademoiselle de Chantilly. Les succès qu'elle obtint firent soupçonner à Favart qu'elle pouvait devenir une excellente actrice. C'est pour elle qu'il fit le rôle de Laurence, dans l'opéra des *Fêtes publiques*. Quelque tems après, il devint son époux. Madame Favart, alarmée des persécutions auxquelles ses charmes pouvaient l'exposer, renonça au théâtre. Cependant, déterminée par les sollicitations de quelques amis, elle débuta aux Italiens le 5 août 1749. Son retour fut brillant. Les raisons qui lui avaient déjà fait abandonner le théâtre, l'obligèrent encore de disparaître. Ce ne fut qu'en 1752 qu'elle s'attacha décidément à son art. Les applaudissemens du public furent la récompense de ses travaux. Elle joignit à ses talens une ame sensible, une probité sûre, une générosité peu commune, une imagination riante, une gaîté à toute épreuve et une philosophie douce.

Ceux qui venaient de la voir charmante sur la scène, la retrouvaient encore plus aimable au sein de sa famille. Vers la fin de 1771, elle fut attaquée d'une maladie très-douloureuse. Sa patience et son enjouement n'en furent point altérés. Elle consolait elle-même son époux et ses amis; enfin elle fit son épitaphe et la mit en musique. Un jour, après un moment de crise, les premiers mots qu'elle fit entendre furent les noms de quelques indigens dont elle avait soin, et auxquels elle avait oublié d'envoyer les petites pensions qu'elle leur faisait. La société la perdit le 21 avril 1772. On trouve son éloge dans le *Calendrier historique et chronologique des Théâtres, pour l'année* 1773, et dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France,* 1773.

Elle a donné, avec Harni, *les Amours de Bastien et de Bastienne,* parodie de l'opéra *du Devin de village,* en un acte, et en vaudevilles, 1753, in-12; avec Chevalier, *la Fête de l'Amour,* ou *Lucas et Colinette,* comédie en un acte, 1754, in-8°; avec Guérin et Harni, *les Ensorcelés,* ou *Jeannot et Jeannette,* 1757, in-8°.; avec Bert...., *la Fortune au village,* parodie d'*Eglé,* 1760, in-8°.; avec L....., *Annette et Lubin,* en un acte, 1761, in-8°. Elle a encore travaillé à d'autres pièces avec Voisenon et son époux.

FAVRAS, (VICTOIRE-EDWIGE-CAROLINE, princesse d'Anhalt-Chambourg, marquise DE) naquit vers 1759. Rejetée du sein paternel dès sa plus tendre enfance, elle fut presque toujours malheureuse. Après avoir éprouvé différentes infortunes, elle donna sa main au marquis de Favras. En 1776, elle gagna un procès par lequel on la déclara fille unique et légitime du prince d'Anhalt. Elle fut arrêtée à Paris, ainsi que son époux, le 26 décembre 1789. On les

les accusa d'être les auteurs et les complices d'un complot tendant à opérer la contre-révolution. Il y avait quatorze jours qu'ils étaient dans la prison de l'Abbaye, lorsqu'on transféra le marquis de Favras dans celle du Châtelet. C'est à cette séparation qu'on doit : *Correspondance du marquis et de la marquise de Favras pendant leur détention*, Paris, Gattey, 1790, in-8°. de 107 pages. Il parut dans le même tems une contrefaçon de 58 pages, où l'on trouve plusieurs lettres du contrefacteur, qu'il attribue au marquis et à la marquise de Favras. La correspondance de ces deux époux dura jusqu'au 18 février 1790. Ce fut le lendemain que le marquis de Favras monta à l'échafaud.

Les lettres de la marquise de Favras ont été dictées par le cœur d'une tendre épouse et d'une bonne mère. Le mutuel attachement de ce couple infortuné rappelle celui de deux victimes du règne de la terreur, Camille Desmoulins et sa femme ; mais le sort de Madame Favras et celui de la vertueuse Desmoulins furent bien différens : la première obtint sa liberté, et la seconde eut au moins la consolation de ne survivre que cinq jours à son cher Camille.

FAYETTE, voyez LAFAYETTE.

FÉRANDIÈRE, voyez LAFÉRANDIÈRE.

FERRANT, (Bellisani, Dame) épouse d'un président au parlement de Paris, naquit avec les plus heureuses dispositions pour les sciences, et les cultiva toute sa vie. On ne connaît de cette femme de mérite, que les Lettres qu'elle écrivit au baron de Breteuil. Elles font partie d'un roman intitulé : *Histoire des amours de Cléante*

10

et de Bélise, Amsterdam, 1703, in-12. On les a réimprimées sous ce titre : *Lettres galantes de Cléante et de Bélise*, la Haye, Vandol, 1716, in-12. Elle mourut au Cherche-midi, vers l'an 1740, âgée d'environ quatre-vingts ans.

FERRIÈRES, (Madame DE) vécut vers le commencement du 18e. siècle. Elle fut amie de Madame Vatry. On lui doit des *Chansons Poitevines*, où l'on trouve de la délicatesse.

FEUILLET, (Mademoiselle) religieuse, vécut dans le 17e. siècle. Elle s'adonna à l'étude des langues savantes. On lui doit la traduction en français de quelques Traités de piété. Elle a composé : *Sentimens Chrétiens*. — *Concordance des Prophéties avec l'Evangile*, 1690.

FIESQUE, (CATHERINE DE) mourut le 14 septembre 1510. Elle a composé des *Dialogues*.

FITE, voyez LAFITE.

FLAHAULT, voyez SOUZA.

FLASSAN, (FLANDRINE DE) surnommée *Blanche-fleur*, provençale, vécut dans le 14e. siècle. Elle se distingua par des poésies, parmi lesquelles on trouve plusieurs *Chansons*.

FLEURIEU, (AGLAÉ, Dame DE) épouse du conseiller d'état de ce nom, a publié : *Stella*, histoire anglaise, Paris, Maradan, an 8, 4 vol. in-12. Ce roman offre de l'ordre dans le plan, et de l'art dans la conduite de l'intrigue. Il a pour but de prouver que le bonheur ne devient jamais le partage de quiconque cherche à se l'assurer par des crimes.

FLEURS, voyez PISAY.

FLEURY, (Madame) est auteur de plusieurs romans, entr'autres, de *Herbert et Virgina*, ou *le Château de Montclar*, 2 vol. in-12; de *Montalais*, ou *le Choix de ma Tante*, Paris, 2 vol. in-12; de *Philippe et Clémencia*, ou *les Crimes de la Jalousie*, Paris, an 10, 2 vol. in-12; de *la Petite Maison du Rhône*, Paris, an 12, 2 vol. in-12.

FLINS, (PHILIPPE, Dame DE) a donné: *Tablettes annuelles et chronologiques de l'Histoire ancienne et moderne, pour l'année* 1789, in-12.

FLONCEL, (JEANNE-FRANÇOISE DE LAVAU, Dame) naquit à Paris en 1715. On lui doit: *Les deux premiers actes de la comédie de l'Avocat Vénitien*, de Goldoni, traduits de l'italien, 1760, in-12. La traduction du premier acte de cette comédie a été insérée dans un Recueil intitulé: *Génie de la littérature italienne*. Elle mourut le 6 octobre 1764.

FLORE, (JEANNE) vécut dans le 16e. siècle. Elle s'adonna avec succès à l'étude des langues savantes et des belles-lettres. On lui doit plusieurs ouvrages, entre autres, des *Contes amoureux, touchant la punition que fait Vénus de ceux qui méprisent le vrai amour*, Lyon, 1532, in-8°.; Paris, Poncet le Preux, 1532. Ce Recueil est extrêmement rare. L'un de ces contes, intitulé *la Belle Rosemonde et le Preux Chevalier Andro*, a été inséré dans *le Parnasse des Dames*: c'est un petit poëme, divisé en 5 livres, qui est parfaitement écrit pour le tems où il a été composé.

FONTAINE, voyez LAFONTAINE.

FONTAINES, (MARIE-LOUISE-CHARLOTTE DE PELARD DE GIVRY, comtesse DE) fille du marquis de Givry, commandant de Metz, mourut vers 1730. Elle publia : *la Comtesse de Savoie*, 1726, in-12. Ce roman a fourni à Voltaire le sujet de deux tragédies, *Artemire et Tancrède*. Le chantre de Henri écrivit à la comtesse de Fontaines :

. . . . Quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur?
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse,
Que Fénélon seul avait joint;
Ce naturel aisé, dont l'art n'approche point?...

— *Aménophis, prince de Lybie*, Paris, 1728, 1 vol. in-12. Ce roman est estimé.

FORCE, voyez LAFORCE.

FORTIA, (MARIE DE) religieuse à Poissy, vécut dans le 16e. siècle. On lui doit la préface qui est à la tête des OEuvres de son amie, Anne du Marquest. Ce morceau a du mérite.

FOUCQUET, (MARIE DE MAUPEOU, Dame) eut pour fils le célèbre Foucquet, sur-intendant des finances. Elle fut regardée comme la mère des pauvres. On lui doit un Recueil, intitulé : *Remèdes faciles et domestiques*, 2 vol. in-12. Cette illustre bienfaitrice mourut en 1681, à 91 ans.

FRANCE, (MARIE DE) parisienne, vécut vers le milieu du 13e. siècle. Elle a traduit de l'anglais *les Fables d'Esope.* Cette traduction est en vers libres; la naïveté en fait le principal caractère. On lui doit aussi plusieurs autres ouvrages anglais, qu'elle a transmis dans notre langue.

FRANQUEVILLE, (Madame DE) vécut dans le 18e. siècle. Ses lettres à l'auteur d'*Emile* ont été insérées dans la *Correspondance originale et inédite de J.-J. Rousseau,* Paris, an 11.

FRESCARODE, (MARIE-VICTOIRE) native de Bordeaux, perdit, à l'âge de 15 ans, son père et sa mère. Elle sentit de bonne heure que l'étude peut distraire des malheurs et suppléer aux pertes de la fortune. Douée de cette profonde sensibilité, pour laquelle le bon et le beau sont un besoin continuel, elle cultiva les lettres avec passion. Sa sœur aînée éprouva des revers. Ce fut la première amie pour laquelle elle fit usage de sa plume : elle avait alors dix-huit ans. A cette même époque, un procès de famille, dont on lui abandonna les soins, la mit dans le cas de faire plusieurs *Mémoires.* Depuis ce tems, elle a beaucoup écrit; on lui doit : *Quelques pièces fugitives en prose et en vers,* la plupart anonymes. — *Des articles insérés dans les Journaux étrangers.* — *Trois Mémoires, traitant de la vente des biens nationaux,* imprimés. — *Des Mémoires,* imprimés, qui ont presque tous pour objet la bienfaisance; de ce nombre est le suivant : *Hommage aux mânes de Corneille et de Voltaire,* présenté à l'Institut national. L'auteur de cet ouvrage voulut intéresser l'Institut en faveur d'Adélaïde Corneille, Dame d'Angely, petite-fille

du grand Corneille et filleule de Voltaire. Cette production fait l'éloge du cœur et de l'esprit de Mademoiselle Frescarode :

Qu'il est beau d'accueillir la vertu malheureuse!

Voici les titres des ouvrages que renferme son portefeuille : *Les Illusions d'une femme vertueuse*, ou *Lettres d'Hortense Saint-Ange*, 4 vol., roman dédié aux mânes de son père. — *Charles et Victoire*, ou *les Quatre âges d'un bon ménage*, 1 vol., dédié aux mânes d'un homme de lettres. — *Lettres philosophiques sur divers sujets*, 1 vol. — *La Femme romanesque*, 1 vol. — *Abrégé*, avec des notes, *du voyage de la Peyrouse*, 1 vol. — *Quelques Notices sur des hommes célèbres.* — *Plusieurs Fragmens.* — *Pièces fugitives en prose et en vers.* — *Les Victimes de l'intrigue*, ou *l'Héroïsme dans le malheur.*

FUMELH, (Madame DE) a publié le roman de *Miss Anysie*, ou *le Triomphe des mœurs et des vertus*, Paris, 1788, in-12. — *Discours à la nation française*, 1789, in-8°. — *Œuvres diverses*, Genève, 1790, in-12. On y remarque des pensées heureuses, celle-ci, par exemple : « Si l'on voulait bien se juger soi-même, » on ne parlerait mal de personne. » Les ouvrages de Madame de Fumelh respirent la vertu; mais le style en est souvent défectueux.

G.

GABRIELLE DE BOURBON, vicomtesse de Thouars, princesse de Talmond, fille de Louis de Bourbon, premier comte de Montpensier, petite-fille de Saint Louis, se rendit recommandable par sa vertu et son esprit. En juillet 1485, elle épousa le célèbre Louis de la Trimouille. Elle eut de ce mariage Charles de la Trimouille, qui fut tué en 1515 à la bataille de Marignan. La douleur qu'elle en ressentit, termina sa carrière, le dernier novembre 1516, au château de Thouars, en Poitou.

Elle composa plusieurs ouvrages de piété : *Contemplation sur la Nativité et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — *Le Château du Saint-Esprit.* — *Le Viateur.* — *Instruction des jeunes filles.*

GAËTAN, (ANGÉLIQUE-ROSE) a publié, à l'âge de 16 ans, un poëme intitulé : *Mérite des Hommes*, Paris, Maradan, an 9, in-12. Cet ouvrage fait en quatre jours, dit Mademoiselle Gaëtan, est composé sur les mêmes rimes que *le Mérite des Femmes*, de Legouvé.

GAILLARD, (JEANNE) lyonnaise, vécut dans le 16e. siècle. Elle a composé quelques *Rimes*, dit Duverdier. Le *Rondeau* qui reste d'elle doit faire juger très-avantageusement de son talent pour la poésie. Il est adressé à Marot, qui l'avait célébrée comme la personne la plus éloquente de son tems. Voici les quatre premiers vers du rondeau de Marot :

D'avoir le prix en science et doctrine,
Bien mérita de Pisan la Christine,
Durant ses jours : mais ta plume dorée,
D'elle serait à présent adorée, etc.

Jeanne Gaillard répondit :

De m'acquitter je me trouve surprise
D'un faible esprit, car à toi n'ai savoir
Correspondant, tu le peux bien savoir,
Vu qu'en cet art plus qu'autre l'on te prise.
Si j'étais tant éloquente et apprise,
Comme tu dis, je ferais mon devoir
De m'acquitter.

Si veux prier la grace en toi comprise,
Et les vertus, qui tant te font valoir,
De prendre en gré l'affectueux vouloir,
Dont ignorance a rompu l'entreprise
De m'acquitter.

GALIEN, (Madame) de Château-Thierry, a publié : *Apologie des Dames appuyée sur l'Histoire*, Paris, Didot, 1736, in-12; Paris, Didot, 1748, in-12. On doit savoir gré à l'auteur d'avoir inséré tant de faits dans un écrit d'aussi peu d'étendue. Le style en est pur et concis. La société perdit Madame Galien en 1756.

GANTELMES, (PHANETTE ou ESTEPHANETTE DES) Demoiselle provençale, tante de la célèbre Laure, vivait à Avignon l'an 1348. Elle fut de la souveraine cour des Dames de Romanin. Les poëtes de son tems chantèrent ses talens et ses vertus. Elle composa des poésies en langue provençale.

GARNIER, (FRANÇOISE-HUBERT, Dame) née à Nogent-le-Rotrou, dans le 16e. siècle, épousa Robert Garnier, poëte tragique. Elle a fait, pour le tems où elle a vécu, de bons vers, dont il ne reste que deux quatrains.

GAUTIER, (MARIE-JEANNE) connue sous le nom de la sœur Augustine de la Miséricorde, naquit à Paris le 25 avril 1691. Sa figure et ses talens la firent paraître avec avantage sur le théâtre de la comédie française, où elle débuta en 1716. Elle prit à Lyon, en 1725, l'habit de Carmélite. Sa conversion lui fit d'illustres amis, et ses vertus lui gagnèrent l'estime et l'amitié de toutes ses compagnes. Dans les dernières années de sa vie, elle perdit la vue. Cet accident n'altéra point la gaieté de son caractère. Elle mourut dans sa communauté le 9 avril 1757.

Mademoiselle Gautier excellait à peindre en miniature, et elle écrivait bien en prose et en vers. A la mort de Chémeroles, qui avait été son amant, elle adressa à l'évêque de Rieux une lettre de huit pages : je n'en ai point lu de mieux écrite, a dit Duclos. Dans le premier volume du Recueil intitulé : *Pièces intéressantes et peu connues, pour servir à l'Histoire et à la Littérature*, on trouve : *Récit de la conversion de Mademoiselle Gautier, comédienne*, copié sur le manuscrit original de sa main, 41 pages, in-12. A la tête de ce récit, on a placé une préface de Duclos. Mademoiselle Gautier, la veille de sa mort, envoya les vers suivans à la reine, avec laquelle elle était en correspondance :

Thérèse (1), je t'entends !... Une éternelle vie
Brise de mon exil les liens importuns :
Avec une prière offerte par Sophie (2),
Mon ame va voler sur l'autel des parfums.
O reine ! ame céleste et le charme du monde !
Si sur moi tes regards daignèrent s'abaisser,
J'implore, en expirant, ta piété profonde !...
Demande mon bonheur ; le ciel va t'exaucer.

---

(1) Patrone des Carmélites.

(2) L'un des noms de baptême de la reine.

Elle employait ses momens de loisir à peindre des sujets de dévotion, et à composer des cantiques spirituels.

GAUTIER, (Madame) a publié : *Lettres contenant plusieurs anecdotes dans mon voyage aux eaux de Barège, et quelques particularités échappées aux autres voyageurs de France*, Bruxelles, 1787, in-12. Cet ouvrage est agréable et bien écrit.

GAY, (Madame) est auteur de *Laure d'Estell*, Paris, Pougens, an 10, 3 vol. in-12.

GENLIS, voyez SILLERY.

GEOFFRIN, (Madame) protectrice des gens de lettres, naquit en 1699. Elle profita de la fortune considérable que lui avait laissée son époux, pour rassembler dans sa maison et secourir les savans et les artistes. Procurer des travaux à des personnes habiles et ignorées, solliciter quelquefois des hommes puissans pour réparer ou des injustices ou des malheurs, telle était sa plus douce occupation. Elle fonda son bonheur sur sa raison, et ses plaisirs sur sa bonté. Amie des enfans, elle s'intéressait à l'innocence et à la faiblesse de cet âge. « Je voudrais, disait-elle, qu'on fît une » question à tous les malheureux qui vont subir la mort pour » leurs crimes : *Avez-vous aimé les enfans ?* Je suis sûre » qu'ils répondraient que non. » Son goût naturel la portait à la simplicité. Elle avait fait passer le rabot sur les sculptures de son appartement. *Rien en relief*, était sa devise. Le nom de savante, que des étrangers quelquefois lui donnaient, d'après sa célébrité et ses liaisons, semblait l'effrayer. Elle rejetait ce nom avec respect, et avouait

ingénument qu'elle n'en était pas digne. Une imagination vive lui inspirait une foule de mots heureux. Elle comparait son esprit à un rouleau plié qui se développe et se déroule par degré. Peut-être à ma mort, ajoutait-elle, le rouleau ne sera-t-il pas déployé tout entier. Voici quelques-unes de ses maximes : *Parler de ceux qu'on aime, fait à l'amitié ce que la culture fait aux plantes : ce parler redouble et nourrit le sentiment que l'on a..... Il y a une partie de notre ame qui n'appartient pas au public. Dire à chaque instant dans la société tout ce que l'on pense, c'est priver l'amitié de son droit le plus doux..... Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié..... L'économie est la source de l'indépendance et de la libéralité.* Personne n'eut peut-être jamais au même degré l'esprit convenable à chaque situation. Frappée de paralysie, attachée pendant plus d'un an à un lit de douleur, elle parut toujours aussi calme que si elle n'eut pas connu d'autre genre de vie. Dans cet état, elle s'occupait encore d'actions de bienfaisance : car c'est la seule habitude à laquelle il lui fut impossible de renoncer. Elle termina sa carrière à Paris, en 1777. Il parut, cette même année, *trois Eloges de Madame Geoffrin*, dont les auteurs sont d'Alembert, Thomas et Morellet.

GEORGEON, (HENRIETTE-SOPHIE) de la Société des Belles-Lettres de Paris, associée correspondante du Lycée de Toulouse, est née à Paris le 29 mars 1779. Douée des charmes de la figure, elle a regardé que la beauté ne devait pas lui tenir lieu de talens. Elle a senti de bonne heure la justesse et mérité l'application de ces deux vers de Labarpe :

Les arts, dont tu reçois une grâce nouvelle,
Te rendront plus heureuse en te rendant plus belle.

Elle a remporté un prix de chant au Conservatoire de musique, à Paris. On lui doit plusieurs romances. Voici les titres de quelques-unes : *Serment d'amour,* musique d'Adrien. — *L'heure du Berger.* — *Le Bonjour,* musique d'Auber. — *L'Adieu,* musique de Henriette Georgeon. — *Premier Recueil de Romances pour le forte-piano ou harpe,* musique de Henriette Georgeon, an 8. — *Les vingt ans.* — *A une Mère qui vient de perdre son fils.* Le style de ces productions est d'une simplicité, d'une naïveté aimable et touchante. Rousseau prétend que la musique française convient à la romance. On en est convaincu, dès qu'on entend Madame Georgeon chanter les romances dont elle a fait la musique. Elle a composé de jolies Idylles en prose et des Pièces fugitives, encore inédites.

GERTRUDE, religieuse, vécut dans le 13e. siècle. Elle s'est fait connaître par sa piété et par ses ouvrages. On trouve l'une de ses productions dans un livre intitulé : *Dévotion au Sacré Cœur de Jésus,* etc. Ses Œuvres ont été publiées par Louise Laudenot.

GETNONVILLE, (Madame DE) a donné un roman intitulé : *L'Épouse rare,* ou *Modèle de douceur, de patience et de constance ;* 1789, in-12.

GILLOT DE BEAUCOUR, (LOUISE-GENEVIÈVE GOMEZ DE VASCONCELLES, Dame) mère de Madame de Saint-Onge, vécut dans le 17e. siècle. Son père la fit élever avec beaucoup de soin, pour réparer les torts de la fortune. On lui doit : *l'Arioste moderne ;* Paris, 1685 ; *idem,* 1720, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est une traduction et en même-tems un abrégé du poëme de *Roland*

le Furieux. — *Le galant Nouvelliste.* — *Les Égaremens des Passions.* — *Les Caprices de l'Amour.* — *Le Courier d'Amour.* — *Les Mémoires de Raversant.* — *Le Mari jaloux.* La plupart de ces romans n'ont point été imprimés sous le nom de Madame Gillot ; mais Vertron assure qu'elle n'en est pas moins l auteur.

GIRARD, (ANNE) naquit à Paris dans le 18e. siècle. On lui doit des *Vers latins*, à la Reine, *sur son entrée à Paris.*

GISELLE, sœur de l'empereur Charlemagne, fut abbesse de Chelles. Elle cultiva les sciences, et protégea les gens de lettres. De concert avec Rotrude, fille aînée de Charlemagne, elle engagea le célèbre Alcuin, à composer un *Commentaire sur Saint Jean.* Alcuin dédia son ouvrage à ces deux princesses. Giselle mourut vers l'an 810.

GOMEZ,) MAGDELEINE-ANGÉLIQUE POISSON, Dame) fille de Paul Poisson, comédien, naquit à Paris, le 22 novembre 1684. Elle épousa Don Gabriel de Gomez, gentilhomme espagnol, peu favorisé de la fortune. Madame de Gomez trouva, dans ses ouvrages, des secours contre l'indigence. Sa plume, plus féconde que correcte, en fit éclore un grand nombre, qui furent lus avec avidité. On lui doit : *Habis,* tragédie mise sur la scène en 1714, imprimée la même année, in-12. Cette pièce eut 26 représentations. Elle fut reprise, le 14 mai 1732. — *Cléarque, tyran d'Héraclée,* tragédie jouée le 26 novembre 1717, imprimée la même année, in-12, eut quatre représentations. — *Les Journées amusantes ;* 1723 et suiv., 8 vol. in-12 ; Paris, 1728, 8 vol. in-12 ; trad. en italien, Venise,

1758, in-12; trad. en allemand, Berlin, 1761, in-8°. Cette production a été insérée, en 1776, dans la Bibliothèque universelle des Romans. — *Histoire secrète de la Conquête de Grenade*, 1723, in-12; Paris, 1729, in-12. — *Œuvres mêlées*, Paris, 1724, in-12. Elles contiennent des *Épîtres*, des *Rondeaux*, des *Madrigaux*, des *Chansons*, des *Stances*, des *Bouquets*, des *Acrostiches*, un *Ballet* en trois actes, intitulé : *les Épreuves* ; une *Nouvelle américaine* en prose ; des *Lettres* ; des *Tragédies*, savoir : *Habis* ; *Sémiramis*, jouée le 1er. février 1716, et qui eut trois représentations ; *Cléarque, tyran d'Héraclée* ; *Marsidie, reine des Cimbres*, mise sur la scène en 1716. — *Lettre sur le Poëme de Clovis de Saint-Didier*, Paris, 1726, in-12. — *Les Anecdotes Persanes*, Paris, 1727, 2 vol. in-12. — *Crémentine, reine de Sanga*, histoire indienne ; Paris, 1727 ; la Haye, 1740, 2 vol. in-12. — *Le Triomphe de l'Éloquence*, 1730, in-12. C'est un plaidoyer, tel qu'on en fait dans les maisons d'éducation, où l'éloquence, la poésie, la philosophie et l'histoire se disputent à l'envi la préférence. — *Entretiens nocturnes de Mercure et de la Renommée*, 1731, in-12. — *Les Cent Nouvelles nouvelles*, Paris, 1732 et suiv., 18 vol. in-12 ; trad. en allemand, Vienne, 1757, 10 vol. in-8°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Il a été imprimé en 1776 dans la Bibliothèque universelle des Romans : c'est une des meilleures productions de Madame de Gomez. — *La jeune Alcidiane*, Paris, 1733, 3 vol. in-12. — *La nouvelle Mer des Histoires*, Paris, 1733, 2 vol. in-12. — *Histoire d'Osman*, Ier. du nom, dix-neuvième empereur des Turcs, Paris, 1734, 2 vol. in-12. — *Histoire du comte d'Oxfort*, Paris, 1737, in-12. — *La belle Assemblée*, contenant un recueil de quelques *Aventures*, trad. de l'anglais, 1750, 4 vol. in-12. — *Histoire d'Eustache de Saint-Pierre*,

au siège de Calais, 1765, in-12. Madame Gomez se retira, dans un âge avancé, à Saint-Germain-en-Laye, où elle mourut en 1770.

GONZAGUE, (HENRIETTE DE CLÈVES, duchesse DE NEVERS, Dame DE) fille et héritière de François de Clèves, duc de Nevers, épouse de Louis de Gonzague, prince de Mantoue, vécut dans le 16e. siècle. Elle se rendit recommandable par son esprit et son savoir. En 1584, elle traduisit de l'italien, *l'Aminte,* non imprimée. Elle est le premier auteur qui ait enrichi la langue française de cette pastorale.

GORSE, voyez LAGORSE.

GOUGES, voyez AUBRY.

GOUGELET, (Madame) a publié: *Petit Abrégé de l'Histoire sainte, de l'Histoire romaine, de la Fable,* et *de l'Histoire de France:* 1783, in-12. Cet ouvrage est utile pour l'instruction des enfans.

GOURNAI, voyez LEJARS.

GRAFIGNY, (FRANÇOISE D'ISSEMBOURG-D'HAPPONCOURT, Dame DE) née à Nancy en 1694, épousa François Huguet de Grafigny, chambellan du duc de Lorraine. Cette union ne fut point heureuse. Son époux était d'un caractère violent et emporté; elle se vit obligée de s'en faire séparer juridiquement.

Après la mort de ses enfans et de leur père, elle se rendit, en 1740, à Paris, où son mérite ne tarda point à être connu. Les qualités de son cœur et de son esprit lui firent des amis illustres. L'empereur et l'impératrice-reine de

Hongrie et de Bohême avaient pour elle une estime particulière, et la gratifièrent de plusieurs présens. L'Académie de Florence se l'associa. On trouve, dans le Cours de Littérature de Labarpe, l'anecdote suivante : « Le cinquième » acte d'Oreste, que Voltaire avait trop fidélement imité » du grec, fut mal reçu par le public de Paris : C'est pour- » tant Sophocle, disait l'auteur à Madame de Grafigny ; » elle lui répondit, en parodiant un vers des Femmes » Savantes :

Excusez-nous, Monsieur, nous ne sommes pas Grecs.

» Elle avait raison. Quand on fait des tragédies en France, » il faut les faire pour des Français, et Voltaire le sentit ; » car il refit un autre cinquième acte ». Madame de Grafigny mourut à Paris le 12 décembre 1758.

Une société de gens de lettres engagea Madame de Grafigny à leur fournir quelques pièces pour le *Recueil de ces Messieurs*, Amsterdam, 1745, in-12. Elle leur donna une nouvelle espagnole, intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices.* Ce roman déplut à quelques-uns des associés. Madame de Grafigny, blessée des critiques que sa production essuya, résolut d'y répondre par un ouvrage meilleur que le premier. Elle composa les *Lettres d'une Péruvienne*, 1747 ; 1749, in-12 ; 1752, 2 vol. in-12 ; traduit en italien par Deodati, 1759, 2 vol. in-12 ; trad. en anglais par Robert ; Londres, Cadell, 1775. La traduction en italien de Deodati a été imprimée plusieurs fois. L'édition de 1797 est ornée du portrait de Madame de Grafigny, gravé par Gaucher. Peu de romans sont aussi agréables que les *Lettres Péruviennes.* Leur auteur ajouta à sa gloire, en publiant *Cénie*, comédie en cinq actes et en prose ; Paris, Cailleau, 1751, in-12. Cette pièce, jouée pour

pour la première fois le 25 Juin 1750, eut 14 représentations, et 11 à la reprise qui eut lieu le 18 novembre de la même année. Elle a été mise en vers par de Long-champs, et traduite en italien. Hugues Blair, en parlant de la Comédie sérieuse ou touchante, n'a point oublié de mettre *Cénie* au nombre de celles qui en France ont du mérite et de la réputation. Rousseau lui-même, (Lettre à d'Alembert) rend hommage aux talens de Madame de Grafigny. On lui doit encore *la Fille d'Aristide*, comédie en cinq actes et en prose, représentée pour la première fois le 29 avril 1758; Paris, Duchesne, 1759, in-12. Cette pièce, dédiée à l'impératrice-reine de Hongrie et de Bohème, est dans le genre de *Cénie*, sans en avoir le mérite. On y reconnaît cependant le style gracieux de l'auteur. — *Azor*, féerie en un acte. — Œuvres posthumes, contenant *Ziman et Zenise*, suivi de *Phaza*, comédies en un acte et en prose; Amsterdam, 1770, in-12. Ces deux pièces furent représentées à Vienne par les enfans de l'empereur. Madame de Grafigny adressa les vers suivans au chevalier d'Arcq, en lui envoyant une écritoire :

Chassé honteusement du temple de mémoire,
Un écrivain bas et jaloux,
Sur le bureau du dieu qui rédige l'histoire,
En s'en allant, dit-on, vola cette écritoire :
Si c'est un fait, elle est à vous.

GRANDCHAMP, (SOPHIE) d'un mérite qui n'est guère connu que des savans, fait tour-à-tour, en faveur de quelques femmes, des cours gratuits d'astronomie, de grammaire générale, et de littérature. Les progrès de ses élèves, sur-tout en astronomie, ont été remarqués par plusieurs maîtres de pensions, et leur ont fait naître l'idée

d'engager Madame Grandchamp à publier ses Leçons. Sa modestie s'y est toujours opposée. Intime amie de Madame Roland, épouse du ministre de l'intérieur, elle lui a donné des preuves de l'amitié la plus tendre et la plus courageuse.

Madame Grandchamp a publié : *Aperçu de l'état des Mœurs et des Opinions dans la Républiquee française, vers la fin du 18e. siècle*, trad. de l'anglais d'Hélène Maria Williams ; Paris, an 9, 2 vol. in-8°. On retrouve dans cette traduction, les beautés de l'original. Elle est auteur de plusieurs ouvrages qui n'ont point été imprimés sous son nom, et de quelques autres qui sont encore inédits.

GRAVILLE, voyez ENTRAIGUES.

GUÉNARD, (Madame) est auteur des ouvrages suivans : *la Malédiction paternelle*, ou *la Perfidie d'une bellè-mère*, histoire véritable des malheurs d'Hurtado et de Mirando, 2e. édit. Paris, Durosiers, an 9, 2 vol. in-18. — *Mémoires historiques de Marie-Thérèse-Louise de Carignan, princesse de Lamballe*, Paris, an 9, 4 vol. in-12. Cette production est intéressante. — *Irma* ou *les Malheurs d'une jeune Orpheline*, histoire indienne, avec des romances, Paris, 1801, 4 vol. in-12. — *Blanche de Ranci*, ou *Histoire de deux Français dans les déserts et chez les Sauvages*, Paris, an 10, 2 vol. in-12. Ce roman est écrit avec simplicité et abandon. On y trouve des détails curieux sur les mœurs et les usages de quelques habitans de l'Afrique. — *L'Enfant du Prieuré*, ou *la Chanoinesse de Metz*, Paris, Surosne, an 10, 2 vol. in-12. — *Histoire de Mad. Élisabeth de France, sœur de Louis XVI*, Paris, an 10, 3 v. in-12. — *Le Captif de Valence*, ou *les derniers momens de Pie VI*, Paris, Lepetit, an 10, 2 vol. in-12. — *Vie du duc de*

Penthièvre, Paris, Desjardins, an 10, 2 vol. in-12. — *Mémoires d'Athénaïle*, Paris, Ch. Pougens, an 11, 4 vol. in-12. — *Laure et Hermance*, ou *les Victimes de la cour de Savoie*, fait historique, Paris, Dujardin, an 12, 3 vol. in-12.

GUERCHOIS, voyez LEGUERCHOIS.

GUÉRIOT-SAINT-MARTIN, (FÉLICITÉ) née en Champagne le 18 mai 1767, a publié : *La Paix*, Paris, an 10, in-8°. — *De l'Éducation et du Bonheur des Femmes*, Paris, Ducauroy, an 10, 1 vol. in-12. — *Mémoires de Mistriss Robinson, célèbre actrice de Londres*, trad. de l'anglais, Paris, Ouvrier, an 10, 1 vol. in-8°. Les ouvrages de Mademoiselle Guériot font l'éloge de son esprit et de son cœur. Elle a composé en société avec M. Aved de Loizerolles, *Bilivore*, comédie en trois actes et en vers. Cette pièce n'est point encore imprimée.

GUESNERIE, voyez LAGUESNERIE.

GUIBERT, (Madame) née à Versailles le 31 mars 1725, pensionnaire du roi, a donné d'elle-même le portrait suivant :

Vive jusqu'à l'étourderie,
Folle dans mes discours, mais sage en mes écrits,
Ils sont presque toujours remplis
Par des traits de philosophie.
Sensible pour l'instant, mais facile à changer,
J'oublie, et quelquefois on peut me croire ingrate;
Je cherche à m'éclairer; je crois ce qui me flatte;
Je fuis les envieux, sans vouloir m'en venger;
Mon esprit est solide, et mon cœur est léger.
Air gai, peau blanche, œil noir, et grandeur ordinaire;
Mes traits sont chiffonnés; ma taille est régulière.

Madame Guibert publia : *Poésies et Œuvres diverses*, Amsterdam, 1764, in-8°. On trouve dans ce recueil *la Coquette corrigée*, tragédie en un acte ; *Le Rendez-vous*, comédie en un acte et en vers ; *Les Triumvirs*, tragédie représentée le 5 juin 1764 ; des *Épîtres*, des *Poëmes*, des vers de société, etc. — *Le Sommeil d'Amynthe*, Amsterdam, 1768, in-8°. — *Les Filles à marier*, comédie en un acte, en vers, Amsterdam, 1768, in-8°. — *Pensées détachées*, Bruxelles, 1770, in-12. — *Les Philéniens*, ou *le Patriotisme*, poëme qui a concouru pour le prix de l'Académie française en 1775, Paris, Lesclapart, in-8°. — Beaucoup de pièces dans l'Almanach des Muses. Les ouvrages de Madame Guibert sont marqués au coin de la facilité et de l'esprit.

GUICHARD, (ÉLÉONORE) fille d'un receveur des tailles de Normandie, réunissait aux attraits de la figure, les grâces de l'esprit. C'est pour elle que Bernis composa la chanson qui commence par ces mots :

Le connais-tu, ma chère Éléonore? etc.

Mademoiselle Guichard mourut à Paris, en 1747, à l'âge de 28 ans.

Elle est auteur des *Mémoires de Cécile*, 1751, 4 vol. in-12 ; trad. en allemand, Glogaw, 1761, in-8°. Cet ouvrage a du mérite. Mademoiselle Guichard a fait plusieurs *Chansons* qui n'ont point été imprimées.

GUILLAIN, (Mademoiselle DE) est auteur d'une nouvelle intitulée : *Habis*. Cet ouvrage a fourni à Madame de Gomez le sujet d'une tragédie.

GUILLAUME, (JACQUETTE) du 17e. siècle, est une des femmes qui ont porté trop loin l'amour de leur sexe. Elle a marché sur les traces d'une Vénitienne, Lucrèce Marinelli, auteur d'un ouvrages où elle soutient que, pour le mérite, les femmes sont supérieures aux hommes. On doit à Jacquette Guillaume : *les Dames illustres, où par bonnes et fortes raisons il se prouve que le sexe féminin surpasse en toutes sortes de genres le sexe masculin*, Paris, 1665, in-12. Cette production, mêlée de prose et de vers, est dédiée à Mademoiselle d'Alençon. On trouve dans cet ouvrage le portrait pseudonyme de quelques femmes célèbres; les conférences catholiques de la reine Christine, pour répondre aux objections des ministres; et un Éloge de Mademoiselle Schurmann. On attribue à Jacquette Guillaume une autre production, *la Femme généreuse*, 1650. Mademoiselle Buffet a donné à Jacquette Guillaume une place dans ses Éloges des illustres savantes tant anciennes que modernes.

GUILLAUME, (MARIE-ANNE) vécut à Paris dans le 17e. siècle. Elle est auteur d'un discours intitulé : *Que le Sexe féminin vaut mieux que le masculin*, 1668, 1 vol. in-12.

GUILLET, (PERNETTE DU) contemporaine de Louise Labé, naquit à Lyon. Aux charmes de la figure, elle unissait l'esprit et les qualités du cœur. Elle était très-habile dans la musique vocale et instrumentale. L'italien et l'espagnol lui étaient familiers, et elle était avancée dans la connaissance de la langue latine, lorsqu'une mort prématurée l'enleva à la fleur de son âge, dans la ville de Lyon, le 17 juillet 1545.

Ses poésies furent recueillies par son époux, qui les

remit à Antoine du Moulin. Celui-ci les publia sous ce titre : *les Rithmes et Poésies de gentile et vertueuse Dame Pernette du Guillet*, Lyon, 1545, in-8°. Paris, 1546, in-12; Lyon, 1552, in-8°. Ces productions ont du mérite pour le tems où elles ont été composées.

GUILLOIS, (EULALIE ROUCHER, Dame) fille du poëte Roucher, décapité en l'an 2, naquit le 7 décembre 1776. Son père cultiva de bonne heure les heureuses dispositions qu'elle avait pour les lettres et les sciences. L'élève a mérité de la part du maître ces deux vers, qui font partie d'un morceau de poésie que l'auteur des *Mois* adresse à sa chère enfant :

> Ma fille, encor dans l'âge d'innocence,
> Par ses progrès devançait mes désirs.

La peinture, la botanique, le latin, l'italien et l'anglais occupèrent tour-à-tour ses loisirs. A dix-huit ans, elle appréciait Cicéron, lisait le Tasse et traduisait Prior. Ses talens et sa piété filiale adoucirent les malheurs de son père, avec lequel elle eut un commerce épistolaire pendant qu'il fut en détention. Cette correspondance a été publiée sous ce titre : *Consolations de ma captivité*, ou *Correspondance de Roucher*, Paris, an 6, 2 vol. in-8°. Les *Lettres* de Madame Guillois offrent de l'esprit, de la délicatesse et du sentiment. Cette moderne Antigone mérite l'application de ces vers de Ducis :

> Oui, tu seras toujours chez la race nouvelle,
> De l'amour filial le plus parfait modèle;
> Tant qu'il existera des pères malheureux,
> Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

GUYON, (JEANNE-MARIE BOUVIERE DE LA MOTHE-) née à Montargis le 13 avril 1648, épousa en 1666 le fils de l'entrepreneur du Canal de Briare. Devenue veuve à 25 ans, avec de la beauté, de la fortune et un esprit fait pour le monde, elle s'entêta du Quiétisme. Un voyage qu'elle fit à Paris, lui donna le moyen de se lier avec d'Arenthon, évêque de Genève. Les grands sentimens de piété de Madame Guyon engagèrent ce prélat à l'appeler dans son diocèse pour établir à Gex une communauté, et pour travailler à la conversion des protestans. Elle s'y rendit en 1681, après avoir abandonné tous ses biens à ses enfans et ne s'être réservé qu'une modique pension. Il y avait alors dans cette contrée un Barnabite savoyard, nommé la Combe, dont la dévotion allait pour ainsi dire jusqu'au délire. Devenu le directeur de Madame Guyon, il lui communiqua toutes ses rêveries. Ces deux enthousiastes prêchèrent, chez les Ursulines de Gex, le renoncement entier à soi-même, une indifférence totale pour la vie ou la mort, etc. L'évêque de Genève, instruit du progrès que ces deux apôtres faisaient dans leur nouveau système, cessa de les favoriser. Ils passèrent à Thonon, puis à Turin, de Turin à Grenoble, de Grenoble à Verceil, et enfin à Paris. Par-tout ils firent des prosélites. Les jeûnes, les courses, les chagrins, achevèrent d'affaiblir leur cerveau. Madame Guyon se qualifiait du titre de fondatrice d'une nouvelle Eglise; elle se mêla même de prophétiser. On l'enferma, en 1688, par ordre du roi, dans le couvent de la Visitation de la rue St.-Antoine à Paris. Madame de Miramion s'employa pour elle auprès de Madame de Maintenon, et lui fit rendre la liberté. Elle parut à Versailles et à St.-Cyr. Les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Bauvilliers, de Mortemart, de Béthune,

touchées de sa piété et de l'onction de son éloquence, la regardèrent comme une sainte, faite pour amener le ciel sur la terre. L'abbé de Fénélon, alors précepteur des enfans de France, forma avec elle un commerce d'amitié et de spiritualité, inspiré et conduit par la vertu. Un rapport d'humeurs, une sympathie invincible, un je ne sais quoi de touchant et d'élevé dans le caractère de l'un et de l'autre, donnèrent lieu à cette liaison. Madame Guyon sûre et fière de son illustre disciple, se servit de lui pour donner de la vogue à ses idées mystiques; elle les répandit sur-tout dans la maison de St.-Cyr. L'évêque de Chartres, Godet-Desmarêts, s'éleva contre la nouvelle doctrine. Madame Guyon crut dissiper l'orage qui se formait, en confiant tous ses écrits à Bossuet. Ce prélat, celui de Châlons, depuis cardinal de Noailles, l'abbé Tronçon, supérieur de St.-Sulpice, et Fénélon assemblés à Issy, dressèrent 34 articles, par lesquels ils voulaient proscrire les maximes pernicieuses de la fausse spiritualité, et mettre à couvert les saines maximes de la véritable. Madame Guyon, retirée à Meaux, souscrivit aux 34 articles, et promit de ne plus dogmatiser. On l'accusa de ne pas tenir parole. La cour fatiguée des plaintes qu'on portait contre elle, l'envoya d'abord au château de Vincennes, ensuite chez les filles de St.-Thomas à Vaugirard, et enfin à la Bastille. Elle en sortit en 1702, après que le Saint-Siège eut terminé la dispute de Fénélon et de Bossuet sur le Quiétisme. Depuis elle mena une vie retirée, et vécut dans un entier oubli. Elle mourut à Blois, le 9 juin 1717.

Madame Guyon est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *les Moyens de faire oraison*, Paris, 1687, 1 vol. in-8°. — *Cantique des Cantiques*, Lyon, 1688, 1 vol. in-8°. — *Discours Chrétiens*, 2 vol. — *L'Ancien et le Nouveau*

Testament, avec des explications et des réflexions, 20 vol. in-8°. — *Opuscules spirituels*, Cologne, de la Pierre, 1704, 1 vol. in-12. — *Lettres chrétiennes et spirituelles sur la vie intérieure*, Cologne, de la Pierre, 1717, 4 v. in-12. — Sa *Vie* écrite par elle-même, Cologne, de la Pierre, 1720, 3 vol. in-12. Cette production est la moins commune de toutes celles que Madame Guyon a composées. — *Poésies* et *Cantiques spirituels, sur divers sujets qui regardent la vie intérieure*; Cologne, de la Pierre, 1722, 4 vol. in-8°. On remarque dans ces écrits, de l'imagination, du feu, des extravagances et un style emphatique.

Sa conduite et ses ouvrages furent très-souvent attaqués. Ses mœurs étaient pures; l'abbé de la Bletterie a écrit trois Lettres fort estimées, dans lesquelles il justifie Madame Guyon des impostures que ses ennemis avaient inventées pour noircir sa vertu. Quant à ses ouvrages, voici un extrait du testament qu'elle fit au moment de mourir: « Je dois à la vérité, et pour ma justification, » protester avec serment qu'on a rendu de faux témoi» gnages contre moi, ajoutant à mes écrits, me faisant » dire et penser ce à quoi je n'avois jamais pensé, et dont » j'étois infiniment éloignée; qu'on a contrefait mon » écriture diverses fois; qu'on a joint la calomnie à la » fausseté, me faisant des interrogatoires captieux, ne » voulant point écrire ce qui me justifiait, et ajoutant à » mes réponses; mettant ce que je ne disais pas, suppri» mant les faits véritables. Je ne dis rien des autres choses, » parce que je pardonne tout, et de tout mon cœur ».

GUYTON-MORVEAU, (Madame PICARDET, depuis Madame) a traduit du suédois différens ouvrages de chymie, entr'autres: *Mémoires de chymie de Schéele*, tirés des

Mémoires de l'Académie des sciences de Stockolm, Paris, 1785, 2 vol. in-12. On lui doit aussi : *Traité des caractères extérieurs des fossiles*, traduit de l'allemand de Werner, 1790, in-8°. Lorsque Madame Guyton-Morveau a publié cette production, les savans étrangers avaient déjà adopté les principes de ce minéralogiste ; mais, en France, l'illustre professeur Werner était à peine connu.

H.

HABERT, voyez DUJARDIN.

HAUTPOULT, (Madame BEAUFORT, depuis Madame) a publié : *Zilia*, roman pastoral avec romances, 1796, in-8°. — *Plusieurs morceaux de poésies*, insérés dans *la Décade philosophique* et dans les *Almanachs des Muses*. Ses vers sont charmans, le doux abandon du sentiment les anime ; ils rappellent le ton gracieux sur lequel

Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Elle a fourni quelques articles à la Bibliothèque Française.

HÉBIDIE vécut à Bayeux, dans le 5e. siècle. Elle s'adonna à l'étude de l'Écriture-Sainte. Le désir de s'instruire l'engagea d'écrire à Saint Jérôme, pour lui proposer douze questions sur des passages importans du Nouveau-Testament.

HECQUET, (Madame) publia : *Histoire d'une jeune fille sauvage, trouvée dans les bois à l'âge de dix ans*, Paris, 1755, in-12. Cette jeune fille fut prise au mois de septembre 1731, dans le bois de Songi, près Châlons en

Champagne. Le style de l'ouvrage de Madame Hecquet, à quelques négligences près, est remarquable par sa précision et sa pureté.

HÉERE, (Madame DE) vécut vers le milieu du 18e. siècle. Fille de Madame d'Aulnoy, elle hérita en partie de l'esprit de sa mère. Elle composa, pour l'amusement de sa société, plusieurs petits ouvrages, parmi lesquels on distingue : *la Tulipe, reine des fleurs*, et *les Qualités d'un bon cœur.* Elle adressa ces deux pièces à la présidente de Bretonvilliers. Madame de Héere écrivait agréablement en vers et en prose.

HELISENNE DE CRENNE, (Madame) naquit en Picardie dans le 16e. siècle. Elle est auteur des ouvrages suivans : *Angoisses douloureuses qui prócèdent d'amour,* divisé en trois parties, figures en bois, Paris, Janot, 1538, in-8o. ; 2e. édit. Paris, Denis Janot, in-4o., fig. ; 3e. édition in-8o., sans indication de lieu et sans date, fig. — *Epîtres familières et Epîtres invectives*, Paris, Denis Janot, 1539, in-12. — *Les quatre premiers livres de l'Enéïde*, traduits en français, Denis Janot, 1541, in-fol. Cet ouvrage est dédié à François Ier. Il parait que c'est plutôt une imitation qu'une traduction : car elle y ajouta, dit Verdier, beaucoup de phrases. — *Discours sur l'Amour*, Paris, Denis Janot, 1544. — Ses *Œuvres*, savoir : *Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour ; Epîtres familières et invectives ; Songe*, Paris, Charles Langelier, 1544 ; 2e. édit., donnée par Claude Colet ; Paris, Étienne Groulleau, 1560, in-16. *Le Songe de Scipion*, par Cicéron, donna à Madame Helisenne l'idée de composer le sien.

HÉLOÏSE ou LOUISE, fut célèbre par sa beauté, ses talens et ses malheurs. L'étendue de ses lumières la fit appeler Héloïse, du mot *Héloï*, qui signifie *Divinité*. Orpheline de bonne heure, elle dut son éducation à son oncle Fulbert, chanoine de la cathédrale de Paris. Dès l'âge de dix-sept ans, elle savait parfaitement l'hébreu, le grec et le latin. Fulbert, qui voulait que sa nièce fut aussi intéressante par son esprit, qu'elle l'était par sa figure, lui donna pour maître de philosophie le savant Abeilard. Le voir et l'aimer fut pour elle la même chose. On connaît la suite de cette liaison, son mariage avec Abeilard, et la catastrophe qui la sépara de cet époux chéri. Elle se fit religieuse à 22 ans, dans le couvent d'Argenteuil. La régularité de sa conduite l'y fit nommer prieure avant l'âge de 28 ans. L'ambitieux Suger ne respecta pas l'asyle d'Héloïse. Pour accroître et embellir le monastère de Saint-Denis, dont il était abbé, il s'appuya de quelques vieux titres du 7e. siècle, par lesquels il prétendit que Saint-Denis avait des droits à d'Argenteuil. Pour arriver plus sûrement à son but, il accusa les religieuses d'excès scandaleux. Héloïse, obligée de sortir de son couvent, en 1129, se retira au Paraclet, dont Abeilard était le fondateur. Huit ou dix de ses compagnes l'y suivirent. D'une voix unanime, elle fut élue supérieure de cette nouvelle maison. Innocent II lui donna le titre d'abbesse. La renommée étendit tellement sa réputation, que Saint Bernard vint lui rendre visite. Ils eurent une discussion, qui donna à Saint Bernard une grande idée de l'érudition et de la modestie d'Héloïse. Elle perdit, en 1142, Abeilard, dont les cendres furent portées au Paraclet. La mort enleva Héloïse à l'âge de 63 ans, le 17 mai 1163. On l'inhuma dans le tombeau de son cher Abeilard. Les aventures de ces deux époux ont fourni à Guys, de l'Académie de Marseille, le

sujet d'une pièce dramatique en 5 actes et en vers, intitulée: *Héloïse et Abeilard.* Leur histoire a été composée par Dom Gervaise, ancien abbé de la Trape, Paris, Musier et Barois, 1720, 2 vol. in-12. On doit un *Abregé* de leur vie à Charles Cailleau, 1770, in-12. De l'Aulnaye a placé une biographie très-étendue d'Abeilard et d'Héloïse, à la tête de la belle édition que Fournier jeune a publiée des lettres de ces deux amans; Paris, 1796, in-4°. Leurs infortunes ont été écrites et chantées dans toutes les langues.

Il est resté d'Héloïse trois *Lettres* latines, adressées à son époux. Elle les lui envoya du Paraclet. D'Amboise les a mises au jour avec celles d'Abeilard, 1616, in-4°. On y trouve l'histoire d'Abeilard et d'Héloïse, avec des notes d'André Duchesne. Leurs lettres parurent à Londres, 1618, in-8°. Dom Gervaise les publia en latin et en français, avec des notes historiques, Paris, Musier, 1723, 2 vol. in-12. Ces lettres ont été traduites ou imitées par différens auteurs. Chez les Anglais, on cite Joseph Berington et Pope; chez les Français, on nomme Bussy Rabutin, Beauchamps, Cailleau, Saurin, G. Dourxigné, Feutry, Mercier, Dorat, Colardeau, etc. Les lettres d'Héloïse, au jugement des savans, sont admirables par la pureté de la diction et l'élégance du style. Elles sont pleines de feu et d'imagination.

Ses malheurs et son attachement pour Abeilard rendront sa mémoire toujours chère aux ames sensibles, et ses talens la feront toujours regarder par les littérateurs comme une personne d'un très-grand mérite. Née dans un siècle remarquable par l'ignorance, elle eut un génie qui l'aurait fait paraître un personnage éclatant dans les plus beaux jours du siècle de Louis XIV. Ce qui s'est passé de mémorable sous les règnes de Louis le Gros et de Louis le Jeune est presque oublié, tandis que les infortunes d'Héloïse sont

connues de tout le monde. Cette longue célébrité est un sûr garant que son nom ne s'effacera pas dans les fastes de la postérité.

HENRIETTE ANNE D'ANGLETERRE, fille de Charles Ier. et d'Henriette Marie de France, naquit à Exester le 16 juin 1644. Son père était alors occupé à combattre ses sujets rebelles. Quinze jours après sa naissance, sa mère se vit obligée de fuir, et la jeune princesse resta prisonnière. Au bout de deux ans, délivrée de sa captivité, par l'adresse de sa gouvernante, elle vint en France, où elle fut élevée par sa mère. Henriette épousa, le 31 mars 1661, Philippe, duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV. Le roi, qui se plaisait beaucoup dans sa société, lui donnait souvent des fêtes et lui adressait des vers. Cette bonne intelligence ne fut pas inutile à l'état. Les intérêts de la France demandaient une alliance avec les Anglais contre les Hollandais. On chargea Henriette de cette négociation importante. Forte du pouvoir que donnent l'esprit le plus insinuant et le cœur le plus tendre, elle part et se rend auprès de son frère Charles II qui l'aimait beaucoup. Elle vit Charles à Cantorbery, et revint avec la gloire du succès le plus complet. A peine eut-elle le tems d'en jouir; elle mourut subitement à Saint-Cloud, en 1670. Objet des regrets de la nation, elle eut Bossuet pour son panégyriste, et elle en était digne.

La bonté, la douceur, la générosité et la bienfaisance étaient l'apanage d'Henriette. A toutes ces qualités, elle joignit beaucoup d'esprit et un jugement fin et solide. La preuve la plus sensible qu'elle en ait donnée, est la protection qu'elle accorda au bon La Fontaine. Elle sut apprécier ses talens, tandis que Louis XIV, dont les bienfaits allèrent chercher le mérite même chez ses ennemis, méconnut le génie du fablier français.

HÉRITIER DE VILLANDON, (MARIE-JEANNE L') fille de l'Héritier, poëte tragique, sœur de Mademoiselle Nouvellon, qui se distingua par son esprit et ses connaissances, nièce de Perrault, de l'Académie française, naquit à Paris en octobre 1664. Elle fut couronnée plusieurs fois par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. Cette société se l'associa en 1696. L'année suivante, l'Académie des *Ricovrati* de Padoue l'admit au nombre de ses membres. Les *Mercures* de son tems ont souvent retenti de ses éloges. Aux talens, elle joignit des mœurs douces et beaucoup de modestie. Elle fut l'amie intime de Mademoiselle de Scudéri. Chauvelin, ministre d'état, lui donna, en 1728, une pension de quatre cents livres. Elle mourut à Paris en février 1734. Le portrait de Mademoiselle l'Héritier, gravé par Desrochers, est très-ressemblant.

Elle est auteur des ouvrages suivans : *Œuvres mêlées*, en prose et en vers, Paris, 1698, 1 vol. in-12. — *L'Apothéose de Mademoiselle de Scudéri*, en vers et en prose, Paris, 1702, 1 vol. in-12. — *La Tour ténébreuse*, ou *Histoire de Richard I.er, roi d'Angleterre*, surnommé *Cœur de Lion*, conte anglais, Paris, 1705, 1 vol. in-12. — *La Pompe Dauphine*, en prose et en vers, 1711, in-12. — *Le Tombeau du duc de Bourgogne*, 1712, in-4°. — *Les Caprices du Destin*, Paris, 1718, 1 vol. in-12. — *Traduction des Épîtres héroïques d'Ovide*, en vers et en prose, Paris, 1732, 1 vol. in-12. — *Le Triomphe de Madame Deshoulières, reçue dixième Muse au Parnasse*, en vers. — *L'Avare puni*, nouvelle en vers.

HERVART, (Madame D') vécut dans le 17e. siècle. La protection qu'elle accorda au bon La Fontaine lui donne des droits à la reconnaissance nationale. C'est à la mort de

Madame La Sablière, qu'elle lui offrit ses services. *J'ai appris*, dit-elle, *le malheur qui vous est arrivé, et je viens vous proposer de loger chez moi. J'y allais*, répondit La Fontaine. Ce mot renferme tout l'éloge qu'on pourrait faire de Madame d'Hervart.

HEUZÉ, (Madame D') a publié : *Natalie de Bellozane*, 2 vol. in-12. La conduite de ce roman est excellente, et la morale en est bonne. — *Rosamire*, nouvelle insérée dans la Bibliothèque des Romans, 5e. année, an 11.

HOSPITAL, (LOUISE DE L') fille aînée de François de l'Hospital, seigneur de Vitry et de Coubert, se distingua dans le 16e. siècle, par ses vertus, par son esprit, et par son goût pour la poésie. Sur la fin de ses jours, elle fit une fondation qui atteste sa bienfaisance et sa sensibilité. Cet établissement était en faveur des prisonniers et de ceux qui sont condamnés à la mort. Elle en confia l'exécution à la maison de Sorbonne.

Louise de l'Hospital composa des *Méditations sur la Vie de la Magdeleine*. Elle fit aussi des vers *sur la Mort de Catherine de Rohan, duchesse des Deux-Ponts*.

HOSPITAL, (MARIE-CHARLOTTE DE ROMILLEY DE LA CHESNELAYE, Marquise DE L') vécut dans le 17e. siècle. Elle épousa Guillaume-François-Antoine de l'Hospital, et partagea avec lui les soins qu'il se donna pour la perfection de la géométrie. Elle s'attacha à l'étude de l'algèbre, et y fit en peu de tems de si grands progrès, qu'elle fut en état de présider à l'impression de l'*Analyse des infiniment petits*, durant un long voyage de son époux. On rapporte même qu'elle « ferma la bouche à un professeur » de

» de mathématiques, M. de la Montre, qui occupait la
» chaire de Ramus au Collége-Royal, en lui faisant voir les
» paralogismes qu'il avait faits, en voulant démontrer, par
» de faux principes, la 47e. proposition du premier livre
» d'Euclide ». Elle n'est pas la seule Dame de sa famille qui se soit distinguée par l'élévation du génie et l'amour des sciences. Sa trisaïeule maternelle, Jacqueline de Montbel, épouse de l'amiral Coligny, se rendit célèbre sur la fin du 16e. siècle, par ses qualités éminentes et par la force de son esprit.

HOUDIN, (Madame G.) est auteur d'un ouvrage intitulé : *Moins vrai que vraisemblable,* ou *la Forêt de Sercotte,* Paris, an 10, 2 vol. in-12.

HUBERT, voyez GARNIER.

HUBERT, (MARIE) naquit à Genève en 1694. La retraite fit ses délices, la philosophie et la théologie furent son occupation ordinaire. Elle mourut à Lyon le 13 juin 1753.

On lui doit: *Le Monde fou préféré au Monde sage.* 1731, 1733, 1744, in-12. — *Le Système des Théologiens anciens et modernes concilié,* etc., *sur l'état des ames séparées des corps*: 1731, 1733, 1739, trad. en anglais et en allemand. Cet ouvrage ne se trouve plus. — *Suite du Système sur l'état des ames,* etc., servant de réponse à la Réfutation du professeur Ruchat; 1733, 1739, in-12. — *Lettres sur la Religion essentielle à l'homme*; 1738, 1739, 1754, 1756. On trouve, dans ces deux dernières éditions, les Œuvres posthumes de Mademoiselle Hubert. Ce sont diverses pièces qui servent de supplément aux *Lettres sur la Religion essentielle à l'homme.* Voici le précis que Voltaire

donne de cet ouvrage : « La religion essentielle à l'homme » doit être de tous les tems, de tous les lieux, et de tous » les esprits. Tout ce qui est mystère est au-dessus de » l'homme, et n'est pas fait pour lui ; la pratique des vertus » ne peut avoir aucun rapport avec le dogme. La religion » essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire, et non » dans ce qu'on ne peut comprendre. L'intolérance est à » la religion essentielle, ce que la barbarie est à l'huma- » nité, la cruauté à la douceur ». Ce système doit paraître beau aux yeux du vrai philosophe. — Réduction du *Spectateur Anglais* en six parties, 1753, in-12. Les ouvrages de Mademoiselle Hubert lui donnèrent de la célébrité. On lui reproche seulement de ne savoir pas quelquefois développer ses idées, et leur donner cet éclat lumineux qui dissipe l'obscurité de la métaphysique.

HUS, (Madame) actrice, vécut dans le 18e. siècle. Elle est auteur de *Plutus rival de l'Amour*, comédie en un acte et en prose, représentée au Théâtre Italien en 1756, imprimée en 1759.

I.

ISAURE, (CLÉMENCE) issue d'Isaure Torsin, un des premiers comtes de Toulouse, vécut vers la fin du 14e. siècle, ou vers le commencement du 15e. Après avoir perdu une grande partie de sa fortune, elle en employa les restes à l'encouragement des arts et particulièrement à la restauration des lettres. Elle leur donna une nouvelle vie en léguant à l'hôtel-de-ville de Toulouse des fonds pour les prix que l'Académie de cette cité distribuait tous les ans. Ces prix étaient une violette d'or, une églantine d'argent,

et un souci du même métal. Les capitouls et les habitans de Toulouse lui érigèrent, au milieu du 16e. siècle, une statue de marbre blanc. Ce monument de leur reconnaissance fut mis sur son tombeau. En 1557, on plaça cette statue dans une des salles de l'hôtel-de-ville, et on la couronnait de fleurs, tous les ans, le 3 de mai, jour de la distribution des prix; tous les ans aussi, on récitait en l'honneur d'Isaure, une oraison latine. Plusieurs auteurs de mérite ont fait son éloge, entr'autres, le Franc de Pompignan.

ITIER, (Mademoiselle) vécut au commencement du 18e. siècle. Elle se fit connaître avantageusement par des vers sur la prise d'Ath et de Barcelone. L'éloge de Mademoiselle Itier se trouve dans l'un des Mercures de son tems.

J.

JARDINS, voyez DESJARDINS.

JAUCOURT, (Madame DE) est connue par quelques poésies légères d'un goût délicat. On en trouve dans l'Almanach des Muses de l'année 1791.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, fille de Henri II d'Albret, roi de Navarre, et de Marguerite de Valois, sœur de François Ier., naquit l'an 1531. Elle épousa, le 20 octobre 1548, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et donna le jour à Henri IV le 13 décembre 1553. Ses principaux titres à la gloire sont d'avoir été amie des sciences, protectrice des savans, et savante elle-même. Le pape avait enlevé, par une bulle, le royaume de Navarre à Henri II d'Albret. Cet attentat religieux fit abandonner à

12..

Jeanne d'Albret la religion catholique. Elle posséda toutes les qualités qui caractérisent les grands politiques. Austère dans ses principes de vertu, elle ne protégea que les poëtes et les savans, qui joignaient au talent d'écrire, les qualités qui font l'honnête homme et le bon citoyen. Le célèbre Dumoulins ayant été mis à la Conciergerie, ne dut son élargissement qu'aux sollicitations de Jeanne d'Albret. Les différentes occupations de cette princesse ne l'empêchèrent point de s'adonner aux ouvrages qui sont ordinaires aux Dames. On raconte que les ministres de sa religion lui avaient permis, lorsqu'elle allait aux prêches, de travailler en broderie, ou en tapisserie, pour l'empêcher de dormir; mais au milieu de cette occupation, son attention était si forte, et sa mémoire si fidelle, qu'au sortir du prêche, elle était en état de rapporter mot à mot le discours qu'elle venait d'entendre. Elle eut le bonheur de ne point voir l'affreuse journée de la Saint-Barthélemi. Une mort subite l'enleva, le 9 juin 1572. On composa pour elle un grand nombre d'épitaphes en vers et en prose.

« Son esprit était agréable et cultivé; elle parlait la plu-
» part des langues modernes (entr'autres l'espagnol),
» savait assez bien le grec, et possédait le latin; elle écri-
» vait le français en vers et en prose avec autant de facilité
» que d'énergie; et, comme Montagne, elle était capable
» de créer des idées vraies et fortes qui n'appartenaient
» qu'à elle ». (*Histoire de la maison de Bourbon, tom. 4.*)

Les Œuvres de Joachim Dubellay offrent quelques vers de cette femme célèbre, tels que deux sonnets où elle répond aux louanges que ce poëte lui avait données. Celui qui commence par ces mots: *de leurs grands faits*, etc., est fort ingénieux. Dreux-du-Radier, dans son livre intitulé: *Récréations historiques*, etc., cite une *Chanson*, qui

peut, dit-il, servir à réformer bien des bévues dans les historiens français, sur les amours de la maréchale de Saint-André, de la belle Limeuil et du prince de Condé. On trouve, dans le 3e. volume du *Parnasse des Dames*, un impromptu qu'elle fit en voyant l'imprimerie du savant Robert Etienne. Il y a plusieurs de ses poésies qui sont restées manuscrites. Elle a composé diverses lettres, que Prosper Marchand a rassemblées à la fin de son *Dictionnaire critique*.

JEANNE, reine de France et de Navarre, fille unique et héritière de Henri Ier., roi de Navarre, naquit en 1271. A l'âge de 13 ans, elle fut mariée à Philippe dit le Bel. Elle orna son siècle par l'éclat de ses vertus, par son grand courage et par son goût pour les sciences. En 1297, le comte de Bar étant venu fondre en Champagne, Jeanne y accourut à la tête d'une petite armée. Par l'habileté de ses manœuvres, elle réduisit le comte à se rendre prisonnier de guerre. Elle mourut à Vincennes le 2 avril 1304.

Jeanne se rendit recommandable dans la république des lettres, par la protection qu'elle accorda aux savans, et par la fondation du collège de Navarre. Le succès que cet établissement a obtenu, pendant plusieurs siècles, en a prouvé l'utilité.

JOHANNET (Madame) a publié : *Eugénie et Rosalbe*, ou *les Suites de l'Inconséquence*; Paris, Ouvrier, an 10, 2 vol. in-12.

JOLIVEAU, (MARIE-MAGDELEINE-NICOLE-ALEXANDRINE GEHIER, Dame) membre de la Société des Belles-Lettres de Paris et de l'Athénée des Arts, est

née à Bar-sur-Aube, le 16 novembre 1756. On lui doit : *Fables nouvelles* en vers, divisées en six livres, suivies de quelques poésies ; Paris, an 10, in-12. Parmi les pièces fugitives qui sont à la fin de ce recueil, il en est qu'elle a traduites de Métastase ; on y lit aussi la traduction en italien de quatre de ses Fables, par Seraphin Maffei, parent du célèbre auteur de la Mérope italienne. Les apologues de Madame Joliveau offrent du naturel, des traits heureux, et une facilité qui ne lutte pas toujours assez contre les obstacles. M. Besson a fait le quatrain suivant pour le portrait de cette Muse, gravé par Chrétien :

L'abandon de ses vers et leur douce harmonie,
De son ame céleste expriment la candeur :
Fénélon lui légua son cœur,
Et La Fontaine son génie.

Madame Joliveau a, dans son porte-feuille, des *Idylles*, des *Fables*, et un *Poëme pastoral* en deux chants. Plusieurs de ces fables, et ce poëme, ont été lus dans quelques Sociétés littéraires, et ont obtenu des éloges mérités.

JONCOUX, (Françoise-Marguerite de) fille d'un gentilhomme d'Auvergne, et de Geneviève Dodun, femme savante, naquit en 1660. Elle hérita du goût de sa mère pour les lettres. On lui doit la traduction des notes de Nicole (caché sous le nom de Wendrock) sur les *Provinciales*. Cette version a été imprimée en 4 vol. in-12. Elle a composé en société avec Jean Louail : *Histoire abrégée du Jansénisme*, et *Remarques sur l'Ordonnance de monseigneur l'Archevêque de Paris*, in-12. Mademoiselle Joncoux mourut le 27 septembre 1715.

JOSSENAY, (Madame) est auteur de *Sancerre et Adèle*, ou *le Mari coupable*, suivi de *la Femme désabusée*, an 10, 2 vol. in-12.

JUILLI DE THOMASSIN, (Mademoiselle) d'Arc en Barrois, vécut dans le 18e. siècle. Dès sa jeunesse, elle s'adonna à l'étude des belles-lettres. Elle soumit au jugement du public les preuves de ses succès, en insérant plusieurs de ses productions dans le recueil des Œuvres de son frère.

JULIEN, (MARIE-LOUISE-ANGÉLIQUE LEMIRE, Dame) s'adonna avec succès à l'étude des hautes sciences, et principalement des mathématiques. On lui doit : *le Quadricide*, ou *Paralogisme prouvé dans la Quadrature du Cercle de M. de Causans*; 1755, in-4°.

JULIEN, (Mademoiselle) a donné : *Histoire des Dieux*, ou *Histoire poétique*, 1785, 2 vol. in-12. Cet ouvrage n'est point composé de morceaux détachés et dénués d'intérêt ; c'est un tableau suivi et animé de tout ce que l'antiquité nous offre sur la Mythologie. L'utile y est joint à l'agréable. Le style de cette Histoire des Dieux a de la pompe et de l'harmonie : Mademoiselle Julien a pensé que, pour écrire un ouvrage dont les poëtes ont fait tous les frais, elle devait se rapprocher de leur manière d'écrire.

K.

KERALIO, (MARIE-FRANÇOISE-ABEILLE, Dame DE) naquit en Bretagne. On lui doit : *les Fables de Gay*, traduites de l'anglais, 1759, in-12; Amsterdam, 1764, in-8°. Elle a rendu son original avec fidélité et avec élégance. —*Poëme sur l'Eventail de Gay*, traduit de l'anglais. On pourrait comparer cette jolie bagatelle à *la Boucle de cheveux enlevée*. Le sujet en est gracieux et délicat.

KERALIO, voyez ROBERT.

KERNILIEN, (Madame DE) joint à beaucoup d'esprit et de connaissances, une grande modestie. Son portefeuille renferme plusieurs ouvrages, entr'autres : *les cinq Rêveries d'une Femme sensible et sans prétention*, 2 vol. in-18. — *L'Homme de deux ans.* — *Réflexions politiques et philosophiques*.

KOURZROCK, (Madame DE) chanoinesse à Soest en Vestphalie, membre de l'Académie des Arcades, sous le nom d'Elbanie, est née en Allemagne vers le milieu du 18e. siècle. Elle a passé les premières années de sa jeunesse à Reims. On lui doit: *la Messiade de Klopstock*, poëme en 20 chants, traduit en français; Paris, Ch. Pougens, an 9, 3 vol. in-8°. Elle a extrait de ce poëme l'épisode d'Abadona, qu'elle a mis en vers français, et qu'elle a fait imprimer, in-8°. Le portrait de Madame Kourzrock a été gravé par Chrétien.

L.

LABÉ, voyez PERRIN.

LABOUREYS, (Madame DE) a composé : *Métamorphoses de la Religieuse*, 1768, 2 parties in-12. Cet ouvrage est écrit faiblement ; mais il peut amuser par les aventures singulières qu'il renferme.

LAFAYETTE, (MARIE-MAGDELEINE PIOCHE DE LAVERGNE, Comtesse DE) née en 1633, épousa, en 1655, François, comte de Lafayette. Ménage et le P. Rapin lui enseignèrent la langue latine. Après trois mois de leçons, elle concilia ses maîtres sur un passage difficile. On connaît quelques-unes de ses maximes, qui seraient dignes de Larochefoucault, son ami ; celle-ci, par exemple : « Celui qui se met au-dessus des autres, quelqu'esprit » qu'il ait, se met au-dessous de son esprit ». Elle comparaît les mauvais traducteurs avec un valet sans esprit, qui, porteur d'un message intéressant, répète de travers ce que son maître l'a chargé de dire. Son hôtel était le rendez-vous des personnes les plus célèbres de son tems, entr'autres, Huet, Ménage, Lafontaine et Segrais. Ce dernier, en quittant la maison de Mademoiselle de Montpensier, trouva chez Madame Lafayette une retraite honorable. Cette illustre bienfaitrice des gens de lettres, mourut au mois de mai 1693.

On lui doit : *Zaïde*, histoire espagnole ; Paris, Claude Barbin, 1670, 2 vol. in-12. On trouve à la tête de cette édition une lettre de Huet sur l'origine des romans. Cette production a été réimprimée plusieurs fois. Elle a fourni à Bret le sujet, le caractère et plusieurs scènes de sa comédie

du *Jaloux.* *L'Amour maître de langues*, par Fuzelier, est également emprunté de *Zaïde.* — *La Princesse de Clèves*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Boursault donna, en 1678, la *Princesse de Clèves*, tragédie aussi médiocre que le roman est agréable. On lit, dans *le Siècle de Louis XIV*: « La *Princesse de Clèves* et » *Zaïde* furent les premiers romans où l'on vit les mœurs » des honnêtes gens, et des aventures naturelles, décrites » avec grâce. Avant elle, on écrivait d'un style em- » poulé des choses peu vraisemblables ». Voltaire a dit encore, dans son *Temple du Goût* : « Segrais voulut » un jour entrer dans le sanctuaire en récitant ce vers de » Despréaux,

Que Segrais dans l'Églogue en charme les forêts.

» Mais la critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques » pages de son *Enéïde* en vers français, le renvoya assez » durement, et laissa venir à sa place Madame Lafayette, » qui avait mis sous le nom de Segrais le roman aimable » de *Zaïde* et celui de la *Princesse de Clèves* ». — *La Princesse de Montpensier*, in-12. Cet ouvrage est digne des précédens. — *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, Amsterdam, 1720, 1 vol. in-12. On y voit les portraits des principaux personnages de la cour de Louis XIV. — *Mémoires de la Cour de France*, pour les années 1688 et 1689, Amsterdam, 1731, 1 vol. in-12; réimprimés avec l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*, sous ce titre : *Œuvres diverses de Madame Lafayette*, Berne, 1779, 2 vol. in-12. Les Mémoires de la Cour de France ne sont, pour ainsi dire, que des fragmens de ceux qu'elle composa. Ils s'égarèrent, par la facilité avec laquelle l'abbé Lafayette communiquait les manuscrits de son illustre mère. Ce qui

reste de cette production est semé de portraits bien frappés et d'anecdotes curieuses. Ses Œuvres ont été rassemblées en 8 vol. in-12; Paris, 1786. Les observations de Delandine, sur sa vie et ses ouvrages, sont à la tête de ce recueil. Le génie de l'invention et la délicatesse des pensées caractérisent les écrits de Madame Lafayette. Le style en est naturel, élégant et correct. Sa belle ame s'est peinte dans ses ouvrages ; tout y respire la morale la plus pure et la vertu la plus aimable.

LAFÉRANDIÈRE, (MARIE-AMABLE PETITEAU, Dame DE) née à Tours en 1736, épousa en 1756 Louis-Antoine Rousseau de Laférandière, capitaine au régiment de Champagne. L'amour maternel lui révéla le secret du talent qu'elle avait pour la poésie. Son premier essai fut une jolie chanson pour sa fille, alors âgée de dix ans. Une personne de sa société prit copie de cette pièce de vers, et la fit insérer dans le Mercure. On adressa, à cette occasion, un joli quatrain au nouvel auteur ; Madame Laférandière y répondit : c'est ainsi qu'elle s'engagea dans la carrière littéraire. Dorat s'empressa d'enrichir le Journal des Dames des poésies de Madame Laférandière, et Sautereau en orna l'Almanach des Muses. Parmi les productions charmantes échappées à sa plume, on distingue particulièrement ses *Fables*. Elle en a fait plus de cent. Plusieurs sont encore inédites. Elles sont marquées au coin de la facilité, du naturel et de la délicatesse. Ses poésies, en général, sont caractérisées par la sensibilité, une douce philosophie et un style correct. On y trouve de ces vers heureux, qui se gravent aisément dans la mémoire ; ceux-ci, par exemple :

Ah ! faisons le bonheur des autres,
Nous jouirons dans tous les tems.

Et ce début d'une autre pièce, intitulée : *Plus d'illusion :*

> Eh quoi ! tout fuit dans le vieil âge;
> Tout fuit jusqu'à l'illusion !
> Ah ! la nature aurait été plus sage,
> De la garder pour l'arrière-saison.

La postérité mettra Madame Laférandière au premier rang des femmes qui ont cultivé la poésie.

LAFITE, (Madame DE) a publié : *Histoire de la Conversion du Comte de Struenzée*, traduite de l'allemand de Manter ; 1773, in-8°. — *Entretiens, Drames* et *Contes moraux, à l'usage des Enfans ;* 2ᵉ. édition, 1783, 2 vol. in-12 ; 4ᵉ. édition, an 9, 2 vol. in-12. — 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est dédié à la reine de la Grande-Bretagne. — *Réponses à démêler,* ou *Essai d'une Manière d'exercer l'attention ;* Lausanne, 1791, in-12. Ces deux dernières productions peuvent faire suite aux ouvrages d'éducation de Madame de Genlis. — *Vie et Lettres de Gellert,* trad. de l'allemand, 3 vol. in-8°.

LAFONTAINE, (JEANNE DE) native du Berry, fut recommandable par son savoir. Jean II l'a célébrée dans ses *Élégies latines.* Elle mit en vers français, la *Théséïde* de Boccace, et composa des Poésies. Ses ouvrages n'ont point été imprimés. Elle mourut vers 1536.

LAFORCE, (CHARLOTTE-ROSE DE CAUMONT DE) petite-fille de Jacques de Laforce, naquit en Guyenne, dans le château de Casenove près de Bazas en 1650. Elle épousa en 1687, Charles de Brion. Ce mariage fut déclaré nul au bout de dix jours. Sa fortune ne répondit ni à l'éclat de sa naissance, ni au mérite de son esprit. Elle

prit pour devise un navire agité des flots, sans pilote, sans mâts et sans voiles, avec ces mots : *Quò me fata vocant ?* Un poëte rendit cette pensée, de la manière suivante :

Je suis, depuis quelques années,
Le jouet des flots et des vents.
Dans l'attente d'un meilleur tems,
Je vogue au gré des destinées.

L'étude vint la consoler de ses malheurs. Mademoiselle de Laforce se distingua dans la littérature. L'Académie des *Ricovrati* de Padoue l'admit parmi ses membres. Elle mourut à Paris le 7 mars 1724.

On lui doit : *Histoire secrète de Bourgogne*, Paris, Bénard, 1694, 2 vol. in-12 ; le même ouvrage, sous ce titre : *Histoire secrète de Marie de Bourgogne, femme de Maximilien d'Autriche ;* Paris, 1710, 2 vol. in-12. — *Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François* Ier ; Paris, 1696, 4 vol. in-12 ; Paris, 1719, 4 vol. in-12 ; Paris, (Holl.) 1739, 2 vol. in-12 ; Paris, Didot l'aîné, 1783, 6 vol. in-12. Il y a, dans cette dernière édition, un Précis de la Vie de François Ier, et un recueil de Poésies composées par ce prince. — *Gustave Vasa ;* Paris, 1698, in-12. — *Les Fées,* Contes des Contes ; Paris, Bénard, 1698, in-12. — *Histoire secrète de Catherine de Bourbon, Duchesse de Bar*, et *du Comte de Soissons ;* Nancy, 1703, 1 vol. in-12 ; le même ouvrage, sous ce titre : *Mémoires historiques*, ou *Anecdotes galantes et secrètes de la Duchesse de Bar, sœur d'Henri IV ;* Amsterdam, 1709, 1 vol. in-12. Dans les romans de Mademoiselle de Laforce, l'histoire est mêlée à la fiction. Les personnages qu'elle introduit sur la scène, ont presque tous existé, et leurs aventures sont conformes à leurs caractères.

Ses productions annoncent, en général, beaucoup d'imagination, de l'esprit et le talent d'écrire. — *Épître en vers à Madame de Maintenon.* — *Château en Espagne,* poëme en vers, dédié à la princesse de Conti. Ces poésies ont du mérite.

LAGARDE-THOMASSIN, (VICTOIRE DE) naquit à Aix, en Provence, et mourut en 1725. On lui doit : *Recueil de Lettres et de Poésies ;* Paris, Mouchet, 1725, 2 vol. in-12.

LAGORSE, (MARGUERITE DE BEAUVOIR DU ROURE, Marquise DE) joignit les charmes de la beauté aux grâces et aux talens de l'esprit. Elle composa : *l'Amour et la Fortune,* poëme couronné aux Jeux floraux de Toulouse en 1756. — *La Fondation d'Athènes,* poëme. — *L'Imagination,* ode. Ces deux pièces remportèrent le prix en 1757, aux Jeux floraux de Toulouse. Les ouvrages de Madame Lagorse lui ouvrirent les portes de cette Académie.

LAGRAVE, (Madame DE) a composé : *Sophie de Beauregard.* — *Monsieur Ménard, ou l'Homme comme il y en a peu ;* Paris, an 10, 3 vol. in-12. — *La Chaumière incendiée ;* Paris, an 10, 2 vol. in-12. — *Juliette Belfour,* ou *les Talens récompensés,* nouvelle traduite de l'anglais et dédiée aux jeunes Demoiselles ; Paris, Barba, an 11, 1 vol. in-12.

LAGUESNERIE, (Mademoiselle DE) naquit à Angers dans le 18e. siècle. On lui doit : *Mémoires de Milady B...* 2e. édition, 1760, 4 parties in-16. Le fonds de ce roman offre de l'intérêt, il est purement écrit.

LAIRE, (LOISEAU, Dame DE) née à Paris, vécut dans le 18e. siècle. On lui doit des Cantatilles, intitulées : *la Rose ; Sapho ;* et une *Épître à Églé.* Dans ces productions, elle a donné des preuves de son talent poétique.

LAISSE, (Madame DE) a donné : *Nouveaux Contes moraux ;* 1774, 2 vol. in-12. Cette production est estimée. — *Ouvrage sans titre, Minerve le donnera ;* 1775, in-12. Ce roman a été goûté du public. — *Proverbes dramatiques,* mêlés d'ariettes connues ; Amsterdam, 1777, in-8o. — *Nouveau genre de Proverbes dramatiques,* mêlés de chants; 1779, in-8o. On adressa le quatrain suivant à Madame de Laisse :

Minerve en t'écoutant te nomme sa rivale,
Vénus en te voyant frémit de ta beauté.
Mais peux-tu redouter leur vengeance fatale,
Quand tu tiens le brevet de l'immortalité?

LAMBERT, (ANNE-THÉRÈSE DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquise DE) naquit à Paris en 1647. Elle perdit son père à l'âge de trois ans. Sa mère épousa en secondes noces l'ingénieux Bachaumont, qui se fit un devoir et un amusement de cultiver les heureuses dispositions qu'il découvrit dans sa belle-fille. La nature lui avait donné un génie heureux, un esprit délicat et porté à la réflexion. Elle se maria le 22 février 1666 avec Henri Lambert, marquis de Saint-Bris, qui mourut en 1686. Elle avait alors un fils et une fille qu'elle éleva avec beaucoup de soin. Maîtresse d'un bien considérable, elle établit dans Paris une maison où il était honorable d'être reçu. Parmi les gens de lettres qui jouissaient de cet avantage, on cite Sacy, Fontenelle, Lamotte et Saint-Aulaire. Les qualités de son ame surpassaient les charmes

de son esprit. Elle mourut à Paris le 12 juillet 1733. Son *Eloge*, fait par Fontenelle, a été inséré dans le *Mercure* du mois d'août 1733. Depuis, il a été mis à la tête des *Œuvres de Madame de Lambert.*

On lui doit : des *Lettres.* Celle qui a pour objet la dispute sur Homère, entre Madame Dacier et Lamotte, a été recueillie dans un volume intitulé : *Homère en arbitrage.* Une autre de ces lettres, qui traite de la véritable gloire, et que Madame de Lambert adressa à son fils, fut insérée dans la seconde partie du tome second des *Mémoires de Littérature et d'Histoire du Père Desmolets,* et dans la *Bibliothèque française en Hollande.* On la réimprima avec un autre ouvrage de Madame de Lambert, sous ce titre : *Avis d'une Mère à son Fils et à sa Fille,* Paris, Ganeau, 1728, un vol. in-12. En peu de tems il s'en fit plusieurs autres éditions, soit en France, soit ailleurs; entr'autres, celle qui a pour titre : *Lettres sur la véritable éducation,* 1732. Ces productions furent traduites en anglais. La délicatesse du goût y est jointe à celle du sentiment, la connaissance du monde aux plus touchantes leçons de vertu, et les grâces piquantes du style aux expressions naïves de la tendresse maternelle. *Les Avis d'une Mère à sa Fille* ont été imprimés avec une traduction interlinéaire de l'allemand, Paris, an 8, 1 vol in-8°. — *Nouvelles Réflexions sur les Femmes,* ou *Métaphysique d'amour,* Paris, 1727; Londres, 1729. Il y en a eu une édition en Hollande. Lokman mit ces *Réflexions* en anglais, et les fit imprimer. Elles sont pleines d'imagination, de finesse et d'agrément. — *Traité de l'Amitié.* Madame de Lambert y peint les avantages, les charmes, les devoirs de cette vertu avec autant de vérité que de délicatesse. Ce Traité, dit Voltaire, fait voir qu'elle méritait d'avoir des amis. — *Traité*

de

de la Vieillesse. Cet ouvrage n'est pas moins estimé que celui de l'*Amitié*. C'est une règle de conduite pour les femmes qui avancent en âge. — Des *Réflexions diverses*. — Des *Portraits*. On y trouve celui de Fontenelle. Une autre femme, Madame de Forgeville, amie de l'auteur *des Mondes*, fit également le portrait de cet homme célèbre. — Des *Discours*. Ses *Œuvres* ont été réunies à Paris, 1748, in-12; 1752, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1758, in-12; traduites en espagnol par Dona Marie Cajetane de la Cerda y vera, comtesse de la Laing, Madrid, Barco, 1784.

LANSPERG, (HERRADE DE) abbesse d'Hohebourg, ou Mont Sainte-Odille, en Alsace, vécut au commencement du 12e. siècle. Plusieurs écrivains en ont parlé comme d'une des religieuses les plus savantes de son tems. Jean Busée dit avoir vu d'elle, en manuscrit, un ouvrage de piété, écrit en latin, dont le titre est : *Hortus deliciarum*.

LASABLIÈRE, (MAGDELEINE-HENRIETTE HESSELIN, DE CHEUSE, Dame RAMBOUILLET DE) née en 1636, protégea La Fontaine qu'elle appelait son fablier. Pendant plus de vingt ans, elle lui donna sa maison pour asyle; et, par ses soins, elle le consola des rigueurs de la fortune. Le bonhomme songeait sans doute à Madame Lasablière quand il fit ces deux vers :

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur.

La Fontaine immortalisa dans ses écrits son illustre bienfaitrice. Elle fut une des femmes les plus spirituelles du 17e. siècle. Son hôtel était le rendez-vous des hommes de

lettres les plus distingués. Dans le Recueil des Madrigaux de son époux, il en est quelques-uns qu'on a mis sous son nom. Elle fut enlevée à la société, en 1694, à l'âge de 58 ans.

LAUDENOT, (LOUISE) dite *de Saint-Jacques*, fille d'un médecin du roi, reçut une éducation brillante. Son goût pour la retraite lui fit embrasser la vie religieuse. Elle prit le voile chez les Bénédictines de l'abbaye royale de Montmartre, où elle se distingua par ses vertus et sa science. On lui doit les ouvrages suivans : *Catéchisme des vices et des vertus.* — *Méditations sur les Vies des Saints, pour toutes les fêtes de l'année, et sur les principales fêtes de Notre-Seigneur et de la Vierge.* — *Exercice pour la Sainte Communion et pour la Sainte Messe.* Elle publia les *Œuvres de Gertrude.* Louise Laudenot mourut le 27 mai 16.

LAUGIER DE GRANDCHAMP, (GAUDIN, Dame) s'est adonnée avec succès à la poésie. Ses productions ont été insérées dans différens ouvrages périodiques. Elle n'avait pas 18 ans, quand elle fit paraître, en 1783, sa charmante *Épitre à la Bienfaisance.* Ses Contes, ses Nouvelles, soit en prose, soit en vers, sont écrits avec grâce. La lecture en est attachante. On y trouve réunis l'intérêt du sentiment et celui de la délicatesse. L'aisance et la facilité caractérisent ses Romances. Il y a un ton de mélancolie et une manière poëtique dans sa *Description de la route de Briançon.* Cette pièce de vers fait partie d'un Recueil de Voyages, publié en 1787, par Couret Villeneuve. Son *Discours*, en vers, *sur les Préjugés*, a des beautés. Son *Éloge*, en vers, *de Voltaire*, a concouru, en 1779, pour le prix proposé par l'Académie française.

LAURE, voyez SADE.

. LAURENCE DE BELLEFONT, (Madame) fondatrice du monastère des religieuses Bénédictines de Notre-Dame des Anges, établi à Rouen, est connue dans la république des lettres par une Paraphrase du cantique d'Ézéchias, insérée dans plusieurs Recueils.

LAURENCIN, (JULIE D'ASSIER DE LA CHASSAGNE, Dame DE) naquit le 15 mai 1741, à Saint-Hypolithe en Lorraine. Ses talens furent son moindre mérite : elle fut bonne épouse et bonne mère. Retirée dans son château de Machy, à trois lieues de Lyon, elle cultiva les lettres, et donna à ses enfans les préceptes et l'exemple de la vertu. On lui doit : *Épître d'une femme à son amie, sur l'obligation et les avantages qui doivent déterminer les mères à allaiter leurs enfans, conformément au vœu de la nature*, 1774, in-8°. Cette pièce a été insérée dans différens Recueils, entr'autres, dans celui intitulé : *Pièces relatives à l'Académie de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge. — Alceste et Méloé*, ou *Chant de l'Amour maternel*, idylle, 1777. Ces chefs-d'œuvres d'une plume intéressante et facile ont été dictés par le sentiment. L'Académie de l'Immaculée Conception de Rouen les a couronnés, l'un en 1774, et l'autre en 1777. Madame de Laurencin est encore auteur de poésies très-agréables, qui ont été imprimées dans l'Almanach des Muses.

LAUVERGNE, (Madame DE) a composé des poésies. Le Recueil en a paru après la mort de l'auteur. Paris, Claude Barbin, 1680, in-12.

LAVILLÉE, (MAGDELEINE NEVEU, d'abord Dame DESROCHES, ensuite Dame DE) naquit à Poitiers où elle fit sa résidence. Elle fut élevée dans l'amour des sciences et des lettres. Sa maison était une espèce d'Académie où se rassemblaient tous les hommes de mérite que les *grands jours* de Poitiers attiraient dans cette ville. On remarque Scévole de Sainte-Marthe, et Pasquier, parmi les personnages illustres qui étaient admis dans sa société, et qui rendirent hommage à l'étendue de ses lumières, aux charmes de son esprit, et à sa modestie. Plusieurs auteurs lui dédièrent leurs ouvrages. Scévole de Sainte-Marthe lui a donné un rang distingué dans son Recueil d'éloges latins; le Père Hilarion de Coste ne l'a point oubliée dans son *Eloge des Dames illustres;* Mornac, dans ses *Feriæ forenses,* l'a mise au nombre des plus grands génies que l'on connut alors : il la compare à Sapho et à Sulpicie. Non-seulement elle se rendit célèbre par ses talens, mais encore par son amour maternel. Elle eut la plus grande affection pour sa fille unique. Leurs *Œuvres* portent le sceau de leur union, et l'on voit que mutuellement l'une n'était entièrement occupée que de l'autre. La peste qui régna à Poitiers, en 1587, enleva Madame Lavillée à la république des lettres.

Ses ouvrages ont été imprimés sous le titre de *Premières Œuvres,* Paris, Abel Langelier, 1579, in-4°. Ce Recueil renferme une Epître aux Dames, en prose; une Epître à sa fille; neuf Odes; trente Sonnets; les Epitaphes de son mari, de Monsieur le comte de Brissac, et de feu Sieur baron d'Anguernaques. — *Secondes Œuvres,* Poitiers, Nicolas Courtois, 1583, in-4°.; Rouen, Robert Feron, 1604, in-12. On y lit des sonnets et autres vers. — *Premières et secondes Œuvres de Mesdames Desroches,* Paris,

1604, 1 vol. in-8°. Cette dernière édition est la plus complette; elle contient la tragédie de *Panthée*. Parmi les poésies de Madame Lavillée, on distingue les suivantes : Des *Stances à Madame la baronne de Germole sur l'absence de son mari ;* l'*Epître à sa fille*, où elle fait des vœux pour l'immortalité de Mademoiselle Desroches : l'*Ode première*, l'*Ode deuxième*, dont voici une strophe :

Notre principe est songe,
Notre naître, malheur ;
Notre vie est mensonge,
Et notre fin, douleur.

l'*Ode septième*, l'*Ode neuvième ;* l'*Epitaphe de M. Lavillée*, son second mari. Elle lui fait dire :

Mon corps n'est pas tout seul sous cette froide tombe;
Le cœur de ma compagne y gît avec le mien:
Jamais de son esprit notre amitié ne tombe;
La mort ne tranche point un si ferme lien.

Scaliger adressa à Madame Lavillée des félicitations en style poétique, à l'égard d'un poëme d'environ trois cents vers, qu'elle composa sur la mort du comte de Brissac. — *Missives de Mesdames Desroches.* On remarque parmi celles de Madame Lavillée, l'*Épître à sa fille*, et les *Lettres cinquième, sixième, vingtième et vingt-sixième.* Cette dernière sur-tout est très-jolie.

LEFRANÇAIS DELALANDE, (Marie-Jeanne-Amélie Harlay, Dame) née à Paris vers 1768, a épousé, en 1788, Michel Lefrançais Delalande, astronome, et neveu du célèbre Jérôme Lefrançais Delalande. Elle marche sur les traces de Marie Cunitz, fille d'un médecin de Silésie, qui publia, en 1650, des tables d'astronomie.

En 1793, Madame Lefrançais a donné *des Tables horaires pour la marine.* Cette production est immense pour le calcul. Elle a valu à son auteur une des couronnes et une des médailles que le Lycée des Arts de Paris a décernées aux savans et aux artistes distingués. Madame Lefrançais a réduit plus de deux mille étoiles, et il y a 36 opérations à faire pour chaque étoile. Elle a entrepris d'en réduire encore 50 mille; et, pour cet ouvrage, elle a autant de zèle et d'assiduité que Miss Herschel en met à la recherche des comètes. Les astronomes doivent lui savoir gré de ce nouveau travail; comme les navigateurs, des Tables horaires qu'elle a publiées pour la marine.

LEGROING-LA-MAISONNEUVE, (FRANÇOISE-THÉRÈSE-ANTOINETTE) née à Bruyères dans les Vosges, le 11 juin 1764, s'est consacrée à l'éducation des jeunes personnes de son sexe, et cultive les lettres. On lui doit: *Zénobie, reine d'Arménie,* 1795; 2e. édit., an 8. Ce roman annonce de la délicatesse et du goût. — *Essai sur le genre d'instruction le plus analogue à la destination des femmes,* Paris, Charles Pougens, an 7, in-18; 2e. édit. Paris, Charles Pougens, an 10. Cet heureux essai fait l'éloge du mérite de Madame Legroing. Les personnes qui s'intéressent à l'éducation des jeunes demoiselles lui sauront gré de s'occuper, jusques dans ses écrits, d'une chose aussi utile qu'elle est négligée. — *Clémence,* roman moral, dans lequel les jeunes personnes dont le cœur serait engagé, trouveront des principes et des exemples utiles; Paris, Duprat, an 10, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, dont l'action intéresse la curiosité et captive l'attention, attache en même tems par un style doux et simple et des sentimens vrais. — *Plusieurs articles dans la Bibliothèque française.*

LEGUERCHOIS, (N. D'AGUESSEAU, Dame) sœur du célèbre chancelier d'Aguesseau, naquit à Paris en 1679. Elle fut, pendant tout le cours de sa vie, un modèle de sagesse et de vertu. A ces qualités, elle joignit des connaissances et du goût pour l'étude. Elle eut le bon esprit d'employer ses talens à l'instruction de ses enfans. C'est pour eux qu'elle fit : *Avis d'une mère à son fils.* — *Instruction sur les Sacremens de Pénitence et de l'Eucharistie.* — *Pratique pour se disposer à la mort.* Ces trois ouvrages, réimprimés en 1747, forment 2 vol. petit in-12. — *Réflexions chrétiennes sur les livres historiques de l'Ancien Testament*, in-12. Madame Leguerchois mourut le 9 décembre 1740.

LEHAY, (ÉLISABETH-SOPHIE CHÉRON, Dame) naquit à Paris, le 3 octobre 1648. Tous les talens furent son partage. La musique, la peinture, la gravure, les langues savantes et la poésie firent tour-à-tour ses délices. Son père, qui était un peintre en émail, de la ville de Meaux, lui apprit les principes du dessin. Ses progrès furent si rapides, que son pinceau la rendit célèbre dès l'âge de 14 ans. Elle devint si habile dans cet art, qu'en 1672 Lebrun la jugea digne d'être présentée à l'Académie de peinture et de sculpture qui s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres. Madame Lehay fit des tableaux d'histoire très-estimés : de ce nombre sont une *Fuite en Égypte ; Jésus-Christ au tombeau*, et *Cassandre interrogeant un génie sur la destinée de Troye.* On conserve plusieurs de ses dessins d'après l'antique. Peu de personnes ont possédé comme elle le talent de dessiner les pierres gravées. Elle s'exerça avec un grand succès dans le genre du portrait, et le traita savamment et dans la

manière historique : on doit à son pinceau le seul qui soit resté de Madame Deshoulières. Elle peignait les portraits de ses amis, ou pour leur en faire présent, ou pour les placer dans son cabinet : « J'ai, disait-elle, en leur ab- » sence, le plaisir de m'entretenir avec eux ». Anne et Ursule de Lacroix, nièces de son époux, furent ses élèves dans l'art de la gravure. Ce n'était point assez pour le génie de Madame Lehay de se faire admirer dans ses tableaux, par son goût de dessin, sa grande facilité de pinceau, et son intelligence supérieure du clair-obscur; elle ajouta encore à sa gloire, par des vers pleins de naturel, de force et de grâce. Ses ouvrages sont : *Essai des Pseaumes et Cantiques mis en vers*, enrichis de figures; Paris, 1693, in-8°. Les figures ont été gravées par Louis Chéron, son frère. — *Traduction en vers français d'une Ode latine*, ou *Description de Trianon*, par l'abbé Boutard; Paris, 1696, in-8°. — *Préface*, à la tête d'une production intitulée : *Livre à dessiner*, composé de têtes tirées des plus beaux ouvrages de Raphaël, gravé par M. Lehay; Paris, 1706, in-fol. Elle s'y exprime avec une simplicité pleine de noblesse. — *Cantique d'Habacuc*, et *le Pseaume* 103, traduits en vers français, avec des estampes qui en représentent le sujet; Paris, 1717, in-4°. Cette traduction fut publiée par Monsieur Lehay, son époux. Elle apprit l'hébreu, pour mieux entrer dans le sens des pièces qu'elle voulait traduire. Les journalistes de Trevoux assurent qu'elle a fait plus qu'elle ne prétendait; qu'elle est encore entrée dans l'esprit de ceux qui en sont les auteurs, et que nulle traduction n'a mieux conservé le sublime des Pseaumes. Digne rivale de J. B. Rousseau, elle eut le mérite de le précéder dans la carrière lyrique. Ce grand poète estimait particulièrement le Pseaume 73,

qu'elle avait imité ; il le fit imprimer à la fin de ses Poésies Sacrées, dans l'édition qu'il en donna peu de tems avant sa mort. — *Les Cerises renversées*, Poëme en trois chants, publié en 1717, avec *La Batrachomyomachie* d'Homère. Raux l'a traduit en vers latins qu'il a fait imprimer (an 10), à la suite d'une traduction, en vers français, des Géorgiques de Virgile. Le héros de ce poëme est M. Lehay, sous le nom de Damon, et l'une des Dames du carosse est Madame Lehay. Son talent pour la poésie, et la richesse de son imagination, se font sentir dans ce badinage ingénieux, dont la fable est régulière, et les descriptions sont naturelles et vives. Cette pièce à laquelle le poète Rousseau trouvait du mérite, valut à son auteur, en 1699, une place dans l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. Elle y fut admise sous le nom de la Muse *Erato*. Madame Lehay joignait à tous ces talens les qualités du cœur, une grande modestie, et l'art de se mettre à la portée de tout le monde, et de faire valoir le mérite des autres. Parmi les artistes qui eurent part à ses bienfaits, on cite Soleras, son maître de musique, que l'âge et les infirmités réduisirent à l'indigence, et un fameux sculpteur, l'abbé Zumbo. Sa maison était le rendez-vous de presque tous les gens de lettres de son tems. Louis XIV la gratifia d'une pension. De Piles l'a citée avec honneur dans la deuxième édition de son Abrégé de la Vie des Peintres. On doit son éloge à Fermelhuis, docteur en médecine; Paris, 1712, in-8°. L'abbé Bosquillon fit les vers suivans pour le portrait de Madame Lehay :

De deux talens exquis l'assemblage nouveau
Rendra toujours Chéron l'ornement de la France;
Rien ne peut de sa plume égaler l'excellence,
Que les grâces de son pinceau.

A soixante ans, elle épousa Monsieur Lehay, qui n'était guère plus jeune qu'elle. Elle mourut à Paris le 3 septembre 1711, âgée de près de 63 ans.

LEJARS DE GOURNAI, (MARIE-CATHERINE,) née à Paris, en 1565, eut, dès l'enfance, un goût décidé pour l'étude. L'histoire, la philosophie, la morale, la physique, la géométrie, l'éloquence et la poésie l'occupèrent tour-à-tour. La plupart des langues savantes lui devinrent familières. Ayant perdu fort jeune son père, elle voulut, à la manière des Romains, s'en donner un autre par la voie de l'adoption. La réputation de Montagne lui inspira un tel degré d'enthousiasme et de vénération, qu'en 1588, elle quitta sa terre de Gournay pour aller avec sa mère, à Paris, rendre hommage à l'auteur des *Essais*. Dès-lors elle donna le nom de père à cet illustre écrivain, qui la reconnut pour sa fille d'alliance. La vicomtesse de Gamaches, fille du philosophe, l'appella sa sœur. Montagne légua ses manuscrits à Mademoiselle de Gournay, qui les fit imprimer en 1596, 1602 et 1635. Elle dédia cette dernière édition au Cardinal de Richelieu, et elle y mit une préface dans laquelle, dit Sabatier, Pascal a puisé trois ou quatre de ses *Pensées* les plus brillantes. Mademoiselle de Gournai fut recherchée non-seulement par tous les savans de l'Europe, mais encore par la meilleure compagnie. Les Ménage, les Balzac et les Voiture la consultaient. Heinsius, Juste-Lipse, Baudius, le chancelier Seguier, Saint François de Sales, Laroche-Posay, évêque de Poitiers, Godeau, évêque de Vence, le duc de Mantoue, Maynard, le cardinal Duperron, Mademoiselle de Schurmann, etc., étaient en commerce de lettres avec elle. La comtesse de Soissons, la duchesse de Longueville, la

princesse de Gonzague-Nevers aimaient à s'instruire dans sa conversation, qui était toujours lumineuse et charmante. Bouhours l'a mise au rang des plus illustres filles d'esprit; Hilarion a fait son éloge dans ses Femmes Savantes ; Montagne parle très-avantageusement de son mérite, à la fin du 17e. chapitre du livre 2e. de ses Essais ; Dominique Baudius l'appelle la syrène de la France. Le cardinal de Richelieu qui avait pour elle une bienveillance particulière, lui fit donner une pension du roi. Elle mourut à Paris, le 13 juillet 1645. Sa mémoire fut honorée de plusieurs épitaphes, parmi lesquelles on remarque celle de Colletet.

On lui doit : *les Avis et les Présens de Mademoiselle de Gournai*, 1634, 1641. Ce livre roule en partie sur la langue française. Idolâtre du vieux langage, elle veut y remettre en vigueur les diminutifs tombés en désuétude, et regrette généralement toutes les expressions dérivées du grec. — *Le Bouquet du Pinde*, dédié à la vicomtesse de Gamaches. — *L'Ombre de Mademoiselle de Gournai* : cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois. On y trouve un discours à Henri IV sur l'éducation des princes; un petit plan d'études pour le Dauphin, qui fut depuis Louis XIII ; une dissertation très-philosophique et très-morale sur la médisance, adressée à la marquise de Guercheville ; des réflexions sur la manière de traduire les anciens auteurs ; un traité dédié à la Reine de France, où elle établit l'égalité de mérite entre les deux sexes ; une défense de la poésie et du langage des poëtes, adressée à Madame Desloges ; les vertus vicieuses; différentes questions de morale, où l'on trouve de la profondeur et du discernement ; des pièces fugitives ; manière de traduire les orateurs, à M. de Gélas, évêque d'Agen. A la suite de son système de traduction qui est très-lumineux, elle a placé les morceaux suivans, qu'elle

a transmis dans notre langue : la Harangue de Galba dans Tacite, celle de Marius au peuple romain dans Salluste ; l'Héroïde de Laodamie à Protésilas dans Ovide ; la seconde Philippique de Cicéron contre Marc-Antoine ; une partie du premier chant de l'Énéide, le second tout entier, et presque tout le quatrième. Cette dernière traduction est en vers.

Mademoiselle de Gournai avait une grande étendue de connaissances et un discernement rare. Elle pensait librement et fortement. Sans adopter aucun genre, elle avait embrassé tout ce qui était utile, et au moyen des langues qu'elle connaissait parfaitement, elle moissonnait chez tous les peuples.

LEMASSON LE GOLFT, (Mademoiselle) née au Havre le 25 octobre 1750, de la ci-devant Académie d'Arras, du cercle des Philadelphes, a donné ; *Entretiens sur le Havre*, 1781, in-12. — *La Balance de la nature*, Paris, Barrois l'aîné, 1784, in-12. — *Esquisse d'un tableau général du genre humain*, 1787, in-12. — *Lettres relatives à l'Éducation*, Paris, 1788, in-12. — *Mémoires sur l'iris ; les ombres coloriées, les mouches communes*, etc. en différens journaux.

LENCLOS, (ANNE DE) dite Ninon, fille d'un gentilhomme de Touraine, naquit à Paris, le 15 mai 1615 ou 1616. Sa mère voulait la rendre dévote ; son père en fit une épicurienne. Elle n'avait que 15 ans lorsqu'elle perdit l'un et l'autre. Dès l'âge de dix ans, elle avait lu et médité les ouvrages de Montagne et de Charron. Elle touchait très-bien du clavecin, chantait avec tout le goût possible, et dansait avec beaucoup de grâce. Elle conserva sa beauté

jusqu'à la caducité de l'âge. L'amour de la liberté la fit renoncer au mariage. St-Évremont donne une juste idée des mœurs de Ninon dans ces vers qu'il mit au bas de son portrait :

L'indulgente et sage nature
A formé le cœur de Ninon,
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

Elle fut volage dans ses amours, constante en amitié, d'une probité scrupuleuse, d'une humeur égale, d'un commerce charmant et d'un caractère vrai. Sa maison était le rendez-vous de ce que la cour et la ville avaient de plus poli, et de ce que la république des lettres avait de plus illustre. Scarron la consultait sur ses romans ; Saint-Evremont sur ses vers ; Molière sur ses comédies ; Fontenelle sur ses dialogues ; l'abbé Gedoyn sur ses ouvrages. Les femmes les plus aimables et les plus respectables de son tems la recherchèrent. On remarquait parmi ses amies la comtesse de la Suze, la maréchale de Castelnau, la duchesse de Sully, Madame de Lafayette, Madame de Coulanges, Madame du Tort, la marquise de Lambert, et Madame Lasablière. Madame de Maintenon entretenait avec elle un commerce épistolaire, et lui fit des instances pour la fixer auprès d'elle. Ninon préféra sa liberté à l'esclavage brillant de la cour. Voltaire fut présenté chez elle à l'âge d'environ 13 ans : elle pressentit ce qu'il devait être un jour. Dans son testament, elle lui fit un legs de 2000 francs pour acheter des livres. A l'âge de 22 ans, elle eut une maladie dans laquelle on désespéra de sa vie. Ses amis déploraient sa destinée. « Hélas ! dit-elle, je ne laisse que » des mourans ». Elle conserva, jusqu'à la fin de sa carrière, la sérénité de son ame, et les agrémens de son

esprit. « Si l'on pouvait croire, comme Madame de Che-
» vreuse, disait-elle quelquefois, qu'en mourant on va
» causer avec tous ses amis dans l'autre monde, il serait
» doux de penser à la mort ». Elle fut enlevée à la société le 17 octobre 1705 ou 1706. Sa Vie a été écrite par Bret; l'abbé Raynal a donné les Mémoires de Mademoiselle de Lenclos, et Douxmenil a publié: Mémoires et Lettres, pour servir à l'Histoire de Mademoiselle de Lenclos.

On lui doit quelques *Lettres* qui se trouvent dans les Œuvres de Saint-Evremont. Elle n'est point auteur de celles que Damours a publiées sous son nom. Les véritables *Lettres* de Ninon sont écrites avec plus de délicatesse et avec moins d'apprêt. La morale y est toujours assaisonnée par l'enjouement, et l'esprit ne s'y montre que sous les apparences d'une imagination libre et naturelle.

LEPAUTE, (NICOLE-REINE-HORTENSE ETABLE DE LABRIÈRE, Dame) née à Paris le 5 janvier 1723, épousa en 1748 Lepaute l'aîné, qui commençait à se faire connaître par ses rares talens en horlogerie. Son esprit et ses grâces lui donnèrent un rang distingué dans la société; elle se fit remarquer des savans par ses connaissances. Son mérite fut apprécié de l'Académie de Beziers qui se l'associa. Parmi les services que Madame Lepaute a rendus à l'astronomie, on doit citer l'attention qu'elle eut de faire venir à Paris Lepaute d'Agelet, pour l'attacher à cette science. Elle fut enlevée à la société, le 6 décembre 1788, au milieu des soins assidus qu'elle donnait depuis long-tems à son époux malade. Le célèbre Lalande a fait son éloge, qui a été inséré dans le Journal de Paris. L'un des prénoms de Madame Lepaute, Hortense, a été donné à la rose du Japon, par Commerson qui, ayant été frappé de

la beauté de cet arbuste, le dédia à l'épouse de son ami particulier. D'abord il le nomma *Lepautia;* ensuite, ne trouvant pas son hommage assez direct, il l'appela *Hortensia.*

Elle a donné la *Table des longueurs des Pendules* dans le Traité d'Horlogerie de son époux. En 1757, elle concourut avec Clairaut et Lalande, au travail que ces deux astronomes avaient entrepris pour calculer l'attraction de Jupiter et de Saturne, sur la comète prédite par Halley, afin d'avoir exactement son retour. Depuis 1759 jusqu'en 1774, elle travailla à la *Connaissance des Tems,* ouvrage que l'Académie des Sciences publiait chaque année, pour l'usage des astronomes et des navigateurs. A l'occasion de plusieurs éclipses qu'elle avait calculées, elle sentit l'avantage d'une *table des angles parallactiques,* et elle en fit une très-étendue, qui parut dans la Connaissance des Tems de 1763, et dans le livre intitulé: Exposition du Calcul astronomique. En 1764, elle calcula, pour toute l'étendue de l'Europe, l'éclipse annulaire du Soleil, prédite pour le 1er. avril de cette année, et elle publia une *Carte,* où l'on voyait, de quart-d'heure en quart-d'heure, la marche de l'éclipse, et ses différentes phases. Madame Lepaute a calculé plus de dix ans les *Éphémérides* de l'Académie; c'est ainsi que les sœurs de Manfredi calculaient les Ephémérides de Bologne, et que les trois sœurs de Kirch ont calculé long-tems les Ephémérides de Berlin. Les calculs du Soleil, de la Lune et de toutes les planétes, qui se trouvent dans le 18e. volume des Ephémérides, publié en 1783, sont de Madame Lepaute. Elle est aussi l'auteur de divers *Mémoires d'Astronomie,* lus à l'Académie de Beziers, et dont les extraits ont paru dans les Mercures.

LEROUX, (Mademoiselle) à l'âge de 13 ans, a publié : *Plan d'un Établissement, consacré au bonheur et à la gloire des personnes du sexe,* 1786.

LÉVESQUE, voyez PETIGNI.

LEVIS, (N. Demoiselle DE) vécut sous le règne de Philippe-Auguste. Elle eut beaucoup de mérite, et tint un rang distingué parmi les poëtes provençaux. Ses vers ne sont pas venus jusqu'à nous. Savari de Mauléon fut son chevalier, et il la célébra dans ses poésies.

LEZAY-MARNÉSIA, (Madame) vécut dans le 18e. siècle. On lui doit des *Lettres de Julie à Ovide*, dont il y a eu plusieurs éditions. Elles ont été insérées dans différens recueils. Cet ouvrage a toujours paru sous le voile de l'anonyme. On ignorerait encore quel est le nom de l'auteur, si son fils, Adrien Marnésia, n'avait révélé ce secret dans le Plan de lecture qu'il a publié pour une jeune Dame. D'après l'hommage qu'il rend à sa mère, il paraît qu'aux charmes de l'esprit elle réunissait les qualités du cœur.

LIANCOUR, (JEANNE DE SCHOMBERG, Duchesse DE) fut, par ses vertus, la digne fille de Henri Schomberg, surintendant des finances, qui, après avoir exercé cette charge pendant deux ans, se trouva moins riche de 400,000 livres. Douée d'un cœur excellent, et d'un esprit délicat, solide et profond, elle joignit au goût des lettres et des sciences, même les plus abstraites, une grande aptitude pour les langues, et un talent marqué pour la poésie et la peinture. Elle donna elle-même les dessins

dessins des beaux jardins et des belles eaux de sa maison de Liancour, que La Fontaine a célébrées dans sa Psyché. On cite différens traits de sa générosité. Elle fut très-liée avec les solitaires de Port-Royal, et leur donna asile contre leurs persécuteurs. Elle mourut à Liancour le 14 juin 1674.

On lui doit : *Réglement donné par une Dame de haute qualité à Mademoiselle ***, sa petite-fille, pour sa conduite et pour celle de sa maison;* Paris, 1698, in-12; Paris, 1779, in-12. L'abbé Boileau, chanoine de Saint-Honoré à Paris, a été l'éditeur de cet ouvrage. Il y a joint un autre *Réglement,* que Madame de Liancour avait fait pour son usage, et il a mis à la tête du volume un avertissement qui contient la Vie de l'auteur. Cette intéressante production est pleine d'excellentes maximes, sur l'éducation des enfans. — Deux *Pièces de Vers,* l'une sur le Saint Sacrement de l'Autel, et l'autre sur l'Incarnation de J. C.

LIBOREL, (Mademoiselle) donna, sur la fin du 17e. siècle, de petits ouvrages de sa composition, écrits avec autant de goût que de délicatesse.

LIÉBAUT, (NICOLE-ETIENNE, Dame) née à Paris, dans le 16e. siècle, fille unique de Charles Etienne, imprimeur, épouse de Jean Liébaut, médecin, s'adonna de bonne heure à l'étude des belles-lettres. Elle était aimable, savante, et avait du talent pour la poésie. On lui doit plusieurs pièces de vers, entr'autres : *le Mépris d'Amour;* des *Stances pour le Mariage,* en réponse à celles que Philippe Desportes avait faites contre l'Hymen. Il n'est resté de ses productions qu'une *Défense* en prose, *pour les Femmes, contre ceux qui les méprisent.* Madame

Liébaut n'est pas la seule femme de mérite de sa famille ; Perrette Badius, épouse du célèbre Robert Etienne, parlait la langue latine avec autant de grâce que de facilité, et secondait son époux dans la partie littéraire de ses travaux.

LIENCOURT, (Madame DE) vécut vers la fin du 17e. siècle. Les vers qui nous restent de cette Muse, prouvent qu'elle s'exprimait avec autant de délicatesse que de sentiment. Vertron fit pour elle ce madrigal :

Quand on sait accorder sa voix à tous les tons,
Qu'on chante également le tendre et l'héroïque,
On est sans flatterie, en son espèce unique;
Et c'est aller de pair avec nos Apollons.

LIMEUIL, (N. DE LA TOUR D'AUVERGNE, Demoiselle DE) fille d'honneur de Catherine de Médicis, vécut dans le 16e. siècle. Elle fit, avec une de ses compagnes, un petit *Écrit satyrique* contre toutes les personnes de la cour.

LINTOT, (CATHERINE CAILLOT, Dame DE) vécut à Paris dans le 18e. siècle. On lui doit : trois *nouveaux Contes de Fées*, avec une préface de l'abbé Prévost, Paris, Didot, 1735, 1 vol. in-12. — *Histoire de Mademoiselle de Salens*, la Haye, 1740, 2 vol. in-12. — *La jeune Américaine*, et *les Contes marins*, la Haye, 1740, 2 tom. en 1 vol. in-12. — *Histoire de Madame d'Atilly*, la Haye, 1745, 1 vol. in-12. Ses *Romans* sont pleins d'imagination et de chaleur.

LOISEAU, voyez LAIRE.

LOMBARDA, Dame Toulouzaine, du 13e. siècle, était belle, aimable et savante. Elle se fit remarquer sur-tout par son heureux talent pour la poésie. Il reste d'elle en manuscrits, dans la bibliothèque du Vatican, plusieurs *pièces* qu'elle avait composées à la louange de Bernard Arnaud.

LONCHAMPS, (PITEL) composa : *Titapouf*, ou *le Voleur*, comédie en un acte, jouée le 4 novembre 1687. Cette pièce eut trois représentations. Elle n'a point été imprimée.

LONGUEVILLE, (ANNE-GENEVIÈVE DE BOURBON, duchesse DE) sœur du grand Condé, naquit en 1618, au château de Vincennes. A l'âge de 23 ans, elle épousa Henri, d'Orléans, duc de Longueville. Elle eut beaucoup de part à la faction de la Fronde; elle prit parti dans la dispute qui s'éleva pour les sonnets d'Uranie par Voiture, et de Job par Benserade, et elle donna asile aux grands écrivains de Port-Royal, qu'elle déroba à la persécution. La protection qu'elle accorda aux gens de lettres, honore sa mémoire. Elle avait de la justesse dans l'esprit et un goût sûr. C'est la duchesse de Longueville qui dit, lorsque tout le monde se récriait sur la beauté du poëme de la Pucelle : oui, cela est beau; mais cela est bien ennuyeux. Après la mort de son époux en 1663, elle quitta la cour, et mourut le 15 avril 1679, aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Villefore a donné la Vie de la duchesse de Longueville, Amsterdam, 1739, 2 vol. petit in-8°.

LOQUET, (MARIE-FRANÇOISE) née à Paris le 2 novembre 1750, a publié : *Voyage de Sophie et d'Eulalie*

au palais du vrai bonheur, 1781, in-12. Cet ouvrage l'a fait connaître avantageusement dans la république des lettres. — *Entretiens d'Angélique, pour exciter les jeunes personnes du sexe à l'amour et à la pratique de la vertu*, Paris, 1781, in-12. Cette production est dédiée aux demoiselles pensionnaires des dames Miramionnes. On y trouve beaucoup d'érudition. — *Cruzamante* ou *la Sainte Amante de la Croix*, Paris, 1786, in-12. — *Entretiens de Clotilde*, 1788, in-12.

LOS RIOS, (Mademoiselle) maîtresse de pension, a publié : *Magasin des petits Enfans*, ou *Recueil d'amusemens à la portée de leur âge, suivi de deux traités instructifs et édifians*, Paris, 1771, in-12. — *Encyclopédie enfantine*, 1780, in-8°. — *Abrégé historique de toutes les Sciences et des Beaux-Arts*, 1789, in-12.

LOUISE DE SAVOYE, naquit au Pontdin en Savoye, le 11 septembre 1476 ou 1477. Elle avait à peine 12 ans, quand son oncle, Louis XI, la maria avec le comte d'Angoulême, au mois de février 1488. Son époux mourut en 1493. Elle resta veuve avec deux enfans, dont l'un fut François Ier. et l'autre Marguerite, reine de Navarre. Louise était douée d'une grande beauté et de beaucoup d'esprit. Elle cultiva les sciences et encouragea les savans. Pendant les guerres d'Italie, elle fut régente du royaume. La sagesse de sa conduite augmenta son autorité et l'attachement que le roi son fils avait pour elle. Après la bataille de Pavie, la France était menacée par différentes puissances. Louise parvint à les engager à se liguer contre Charles-Quint. Cet empereur donna la liberté à François Ier; mais il demanda les deux fils du roi qui étaient encore

fort jeunes, ou les meilleurs capitaines de la France, pour servir de garans au traité de Madrid. La régente fit céder sa tendresse au bien de l'état, elle conduisit les jeunes princes à Andaie, pour les donner en ôtage. Elle négocia, en 1529, avec Marguerite d'Autriche, le traité de Cambrai qui rendit la paix au royaume. Louise ne jouit pas long-tems de son ouvrage, elle mourut à Grez, petite ville du Gâtinois, le 22 septembre 1531. Son corps, inhumé à St.-Denis, fut couvert de fleurs par les gens de lettres, qu'elle avait protégés. On trouve ses *Mémoires* écrits par elle-même dans le tome 16 de la collection universelle des Mémoires historiques relatifs à l'histoire de France. Ils sont curieux et écrits avec naïveté.

LOUISE MARGUERITE DE LORRAINE, Princesse de Conti, fille de Henri duc de Guise, dit *le Balafré*, naquit à Blois, en 1582. Elle épousa, le 24 juillet 1605, François de Bourbon, prince de Conti, dont elle devint veuve, le 3 avril 1614. Les Muses la consolèrent de cette perte. Elle se consacra entièrement à la littérature, et protégea les gens de lettres. Elle mourut à Eu, le 30 avril 1631.

On lui doit : *Roman royal*, ou *Aventures de la Cour*, Paris, 1620. Il parut sous le nom du sieur du Pilouse; ensuite on le publia sous les titres suivans : *Les Amours d'Henri IV*, Leyde, 1663, in-12; *les Amours du grand Alexandre*, dans le Journal de Henri III, 1744, 5 vol. in-8°.; *les Amours du grand Alexandre*; Paris, Didot l'aîné, 1786, 2 vol. petit in-8°. Le style de ce roman est léger; les objets que l'auteur y présente sont écrits avec précision, clarté et rapidité.

LOUVENCOURT, (Marie de) naquit à Paris en 1680. Douée de toutes les grâces et de tous les talens, elle fut l'ornement de la société et brilla sur le Parnasse. A la voix la plus charmante, elle joignait le goût le plus exquis. Elle jouait parfaitement du tuorbe, et chantait, en s'accompagnant, les jolis vers qu'elle avait faits. Son humeur était douce, sa conversation pleine de charmes et d'agrémens. La modestie ajoutait un nouveau lustre à son mérite. La nature qui semblait s'être plue à la former, lui refusa une longue carrière : elle mourut à Paris, en novembre 1712.

Mademoiselle de Louvencourt a laissé plusieurs cantates, dont voici les titres : *Ariane; Céphale et l'Aurore; Zéphir et Flore; Psyché; l'Amour piqué par une abeille; Médée; Alphée et Aréthuse; Léandre et Héro; la Musette; Pygmalion; Pirame et Thisbé.* Bourgeois a fait la musique des quatre premières cantates, et Clérambault la musique des sept dernières. Elles ont été gravées. Si l'on excepte les cantates de Rousseau, il en est peu de comparables à celles de Mademoiselle de Louvencourt. Elle a composé d'autres poésies qui se trouvent dans le Recueil de Vertron. Les vers qui lui échappèrent, peu de momens avant sa mort, présentent le tableau d'une ame ferme et calme, à qui la philosophie n'était pas étrangère.

LOYNE, voyez **MOREL**.

LOYNES, (Mademoiselle de) fille d'un président à mortier du parlement de Metz, vécut dans le 17e. siècle. Elle s'est fait connaître par des poésies fugitives, qui annonçaient son goût et son esprit.

LUBERT, (Mademoiselle DE) fille du président Lubert, née à Paris vers le commencement du 18e. siècle, vécut dans la retraite et cultiva les lettres. La fiction est le genre dans lequel Mademoiselle Lubert s'est exercée. On lui doit: *le Prince glacé et la Princesse étincelante*, conte, la Haye, 1743, in-12. — *La princesse Camion*, conte, 1743, in-12. — *La Princesse Couleur-de-rose et le Prince Céladon*, conte, la Haye, 1743, in-12. — *La Princesse Lionnette et le Prince Coquerico*, conte, la Haye, 1743, in-12. — *La Princesse Sensible et le Prince Typhon*, conte, la Haye, 1743, in-12. — *La Princesse Coque-d'Œuf et le Prince Bonbon*, 1745, in-12. — *La Veillée galante*, 1747, in-12. — *Blanche Rose*, 1751, in-12. — *Amadis des Gaules*, 1751, réduit à quatre volumes in-12. Mademoiselle Lubert s'est pour ainsi dire approprié ce roman. Le style n'en était plus supportable; les changemens qu'elle y a faits en ont rendu la lecture agréable. — *Les hauts faits d'Esplandian*, 1752, réduits à 2 vol. in-12: elle a rajeuni ce roman. — *Léonille*, nouvelle, Paris, 1755, 2 tom. en 1 vol. in-12. Cet ouvrage contient des situations intéressantes. — *La tyrannie des Fées détruite*, ou *la Machine de Marly*, 1756, 2 vol. in-12. — *Le Revenant*, in-12.

LUSSAN, (MARGUERITE DE) fille naturelle du prince Thomas de Savoie, comte de Soissons, naquit à Paris en 1682. Son père la fit élever avec beaucoup de soin. Dès l'âge de dix ans elle annonça tout le mérite qui devait un jour la rendre recommandable. Ce fut le savant Huet qui l'engagea à composer des romans. Aux talens littéraires, elle joignit les qualités de l'ame. Elle eut d'illustres amis, parmi lesquels on compte le prince Eugène et le prince de Condé. La mort l'enleva à la société le 31 mai 1758.

On lui doit : *la Comtesse de Gondès*, Paris, veuve Pissot, 1727, 2 vol. in-12; 1752, 2 vol. in-12. Le sujet en est simple et les épisodes bien amenés. — *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, Paris, 1733, 6 vol. in-12. Cette production a été réimprimée plusieurs fois. C'est le meilleur ouvrage de Mademoiselle Lussan. — *Les Veillées de Thessalie*, Paris, 1741, 4 vol. in-12. Il y en a eu plusieurs éditions. C'est un Recueil de contes agréables et de fictions ingénieuses. — *Mémoires secrets et intrigues de la cour de France sous Charles VIII*, 1741, in-12. — *Anecdotes de la cour de François I.er*, Paris, 1748, 3 vol. in-12. — *Marie d'Angleterre*, 1749, in-12. Cette anecdote historique qui parut sous les auspices de Madame de Pompadour, est intéressante et bien écrite. — *Annales galantes de la cour d'Henri II*, Paris, 1749, 2 vol. in-12. — *Histoire de la vie et du règne de Charles VI, roi de France*, Paris, Pissot, 1753, 9 vol. in-12. — *Histoire du règne de Louis XI*, Paris, 1755, 6 vol. in-12. Cette production est dédiée au prince de Condé. — *Histoire de la révolution de Naples, dans les années 1647 et 1648*, Paris, 1756, 4 vol. in-12. Cet ouvrage renferme des faits très-curieux. — *La vie du brave Crillon*, Paris, 1757, 2 vol. in-12. Les Œuvres de Mademoiselle de Lussan ont beaucoup de mérite ; mais le style n'en est pas aussi précis et aussi serré qu'il pourrait l'être.

M.

MADELEINE, dite du Saint-Sacrement, naquit à Saint-Sever-Cap, petite ville de Gascogne, le 6 avril 1617. Dès son enfance elle montra beaucoup de piété. Elle se fit religieuse carmélite à Bordeaux. La mort l'enleva à ses compagnes à l'âge de quatre-vingts ans.

Elle composa deux petits ouvrages, l'un touchant *les Vertus Théologales*, et l'autre sur *la Prière*. Ces productions se trouvent à la fin de sa vie, écrite par le R. P. Dom Jean Martianay.

MAINE, (ANNE-LOUISE-BÉNÉDICTINE DE BOURBON, duchesse DU) petite-fille du grand Condé, naquit le 8 nov. 1676. On la maria, le 19 mars 1692, au duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV et de Madame de Montespan. Madame du Maine, avide d'apprendre et capable de tout savoir, trouva dans sa maison le maître qu'il lui fallait; ce fut Malezieux qui avait été précepteur du duc du Maine. Elle aimait avec passion les sciences, les lettres et les beaux-arts. Ceux qui les cultivaient, trouvèrent en elle une protectrice. Sa maison de Sceaux, si célèbre par les fêtes et les spectacles qu'elle y donnait, était le lieu où elle rassemblait les personnes les plus distinguées par leur esprit. Parmi les littérateurs qui composaient sa société, on remarque Saint-Aulaire, l'abbé Genest, Lamotte, Fontenelle et Voltaire. Personne, dit Madame de Staal, n'a jamais parlé avec plus de justesse, de netteté et de rapidité que Madame du Maine, ni d'une manière plus noble et plus naturelle. La mort lui enleva son époux le 14 mai 1736. Elle termina sa carrière le 23 janvier 1753.

On trouve quelques vers de sa composition dans l'ouvrage intitulé : *Divertissemens de Sceaux.*

MAINTENON, (FRANÇOISE D'AUBIGNÉ, d'abord Dame SCARRON, ensuite Marquise DE) petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, naquit le 8 septembre 1635, à la conciergerie de Niort, où étaient enfermés son père et sa mère. Il semble qu'elle fut destinée à éprouver toutes les vicissitudes de la fortune. Conduite à l'âge de trois ans en Amérique, ramenée orpheline à l'âge de douze ans, traitée avec la plus grande dureté chez Madame de Neuillant, sa parente, elle se trouva trop heureuse d'épouser, à l'âge de seize ans, l'auteur du Roman comique. Elle resta veuve en 1660. La mort de Scarron la fit retomber dans l'indigence. Elle sollicita long-tems et vainement auprès de Louis XIV une pension dont avait joui son époux; Madame de Montespan la lui fit obtenir et la chargea de l'éducation de ses enfans. Les soins qu'elle leur donna, et sur-tout la manière dont elle éleva le duc du Maine, lui valurent des gratifications de la part du roi. En 1674, elle acheta la terre de Maintenon. Louis le Grand, qui d'abord avait eu pour elle de l'antipathie, passa de l'aversion à la confiance, et de la confiance à l'amour. En 1679, il lui donna la place de dame d'atours de la dauphine. Elle devint son épouse vers la fin de 1685, dans sa 50e. année. Ce mariage fut tenu secret. En général elle fut plus occupée de complaire au roi, que de le gouverner. Elle ne regarda la faveur que comme un fardeau que la bienfaisance seule pouvait alléger. L'abbé Testu, Racine, Despréaux, Bussi, Montchevreuil, Mademoiselle de Scudéry, Madame Deshoulières, éprouvèrent les effets de sa protection. C'est d'elle que Boileau a dit dans sa Satyre contre les Femmes :

J'en sais une chérie, et du Monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune,
Que le vice lui-même est contraint d'estimer.

Ce fut à la prière de Madame de Maintenon, que Louis XIV fonda, en 1686, dans l'abbaye de Saint-Cyr, une communauté pour y élever et instruire trois cents jeunes demoiselles. Elle fit les réglemens de cette maison, avec Godet-Desmarêts, évêque de Chartres. Cet établissement rappelle celui que l'impératrice de Russie fonda, à Pétersbourg, à l'instar de Saint-Cyr. Après la mort du roi, Madame de Maintenon se retira à Saint-Cyr, où elle donna l'exemple de toutes les vertus. Elle y mourut, le 15 avril 1719, à 84 ans. Labeaumelle publia la Vie de cette femme célèbre, en 1755, et Caraccioli en 1786. Labeaumelle fit paraître, en 6 volumes, des Mémoires pour servir à l'Histoire de Madame de Maintenon. Son portrait, peint par Pierre Mignard, se trouve à l'école centrale du département des Deux-Sèvres.

On lui doit des *Lettres*, publiées par Labeaumelle; Nancy, 1753, 2 vol. in-12; 1756, 9 vol. in-12; traduites en anglais, Londres, 1759, 2 vol. in-12. Les *Lettres de Madame de Maintenon* sont un modèle excellent dans la partie des affaires. Elle dit ce qu'il faut dire, le dit bien, et ne dit que cela. — *Maintenoniana*, Amsterdam, 1773, in-8°. Cet ouvrage est un recueil d'anecdotes, de portraits, de pensées et de bons-mots, tirés des *Lettres* et des *Mémoires de Madame de Maintenon.* Montagnac a donné, en 1771, l'Esprit de Madame de Maintenon.

MALADIÈRE, (Madame DE LA) vécut dans le 18e. siècle. Elle a publié : *Abrégé de Mathématiques, à l'usage des jeunes-gens*; Paris, 1779, in-12. On trouve dans cet ouvrage de la précision, de la clarté et de la méthode.

MALARME, (CHARLOTTE DE BOURNON, Dame DE) membre de l'Académie des Arcades de Rome, est née à Metz en 1755. Son premier ouvrage est un *Traité d'éducation*. A l'âge de 24 ans, elle a publié : *Milady Lindsey, ou l'Épouse pacifique*; Paris, 1780, 2 vol. in-12. On lui doit encore : *Mémoires de Clarence Weldone, ou le Pouvoir de la Vertu*, histoire anglaise; Paris, 1780, 2 vol. in-12. L'objet de cette production est bien rempli : la vertu y triomphe du vice; cependant on pourrait désirer que l'auteur eût soigné davantage son style. — *Anna-Rose-Trée*, histoire anglaise, 1783, 2 vol. in-12. — *Eugénie Bedfort, ou le Mariage cru impossible*, 1784, 2 vol. — *Richard Bodley, ou la Prévoyance malheureuse*, 1785, 2 vol. in-12. — *Tout est possible à l'amitié, ou Histoire de Mylord Love-Rose et de Sophie Mostain*, 1786, 2 vol. — *Lettres de Mylord Walton à Sir Hugh Battle, son ami*, 1788, 2 vol. — *Les trois Sœurs, ou la Folie guérie par l'Amour*; an 3, 4 vol. — *Les trois Frères, ou Lydia Churchill*; an 6, 2 vol. — *Théobald Leymour, ou la Maison murée*; an 7, 3 vol. Les évènemens de ce roman sont piquans et naturels. — *Miralba, chef des brigands*; Paris, an 8, 2 vol. — *Le Tems passé, ou les Malheurs de Mademoiselle de Mo.... émigrée*; an 9, 2 vol. in-12. — *Peut-on s'en douter? ou Histoire véritable de deux Familles de Norwick*; Paris, an 10, 2 vol. in-12. — *Les deux Borgnes, ou Lady Justina Dunbar*; Paris, an 11, 3 vol. in-12. Les romans de Madame de Malarme offrent de l'intérêt.

MALARTIC, (AMBROISE-EULALIE DE) est née en 1737 à Montauban. L'Académie de cette ville l'a admise au nombre de ses membres. Elle a donné : *Essais sur le Goût*. — Des *Mémoires* et des *Poésies*, dans différens Journaux.

MAL-ENFANT, (Madame la présidente DE) de Pamiers en Languedoc, vécut dans le 17e. siècle. Elle s'est fait quelque réputation par ses *Lettres*, et par ses *Poésies fugitives*.

MARCHAND, (FRANÇOISE DUCHÉ, Dame LE) fille de Joseph Duché, de l'Academie des Inscriptions et Belles-Lettres, hérita de l'esprit et des talens de son père. A ces qualités, elle joignit toutes celles qui rendent une femme aimable et la font estimer. La mort l'enleva à la société, vers 1754.

On lui doit : *Nouveaux Contes allégoriques*, 1735. Un des plus intéressans de ces contes, *Boca*, est écrit avec agrément, et la fable n'y sert que d'enveloppe aux traits de morale qui s'y présentent en foule. Cette ingénieuse fiction parut en 1756, sous le nom de Madame Husson. Le larcin fut découvert. Madame Husson convint de son vol dans une lettre pleine d'esprit qu'elle écrivit à un journaliste. *Boca* a été inséré, en 1776, dans la Bibliothèque universelle des Romans, ainsi que l'analyse de deux comédies en trois actes et en prose de Madame Le Marchand. Ces pièces sont intitulées, l'une : *le Mystérieux*, et l'autre, *le Défiant*. Elle a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

MARCHAND, (FLORE LEFEBVRE) est auteur de *Lucien, ou l'Enfant abandonné*, Paris, an 9, 2 vol. in-18. Ce roman est intéressant. Le style en est naturel. — *Nanine de Manchester*, Paris, an 10, 3 vol. in-12.

MARCHEBRUSC, (N. CHABOT, Dame DE) vécut au commencement du 14e. siècle. Vers 1346, elle quitta son pays, le Poitou, pour aller demeurer à Avignon. Elle y tint une cour d'amour, où l'on accourait pour l'entendre juger les causes et déçider les contestations galantes qui étaient portées à ce tribunal. Son mérite et sa réputation furent si grands, que les poëtes ses contemporains recherchaient avec empressement les productions de sa Muse. Le Monge des Isles d'Or lui attribue un traité, intitulé : *De la natura d'Amour.* Elle y décrit très-élégamment les biens et les maux que l'amour produit.

MARENNES, (ANNE DE PARTHENAY-L'ARCHEVÊQUE, Dame DE PONS, Comtesse DE) fut de cette illustre maison du Poitou, qui prit le surnom de l'Archevêque, vers le commencement du 11e. siècle. Elle eut pour mère Nichelle de Saubone, gouvernante de la seconde fille de Louis XII. En 1533, elle épousa Antoine de Pons, comte de Marennes, à qui elle fut très-attachée. Son savoir et la délicatesse de son esprit, la rendirent l'un des principaux ornemens de la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare. Elle est connue dans la république des lettres par sa science et par la protection qu'elle accorda aux savans. La langue latine lui était familière, et elle lisait les auteurs grecs. L'étude des hautes sciences ne l'empêcha pas de cultiver les arts d'agrémens. Lélio Giraldi, qui avait dédié son premier Dialogue sur l'Histoire des Poëtes, à la duchesse de Ferrare, dédia le second à la comtesse de Marennes. Il y a un grand éloge de cette dernière dans la dédicace qui est à la tête du Dialogue dont il lui fait hommage. « Parlerai-je, dit-il, » de votre goût pour la poésie, soit comme juge, soit

» comme auteur? Mais vous ne vous bornez pas à la composition : tous les talens sont de votre ressort. Vous mettez en air, vous chantez vos vers avec une délicatesse et » des grâces admirables ». Parmi les autres savans qui, dans leurs écrits, ont célébré le mérite de la comtesse de Marennes, on distingue Marot, qui lui adressa une épître.

MARGUERITE DE VALOIS, duchesse d'Alençon, et reine de Navarre, sœur de François Ier, naquit à Angoulême, le 11 avril 1492. Au mois de décembre 1509, elle épousa Charles duc d'Alençon et de Berri, qui mourut en avril 1525. L'année suivante, elle fut mariée en secondes noces à Henri d'Albret IIe. du nom, roi de Navarre. Elle eut une très-grande influence dans les affaires du gouvernement, et elle les conduisit avec habileté. Animée du même goût que son frère pour les lettres, elle ne contribua pas moins que lui aux progrès rapides qu'elles firent sous le règne de François Ier. Les savans lui étaient chers; les malheureux lui étaient sacrés; tous les humains étaient ses frères. Elle ne divisait point, à l'exemple de ses contemporains, la société en orthodoxes et en hérétiques, mais en oppresseurs et en opprimés. Elle employa presque tous ses revenus à secourir ceux qui furent persécutés pour leurs opinions religieuses. Cette conduite est d'autant plus admirable, qu'elle donna des preuves de catholicisme les moins équivoques; et dans ce tems-là même, les Catholiques avaient la fureur d'exterminer par la flamme et le fer tout homme soupçonné d'hérésie. Marguerite de Valois eut une grandeur d'ame et une force de génie supérieures à son siècle. Sur la fin de sa vie, elle fonda plusieurs hôpitaux, entr'autres, celui des Enfans-Rouges à Paris. Elle mourut en décembre 1549, au château

d'Odos en Bigorre. Son Oraison funèbre, écrite en latin par Charles de Sainte-Marthe, a été imprimée en 1550. On a publié en son honneur un volume d'épitaphes, composées en diverses langues par les hommes les plus savans de l'Europe. Sa mémoire a aussi été célébrée par trois Anglaises qui étaient sœurs, Anne, Marguerite et Jeanne Seymour. Elles composèrent, sur ce sujet, cent quatre distiques latins. Hilarion de Coste parle de cette princesse dans ses Eloges des Dames illustres. Mademoiselle de Laforce a donné l'Histoire de Marguerite de Valois.

On lui doit : *le Miroir de l'Ame pécheresse;* 1533. Ce livre parut suspect à la Sorbonne; il fut condamné. L'Université désavoua la censure. — *Les Marguerites de la Marguerite des Princesses;* Lyon, Jean de Tournes, 1547, 1 vol. in-8°.; Paris, Étienne Groulleau, 1558, in-16. Ce recueil, publié par de Lahaye, son valet-de-chambre, parut sous les auspices de Jeanne d'Albret, fille de Marguerite de Valois. On y trouve quatre *Mystères* ou *Comédies pieuses;* deux *Farces;* un poëme intitulé : *le Triomphe de l'Agneau; Histoire des Satyres et Nymphes de Diane,* dédiée à Marguerite, fille de François Ier; des *Épîtres;* des *Chansons spirituelles;* des *Sonnets italiens,* et plusieurs autres *Poésies*. Ses vers lui acquirent le surnom de dixième Muse. — *Églogue;* Pau, 1552, in-4°. — *Eptameron,* ou *les Nouvelles de la Reine de Navarre;* 1560, in-4°. (édition de Gruget); Paris, Gilles Robinot, 1567; Amsterdam, 1698, 2 vol. in-8°, figures de Romain de Hoogue; Paris, Jacques Bessin, 1698, 2 vol. in-12. Ses *Nouvelles* sont un modèle de naïveté. L'esprit et l'imagination les caractérisent. Elles ont fourni des sujets ou des situations à différens auteurs. La Fontaine y a puisé le fonds et même les ornemens de plusieurs de ses Contes.

MARGUERITE

MARGUERITE DE FRANCE, duchesse de Berry et de Savoie, fille de François Ier., naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 5 juin 1523. Elle épousa, le 9 juillet 1559, Philibert, duc de Savoie. Les langues grecque et latine lui étaient familières. Sa bienfaisance et sa bonté la firent surnommer par ses sujets *la mère des peuples*. Elle mourut à Turin, le 14 septembre 1574.

Marguerite protégea les poëtes et les savans. Ronsard, Dubellay, Jodèle, Dorat, Belleau et le chancelier de l'Hôpital eurent beaucoup de part à ses libéralités. Son nom fut célébré par toute l'Europe.

MARGUERITE DE FRANCE, reine de Navarre, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau, le 14 mai 1552. Elle épousa, le 18 août 1572, le prince de Béarn, depuis Henri IV. Leurs nœuds furent rompus par le divorce en 1599. Elle se fixa à Paris en 1605. Sa maison fut l'asile des gens de lettres. Elle mourut le 27 mars 1615. Son histoire a été publiée par Mongez, 1777, in-8o.

On lui doit: des *Poésies*, parmi lesquelles il y a des vers heureux. — Des *Mémoires* depuis 1565 jusqu'en 1582; Paris, 1628; Liège, 1713, in-8o.; la Haye, 1715, in-12. Ces Mémoires ont été publiés par Auger de Mauléon. La seconde édition, la meilleure des trois, a été donnée par Godefroi. Le style de cet ouvrage est naïf et agréable, les anecdotes sont curieuses et amusantes. Après la Saint-Barthélemy, elle fit un *Mémoire justificatif* pour Henri, son époux. En 1573, elle donna audience aux ambassadeurs polonais qui étaient allés à Paris, pour chercher leur roi, le duc d'Anjou. Ils firent à Marguerite un compliment en latin, auquel elle répondit très-éloquemment.

MARIE DE FRANCE, voyez FRANCE.

MARIE DE BRABANT, fille de Henri III, duc de Brabant, épousa Philippe le Hardi, roi de France, en 1274. Elle eut beaucoup de part au gouvernement de l'état. Devenue veuve, en 1285, elle consacra le reste de sa vie à la retraite et à l'étude. La mort termina sa carrière en 1321.

Elle cultiva la poésie, et protégea les poëtes. Ses bienfaits en attirèrent un grand nombre à la cour de France.

MARIE DE CLÈVES, princesse de Condé, fille de François de Clèves, duc de Nevers, épousa le prince de Condé, en juillet 1572. Elle mourut à Paris, le 30 octobre 1574.

On a d'elle : *Oraison et Remontrance de haute et puissante Dame Marie de Clèves, sœur de très-haut et puissant Seigneur le Duc de Clèves et de Gueldres, faite au Roi d'Angleterre et à son Conseil,* traduite en français ; imprimée à la Rivour, in-4°., par Nicole Pâris, imprimeur de Messire Jean de Luxembourg.

MARIE DE MÉDICIS, fille de François II de Médicis, grand-duc de Toscane, et de Jeanne d'Autriche, naquit à Florence le 25 avril 1575, et épousa en 1600, Henri IV, roi de France. Elle se fit remarquer par sa beauté, la délicatesse de son esprit et la générosité de son cœur. Ses bonnes qualités furent obscurcies par des défauts. A la mort du roi, en 1610, elle fut nommée régente du royaume. Après avoir été la cause de l'élévation du cardinal de Richelieu, elle fut la victime de l'ambition et de l'ingratitude de ce ministre. Obligée de quitter la

France, en 1631, elle erra dans plusieurs cours de l'Europe. Enfin elle se retira à Cologne, où elle vécut dans l'indigence, et mourut le 3 juillet 1642. Entr'autres établissemens, elle fonda deux hôpitaux pour les malades, au faubourg Saint-Germain à Paris, et un hôpital à Chaillot pour les enfans orphelins. Sa Vie fut publiée à Paris, en 1774, 3 vol. in-8°. Son portrait, gravé par Jean-Baptiste Massé, se trouve à la tête du Recueil d'Estampes, d'après les Tableaux de Rubens, de la galerie du Luxembourg.

Marie de Médicis cultiva et protégea les arts. Elle a gravé en bois la tête d'une jeune Dame en profil, que l'on croit être son portrait. Rubens fut appellé pour embellir le palais du Luxembourg, qu'elle avait fait bâtir. Malherbe et Gombaut eurent beaucoup de part à ses bienfaits.

MARIE DE L'INCARNATION, voyez MARTIN.

MARILLAC, (LOUISE DE) religieuse de l'abbaye de Poissy, s'adonna à l'étude des langues savantes. On lui doit une traduction des *Pseaumes pénitentiaux*, impr. en 1621, et dédiée à Jeanne de Gondy sa prieure. Elle décéda en 1629.

MARILLAC, (Madame DE) a donné : *le Temple du Destin*, ou *l'Hommage des cœurs français à Madame la Dauphine*, poëme en cinq chants, en prose, Paris, 1770, in-12. — *Appel au public du Jugement de l'Académie Française, suivi d'un Éloge de Charles de Sainte-Maure, Duc de Montausier, avec des notes sur différens objets*, Paris, 1782, in-8°.

MARQUETS, (ANNE DE) native du Comté d'Eu, fut élevée avec beaucoup de soin. Les langues grecque et latine

lui étaient familières. Elle avait du talent pour la poésie. Sa naissance, sa fortune et son mérite pouvaient lui faire jouer un rôle brillant dans la société; mais elle préféra la vie monastique. Elle fit profession à Poissy dans un couvent de l'ordre de Saint Dominique. L'austérité du cloître ne l'empêcha pas de s'adonner à la littérature, et de conserver ses correspondances avec des gens de lettres. Ronsard et plusieurs autres poëtes, ses contemporains, ont fait l'éloge de cette savante. Quelque tems avant sa mort, elle perdit la vue. Elle termina sa carrière dans un âge avancé le 11 mai 1588.

On lui doit : *Sonnets* et *Devises*, pour l'assemblée des prélats et docteurs, tenue à Poissy en 1561, Paris, Guillaume Morel, 1562. — Traduction des *Collectes* de tous les Dimanches. — Traduction en vers français des *Poésies pieuses* et des *Épigrammes* de Flaminio, le latin à côté, Paris, Nicolas Chesneau, 1569, in-8°. Cet ouvrage parut sous les auspices de Marguerite, sœur de Charles IX. — 380 *Sonnets spirituels* sur les Dimanches et principales Solemnités de l'année, Paris, 1605.

MARRON, (MARIE-ANNE CARRELET, Dame DE) née à Dijon en 1725, annonça de bonne heure les dispositions qu'elle avait pour les arts. Dès l'âge de quinze ou vingt ans, elle fit de grands tableaux. On en plaça un dans l'église de Notre-Dame de Dijon. La nature l'avait douée d'un rare talent pour la poésie dramatique; elle ne s'en aperçut qu'à l'âge de 42 ans. La sensibilité et la vertu qui règnent dans ses ouvrages, faisaient le fond de son caractère. En 1752, elle épousa M. de Marron, baron de Meillonaz. Ses mœurs, et son attachement à ses devoirs, lui méritèrent et lui acquirent une très-grande considération. Elle mourut à

Bourg-en-Bresse, le 14 décembre 1778. Son éloge composé par le savant Lalande, a paru en 1780, dans le Nécrologe des hommes célèbres de France.

Vers la fin de 1766, elle se trouva dans une société où l'on vint à lire la Sophonisbe du grand Corneille. Madame Marron observa que le rôle d'Erixe produisait peu d'effet dans la pièce, et lui semblait inutile ; cette opinion fut combattue. Dès le lendemain, elle commença un plan de tragédie en prose. Sans diminuer l'intérêt du sujet, elle y évita l'inconvénient qu'elle avait relevé ; on trouva qu'il n'y manquait que la versification. Madame Marron ne se doutait pas qu'il lui fût possible d'y ajouter ce mérite ; cependant elle mit la main à l'œuvre, et dès le commencement de 1767, elle termina une *Sophonisbe* en vers. En 1768, elle composa deux autres *tragédies :* l'une a pour sujet *les Héraclides, ou le dévouement de la famille d'Hercule ;* le héros de l'autre est *Childéric, roi de France.* Elle avait vu dans un roman de Fontanelle, un fils coupable, qui avait pour juge son propre père. Cette situation lui fournit, en 1769, une pièce appelée d'abord *le Prisonnier*, ensuite *le Comte d'Harville.* La même année, elle composa encore une *Tragédie* et une *Comédie.* Le premier de ces ouvrages a pour titre : *les Atrides ;* le second est intitulé : *Clarice :* c'est un Lovelace qui est ramené à son devoir par la vertu de Clarice. En 1770, le roman de Gilblas lui inspira l'idée de faire *Valerie,* tragédie. Saurin a traité le même sujet dans Blanche et Guiscard. Il parut deux tragédies de Gabrielle de Vergi, dont les auteurs sont Dubelloy et d'Arnaud ; elle crut qu'elle pouvait en faire une troisième du même nom, dans laquelle elle éviterait les défauts qu'elle avait remarqués dans les autres. Cette tragédie fut faite en douze jours. Son époux la fit imprimer à son insçu, à Lyon, chez les frères Perisse,

en 1770. Elle composa, en 1773, la tragédie d'*Antigone;* en 1774, elle fit sa dixième et dernière pièce. C'est une comédie en vers, intitulée : *le bon Père, ou l'École des Pères.* Depuis il ne sortit de sa plume que le premier acte d'une tragédie de *Cyrus*, et différens morceaux de *Télémaque* mis en vers. Ses écrits sont pleins de sentiment et de pathétique; la versification en est facile et harmonieuse. Cependant il n'y aurait que quelques-uns de ses ouvrages qui seraient dans le cas d'être donnés au public; les souffrances dont elle fut accablée dans les dernières années de sa vie, ne lui permirent pas de mettre la dernière main à ses productions. Voltaire qui avait lu plusieurs des pièces dramatiques de Madame Marron, rendit hommage à ses talens.

MARTIN, (MARIE GUYERT, Dame) surnommée Marie de l'Incarnation, mère de D. Claude Martin qui s'est rendu illustre dans la congrégation des bénédictines de St. Maur, naquit à Tours le 18 octobre 1599. Elle devint veuve à 19 ans; et, à l'âge de 32, elle prit le voile chez les Ursulines de Tours. Appellée à la conversion des filles sauvages du Canada, elle passa, en 1639, à Quebec où elle établit un Couvent de son ordre, qu'elle gouverna avec beaucoup de sagesse et de prudence. La mort l'enleva à ses compagnes, le 30 avril 1672.

Elle composa : *l'École Chrétienne, pour les novices des Ursulines de Tours.* Cet ouvrage a du mérite. On lui doit encore : *Retraites* et *Lettres*, in-4°. Il a paru deux *Vies* de cette religieuse; l'une écrite par elle-même, a été donnée au public par D. Claude Martin son fils; l'autre dont le P. Charlevoix, Jésuite, est auteur, a été publiée en 1724, in-12.

MASQUIÈRE, (FRANÇOISE) Parisienne, était fille d'un maître-d'hôtel du roi. La fortune ne lui fut pas favorable; mais son économie, et son amour pour les lettres lui procurèrent une vie heureuse. Elle fut en relation avec plusieurs personnes d'un mérite distingué. La mort l'enleva à la société en 1728. Son amie, Mademoiselle L'héritier, fit pour elle l'épitaphe suivante :

C'est ici le tombeau de la sage Masquière,
Pour elle au Roi des rois, passant, fais ta prière.
Son esprit, éclairé d'une docte clarté,
Fut rempli de solidité.
Ses vers furent ornés d'une noble élégance;
Et l'on vit ses vertus, ses talens, sa science
Couronnés par la piété.

On remarque parmi ses poésies, qui ont été insérées dans différens recueils, la *Description de la Galerie de St.-Cloud*; l'*Origine du Luth*; une *Ode* sur le martyre et une élégie. La facilité, la délicatesse et la sensibilité caractérisent ses vers.

MAUGONNE, (Mademoiselle DE) a composé : *Instructions pour les Jeunes Demoiselles*; Paris, 1784, in-12. Dans cette production, l'auteur s'occupe d'une manière très-avantageuse de former le cœur et de rectifier l'esprit de la jeunesse.

MAUPEOU, (MARIE - MARGUERITE DE) dite Thérèse de Saint-Joseph, d'abord prieure des Carmélites de Saint-Denis, ensuite prieure des Carmélites de Pont-Audemer, vécut vers la fin du 17e. siècle. Elle a traduit *les Lettres de Sainte Thérèse*, publiées avec des notes, par dom La Taste; Paris, Mazières et Garnier, 1748, 2 vol. in-4°.

MAUZÉ, (AGNÈS) issue d'une honnête famille de Richelieu, fut orpheline dès l'âge le plus tendre. L'amour de la retraite et le goût de l'étude lui firent prendre le voile. Elle entra dans le monastère de Richelieu, à l'âge de 17 ans. La nature l'avoit douée d'un esprit vif, et d'un cœur généreux et bienfaisant. La modestie embellissait encore ces qualités. Sans autre maître qu'elle-même, elle était devenue très-habile dans la peinture et dans la sculpture. Elle construisit en cartons dorés, et exécuta en relief des édifices de différens genres; entr'autres : *la Vue du Port-Mahon et du fort Saint-Philippe; la Vue du port de Brest; les Plans du château de Richelieu, de la chapelle de Versailles, et du temple de Diane d'Éphèse, brûlé par Érostrate.* Tous ces ouvrages ont reçu des connaisseurs les applaudissemens qui leur étaient dus. La broderie, la musique et la poésie occupaient encore ses loisirs. Son style épistolaire avait du mérite. Après avoir passé par toutes les dignités de son couvent, elle en devint supérieure. Les infirmités qui l'accablèrent dans les dernières années de sa vie, l'engagèrent à se démettre du fardeau de la supériorité. La mort l'enleva à ses compagnes, le 6 mars 1788, dans la 73e année de son âge.

MAZARIN, (HORTENSE MANCINI, Duchesse DE) nièce du cardinal de ce nom, fut amenée en France, à l'âge de 6 ans. Son oncle lui fit épouser, en 1661, Armand-Charles de la Porte de la Meilleraie, à qui il laissa son nom et ses biens. Elle était alors dans sa 15e année. Cette union ne fut point heureuse. La duchesse de Mazarin, ayant demandé une séparation qu'elle ne put obtenir, elle se détermina à sortir de France. Après avoir parcouru différens pays, elle passa en Angleterre, où elle mourut le 2 juillet 1699.

La nature l'avait douée d'une grande beauté, et de beaucoup d'esprit. Elle fut l'une des protectrices du bon La Fontaine. La duchesse de Mazarin a donné ses *Mémoires*; Cologne, 1675, in-12. Ils ont été insérés dans les Œuvres de Saint-Évremont, ainsi que ceux qu'elle opposa aux factums de son époux.

MAZEL, (Madame) vécut dans le 17e. siècle. Elle s'adonna à l'étude des belles-lettres. On lui doit des *Pièces fugitives*, parmi lesquelles on remarque celle qu'elle a composée sur le siège de Mons, fait par Louis XIV. Vertron dans sa Pandore fait l'éloge de Madame Mazel.

MEHEUST, (Madame) a donné au public : *Histoire d'Émilie* ou *les Amours de Mademoiselle de* *** ; Paris, 1732, in-12. Ce roman inspire beaucoup d'intérêt.

MENARD, (Madame) a publié : *Les Veillées d'une Femme sensible*; Paris, 1796, 2 vol. in-18. Ce recueil contient des Discours sur différens sujets, des Contes Moraux, des Épitres, des Romances, et plusieurs autres Pièces fugitives. Quelques-uns de ces morceaux sont écrits agréablement. On y trouve beaucoup de sensibilité et quelquefois des traits de génie. En parlant de Voltaire et de Rousseau elle dit : pour toute pompe funéraire le goût pleure sur leur tombeau. Cependant toutes ses productions sont loin d'être parfaites : il en est même qui n'étaient pas dignes de l'impression. — *Les Malheurs de la Jalousie*, ou *Lettres de Murville et d'Éléonore Melcour*; Paris, 1798, 4 vol. in-18. Ce roman n'est pas sans mérite.

MENON, (Mademoiselle) vécut dans le 18e. siècle. On trouve dans quelques journaux, des pièces de vers de sa composition, entr'autres, une fable intitulée : *La Rose.* Elle a traduit de l'italien un ouvrage d'Algarotti, qui a pour titre : *L'Assemblée de Cythère*; 1758, in-12.

MÉRARD SAINT-JUST, (ANNE-JEANNE-FÉLICITÉ D'ORMOY, Dame) est née le 28 juillet 1765, à Pethiviers, département du Loiret. Aux agrémens de l'esprit, elle réunit beaucoup de modestie. Ses ouvrages ont toujours paru sous le voile de l'anonyme. On lui doit : différens *Contes* en prose, insérés dans le Journal de Monsieur. — Des *Opuscules*, ou *Bergeries*; Paris, P. Didot l'aîné, 1 vol. in-18. — *La Mère coupable*, ou *les Dangers de la passion du jeu*, Paris, le Prieur, 1 vol. in-18. — *Le Château noir*, ou *les Souffrances de la jeune Ophelle*, Paris, le Prieur, an 7, in-12. — *Le Petit Lavater*, Paris, Demoraine, an 8, an 9 et an 10, 3 vol. in-18. — *Les Orphelines par la révolution*, 3 vol. in-12, sous presse. Madame Joliveau a mis au bas du portrait de Madame Mérard Saint-Just, gravé par Chrétien, les vers suivans :

Du voile de la modestie,
Saint-Just s'efforce en vain de couvrir son esprit,
Dès qu'elle parle ou qu'elle écrit,
Elle se voit soudain trahie.

MEULAN, (Mademoiselle DE) est auteur de *la Chapelle d'Ayton.*, 5 vol. in-12. Cet ouvrage a beaucoup de mérite.

MILLY, (Mademoiselle DE) vécut dans le 18e. siècle. Elle a donné *l'Histoire du Cœur*, 1768, in-12.

MOLÉ, (Madame) actrice, a traduit de Kotzebue : *Misanthropie et Repentir*, drame en 5 actes, représenté pour la première fois sur le théâtre français de l'Odéon, le 7 nivose de l'an 7, Paris, an 7, in-8°. Cette pièce qui a fait courir tout Paris, et qui a fait verser tant de larmes, n'a point été à l'abri de la censure. Cependant, si l'on en croit Pope :

> Tout poëme qui plaît n'est jamais mal écrit :
> Rarement sur le goût le cœur trompa l'esprit.

MONBART, (Madame DE LESCUNQ DE) est allée demeurer en Prusse, où elle a suivi son époux. Elle joignait à beaucoup d'esprit tous les agrémens de la jeunesse, quand elle a publié : *les Loisirs d'une jeune Dame*, Berlin, Decker, 1776, in-8°. Ce Recueil est composé : de *Pièces fugitives*, de quatre *Idylles*, en vers alexandrins, imitées de Gessner, et de la *Description d'un voyage*, en vers, mêlés de prose. Malgré les taches qui déparent quelquefois la prose et les vers de Madame de Monbart, on ne peut y méconnaître les marques d'un talent distingué. On lui doit encore : *Sophie*, Berlin. C'est un Traité de l'éducation des filles. Aux agrémens du style, et à la délicatesse des réflexions qui caractérisent cet ouvrage, on croirait que ce sont les mains légères des Grâces qui l'ont écrit sous la dictée de la saine raison. — *Lettres Taïtiennes*, Bruxelles, 1786, 2 vol. in-12. Ce roman inspire de l'intérêt; la lecture en est attachante.

MONBEL, (LOUISE TAVEAU DE MORTEMER, Dame DE) fille du sieur de la Chèze et de Saint-Martin la Rivière, en Poitou, vécut dans le 17°. siècle. Elle cultiva les lettres. « Je lui dois, dit Michel de Marolles dans ses

» Mémoires, un Recueil considérable de ses poésies, » écrit à la main, où tous les vers me paraissaient naturels, ingénieux et bien tournés. » On trouve, dans un Recueil de portraits, publié en 1659, des productions poétiques de Madame de Monbel.

MONNET, (MARIE MOREAU, Dame) fille d'un perruquier de la Rochelle, épousa un inspecteur-général des mines. Son mérite l'éleva au-dessus de la classe où elle naquit. Ses ouvrages donnaient une haute idée de son esprit à ceux qui ne la connaissaient pas, et les qualités de son cœur la rendaient chère aux personnes qui l'approchaient. Elle eut d'illustres amis ; Thomas fut du nombre. Madame Monnet sentait vivement les charmes de l'amitié, et elle en remplissait fidèlement les devoirs. Beaucoup de gens pourraient-ils dire comme elle : « Je n'ai point à me » reprocher d'avoir oublié une seule fois un seul de mes » amis (1)? » Cette femme ingénieuse et sensible mourut à Paris, le 22 brumaire, an 7.

On lui doit : *Contes orientaux, ou les Récits du sage Caleb, voyageur Persan,* Paris, 1779, in-12; 2e. édition *idem.* Quand on lit cette production, on sent la justesse de ces vers de Thomas à Madame Monnet :

Ta grâce même en leçons est féconde;
Tu fais chérir les deux biens de ce monde,
Le tendre amour et les douces vertus.

Les Contes orientaux sont écrits avec soin. Le sentiment, l'art de peindre, l'harmonie et la richesse du style en font

(1) Extrait d'une lettre de Madame Monnet, en date du 12 février 1780.

le mérite. — *Histoire d'Ab-dal-Mazour*, suite des Contes orientaux, *troisième récit du sage Caleb, voyageur Persan*, 1784, in-12. — *Lettres de Jenny Bleinmore*, Paris, 1787, 2 vol. in-12. Il faut connaître et chérir fortement la vertu, pour parler aussi bien son langage. Les lettres de Jenny Bleinmore sont pleines d'esprit, d'images et d'idées profondes. L'auteur a mis dans cet ouvrage sa charmante *Idylle sur les Fleurs*, qui est digne de faire le pendant de la meilleure Idylle de Madame Deshoulières. On y trouve encore, de la composition de Madame Monnet, une comédie en prose et en deux actes, intitulée : *Zadig, ou l'Épreuve nécessaire*. Le dialogue en est facile. On y remarque des traits d'esprit et de gaieté. — *Essais en vers*, au profit des cultivateurs maltraités par l'orage du 13 juillet 1788, Paris, 1788. Ce Recueil est tout-à-la-fois un acte de bienfaisance et une preuve de talent. Il contient : *la Femme docile*, conte ; des *Vers à Barthe ;* un *Impromptu à Mademoiselle Beaulieu, de l'Académie de peinture de Rome, après avoir vu le tableau où elle a peint la veuve d'Hector ;* des *Stances sur la vanité ;* des *Vers présentés à un ami (Thomas) le jour de Saint Antoine, son patron*. Toutes ces pièces sont charmantes ; les Stances, sur-tout, ont beaucoup de mérite. — Des *Poésies*, insérées dans différens ouvrages périodiques, parmi lesquelles on distingue : des *Stances sur le bonheur de la sagesse*, qu'elle fit à l'âge de 16 ans ; des *Stances à M. de Voltaire*, qu'elle composa à l'âge de 19 ans. — Plusieurs manuscrits, qui seraient dignes de voir le jour, dont on cite : *sa Correspondance avec Thomas*, et quelques Pièces de théâtre, reçues ou destinées à l'être. A l'âge de 18 ans, elle fit un *Poëme sur les dangers de la célébrité*, qui n'a point été publié.

MONTALEMBERT, (MARIE DE COMARIEU, Dame DE) a composé : *Élise Duménil*, Paris, an 9, 6 vol. in-12. Un style pur, souvent harmonieux et quelquefois élevé, caractérise ce roman, qui offre beaucoup d'intérêt. Les situations touchantes y sont en grand nombre; l'action est peu compliquée et le dénouement est du plus grand effet.

MONTANCLOS, (Madame DE PRINCEN, depuis Madame DE) a donné : *Journal des Dames*, in-12. Cet ouvrage périodique commencé par Campigneulles en 1759, fut interrompu en 1769, et repris en 1774, par Madame Montanclos qui le céda ensuite à M. Mercier. — *Le Choix des Fées par l'Amour et l'Hymen à la naissance du Dauphin*, comédie en un acte et en prose, Paris, 1782, in-8º. Cette pièce qui a du mérite, fut reçue en 1781, par les comédiens français; des circonstances particulières en empêcherent la représentation. — *Le Déjeûner interrompu*, comédie en 2 actes, en prose, 1783. — *Œuvres diverses* en vers et en prose, Paris, 1791, 2 vol. in-12. — *Robert le bossu*, pièce jouée en l'an 7, au théâtre Montansier. Cet ouvrage est charmant; il respire la plus douce morale. — *Les Habitans de Vaucluse*, opéra, joué en l'an 7, au théâtre Montansier. La musique est de Mengozi. Cette production a été applaudie; mais elle ne vaut pas la précédente. — *Le Fauteuil*, comédie. — *Les trois Sœurs dans leur ménage*, ou *la suite de Robert le bossu*, vaudeville en un acte, joué en l'an 8, au théâtre Montansier. — *La bonne Maîtresse*, comédie en un acte, en prose, représentée pour la première fois sur le théâtre des jeunes Artistes de la rue de Bondy, le 18 messidor an 11, Paris, in-8º. — Un grand nombre de *Pièces fugitives* insérées dans plusieurs recueils. Les vers de Madame Montanclos sont écrits avec beaucoup de facilité, de grâce et de délicatesse.

MONTBRUN, (Mademoiselle DE) du Dauphiné, petite-fille d'Alexandre Dupuy, marquis de St.-André Montbrun, vécut dans le 17e. siècle. L'auteur de la nouvelle Pandore l'a mise au rang des femmes savantes de la France. On trouve son éloge et des *Lettres* de sa composition, dans le troisième tome du *Cabinet des Grands*, par Pontier.

MONTAUSIER, (JULIE-LUCINE D'ANGENNES DE RAMBOUILLET, Duchesse DE) fille de la marquise de Rambouillet, naquit en 1607. Sa beauté, son mérite, et la protection qu'elle accorda aux gens de lettres, lui donnèrent une grande célébrité. Dès sa plus tendre jeunesse, elle pénétrait les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit, et elle en discernait les traits les plus délicats. Elle fut l'un des principaux ornemens de l'illustre hôtel de Rambouillet. C'est là qu'elle reçut les hommages des personnes les plus renommées par leur esprit et par leur politesse. Le marquis de Salles, depuis duc de Montausier, fut l'un de ses plus fidèles adorateurs : c'est à lui qu'elle dut la *Guirlande de Julie*. Jamais l'amour n'inventa de galanterie plus ingénieuse ni plus nouvelle que ce bouquet poëtique. Le duc de Montausier fit peindre, sur vélin, les plus belles fleurs par Robert, célèbre artiste d'alors ; au bas de chaque figure, on laissa assez d'espace pour y mettre un madrigal, qui aurait pour sujet la fleur peinte et qui serait à la louange de Julie ; le duc de Montausier engagea les poëtes à se charger de la composition des pièces, et il en fit lui-même quelques-unes ; elles furent écrites au bas de chaque fleur par Nicolas Jarry, homme inimitable en ce genre. Cet ouvrage fut relié magnifiquement, par Gascon, qui n'avait point d'égal en son art, et orné en dehors et en dedans du chiffre

entrelacé de J. L. (Julie-Lucine). Le duc de Montausier en fit faire deux exemplaires pareils. Chacun fut enfermé dans un sac de peau d'Espagne. A son réveil, Julie trouva ce présent sur sa toilette, le 1er. jour de l'an 1633 ou 1634. Les madrigaux qui composent ce recueil furent publiés à Paris, en 1729, à la suite de la vie du duc de Montausier. Quelque tems après, on les réimprima encore avec la vie du duc de Montausier, et en 1784, Didot fit une édition des madrigaux seulement. On y trouve le joli sonnet de Ménage sur *la Guirlande de Julie.*

Elle conserva long-tems de l'éloignement pour le mariage, et ce ne fut que le 13 juillet 1645, qu'elle donna sa main au duc de Montausier : cette union fut très-heureuse. Les titres et les honneurs vinrent accueillir la duchesse de Montausier : elle fut gouvernante du Dauphin, et on la nomma dame d'honneur de la reine. Fléchier dans l'oraison funèbre dont elle est l'objet, célèbre sa sagesse dans une condition privée, sa modération dans les plus grandes dignités de la cour, et sa patience dans une longue et ennuyeuse maladie. Mademoiselle de Scudéry l'a peinte dans ses romans sous le nom d'Arténice. Ce portrait eut tant de célébrité, que Fléchier lui a conservé ce nom dans l oraison funèbre consacrée à sa mémoire. Voici un trait qui honore la duchesse de Montausier : l'un de ses frères fut frappé de la peste; rien ne put l'empêcher de se renfermer dans la chambre du malade et de lui donner ses soins; elle l'assista avec une présence d'esprit et une tranquillité toujours égales jusqu'au moment où il succomba à la violence du mal.

La duchesse de Montausier fut enlevée à la société, le 15 novembre 1671.

MONTÉGUT,

MONTÉGUT, (JEANNE SÉGLA, Dame DE) née à Toulouse le 25 octobre 1709, perdit son père à l'âge de deux ans. Elle épousa, à 16 ans, M. de Montégut, trésorier de France, de la généralité de Toulouse. De ce mariage elle eut un fils. L'éducation de cet enfant fournit à Madame de Montégut l'occasion de développer son goût pour les lettres, et ses dispositions pour l'étude des langues. Bientôt elle fut aussi habile que les maîtres du jeune Montégut, et voulut elle-même lui servir de précepteur. Elle apprit l'anglais, l'italien et l'espagnol. Le dessin lui devint familier, et elle s'adonna avec succès à la musique. La physique et les mathématiques ne lui furent point étrangères; elle fit une étude particulière de la botanique, et composa des remèdes pour les pauvres. A tous ces talens, elle joignit celui d'exceller dans les ouvrages de son sexe. Elle avait près de 30 ans, lorsqu'elle fit ses premiers vers. L'Académie des Jeux floraux de Toulouse la couronna trois fois. Cette triple victoire lui valut le titre de *Maîtresse des jeux*. L'indulgence, la bonté, la bienfaisance et la modestie furent son apanage. Elle perdit son époux en 1751. La douleur qu'elle en ressentit, ruina son faible tempérament. Ses forces s'épuisèrent, son corps se dessécha; une maladie épidémique qui régnait à Toulouse, acheva de l'éteindre. Elle fut enlevée à la société, le 4 juin 1752.

On trouve plusieurs de ses Pièces dans les Recueils de l'Académie des Jeux floraux. Ses ouvrages ont été réunis et publiés par son fils, sous ce titre: *Œuvres mêlées*, Paris, 1769, 2 vol. Ce Recueil contient des *Réflexions morales*, des *Épîtres*, des *Idylles*, des *Eglogues*, des *Elégies*, des *Cantates*, des *Odes*, des *Idylles imitées de Théocrite*, des *Eglogues de Pope*, mises en vers français; le *Poëme séculaire d'Horace*, et un grand nombre des *Odes* de ce poëte,

traduites en vers français. Les poésies de Madame de Montégut respirent cette douce tristesse et cette mélancolie philosophique, qui font le charme des écrits de Madame Deshoulieres. Sa *Traduction des Odes d'Horace* est en général élégante et fidelle.

MONTENAY, (GEORGETTE DE) Demoiselle de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, vécut dans le 16e. siècle. Elle était encore jeune, lorsque son père et sa mère moururent de la peste. Sa beauté et son esprit la rendirent célèbre. Elle publia : *Emblêmes chrétiens,* Lyon, Jean Marcorelle, 1571, in-8o, avec figures; Zurich, 1583. A cette seconde édition, on ajouta une version latine. Georgette de Montenay a expliqué chacun de ses Emblêmes par huit vers français. Elle a placé à la tête de son Recueil une Épître dédicatoire, en vers, adressée à Jeanne d'Albret, et elle a mis, à la suite de ses Emblêmes, huit Sonnets et une Épître allégorique.

MONTESPAN, (FRANÇOISE-ATHÉNAÏS DE ROCHECHOUARD-MORTEMAR, marquise DE) native du Poitou, fut d'abord connue sous le nom de Mademoiselle de Tonnay-Charente. Elle donna sa main, en 1663, au marquis de Montespan. Ce fut en 1666 que l'éclat de sa beauté, et les grâces de son esprit, la firent aimer de Louis XIV. Elle abandonna la cour vers 1680. Protectrice des gens de lettres, elle savait apprécier leurs talens et leurs ouvrages. La Fontaine, qui lui connaissait ce mérite, dit, en lui dédiant le 7e. livre de ses Fables :

Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.

Elle a écrit des *Lettres*, dont quelques-unes ont été publiées, entr'autres, celle qui a été insérée dans le Recueil

des lettres de Madame de Maintenon. Madame de Montespan mourut aux Eaux de Bourbon, en 1707, à l'âge de 66 ans.

MONTESSON, (Madame DE) a composé des comédies, Paris, Didot, 1782, 7 vol. in-8°. On en a tiré un très-petit nombre d'exemplaires qui n'ont point été rendus publics. Elle a fait jouer ses pièces dans son hôtel; cependant il en est une, en cinq actes et en vers, qui a été représentée sur le théâtre français, sous le titre de *Madame de Chazelles*. Les ouvrages dramatiques de Madame de Montesson ont obtenu le suffrage des hommes de lettres les plus distingués.

MONTMORT, (Mademoiselle DE) vécut vers le commencement du 18e. siècle. Elle parlait l'italien avec beaucoup de facilité. Si on en croit Vertron, il est sorti de sa plume des ouvrages ingénieux. Elle a composé des *Dialogues*, une comédie en prose, intitulée : *Héraclite et Démocrite*.

MONTOLIEU, (Madame ISABELLE DE) réunit aux charmes de l'imagination toutes les richesses du sentiment. Lezay-Marnesia, dans son Plan de lecture pour une jeune Dame, rend hommage aux talens et aux vertus de Mad. de Montolieu. Elle est auteur de *Caroline de Lichtfield*, 3 vol. in-12; et de la *Traduction de Charles Engelmann*. On lui doit encore : *Nouveaux tableaux de famille*, ou *la Vie d'un pauvre Ministre de village allemand, et de ses enfans*, traduit de l'allemand d'Auguste La Fontaine, Paris, Pougens, an 10, 5 vol. in-12. — *Le village de Lobenstein*, ou *l'Enfant Trouvé*, traduction libre du roman allemand d'Auguste La Fontaine, intitulé : *Théodore*, Paris, an 11, 5 vol. in-12. — *Le Fils d'adoption*, ou *Amour* et *Coquetterie*, trad. libre

d'un roman allemand d'Auguste La Fontaine, intitulé : *Henriette Belman*, Paris, an 11, 3 vol. in-12. — *Aristomène*, trad. de l'allem. d'Aug. La Fontaine, Paris, Debray, an 12. 2 vol. in-12.—*Recueil de Contes*, Genève, Paschoud, an 12, 3 vol. in-12.

MONTPENSIER, (ANNE-MARIE-LOUISE D'ORLÉANS) connue sous le nom de MADEMOISELLE, fille de Gaston, frère de Louis XIII, naquit à Paris le 29 mai 1627. Le commencement de sa vie fut marqué par les plaisirs et les intrigues, le milieu par les amours et les chagrins ; elle passa dans la dévotion et l'obscurité les dernières années de sa pénible existence. Elle protégea le célèbre Lully. A la mort de Cromwel, dont on porta le deuil à la cour de France, elle eut le courage de paraître en habit de couleur, et de protester contre l'hommage qu'on rendait à cet usurpateur. Ayant pris le parti de Condé, dans la guerre de la Fronde, elle fit tirer, en 1652, le canon de la Bastille sur l'armée royale, et la força de se retirer. Cette action, qui sauva peut-être la vie au grand Condé, et qui fit cesser l'horrible carnage qui se faisoit de l'élite de la noblesse, à la porte Saint-Antoine, la perdit dans l'esprit de Louis XIV. Pour la punir, la cour s'opposa toujours aux alliances qu'elle eût désirées. Cette princesse, après avoir plusieurs fois manqué d'épouser des souverains, voulut faire, à 44 ans, la fortune d'un simple gentilhomme. Elle obtint, en 1669, la permission de donner sa main au comte de Lauzun, capitaine des Gardes-du-Corps, et colonel-général des dragons. On représenta au roi l'injure que cette union faisait à la famille royale, et Louis XIV la défendit, après l'avoir permise. Ces amans infortunés se firent donner secrètement la bénédiction nuptiale. Lauzun ayant éclaté

contre Madame de Montespan, à qui il attribuait en partie sa disgrace, fut enfermé pendant dix ans à Pignerol. Il obtint sa liberté, à condition que Mademoiselle céderait au duc du Maine une partie de son bien. Le bonheur de cette tendre épouse ne fut pas de longue durée; les mauvais procédés de Lauzun la firent repentir de l'attachement qu'il lui avait inspiré. Elle mourut le 5 avril 1693.

On lui doit des *Mémoires*, qui ne sont autre chose que l'histoire de sa vie, racontée dans les plus petits détails. Cependant on y trouve des choses curieuses, et le style en est assez pur. Ces Mémoires ont eu différentes éditions. Celle d'Amsterdam, Paris, 1735, 8 vol. in-12, contient différens ouvrages de Mademoiselle; en voici les titres: un *Recueil des Lettres de Mademoiselle de Montpensier à Madame de Motteville, et de celle-ci à cette princesse;* les *Amours de Mademoiselle et du comte de Lauzun;* un *Recueil des portraits du roi, de la reine et des autres personnages de la cour;* deux Romans, l'un intitulé: *La Relation de l'Isle imaginaire*, et l'autre, *la Princesse de Paphlagonie.* Le Cyrus de ce dernier Roman est M. le Prince, mort en 1686, et la reine des Amazones est Mademoiselle de Montpensier. La coutume de jouer un rôle dans son ouvrage n'est pas étrangère aux auteurs. Regnard est le héros de sa Nouvelle, intitulée: *la Provençale;* et La Fontaine s'est représenté dans sa *Psyché* sous le nom de *Polyphile.* Mademoiselle a encore composé des *Réflexions morales et chrétiennes sur le premier livre de l'Imitation de Jésus-Christ*, et un *Ecrit sur les Béatitudes.*

MONTREUL, sœur de Jean Montreul, de l'Académie française, cultiva la poésie avec quelque succès. On cite avec éloge le *Sonnet* qu'elle adressa à son amant, lorsqu'elle

se retira, vers 1640, dans un couvent de religieuses Ursulines.

MOREL, (ANTOINETTE DE LOYNES, d'abord Dame D'ALLIER et ensuite Dame) née à Paris, est une des femmes de mérite du 16e. siècle. On lui doit plusieurs petits poëmes qui se trouvent dans *le Tombeau de la reine de Navarre*, Paris, Fezandat, 1551, in-8o.

MOREL, (CAMILLE, ANNE, depuis nommée DIANE, et LUCRÈCE) filles de la précédente et de Jean Morel d'Ambrun, l'un des beaux esprits de la France sous Henri II, nées à Paris dans le 16e. siècle, furent les dignes émules des Seymours, qui se distinguèrent dans la littérature anglaise. Les Demoiselles Morel reçurent une excellente éducation. Elles eurent pour instituteur Charles Uthénovius, homme d'un très-grand mérite. Leur esprit et leur savoir les ont fait regarder comme les merveilles de leur tems. Le grec et le latin leur étaient familiers, et elles composèrent des poésies dans l'une et l'autre de ces langues. Camille fut encore plus savante que ses sœurs. Elle possédait parfaitement l'italien et l'espagnol. On lui doit des vers sur différens sujets ; quelques-uns sur la mort de son père, et d'autres sur celle de Henri II, furent imprimés à Paris, chez Federic Morel, en 1583. Parmi les pièces échappées à sa plume, on admira une *Epigramme* en grec, faite sur la mort de Jean Morel d'Ambrun. Le chancelier de l'Hôpital, dans ses poésies, a donné des louanges aux trois sœurs. Jean Douza, dans une lettre adressée à l'auteur de leurs jours, dit, en parlant de Camille : « Toute l'Europe étonnée publie que tout ce qu'elle fait n'est pas l'ouvrage d'une mortelle, soit que la lyre retentisse sous ses doigts enchanteurs, soit qu'elle développe la tendre

harmonie de sa voix céleste, soit qu'elle donne l'essor à sa verve ravissante. » Lucrèce et Diane étaient encore fort jeunes quand la société les perdit. La première mourut à Paris en juin 1580; la seconde y termina sa carrière en 1581. Camille leur survécut jusqu'en 1585.

MORELLE, (JULIENNE) de Barcelone, fit profession, en 1610, dans l'ordre de Saint Dominique, à Sainte Praxède d'Avignon. A l'âge de 13 ans, elle soutint publiquement à Lyon, en 1607, avec l'applaudissement général de tous les savans, des thèses de philosophie, qu'elle dédia à Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne. L'illustre Grotius avait quinze ans quand il soutint avec le même succès des thèses sur la philosophie. Julienne était très-versée dans la jurisprudence, et elle parlait quatorze langues. Dans ce genre de savoir, on cite Cléopâtre, et Cléopâtre ne parlait que huit langues. Peu de femmes peuvent être comparées à Julienne pour l'érudition. Les sciences ne lui firent pas négliger les arts d'agrément; elle excella dans la musique. Elle composa dans sa retraite un *Traité de philosophie et de physique*. La mort l'enleva à ses compagnes en 1653.

MORENCY, (Madame G. DE) a composé plusieurs Romans, entr'autres, *Illyrine*, et *les Hermites du Mont-Blanc*.

MORNAY, (CHARLOTTE ARBALESTE, Dame DE PAS-FEUQUIÈRES, ensuite Dame DE) épousa en secondes noces, l'an 1575, Philippe de Mornay. Elle est connue, dans la république des lettres, par l'ouvrage suivant: *Vie de Philippe de Mornay, S. du Plessis Marly*, (dressée sur un Journal de Charlotte Arbaleste, sa femme, et continuée par David de Liques; publiée avec une Préface

de Valentin Conrart, par Jean Daillé) Leyde, Elzevir, 1647. Madame de Mornay mourut, le 15 mai 1606, à l'âge de 57 ans.

MORTEMART, (Madame DE) a donné : *Amusemens du Jour*, ou *Recueil de petits Contes*, dédiés à la reine, Paris, 1780, in-8°. On trouve, dans ces légers opuscules, des descriptions riantes, de sages réflexions, des traits de morale heureusement exprimés, et des portraits agréablement touchés.

MORVILLE, (Mademoiselle FATNÉ DE) a traduit différens morceaux, insérés dans le Parnasse des Dames.

MOTTE, (Mademoiselle DE LA) a donné : *Célide*, ou *les Mémoires de la Marquise de Bléville*; Paris, 1775, 2 vol. in-12. — *Histoire de Zulmy Warthey*; Paris, 1776, in-12. Ce roman est écrit avec sensibilité ; le style en est pur. Cependant l'ouvrage n'est pas sans défauts. — *Lettres du Marquis de Sézannes au Comte de Saint-Lys*; Paris, 1777, 2 vol. in-12.

MOTTEVILLE, (FRANÇOISE BERTAUD, Dame DE) fille d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, nièce du poëte Bertaud, naquit en Normandie en 1615. Elle apprit les langues italienne et espagnole en même-tems que la langue française. Son esprit et son amabilité engagèrent Anne d'Autriche à la garder auprès d'elle. Quoique très-jeune, elle se trouva enveloppée dans la disgrace des favorites de cette princesse. Retirée en Normandie avec sa mère, elle épousa Nicolas Langlois, seigneur de Motteville, premier président de la Chambre des

Comptes de Rouen, dont elle devint veuve au bout de deux ans. La mère de Louis XIV la rappela à la cour, aussi-tôt après la mort du cardinal de Richelieu qui l'en avait exilée. Sa prudence, sa discrétion et sa bonne conduite lui méritèrent la confiance et l'amitié des reines, Anne d'Autriche, Marie-Thérèse d'Autriche, et Henriette-Marie de France. Madame de Motteville mourut à Paris le 29 décembre 1689.

On lui doit : *Mémoires pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII,* 1723, 5 vol. in-12; 1750, 6 vol. in-12. Cet ouvrage a encore eu d'autres éditions. La familiarité avec laquelle Madame de Motteville vécut avec la mère de Louis XIV, la mit dans le cas de connaître des particularités qu'on ignorerait, si elle ne les avait écrites. Presque tous les historiens, postérieurs à Madame de Motteville, ont fait usage de ces Mémoires pour développer certains faits dont le ressort avait été jusqu'alors inconnu. Elle a eu la sagesse de donner comme douteux ce dont elle ne se croyait pas assez instruite : l'air de sincérité qui règne dans toute sa narration, lui fait pardonner les négligences de son style, qui est quelquefois prolixe et languissant. On trouve plusieurs de ses *Lettres* dans le recueil de Mademoiselle de Montpensier. Elle écrivit, dans les dernières années de sa vie, différens *Traités* sur la Religion.

MOUGNE, (ROBERTE) est l'une des savantes du 17e. siècle. Après 26 ans de veuvage, elle publia en 1616, un ouvrage, intitulé : *le Cabinet de la Veuve Chrétienne,* contenant prières et méditations sur divers sujets de l'Écriture Sainte.

MOURET, (Madame) a donné : *Annales de l'Éducation du Sexe*, ou *Journal des Demoiselles*; 1790, in-8°.

MOUSSART, (Mademoiselle) vécut vers la fin du 17e. siècle. Ses *Poésies* ont été insérées dans les Mercures de son tems. On y remarque de la facilité et du goût.

MURAT, (HENRIETTE-JULIE DE CASTELNAU, Comtesse DE) fille du marquis de Castelnau, gouverneur de Brest, et mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, naquit en 1670. Elle épousa le comte de Murat, colonel d'infanterie, et brigadier des armées du roi. La vivacité de son esprit, ses inconséquences et son goût pour le plaisir, occasionnèrent des bruits qui firent tort à sa réputation. Après la mort de son époux, le roi l'exila à Auch. On ignore la cause de cette disgrace. Le duc d'Orléans, régent du royaume, lui donna sa liberté. L'année suivante, elle mourut à son château de la Buzardière, au pays du Maine, le 24 septembre 1716.

Madame de Murat est une des femmes qui se sont le plus distinguées dans l'art d'écrire les romans. On lui doit : *la Comtesse de Châteaubriant*, ou *les Effets de la Jalousie*; Paris, 1696, 1 vol. in-12. Ce roman historique est revêtu de toutes les circonstances capables d'intéresser et d'attendrir. — *Mémoires de Madame la Comtesse de Murat, avant sa retraite*; Paris, 1697, 2 vol. in-12. — *Les Nouveaux Contes des Fées*, Paris, Barbin, 1698, 2 vol. in-12. — *Les Lutins du château de Kernosi*; Paris, 1710, 1 vol. in-12. — *Le Voyage de Campagne*, 2 vol. in-12. Cette production a été insérée dans les Œuvres de Madame Durand. — *Le Comte de Dunois*, ou *Mademoiselle d'Alençon*.

Ce roman se trouve dans les ouvrages de Madame Villedieu. — *Histoires sublimes et allégoriques*, 1 vol. Ce recueil contient quatre *Contes de Fées*. — *Chansons*, et autres pièces de *Poésies*, insérées dans plusieurs recueils. Elles sont marquées au coin de l'esprit et des grâces.

N.

NARP, (Madame DE) a composé *les deux Insulaires*, roman; Paris, 2 v. in-12. —Plusieurs *Nouvelles*, insérées dans la Bibliothèque des Romans, 5e. année.

NECKER, (CURCHOD, Dame) fille d'un ministre protestant de Suisse, épouse de Necker, ministre des finances sous Louis XVI, mère de Madame Staël, parente du célèbre Saussure, fut amie des hommes les plus savans de son tems. Jusqu'à l'âge de 24 ans, elle connut toutes les privations qui naissent de la détresse, et les supporta avec courage. Lorsqu'elle fut comblée des faveurs de la fortune, elle s'exerça aux actes de la bienfaisance la plus active, et cultiva les lettres. Le zèle qu'elle mit, et les soins qu'elle se donna pour soulager l'humanité souffrante, rendent sa mémoire chère à toutes les ames sensibles. A Paris, elle dirigea particulièrement un hospice qui porte son nom, et qui était devenu l'exemple et le modèle des établissemens de ce genre. Dans tous les momens de sa vie, la bienfaisance fut l'ame de ses pensées et de ses projets. Ses vues sages et son attachement à ses devoirs, étaient encore relevés par ses connaissances et son esprit. Elle fut en relation avec les gens de lettres les plus distingués, entr'autres avec Gibbon, Diderot, Saint-Lambert,

Buffon et Thomas. C'est chez Madame Necker que se fit la souscription pour la statue de Voltaire. L'auteur de la Henriade l'en remercia par un morceau de poésie. Lebrun lui adressa une lettre, où l'on trouve ces vers :

O de Buffon illustre et digne amie !
Vous, dont il m'a vanté l'ame et les agrémens
Si chers à sa docte Uranie;
Vous, qui d'un trait de feu peignez avec génie
L'Ode et ses fiers ravissemens,
Que vous inspirez bien les nymphes de mémoire!
Qu'il est beau de tenir le flambeau de la gloire,
Et d'en éclairer leurs amans!

Elle mourut à Copet, en 1796.

On lui doit : *les Inhumations précipitées*, 1790, in-8°. — *Réflexions sur le Divorce*, 1795, in-8° ; Paris, Charles Pougens, an 10, in-8°. Cet ouvrage respire la vertu. — *Sur l'établissement des Hospices.* — *Mélanges extraits des manuscrits de Madame Necker,* ouvrage posthume ; Paris, Charles Pougens, an 6, 3 vol. in-8°. Son époux est l'éditeur de cette production. Dans les observations qu'il a mises à la tête de cet ouvrage, il répand des fleurs sur la tombe de sa compagne, et il rend hommage à ses vertus et à ses talens. Ces *Mélanges* contiennent des *Portraits,* des *Lettres,* des *Fragmens,* écrits, ou pour ses amis, ou pour exercer son style ; des *Traits* et des *Anecdotes* qui la frappaient, et des *Pensées fugitives,* que les circonstances ou ses méditations lui suggéraient, et qu'elle fixait journellement sur le papier. Ce recueil qui annonce une belle ame, et qui prouve que Madame Necker aurait obtenu facilement, si elle l'eût désiré, un des premiers rangs parmi les femmes de lettres, renferme cependant des maximes qui ne sont pas toujours vraies, du faux

bel-esprit, et de la métaphysique qui dans plus d'un endroit est obscure et entortillée. — *Nouveaux Mélanges, extraits des manuscrits de Madame Necker;* Paris, Charles Pougens, an 10, 2 vol. in-8°. Ce second recueil de *Mélanges* offre, comme le premier, des beautés et des défauts. Il est composé de réflexions détachées, sous le titre de *Fragmens*, d'anecdotes, de traits, de bons-mots, intitulés : *Pensées* et *Souvenirs*. Si on doit louer M. Necker d'avoir fait connaître au public les productions de son épouse, on doit aussi lui reprocher que sa vénération pour la mémoire de l'amie qu'il a perdue, lui ait fait publier des choses que le goût aurait dû retrancher.

NEMOURS, (MARIE D'ORLÉANS-LONGUEVILLE, Duchesse DE) comtesse souveraine de Neufchâtel, en Suisse, née le 5 mars 1625, perdit sa mère dès l'âge de 12 ans. Madame de Nemours ne partagea point les opinions de sa belle-mère, la duchesse de Longueville, si célèbre dans l'histoire de la Fronde. Elle parvint même à détacher son père de ce parti. Dans un moment où les cabales et les factions déchiraient la France, elle eut le bon esprit de ne s'occuper que des moyens qui pouvaient ramener le calme et la paix. Sa vertu et la tranquillité de sa vie la mirent à l'abri des orages de la cour. L'étude faisait sa plus grande jouissance. Elle mourut le 16 juin 1707. Son portrait fut gravé, d'après Rigaud, par Pierre Drevet.

Celle qui avait montré tant de prudence et de sagesse, dans un tems où les premiers hommes de l'état parurent en manquer, devait être plus propre qu'une autre à transmettre les évènemens arrivés pendant la minorité de Louis XIV. La fidélité avec laquelle Madame de Nemours

a écrit ses *Mémoires*, justifie cette assertion. Son ouvrage a été publié en 1709, 1 vol. in-12; réimprimé en 1718; Amsterdam, Bernard; et en 1777, Paris.

NEUFUY, (Madame DE) a traduit en français *la Diane de Montemayor.* On trouve dans les Œuvres poétiques de Bertaut, édition de 1633, un Sonnet qu'il lui adressa sur cette traduction, dont il dit :

Nul ouvrage français ne s'y peut comparer :
Il n'est pas peu savant, qui sait bien l'admirer.

NEUFVILLE, (MAGDELEINE DE L'AUBESPINE, Dame DE) épousa, en 1562, Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroi, secrétaire d'état. Sa beauté et son esprit la rendirent un des ornemens de la cour de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Ronsard la célébra dans un Sonnet. Elle a traduit en vers les *Epîtres d'Ovide*, et elle a composé différens ouvrages en vers et en prose. Elle mourut à Villeroi le 17 mai 1596, à 50 ans. Bertaut fit son épitaphe.

NINON, voyez LENCLOS.

O.

ODEAU, (FRANÇOISE) religieuse à l'abbaye de Poissy, près Paris, vécut vers le milieu du 16e. siècle. Son érudition lui donna un rang distingué parmi les femmes savantes de la France. Elle traduisit du latin des *Sermons* et des *Méditations de Saint Bernard*, abbé de Clairvaux, qu'elle dédia à Jeanne de Gondi, sa prieure.

OLIVIER, (Mademoiselle) a publié : *Pratiques et Prières pour la neuvaine de Sainte Thérèse*, 1770, in-8°. — *Abrégé de la Vie de Sainte Thérèse*, 1777, in-8°.

ORMOY, (CHARLOTTE CHAUMET, présidente D') mère de Madame Mérard Saint-Just, et de Madame de Vauvineux, auteur de quelques pièces fugitives, naquit à Etampes vers 1732. Les talens de Madame d'Ormoy la firent admettre à l'Académie des Arcades de Rome, sous le nom de Laurilla. On lui doit : *les Malheurs de la jeune Émilie*; Paris, 1777, in-12. Cet ouvrage est intéressant. — *La Vertu chancelante*, 1778, in-12. Cette production est dédiée au roi de Prusse, Frédéric Ier. — *Le Lama amoureux*, conte, impr. — *Zelmis, ou la jeune Sauvage*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, jouée à Versailles, publiée vers 1781. —*Opuscules*, 1784, in-8°. — *Les Dangers de la passion du Jeu*, 1793, in-8°. Cette femme de mérite fut enlevée à la société en janvier 1791.

ORVAL, (ANNE-ÉLÉONORE DE BÉTHUNE D') abbesse de Notre-Dame du Val-de-Gif, fut élevée dans l'abbaye de Royal-Lieu, près de Compiègne, où elle prit le goût de la vie religieuse. Elle embrassa cette profession dans sa 16e année. L'abbesse du Val-de-Gif, Madame de Clermont-Monglat, instruite du mérite d'Éléonore d'Orval, forma le projet de se faire remplacer par cette savante religieuse. Louis XIV ayant approuvé ses intentions, Éléonore d'Orval fut nommée abbesse à l'âge de 29 ans. Elle prit possession au commencement de 1687. Ses vertus et ses talens la rendirent le modèle de ses compagnes. Dans les momens de son loisir, elle composa : *Réflexions sur les Évangiles*. — *Idée de la perfection chrétienne et religieuse, pour une*

retraite de dix jours. — Réglemens de l'abbaye de Gif, avec des réflexions. — Vie de Madame de Clermont-Monglat. Éléonore d'Orval mourut le 28 novembre 1733, à l'âge de 76 ans.

OUVRIER, (Mademoiselle D') vécut dans le 17e siècle. Elle publia à Toulouse, sa patrie, un recueil de *Poésies* qui n'est pas sans mérite.

P.

PARIGOT, (Mademoiselle) a publié en 1784, *Le Comte de Waltham* ou *l'Amitié trahie*, drame en trois actes et en prose.

PARTHENAY, (ANNE DE) voyez MARENNES.

PARTHENAY, (CATHERINE DE) voyez ROHAN.

PASCAL, (FRANÇOISE) native de Lyon, vécut dans le 17e siècle. Elle a composé une tragi-comédie, intitulée : *Endymion;* Lyon, 1637. On voit dans la préface de cette pièce, qu'elle est auteur d'une autre tragi-comédie, appelée *Agathonphile. — Le Vieillard amoureux,* ou *l'heureuse Feinte,* comédie en un acte et en vers de quatre pieds; Lyon, Antoine Offray, 1664, in-12.

PASCAL, (JACQUELINE) sœur du célèbre Blaise Pascal, naquit en 1625, à Clermont en Auvergne. Les soins que son père donna à son éducation ne furent pas inutiles. Ainsi que son illustre frère, elle annonça de bonne heure qu'elle aurait du mérite et du savoir. Dès l'âge

l'âge de 12 ans, elle fit des vers qui lui méritèrent les éloges des meilleurs connaisseurs. A peine eut-elle atteint sa 15e année, qu'elle remporta un prix de poésie à l'Académie de l'Immaculée Conception de Caen. En 1652, elle entra à l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, et y fit profession l'année suivante, sous le nom de Sainte Euphémie. Dans sa retraite, elle composa : *Cantiques spirituels.* — *Réglement pour l'éducation des enfans de Port-Royal*, imprimé en 1665, avec les constitutions de Port-Royal. La mort l'enleva à ses compagnes, le 4 octobre 1661.

PATIN, (MAGDELEINE HOMMETS, Dame) épouse du célèbre Charles Patin, vécut dans le 17e siècle. Elle fit sa résidence à Padoue; l'Académie des *Ricovrati* de cette ville l'admit au nombre de ses membres, sous le nom de Modeste. L'étude faisait sa plus douce occupation. Elle est auteur d'un recueil de *Réflexions morales et chrétiennes.*

PATIN, (CHARLOTTE-CATHERINE, et GABRIELLE-CHARLOTTE) de Paris, filles de la précédente, vécurent dans le 17e. siècle, et résidèrent à Padoue. Leur mérite les fit recevoir à l'Académie des *Ricovrati* de cette ville, l'une sous le nom de Rare, et l'autre sous le nom de Diserte. Charlotte-Catherine a publié : *Tabellæ selectæ ac explicatæ à Carolâ-Catharinâ Patinâ, Parisinâ, Academicâ;* Padoue, 1691, in-fol., avec des figures, gravées pour la plupart parJoseph Juster. Ces tableaux, au nombre de 41, se voient à Padoue, et ils sont de la composition des peintres les plus célèbres. Il y a une 42e. estampe représentant la famille des Patin. Elle a écrit des Poésies, et plusieurs Discours, entr'autres, une *Harangue latine* sur la levée du siége de Vienne.

On compte parmi les productions de Gabrielle-Charlotte, une *Dissertation sur le phénix d'une médaille de Caracalla ;* Venise, 1683, in-4°. — *Le Panégyrique de Louis XIV*, prononcé en 1685, dans l'Académie de Padoue.

PÉROCHE, (Mademoiselle) de Compans, s'est fait connaître vers la fin du 18e. siècle, par des *Poésies légères*, insérées dans plusieurs ouvrages périodiques. La délicatesse et le sentiment caractérisent ces productions.

PERONNE, (CLAUDE) Lyonnaise, vécut vers le milieu du 16e. siècle. Elle s'est rendue recommandable par des Ouvrages de vers et de prose, qu'elle dédia à Henri II.

PERONNET, (ANTOINETTE) a composé une *Épître* placée à la tête de l'*Institution de la Vie humaine*, ouvrage traduit en français par Pardoux du Prat, imprimé à Lyon, chez la veuve Cotier, 1570, in-8°. Cette traduction a été publiée par Antoinette Peronnet, après la mort de Pardoux du Prat.

PERRIER, (FRANÇOISE-GILBERTE PASCAL, Dame) sœur de Jacqueline Pascal, naquit à Clermont en 1620, et mourut à Paris le 25 avril 1687. Dès son bas-âge, elle annonça les plus heureuses dispositions pour l'étude des sciences ; elle posséda plusieurs langues savantes, et elle s'occupa de philosophie et de théologie. On lui doit la *Vie* de son frère, Blaise Pascal. Cette production se trouve à la tête des *Pensées sur la Religion*, dont l'illustre Pascal est auteur. En écrivant la Vie de son frère, elle s'est plus occupée de prouver qu'il était un Saint, que de faire connaître qu'il était un grand homme. Pascal est peut-être

cause en partie de ce défaut ; car il rendit tous ses parens dévots et jansénistes, après en avoir fait des physiciens et des savans. On a de la fille de Madame Perrier (Marguerite), un *Mémoire au sujet de M. Singlin,* inséré dans le recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal ; Utrecht, 1740, in-12.

PERRIER, (Madame) est auteur d'un grand nombre de *Poésies fugitives,* dont quelques-unes ont été insérées dans le petit Magasin des Dames. Elle a dans son portefeuille plusieurs comédies en un acte.

PERRIN, (LOUISE CHARLY, Dame) dite Labé, surnommée la belle Cordière, célèbre par sa beauté, son courage et ses talens, naquit à Lyon en 1526. Ses parens lui donnèrent une éducation distinguée. A peine sortie de l'enfance, elle excellait dans la musique vocale et instrumentale. Elle savait même le grec, le latin, l'italien et l'espagnol. Toutes ces occupations ne lui firent pas négliger l'art de faire des tapisseries. Son cœur était tendre et bon, son ame était forte et élevée ; tous ses goûts furent des passions : elle eut d'abord celles de la musique, de la chasse et de la guerre. L'amour de la gloire lui fit embrasser le parti des armes. Elle n'avoit pas encore atteint sa seizième année, quand elle alla, en 1542, au siège de Perpignan. Elle y donna des marques de la plus grande valeur. Ses exploits éclatèrent sous le nom de capitaine Loys. Elle abandonna le champ de Mars pour le Parnasse. Bientôt elle épousa Ennemond Perrin, homme âgé et très-riche, qui faisait un commerce considérable de cordages. La maison qu'elle habitait était une des plus belles de la ville; ses jardins étaient immenses, et très-ornés pour le

siècle où elle vivait. Les Lyonnais ont perpétué sa mémoire, en y ouvrant une rue qu'ils ont appelée *la belle Cordière*. Elle rassembla dans sa bibliothèque les meilleurs ouvrages qui existaient dans toutes les langues qu'elle connaissait. La haute considération dont Louise jouissait, la lia avec les personnes les plus distinguées. Les étrangers s'empressaient de lui rendre leurs hommages. Plusieurs d'entr'eux fixaient leur séjour à Lyon, pour jouir des charmes de sa société. Les savans et les poëtes de toutes les nations se firent un devoir de la célébrer dans leurs écrits. Son époux fut sensible au bonheur de posséder une femme d'un mérite si rare ; il l'aima toujours tendrement, et dans les derniers momens de sa vie, il disposa de tous ses biens en sa faveur. Après la mort d'Ennemond Perrin, elle aima et elle fut aimée de l'amant de Clémence de Bourges. Elle était très-liée avec cette dernière ; mais cet évènement les désunit. Elle mourut au mois de mars 1566.

On lui doit : *Recueil de Poésies et autres œuvres*, Lyon, Jean de Tournes, 1555, vol. in-8°. ; Rouen, Jean Garou, 1556, in-16 ; Lyon, 1762, in-12. Ce recueil qu'elle dédia à Clémence de Bourges, alors son amie, contient des Élégies ; des Sonnets, dont un en italien ; et un Dialogue en prose, intitulé : *Débat de Folie et d'Amour*. Cette production qui porte le nom de Dialogue est la seule comédie du 16e. siècle dans le genre charmant de l'auteur de l'Oracle et des Grâces. Si les Français ont fourni les premiers modèles de la bonne tragédie, les Françaises peuvent, à leur tour, se vanter d'avoir donné le premier exemple d'une bonne comédie. L'on est convenu depuis long-tems, que l'antiquité même n'a point de fiction plus ingénieuse et plus morale que celle qui sert de base au Débat de Folie et d'Amour. Cette allégorie que

tant de poëtes ont voulu s'approprier, a fourni à La Fontaine la fable que Voltaire trouvait la plus jolie. Les poésies de Louise ont de la délicatesse; l'amour qui

Dans ses écrits encore exhale sa chaleur,

la fit nommer à juste titre la Sapho de son siècle, on aurait pu ajouter : la Sapho de la France, car elle est peut-être la seule femme poëte que les français puissent mettre en parallèle avec l'amante de Phaon. Elle a fait différentes pièces de vers grecs, latins, italiens, espagnols et français qui n'ont point été insérés dans ses Œuvres.

Quelques auteurs ont loué sa chasteté et ses vertus ; d'autres au contraire l'ont regardée comme une courtisane. Ses ouvrages lui firent beaucoup d'amis et d'ennemis. Ils frappèrent d'admiration ceux qui avaient le goût des belles choses; mais ils devinrent un sujet de scandale pour les autres, quoique les productions du tems où elle vivait ne fussent pas écrites avec plus de décence que les siennes. Les dames Lyonnaises sur-tout lui furent opposées : incapables de sentir le prix des talens, elles ne purent voir ceux de Louise sans jalousie. Pour motiver leur haine, elles prétendirent que dans les poésies de leur célèbre compatriote, il y avait des passages où elle leur reprochait indirectement leur ignorance et leur frivolité. Ne pouvant diminuer sa réputation littéraire, elles attaquèrent ses mœurs. Sa rupture avec Clémence de Bourges les fit triompher. Elles peignirent Louise sous les plus noires couleurs, tandis qu'elles auraient dû la plaindre et lui pardonner. On peut lui appliquer ce qu'on a dit de Sapho (Anacharsis édit. in-8°. t. 2, p. 71.) : « La mort n'a pas encore effacé » la tache imprimée sur sa conduite, et peut-être ne sera-» t-elle jamais effacée; car l'envie qui s'attache aux noms

» illustres, meurt à la vérité ; mais elle laisse après elle
» la calomnie qui ne meurt jamais ».

PERRINE PERRUCHOT, a publié : *Clémentine, ou le Legs fatal*, traduit de l'anglais, Paris, an 7, 2 vol. in-18.

PETIGNI DE SAINT-ROMAIN, (MARIE-LOUISE-ROSE LÉVESQUE, Dame) fille de Charles Lévesque, de l'Institut national de France, est née à Paris le 5 novembre 1768. On lui doit : *Idylles, ou Contes champêtres*, Paris, 1786, 1 vol. petit in-12 ; Paris, an 11, 2 vol. in-18 ; trad. en allemand par Reinhart. Madame Petigny a dédié ses Idylles aux auteurs de ses jours. « Ce recueil (a dit Palissot) « respire la vertu et les grâces ; et jamais enfant n'a » présenté aux Muses des prémices plus heureuses ». Florian vantait beaucoup les Idylles de Mademoiselle Lévesque, et Gessner la nomma sa petite fille.

PICARDET, (ANNE) Dame DE MOULIERES ET DESSARTINES, vécut au commencement du 17e. siècle. Elle se distingua par ses vertus et par son talent pour la poésie. On lui doit : des *Sonnets*, des *Cantiques spirituels*, des *Odes* et plusieurs autres ouvrages qui ont été publiés en 1618.

PINON, (Madame) institutrice de jeunes demoiselles, a publié : *Abrégé de Géographie et d'Histoire ;* nouv. édit. revue et augmentée d'un Abrégé de l'histoire de France, Paris, Leclerc, an 11, 1 vol. in-12.

PIPELET, (CONSTANCE-MARIE DE THÉIS, Dame) du Lycée des Arts séant à Paris, du Lycée de Paris, de ceux de Toulouse, de Marseille, et de la Société des belles-lettres de Paris, est née à Nantes le 7 novembre 1768. Dès

sa plus tendre jeunesse, elle s'est adonnée à la poésie, elle est même une des femmes qui aient manié avec le plus d'avantage le vers alexandrin. Les lois du rhytme et de l'harmonie lui sont parfaitement connues. Quelques-uns de ses écrits ont pour objet de combattre le préjugé qui voudrait interdire les beaux-arts à son sexe. Ce genre d'ouvrage lui a donné une grande célébrité. C'est ainsi que Walstooncraft, dame anglaise et lettrée, s'est principalement fait connaître par une production sur les droits des femmes.

Madame Pipelet a donné : *Sapho*, opéra en trois actes, musique de Martini, représenté pour la première fois, à Paris, le 22 frimaire an 3, imprimée la même année, in-8°. Cette pièce a été couronnée par le succès le plus brillant; elle est écrite avec chaleur et délicatesse. — *Épître aux Femmes*, an 5, 2e. édit. Paris, Desenne, in-12. Le sexe n'a point eu de défenseur plus zélé, et ses droits n'ont jamais été réclamés en de plus beaux vers. — *Éloge historique de M.-J. Sédaine*, lu par l'auteur au Lycée des Arts, le 30 messidor an 5, Paris, 1797, in-8°. Cet éloge est remarquable par une éloquence abondante et vive, par des réflexions pleines de philosophie, et par un style toujours pur et élégant. — Six *Romances* dont elle a fait les paroles et la musique, imprimées. La sensibilité les inspira, le goût les écrivit. — *Vers sur les Dissentions des gens de lettres*, lus par l'auteur au Lycée républicain, le 25 pluviôse an 6, Paris, an 6, in-12. De beaux vers tels que ceux-ci :

N'est-il donc que les sots qui puissent vivre en paix?...
Il faut être honnête homme avant d'être poëte.....
L'art de blesser n'est pas un art si difficile:
N'est-on pas tous les jours piqué par un reptile?

Sa franchise et son courage lui ont peut-être fait quelques ennemis; mais les suffrages des ames honnêtes, des véritables amis des arts, la vengeront assez dans tous les tems des injustes critiques. —*Rapport sur les Fleurs artificielles de Madame Roux-Montagnac,* lu par son auteur au Lycée des Arts, le 30 vendémiaire an 7, impr. in-12. On y trouve de la grâce et de la philosophie. — Vers sur *les Vers de Société.* — *Rapport sur l'ouvrage du citoyen Theremin,* intitulé : *de la Condition des femmes dans une république,* lu par l'auteur à la séance publique du Lycée des Arts de Paris, le 24 pluviôse an 8, Paris, an 8, in-8°. Ce rapport est rempli d'idées ingénieuses, de raisonnemens justes et pressans. Le style en est très-soigné. — *Camille* ou *Amitié et Imprudence,* drame en 5 actes et en vers, réprésenté à Paris, le 10 ventôse an 8. Le Roman connu sous le titre : *Lettres de deux filles de ce siècle,* a fourni à l'auteur le sujet de son drame. — *Eloge historique de Pierre Gaviniés,* lu à la séance publique du Lycée des Arts de Paris, le 20 fructidor an 9, Paris, an 10, in-8°. — *Épître sur le Mariage,* lue au Lycée de Paris, en l'an 10. C'est une réponse à la satyre de Juvénal et à celle de Boileau contre les femmes. Ces deux derniers ouvrages ont mérité et obtenu le plus grand succès. — Un grand nombre de *Pièces fugitives,* insérées dans différens Recueils, parmi lesquelles on distingue : *Stances à un Inconstant, Stances sur le Divorce, des Chansons, des Idylles* traduites de Gessner.

PISAN, voyez CASTEL.

PISAY, (PHILIBERTE DE FLEURS, d'abord Dame de LABAULME, ensuite Dame DE) vécut dans le 16[e]. siècle. Elle était encore jeune, quand elle perdit Jean de

Labaulme, son premier époux. Elle en témoigna ses regrets dans un poëme de 500 vers, qui a pour titre : *Soupirs de la viduité.* Les fragmens de cet ouvrage qu'on lit dans Duverdier, annoncent que Philiberte avait de la sensibilité et du talent pour la poésie. Cette production, et les autres vers qu'elle a composés, n'ont point été imprimés. Elle a fait une réponse au discours de Gerland, intitulé : *le Purgatoire.*

PLATBUISSON, (Madame DE) vécut vers le commencement du 17e. siècle. Les historiens ne rapportent aucune particularité sur sa vie ; mais il est probable qu'elle a passé au moins quelques années à Paris dans la société de Mademoiselle de Scudéri. Elle a composé des vers qui ont été insérés dans différens Recueils, entr'autres, dans *les Conversations de Mademoiselle de Scudéri.*

PLESSIS-BELLIÈRE, (Madame la Marquise DU) du 18e. siècle, est auteur d'un *Recueil de Sonnets*, en bouts-rimés, sur la mort de son perroquet.

PLISSON, (Mademoiselle M. P.) naquit à Chartres en 1727. Elle n'eut, dans ses études, d'autre guide que son goût pour les lettres, et ses dispositions naturelles pour les cultiver. A vingt ans, elle publia ses premiers vers. Ses *Poésies* ont été insérées dans les ouvrages périodiques de son tems. On distingue parmi les pièces de sa composition : *Ode sur la Vie champêtre,* 1750.—*Ode sur la Naissance du Duc de Bourgogne.* — *Stances sur la Naissance du Duc d'Aquitaine,* 1753. — *Ode à l'occasion des pluies survenues l'année dernière,* 1754. Le style de ces pièces est aisé et facile. On doit encore à Mademoiselle

Plisson : *Projet pour soulager la misère des Pauvres de la campagne ;* Chartres, 1758. Ce projet, qui honore son auteur, rappelle que Mademoiselle Matilde Perrino, Napolitaine, donne, dans ses *Lettres,* qui ont paru en 1787, les moyens de soulager dans leurs maladies les habitans des campagnes de la Pouille. — *Réflexions critiques sur les Écrits qu'a produits la Question sur la légitimité des naissances tardives ;* 1765, in-8°.

POLIER, (Madame DE) est auteur du *Journal littéraire de Lausanne,* publié pour la première fois vers 1792. Cet ouvrage périodique, qui a paru pendant plusieurs années, a obtenu du succès. Il offre des morceaux neufs et curieux. — *Les Anecdotes Suisses.* — *Le Nord industrieux, savant et littéraire,* ou *Indicateur analytique universel de tout ce qu'on y publie, relativement aux Arts, aux Sciences et à la Littérature, aux Mœurs ;* orné de portraits ; en société avec de Maimieux, inventeur de la Pasigraphie, an 8. —*Le Midi industrieux, savant, moral et littéraire,* ou *Indicateur analytique universel de tout ce qu'on y publie relativement aux Arts, aux Sciences et à la Littérature, aux Mœurs,* etc. ; orné de portraits ; en société avec de Maimieux, an 8. Ces deux derniers journaux méritent une place honorable dans les fastes de la Littérature, par le plan et l'exécution, par l'importance et la variété des matières qu'ils traitent. — *Bibliothèque Germanique,* et *Bibliographie universelle ;* en société avec Labaume, Cramer et de Maimieux ; an 8. Cet ouvrage est consacré à la Littérature allemande ; il n'a pas été continué.

POMPADOUR, (JEANNE-ANTOINETTE POISSON, Dame D'ÉTIOLES, Marquise DE) fille d'un boucher de Paris, se distingua de bonne heure par les charmes de la figure et les grâces de l'esprit. Quand Louis XV l'aima, elle était épouse de Lenormand d'Étioles, fermier-général. En 1745, elle fut créée marquise de Pompadour. Elle se servit de son crédit pour favoriser les beaux-arts, qu'elle avait cultivés dès son enfance. Plusieurs gens de lettres et divers artistes lui durent des pensions ou des places. Parmi les littérateurs qui donnèrent des marques de la reconnaissanee qu'ils lui devaient, on doit distinguer Bridart de Lagarde, chargé des fêtes particulières que le Roi donnait dans ses appartemens, et rédacteur de la partie des Spectacles pour le Mercure de France. Cet homme sensible tomba, à la mort de sa bienfaitrice, dans une mélancolie qu'il ne put jamais dissiper. Les plus célébres tragiques du 18e. siècle, Crébillon et Voltaire, lui ont dédié, l'un son Catilina; et l'autre, son Tancrède. Tous les deux la félicitent de la protection qu'elle accorda aux talens. Voici les paroles de Voltaire : « Je vous dois beaucoup, Madame, et je dois le dire. » J'ose encore plus, j'ose vous remercier publiquement » du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de » véritables gens de lettres, de grands artistes, d'hommes » de mérite en plus d'un genre ». Elle a gravé plusieurs sujets, d'après des pierres gravées par Guay, qui forment un vol. composé de 63 planches, non compris le frontispice, et divers autres petits morceaux, d'après Boucher, Eïsen, etc. Il y a assez d'esprit dans ses gravures à l'eau-forte. Elle avait, en peintures et en livres, un des beaux cabinets de Paris. On connaît l'impromptu de Voltaire à Madame de Pompadour, qui dessinait une tête :

Pompadour, ton crayon divin
Devrait dessiner ton visage;
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

Madame de Pompadour mourut à Paris en 1764, à 44 ans. Elle eut le sort des personnes en faveur; les uns exagérèrent ses vertus, et les autres ses défauts.

On a publié : *Mémoires de Madame la Marquise de Pompadour*, 1765, 2 vol. in-8°. — *Lettres de Madame la Marquise de Pompadour*, 3 vol. in-8°. Ces Lettres sont mieux écrites que les Mémoires.

POPELINIÈRE, (Madame DE LA) sœur de Madame Dupin, épouse d'un fermier-général, vécut dans le 18e. siècle. On doit à sa plume: l'*Extrait du Système de Rameau*, inséré dans le *Pour et Contre*, et l'*Histoire de la Succession d'Espagne*, dite du comte Offieri.

PORCAIRAGUES, (AZALAÏS DE) d'une famille distinguée de Montpellier, vécut dans le 12e. siècle. La vivacité de son imagination, et la sensibilité de son ame l'engagèrent dans la carrière des Troubadours. Elle composa, pour son amant Gui Guérujat, des *Chansons* qui eurent beaucoup de succès. Il n'en reste qu'une, qui est très-bien versifiée pour le tems où elle a été faite.

PORRETE, (MARGUERITE) du Hainault, composa un livre rempli des opinions renouvelées par les Quiétistes modernes. C'est pour avoir soutenu cette doctrine, qu'elle fut victime de la barbarie de son siècle. En 1310, on la condamna au supplice du feu.

POTAR DULU, (MARIE-THÉRÈSE) née à Paris au commencement du 18e. siècle, se fit connaître très-avantageusement par des Pièces de vers insérées dans les *Mercures*. Les amateurs de la poésie citeront toujours avec éloge *le Songe*, ode anacréontique, qu'elle composa à l'âge de 17 ans. Cette ode a été mise en musique par Moulet, qui l'a fait graver en l'an 11.

POULAIN DE NOGENT, (Mademoiselle) a publié : *Lettre de Madame la comtesse de la Rivière.* — *Tableau de la parole*, 1783, in-12. — *Nouvelle Histoire de Port-Royal*, 178*, 4 vol.; 1786, in-8o. — *Anecdotes intéressantes de l'amour conjugal*, Paris, 1786. in-8o. —*Poésies diverses*, 1787, in-8o.

PRÉMONTVAL, (MARIE-ANNE-VICTOIRE PIGEON D'OSANGIS, Dame DE) née à Paris en 1724, épousa Pierre le Guay de Prémontval, de l'Académie de Berlin. Elle fut lectrice de la princesse de Prusse, femme du prince Henri. On lui doit : *le Méchaniste Philosophe, Mémoires concernant la vie de Jean Pigeon*, 1750, in-8o. Elle perdit son époux en 1767. Peu de tems après cet évènement, la mort l'enleva à la société.

PRINGI, (Madame DE) vécut dans le 17e. siècle. Elle a publié : *les Différens caractères des femmes du siècle*, avec *la Description de l'amour-propre*, Paris, 1694, 2 parties in-12. Cet ouvrage, qui est dédié à Marie d'Orléans, duchesse de Nemours, renferme les chapitres suivans : *les Coquettes*, *les Bigotes*, *les Spirituelles*, *les Economes*, *les Joueuses* et *les Plaideuses*. L'auteur n'a pas voulu reprocher aux femmes ces différens défauts, sans leur donner

les moyens de s'en corriger. Ce motif lui a fait ajouter à sa production six autres chapitres qui traitent de la modestie, de la piété, de la science, de la règle, de l'occupation et de la paix. La seconde partie de cet ouvrage contient encore sept chapitres, où elle décrit l'amour-propre de chacun de ces caractères. Madame de Pringi a pour but, dans cet écrit, de faire sentir aux femmes le plaisir de la perfection, de les éloigner de l'amour-propre, et de leur donner du goût pour la sagesse. — *Junie, ou les Sentimens des Romains*, 1 vol. in-12. — *L'Amour à la mode.* On lui doit quelques autres Romans. Elle a aussi composé plusieurs Discours à la gloire de Louis XIV. Le premier a pour sujet : *Le discernement du roi dans le choix des personnes à qui sa majesté a confié l'éducation du duc de Bourgogne ;* le second est sur *la Prise de Mons.* Dans le troisième, l'auteur introduit la Victoire, qui parle au roi de *la Conquête de Namur ;* le quatrième a pour objet *le Triomphe de sa majesté sur la religion protestante ;* le cinquième est *à la Gloire du dauphin, sur son retour d'Allemagne.*

PUISIEUX, (MAGDELEINE DARSANT, Dame DE) née à Paris dans le 18e. siècle, épousa Puisieux, avocat au parlement de Paris, et traducteur d'un ouvrage intitulé : *La Femme n'est pas inférieure à l'Homme.* Dès sa jeunesse, elle annonça les plus heureuses dispositions pour les lettres, qu'elle cultiva avec succès. On lui doit : *Conseils à une Amie,* 1749, un vol. ; 1755. Cette production renferme des principes d'éducation pour les jeunes personnes. Dans la traduction anglaise qui parut de cet ouvrage, on eut l'inattention ou la mauvaise foi de substituer au nom de Madame de Puisieux, celui d'une autre Dame.

— *Les Caractères*, 1750, 2 vol. in-8°. Cet écrit est pour les hommes ce que le précédent est pour les femmes. C'est celui qui fait le plus d'honneur à Madame de Puisieux. — *Le Plaisir et la Volupté*, conte allégorique, 1752, in-12. — *L'Education du marquis de* ***, ou *Mémoires de la comtesse de Zurlac*, 1754, 2 vol. in-12. — *Zamor et Almanzine*, ou *l'Inutilité de l'esprit et du bon sens*, 1755, 3 vol. in-12. — *Réflexions et Avis sur les défauts et les ridicules à la mode*, 1761, in-12. Madame de Puisieux y donne des conseils aux femmes, sur la manière de se conduire. — *Alzarac*, ou *la Nécessité d'être inconstant*, 1762, in-12. — *Le Marquis à la mode*, comédie, 1763, in-12. — *Histoire de Mademoiselle de Terville*, 1768, 6 part. in-12. — *Mémoires d'un Homme de bien*, Paris, 1768, 3 part. in-12. — *Histoire du règne de Charles VII*, 4 vol. in-12.

PUISMIROL DE SAINT-MARTIN, (Mademoiselle) Languedocienne, vécut vers la fin du 17e. siècle. Elle a fait beaucoup de vers, qu'on a recueillis dans un volume imprimé à Toulouse.

R.

RADÉGONDE, fille de Berthaire, roi de Thuringe, née en 519, fut du nombre des prisonniers qui tombèrent en partage à Clotaire Ier, après la défaite des Thuringiens. Ce prince, qui la fit élever dans le château d'Athiès en Vermandois, ne tarda pas à l'épouser. L'éclat d'une couronne ne put attacher Radégonde à la condition de reine, et préférant une vie pieuse et solitaire, elle prit le voile à Noyon, de la main de Saint Médard. Elle fonda

à Poitiers le célèbre monastère de Sainte-Croix, et s'y choisit une abbesse à laquelle elle voulut se soumettre, comme la moindre de ses compagnes. La supériorité des vertus et des talens fut la seule qu'elle ne dédaigna pas. Les malheureux trouvèrent toujours en elle une zélée protectrice. On la regarde comme une des lumières de son siècle. Elle écrivait fort bien en latin, et elle cultiva les Muses. Ses productions ont mérité les éloges de Fortunat; son *Testament* est le seul écrit de sa composition qui se soit conservé. Plusieurs auteurs l'ont inséré dans leurs ouvrages. Elle protégea quelques savans, entr'autres, Fortunat et Grégoire de Tours. Parmi les historiens qui parlent du mérite de cette religieuse, on remarque l'abbé Trithême; le cardinal Baronius, dans ses Annales; Sigebert, dans ses Chroniques; et Vincent, dans son Miroir historial. La mort enleva Radégonde à ses compagnes, le 13 août 587. Sa Vie a été écrite par Fortunat, par Baudonivie, et par Hildebert.

RAMBOUILLET, (CATHERINE DE VIVONNE, Dame D'ANGENNES, Marquise DE) épousa en 1600, Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet. Elle se rendit célèbre par la protection qu'elle accorda aux lettres. La maison qu'elle habitait à Paris, connue sous le nom d'hôtel de Rambouillet, était pour ainsi dire le sanctuaire où l'on allait lui payer le tribut d'hommages dû à son mérite. Elle y recevait une foule de gens estimables par l'esprit et la politesse. Des personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe, et de tout pays, s'empressaient de s'y rendre. On y accourait comme à une école de vertu et de goût: la vertu s'y faisait voir avec ses attraits les plus touchans, et le goût s'y montrait avec cette délicatesse qui fait tout le

prix

prix de la science. L'hôtel de Rambouillet était un tribunal où l'on décidait souverainement du mérite des ouvrages et des personnes. Cette illustre femme, qui aux qualités de l'esprit réunissait encore celles du cœur, fut enlevée à la société en 1665.

RAMIEZ, (Mademoiselle) de la ville de Marseille, vécut dans le 17e. siècle. Elle s'est fait connaitre dans la république des lettres, par la *Traduction*, en vers français, de plusieurs Odes d'Horace.

RAOUL, (FANNY) de Saint-Pol-de-Léon, département du Finistère, est née le 20 décembre 1772. On lui doit : *Opinion d'une Femme sur les Femmes ;* Paris, an 9, in-12. Elle y combat avec force les préjugés qui oppriment son sexe.. Cet ouvrage, qui mérite d'être plus connu, est bien écrit ; la logique en est pressante, et il contient des vues saines et neuves.

RAUCOURT, (Mademoiselle) célèbre artiste du théâtre français, est auteur d'*Henriette*, drame en 3 actes et en prose, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Comédie française, le 1er. mars 1782 ; Paris, 1782, in-8o. Cette pièce eut du succès. Mademoiselle Raucourt a été peinte en Hermione par Trinquène.

RAZILLY, (MARIE DE) d'une ancienne famille de la Touraine, fut en liaison avec la plupart des littérateurs de son tems. Son goût pour les vers alexandrins, qu'elle composait presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le surnom de *Calliope*. Ses *Poésies* ont paru dans différens recueils. On y trouve beaucoup d'élé-

gance et de naturel. Ses deux pièces les plus estimées sont des *Stances à M. le duc de Noailles*, et un *Placet au Roi*. Ce dernier morceau est précédé d'une requête, dans laquelle elle expose à Sa Majesté la triste situation où la réduisait le peu de bien que lui avait laissé sa famille. Louis XIV lui donna une pension de 2000 liv. Elle mourut à Paris en 1707, à 83 ans.

REBOURS, (Madame ANEL LE) a publié : *Avis aux Mères qui veulent nourrir leurs enfans ;* Utrecht, 1767, in-12 ; 2e. édition, Paris, 1770, in-12 ; 3e. édition, 1775, in-16 ; 5e. édition, Paris, an 7, in-12. On trouve à la tête de ces éditions, excepté à la tête de la première, une *Lettre* du célèbre Tissot à l'auteur ; un *Rapport* fait à la Faculté de Médecine de Paris, le 20 janvier 1770, sur la production de Madame le Rebours, et un *Certificat* du doyen de cette même Faculté. Dans la Lettre de Tissot, on lit : « Les *Avis aux Mères qui veulent nourrir*, ne renferment » pas un précepte qui ne soit fondé en raison..... Je » ne connais pas d'ouvrage qui puisse faire autant de » bien.... Vous avez rendu un service à l'humanité en » écrivant. Toutes les personnes sensées en jugeront » ainsi, etc. ». Le Rapport fait à la Faculté de Médecine de Paris, renferme, entr'autres phrases, celles-ci : « Ma- » dame le Rebours est peut-être la première qui ait prouvé » par des raisons claires et évidentes, qu'il faut qu'une » mère donne à teter au nouveau-né le plutôt possible » après sa naissance.... Nous pensons donc qu'il est à » souhaiter que cet ouvrage se répande de plus en plus » dans le public, et que toutes les mères s'y conforment » exactement ». Dans le Certificat du doyen de la Faculté, on voit que les *Avis aux Mères qui veulent nourrir*, ont

été unanimement regardés comme très-utiles. — *Supplément, ou Observations sur le danger et l'inutilité de préparer, pendant la grossesse, le sein des femmes qui se proposent de nourrir leurs enfans;* Paris, 1772, in-12. Il paraît que l'auteur n'a d'autre but, en écrivant, que celui d'être utile à ses semblables.

RECLAM-STOSCH, (Madame) fut élevée à Lino, village dont son père était pasteur. Quoique cet homme éclairé prit beaucoup de soin de son éducation, elle eut peu de secours pour se former dans la poésie française, étant allée rarement à Berlin, qui est assez éloigné de Lino. Elle est une nouvelle preuve que le talent s'ouvre lui-même une route. Allemande par son père, et originaire d'une famille française par sa mère, elle cultiva la poésie allemande comme la poésie française. Les pièces qu'elle a composées dans cette dernière langue, ont été publiées sous ce titre : *Recueil de Pièces fugitives;* Berlin, Auguste Mylius, 1777, in-12. L'auteur a dédié ce Recueil charmant au célèbre Bitaubé. La Dédicace est une *Épître* en vers, qui se termine par les deux suivans :

L'immortalité que j'espère
Est dans le cœur de mes amis.

RENARD, (ANNE-ÉLIZABETH TOURTILLE SAUGRAIN, Dame) naquit à Paris, dans le 18e. siècle. L'Académie des Arcades de Rome la compta parmi ses membres. On lui doit : *Vers à M. de Sartine, ministre de la Marine,* 1776, in-4°. — Divers autres morceaux de poésies, entr'autres, une jolie *Romance* qui se trouve dans l'Almanach des Muses de 1780.

RENÉE DE FRANCE, duchesse de Ferrare, fille de Louis XII, et d'Anne de Bretagne, naquit à Blois, le 25 octobre 1509, ou 1510. On destina sa main, dès 1515, à Charles d'Autriche, depuis empereur; quelques années après, elle fut demandée par Henri VIII, roi d'Angleterre. Des raisons d'état s'opposèrent à ces projets de mariage. En 1527, cette princesse épousa Hercule d'Est, 2e du nom, duc de Ferrare. Cette union ne fut pas très-heureuse. Le zèle patriotique de Renée, et son goût pour le protestantisme, en furent en partie cause. Son époux qui ne se réglait que par les circonstances, abandonna brusquement les intérêts de la France pour ceux de l'empereur. Elle désapprouva cette conduite. Hercule irrité lui fit dévorer les chagrins les plus amers. Cette princesse possédait les dons du cœur et de l'esprit. Au rapport de Brantôme, après la guerre malheureuse du duc de Guise, en Italie, Renée sauva plus de dix mille français qui passèrent à Ferrare, et qui, sans elle, seraient morts de faim. Cette action héroïque rappelle que Bersa, Dame de la Pouille, recueillit dans ses maisons, à Canouze, les débris de l'armée romaine, après la bataille de Cannes. A la mort d'Hercule, arrivée en 1559, la fille de Louis XII retourna en France. Montargis lui fut assigné pour retraite; elle y donna asile à une foule de malheureux protestans. Le duc de Guise, pour l'engager à livrer ceux qu'elle cachait, lui fit craindre le siége de la ville. Elle n'opposa à cette menace qu'une noble fermeté. Un ordre du roi l'obligea de renvoyer les quatre cent soixante réformés, dont elle avait été le refuge. Elle pourvut aux frais de leur voyage, et à leur départ elle fondit en larmes.

Son amour pour l'étude lui fit apprendre l'histoire, les langues, les mathématiques, et même l'astrologie. Luc

Gauric l'initia dans les secrets de cette dernière science. Elle ne les apprit pas pour s'en servir, mais seulement pour payer tribut au goût de son siècle. La philosophie, la géométrie et l'astronomie furent ses occupations favorites. Elle voulut connaître aussi les questions les plus difficiles de la théologie. Ce travail lui fit embrasser le parti du luthéranisme. On ne put jamais le lui faire abandonner, malgré les sollicitations et les menaces qui lui en furent faites par le roi de France et le pape. Parmi les gens de lettres et les savans qu'elle protégea, on distingue Morati, Celio Alcagnini, Lelio Gregorio Giraldi, Clément Marot qui fut son secrétaire, et Daniel Tossanus. Ce dernier est un des protestans qu'elle sauva du massacre de la Saint-Barthélemy. La célèbre Olympia Fulvia Morata lui dut son éducation. La fille de Louis XII mourut à Montargis, le 12 juin 1575. On la pleura sincèrement. Dans le Roland Furieux, de l'Arioste, il y a une octave qui contient un magnifique Éloge de la duchesse de Ferrare. Brantôme l'a placée parmi ses Femmes illustres. Sa vie a été publiée par Catteau, 1781, in-8°.

RESTIF DE LA BRETONNE, (AGNÈS LEBÈGUE, Dame) d'Auxerre, est épouse de Restif de la Bretonne, auteur d'un grand nombre de Romans. Elle a composé en 1785, sous le nom de Maribert-de-Courtenai, un Recueil de Lettres, en quatre parties, intitulé : *la Femme infidèle.* On lui doit aussi quelques Pièces anonymes.

RETAU DU FRÊNE, (Madame) vécut dans le 18e. siècle. On lui doit : *Histoire de la ville de Cherbourg*, 1760, in-12.

RETZ, (CLAUDE-CATHERINE DE CLERMONT-TONNERRE, d'abord Dame D'ANNEBAULT, ensuite Duchesse DE) dame d'honneur de la reine Catherine de Médicis, gouvernante des Enfans de France, naquit en 1543. Dès sa plus tendre jeunesse, l'étude fit ses délices. La Croix du Maine dit : « qu'elle mérita d'être mise au rang des plus doctes et mieux versées, tant en la poésie et art oratoire qu'en philosophie, mathématiques, histoire et autres sciences ». Elle parlait avec la plus grande facilité le latin, le grec et plusieurs langues étrangères. Son génie, et l'étendue de son savoir, contribuèrent beaucoup à la fortune et à l'élévation de sa maison, et lui attirèrent l'estime des savans. A ses talens, elle joignait un grand courage. Pendant l'absence de son époux, qui était en Italie, les Ligueurs menacèrent d'étendre leurs fureurs sur ses terres; elle assembla des troupes à ses frais, se mit à leur tête, et dissipa les projets des rebelles. Elle mourut à Paris le 18 février 1603. On voit, au Musée des monumens français, sa statue en marbre blanc, sculptée par Prieur.

En 1573, elle répondit publiquement en latin, pour Catherine de Médicis, aux ambassadeurs qui apportèrent au duc d'Anjou le décret d'élection à la couronne de Pologne. Quoiqu'elle n'eut eu qu'un jour pour se préparer; son discours remporta le prix, d'une commune voix, sur ceux du chancelier Birague et du comte de Chiverni, qui répondirent, l'un pour Charles IX, et l'autre pour le duc d'Anjou.

RICART, (Mademoiselle) vécut vers la fin du 17e. siècle. Elle se fit connaître dans la république des lettres, par une *Épître* en vers, adressée à la reine d'Espagne.

RICCOBONI, (HÉLÈNE-VIRGINIE BALLETTI) dite *Flaminia*, fille, épouse, mère et belle-mère de personnes qui suivirent la profession du théâtre, naquit à Ferrare le 27 avril 1686. Ses parens soignèrent son éducation, elle y répondit au-delà de leurs espérances; dès sa plus tendre jeunesse, elle fut une des meilleures actrices impromptuaires de son pays. Ses talens ne se bornèrent pas à ceux du théâtre. Elle se fit un nom dans la république des lettres. Les Académies de Rome, de Ferrare, de Bologne et de Venise l'admirent dans leur sein. Son mérite fit rechercher sa main par Louis Riccoboni, directeur d'une troupe de comédiens. De concert avec lui, elle fit ses efforts pour rappeler parmi ses compatriotes le goût de la bonne comédie qu'ils avaient perdu vers 1620. N'ayant pu y parvenir, elle accepta, ainsi que son époux, l'offre qui leur fut faite, en 1716, d'établir leur troupe à Paris, à l'hôtel de Bourgogne. Madame Riccoboni à qui les langues latine et espagnole étaient aussi familières que la sienne, s'appliqua à l'étude de la langue française. Dès 1724, elle osa l'écrire et le fit avec succès. En 1732, elle abandonna la carrière dramatique. Dans sa retraite, la pratique des vertus fut son occupation. La mort l'enleva à la société le 30 décembre 1771. Son éloge se trouve dans le Mercure de Mars 1772, et dans le Nécrologe des hommes célèbres de France, 1773.

On lui doit quelques pièces de vers sur différens sujets. Ses *Poésies* écrites en italien, lui firent ouvrir les portes de plusieurs Académies. — *Lettre critique sur la traduction de la Jérusalem délivrée du Tasse, de Mirabaud, à l'abbé Conti*, Paris, 1725, 1 vol. in-12. L'abbé Conti lui avait demandé son avis sur la première édition de *la Jérusalem délivrée*, traduite par Mirabaud. Cet auteur, en réimprimant

quelques années après, sa traduction, ne dissimula point dans sa préface, les obligations qu'il avait à la critique de Madame Riccoboni. — *Le Naufrage*, comédie en prose et en cinq actes. La lecture du *Mercator* et du *Rudens*, de Plaute, lui donna, en 1726, l'idée de faire cette pièce. Le succès n'en fut pas heureux. — *Abdilly, roi de Grenade*, tragi-comédie, en trois actes et en prose, représentée le 19 décembre 1729. Cette pièce, qui n'eut qu'une représentation, ne fut point reçue favorablement. Madame Riccoboni la composa en société avec Delisle de la Drevetière, célèbre par les comédies qu'il fit pour les Italiens. La chûte de ces ouvrages dramatiques la dégoûta du théâtre, et fut la cause de sa retraite.

RICCOBONI, (MARIE-JEANNE DE MÉZIÈRES DE LABORAS, Dame) née à Paris en 1714, d'une famille originaire du Béarn, épousa Riccoboni, dit *Lélio*, fils de la précédente. En entrant dans une famille où les talens semblaient héréditaires, elle avait contracté l'engagement d'en soutenir la réputation, et elle l'acquitta. Ses *Romans* ont placé son nom à côté des femmes les plus célèbres dans ce genre d'ouvrage. Le théâtre italien la compte parmi ses actrices. Elle y parut avec distinction. Après sa retraite, faite en 1761, elle se livra entièrement à l'étude des lettres. Cette femme de mérite fut enlevée à la société, le 6 décembre 1792.

On lui doit : *Lettres de Miss Fanny Buttler*, Amsterdam, 1757, in-12. — *Histoire du Marquis de Cressy*, Amsterdam, 1758, in-12 ; traduction en anglais, Londres, 1759, in-12. — *Lettres de Milady Catesby*, Amsterdam, 1759, in-12 ; 1760 ; 1785, in-12. Ce Roman a fourni le fond de *Cécile*, comédie en 3 actes, jouée aux Italiens en 1782. — *Les*

Caquets, 1761, in-8°. Cette comédie eut du succès ; elle est imitée d'une pièce de Goldoni, intitulée : *Pettegolezze delle Donne.* Madame Riccoboni composa cette production pour une société ; son époux y fit quelques changemens, et la donna au théâtre. — *L'Aveugle,* conte, imprimé en 1761. Desfontaines a tiré de ce conte le sujet d'une pièce, mêlée d'ariettes, qui fut représentée en 1766, sur le théâtre de la comédie italienne. — *Amélie*, roman de Fielding, traduit de l'anglais, Paris, 1762, 3 vol. in-12; Liége, 1764 ; 1790, 2 vol. in-12. — *Histoire de Miss Jenny Level,* 1764, 4 vol. in-12. — *Recueil de Pièces détachées,* 1765, in-12. — *Lettres d'Adélaïde de Dammartin, comtesse de Sancerre, à M. le comte de Rancé*, 1766, 2 parties in-12; trad. en anglais, Londres, 1767, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est dédié au célèbre Garrick. —*Nouveau Théâtre anglais,* Paris, 1769, 2 vol. in-12. — *Lettres d'Elisabeth-Sophie de Valière à Louise-Hortense de Canteleu,* 1772, 2 vol. in-12. — *Lettres de Milord Rivers à Sir Charles Cardignan,* 1777, 2 vol. in-12. — *Ernestine.* Ce roman, qui n'a que peu d'étendue, a été comparé à un diamant sans tache ; il a fourni le sujet d'Ernestine, drame lyrique en trois actes, joué aux Italiens en 1777. — *Suite de la Marianne de Marivaux.* Saint-Foix soutint un jour, chez Madame Riccoboni, que le style de Marivaux était inimitable. Cette dispute lui donna l'idée de faire la suite de Marianne. Deux jours après la contestation, on la lut sans en nommer l'auteur. Semblable à ces peintres qui rendent leurs modèles avec tant de vérité, qu'on croit l'original et la copie produites par le même pinceau, Madame Riccoboni imita si parfaitement le style de Marivaux, que Saint-Foix lui-même y fut trompé. — *Œuvres*, Neufchatel, 1781, 8 vol.; 1783, 10 vol. in-12. — *Recueil de Pièces, contenant Aloyse*

de Livaro, Christine, reine de Suède, etc., 1783, 2 vol. in-12. — *Histoire de deux jeunes amies*, imprimée dans le *Mercure* de 1786. — *Œuvres complètes*, Paris, 1786, 8 vol. in-8°.

RICHEBOURG, (Madame LA GRANGE DE) vécut dans le 18e. siècle. Elle rajeunit le style d'anciennes traductions françaises de Romans espagnols, dont voici les titres : *Aventures de Clamades et de Clarmonde*, Paris, Morin, 1733, 1 vol. in-12. — *Aventures de Flore et de Blanchefleur*, Paris, Dupuis, 1735, 2 vol. in-12. — *Aventures de Dom Ramire de Roxas, et de Dona Léonore de Mendoce*, Paris, 1737, 2 vol. in-12. Ce Roman renferme deux comédies, intitulées : l'une, *le Talisman*, et l'autre, *Arlequin Subdélégué de l'Amour*. — *Persiles et Sigismonde*, histoire septentrionale, traduite de Michel Cervantes, Paris, 1738, 4 vol. in-12. — *La Veuve en puissance de mari.* On y trouve *le Caprice de l'Amour*, comédie.

RIVAROL, (LOUISE MATHER FLINT DE) épouse d'Antoine de Rivarol, de l'Académie de Berlin, a traduit plusieurs ouvrages de l'anglais, entr'autres : *Les effets du gouvernement sur l'agriculture en Italie*, avec une notice de ses différens gouvernemens, 1797, in-8°. On lui doit aussi : *Notice sur la vie et la mort de M. de Rivarol, en réponse à ce qui a été publié dans les Journaux*, Paris, an 10, in-12. — *Encyclopédie morale*, Paris, Favre, an 10, in-12.

ROBERT, (MARIE-ANNE DE ROUMIER, Dame) naquit à Paris en 1705. Elle annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour l'étude des lettres. Fontenelle s'en aperçut, et lui donna des leçons et des conseils. Elle

épousa M. Robert, avocat très-estimé. La mort l'enleva à la société le 12 janvier 1771.

On lui doit : *la Paysanne philosophe*, 1762, 4 vol. in-12. — *La Voix de la Nature*, ou *Aventures de Madame la Marquise de* ***, 1763, 5 vol. in-12. — *Voyage de Milord Ceton dans les sept planètes*, ou *le Nouveau Mentor*, 1765, 7 vol. in-12. — *Nicole de Beauvais*, ou *l'Amour vaincu par la reconnaissance*, Paris, 1767, 2 vol. in-12. — *Les Ondins*, conte moral, Paris, 1768, 2 vol. in-12. Ses ouvrages offrent de l'imagination, et un ton de sentiment qui intéresse. Le style en est simple et naturel.

ROBERT, (LOUISE-FÉLIX GUYNEMENT DE KERALIO, Dame.) fille de Keralio, auteur distingué, et de Madame Keralio, dont il est fait mention dans ce dictionnaire. Son mérite n'est point inférieur à celui de ses parens. Dès l'âge le plus tendre, elle s'est adonnée à l'étude. Elle était très-jeune, lorsqu'elle fit paraître son premier ouvrage. On lui doit : *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, traduit de l'anglais, de J.-F. Grégory, Paris, Lacombe, 1775, 1 vol. in-12. — *Traduction de différens morceaux des Mémoires de l'Académie de Sienne en Italie ;* Paris, Pankouke, 1777, 1 v. in-12. — *Traduction des quatre derniers volumes de l'histoire du grand-duché de Toscane, sous le gouvernement des Médicis*, Paris, Cuchet, 1783, 4 vol. in-12. — *Voyage dans les deux Siciles, de Henri Swinburne, dans les années 1777, 1778, 1779 et 1780*, traduit de l'anglais, Paris, Barrois le jeune, 1785, 1 vol. in-8°. On doit féliciter Madame Robert d'avoir transmis dans la langue française un voyage tout-à-la-fois si agréable et si utile. — *Histoire d'Elisabeth, reine d'Angleterre*, tirée des écrits originaux anglais, actes,

titres, lettres, et autres pièces manuscrites, qui n'ont pas encore paru, Paris, Lagrange, 1786, 1787 et 1788, 5 vol. in-8°. En composant cet ouvrage, Madame Robert a rempli une des lacunes de la littérature française : car on n'avait dans cette langue aucune vie d'Élisabeth. Cette production est le fruit de dix années d'études, de recherches et de travaux. Elle est précédée d'un discours préliminaire, où l'on trouve la science d'un jurisconsulte et la sagesse d'un politique. L'auteur a déployé dans cette histoire une profusion de connaissances. En général, le style en est plus sage qu'élevé, plus égal que rapide, rarement éloquent, et quelquefois trop didactique. — *Collection des meilleurs ouvrages français, composés par des Femmes*, 1786, 1787, 1789, 14 vol. in-8°. Les vol. 7e., 8e. et 9e. n'ont point été imprimés. Madame Robert a dédié cette collection aux Françaises en général et à sa mère en particulier. Le plan de cet ouvrage est vaste et étendu. Il devait contenir environ 36 vol. Cette production, qui renferme l'intéressant tableau de l'état des lettres dans les Gaules, remplit dignement son titre, et fait l'éloge de la nation, du sexe et de la personne de son estimable auteur. Madame Robert, après avoir élevé un monument à la gloire de ses compatriotes, avait le projet d'en élever un autre du même genre aux femmes anglaises et italiennes. — Elle a travaillé au *Mercure National*, *1789-1790*. — Elle a coopéré au *Censeur Universel*. L'Académie d'Arras, et la Société patriotique Bretonne l'admirent au nombre de leurs membres. Il est à regretter, pour la république des lettres, qu'elle n'ait pas suivi la carrière qu'elle avait commencée d'une manière si glorieuse. Les succès dont ses travaux ont été couronnés, lui sont un garant de ceux qu'elle aurait pu obtenir encore long-tems.

ROCHECHOUARD-MORTEMAR, (MARIE-MAGDELEINE-GABRIELLE-ADÉLAÏDE DE) fille du duc de Mortemar, pair de France, sœur de la marquise de Montespan, naquit en 1645. On la destina de bonne heure à la vie monastique. Après quelques années de religion à l'Abbaye au Bois, ordre de Saint Bernard, elle fut nommée, le 16 août 1670, chef et générale de l'abbaye et ordre de Fontevrault, diocèse de Poitiers. Elle y fit fleurir les belles-lettres et les sciences. Louise de Bourbon, élue abbesse de Fontevrault en 1671, établit un séminaire à la Flèche, où ses religieux allaient faire leurs cours de philosophie et de théologie; Jeanne-Baptiste de Bourbon qui lui avait succédé en 1637, fonda une école de théologie à Fontevrault; Adélaïde de Rochechouard y joignit une école de philosophie. Elle parlait et écrivait en latin avec élégance et facilité. La langue grecque lui était familière; elle possédait encore l'italien, l'espagnol et quelques autres langues vivantes. La philosophie, soit ancienne soit moderne, n'a point de système qu'elle ne connut. Les Cathégories d'Aristote, les Universaux de Scot ne l'étonnèrent point. La Théologie et l'Écriture-Sainte n'eurent pour elle rien d'abstrait ni de difficile. Huet, évêque d'Avranches, rend hommage, dans ses Mémoires, aux talens et à la modestie d'Adélaïde de Rochechouard. Ménage a parlé d'elle dans sa Liste des Femmes philosophes. Cette savante mourut le 15 août 1704. Son Oraison funèbre a été composée par l'abbé Anselme, et imprimée à Paris, 1705, in-4°.

De tous les ouvrages qu'elle a faits, il n'a été publié que la *Question sur la politesse résolue, par Madame l'abbesse de F****. Cette production, qui est une preuve de la justesse et de la finesse d'esprit de son auteur, a été insérée dans un Recueil de Pièces diverses, imprim. à Bruxelles,

1736, in-12. On a d'elle, en manuscrit, des ouvrages de piété, de morale, de critique, des traductions, et un grand nombre de lettres. Elle traduisit quelques livres de l'Iliade, qui obtinrent les suffrages des connaisseurs. Dans ses momens de loisir, elle composa des pièces de vers, dont on vanta la délicatesse, l'élégance et la légéreté. Ses ordonnances étaient si judicieuses et si sensées, que quelques prélats s'en sont servi pour le gouvernement des maisons religieuses de leurs diocèses.

ROCHEFOUCAULD, (SILVIE PIC DE LA MIRANDE, Comtesse DE LA) fille de Galéas Pic, prince de la Mirande, et d'Hypolite de Gonzague, sœur de la comtesse de Randan, célèbre par sa vertu, vécut dans le 16e. siècle. On l'amena très-jeune à la cour de France, par les ordres de la reine Cathérine de Médicis. Elle épousa François, prince de Marsillac, comte de La Rochefoucauld, et mourut en couches de son fils François IV du nom. Sa douceur, sa modestie et les charmes de son esprit la firent regretter de son époux. Elle protégea les gens de lettres. Ils célébrèrent son mérite dans leurs écrits. Joachim Du Bellai fit son épitaphe.

ROCHEGUILHEM, (Mademoiselle DE LA) naquit vers 1633, et mourut en 1710. Elle se fit connaître dans la république des lettres par plusieurs ouvrages de fiction. On lui doit : *Histoire des Guerres civiles de Grenade*, trad. de l'espagnol, Paris, Claude Barbin, 1683, 3 vol. in-12. — *Le grand Scanderberg*, nouvelle, Paris, 1688, 1 vol. in-12. — *Zingis*, histoire tartare, Leyde, 1692; la Haye, 1711, 1 vol. in-12. — *Les Nouvelles historiques*, Leyde, 1692, 1 vol. in-12. — *Arioviste*, histoire romaine, Paris,

1696, 1 vol. in-12. — *Histoire des Favorites*, Amsterdam, 1697, 1 vol. in-12; 1700; 1708. Cette production est l'une des meilleures qu'elle ait composées. — *L'Amitié singulière*, Amsterdam, 1708, 1 vol. in-12. — *Dernières Œuvres, contenant des histoires galantes*, Amsterdam, Paul Marret, 1708, 1 vol. in-12. — *Aventures Grenadines*, Amsterdam, 1710, 1 vol. in-12. — *Œuvres diverses*, Amsterdam, 1711, 1 vol. in-12. Les anecdotes qu'on trouve dans ses ouvrages sont propres à faire connaître les différentes Nations, dans les annales desquelles Mademoiselle de La Rocheguilhem les a puisées. Les sujets qu'elle a traités, sont agréables.

RODOLPHE, (P. C.) jeune dessinatrice, est auteur de *Poésies*, recueillies et publiées par un homme de lettres, Paris, Logerot, an 8, in-12. Le manuscrit de cet ouvrage communiqué à l'éditeur, était écrit de la main de P. C. Rodolphe, et le sujet de chaque pièce était dessiné par elle au-dessous de chaque morceau. Ses talens pour la peinture et pour la poésie ont donné l'idée de ce quatrain qui se trouve à la tête du recueil :

Votre plume et votre crayon
Sont dignes des honneurs qu'on dispense au Parnasse;
Venez-y prendre votre place,
Entre Deshoulière et Chéron.

Le volume poétique de P. C. Rodolphe est de 44 pages; mais qu'importe son peu d'étendue, si les productions qu'il renferme ont du mérite. On se rappelle qu'un petit nombre de pages a suffi pour immortaliser Chapelle, et qu'une seule Églogue (*le Rendez-vous*), a prouvé qu'en ce genre l'abbé Mangenot était supérieur à Fontenelle et à

la Motte. Les vers de P. C. Rodolphe sont faciles, pleins de grâces et de sensibilité; en les lisant, on regrette d'y trouver quelques négligences.

ROHAN, (CATHERINE DE PARTHENAY-L'ARCHEVÊQUE, d'abord Baronne DE PONT, ensuite Vicomtesse DE) fille unique et héritière de Jean de Parthenay-l'Archevêque, seigneur de Soubise, et nièce de la comtesse de Marennes, dont il est fait mention dans cet ouvrage, naquit en 1554. Elle se maria en 1568 avec Charles de Quellenec, baron de Pont, qui se trouva enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemi. En 1575, elle épousa en secondes noces René de Rohan, qu'elle perdit en 1585. Le tems qu'elle donnait à la défense du parti protestant et à la culture des lettres, ne l'empêcha pas de prendre le plus grand soin de l'éducation de ses enfans. Elle fut célèbre par sa beauté, son esprit et son courage; elle écrivait dans les langues latine et grecque. A l'âge de 74 ans, elle se renferma dans la ville de la Rochelle pendant qu'on en faisait le siège. Cette femme courageuse brava la mauvaise fortune de son parti; elle aima mieux demeurer prisonnière de guerre, que d'être comprise dans la capitulation. On la transféra au château de Niort, le 2 novembre 1628. Elle mourut au Parc en Poitou, le 26 octobre 1631.

La vicomtesse de Rohan a composé plusieurs comédies et tragédies. Parmi ces dernières, on cite *Holopherne*, qu'elle fit représenter avec succès à la Rochelle en 1574. Cette pièce est la première que l'on connaisse de ce nom. D'Amboyse ne fit paraître sa tragédie d'*Holopherne* qu'en 1580, et Denis de Sainte-Marthe ne donna la sienne qu'en 1666. La vicomtesse de Rohan a encore écrit plusieurs *Élégies* ou *Complaintes* sur la mort de son premier époux,

sur

sur celle de l'amiral Coligny, et de plusieurs autres illustres personnages. Elle a traduit les *Préceptes d'Isocrate à Démonique.* Ces différens ouvrages lui ont fait un grand nom dans la république des lettres ; mais ils n'ont point été imprimés. On lui attribue l'*Apologie pour Henri IV*, insérée dans les dernières éditions du Journal de Henri III. Quoique cette satyre ait été regardée par plusieurs personnes comme un ouvrage de Cayet, Fontette assure qu'elle est incontestablement de la vicomtesse de Rohan. Cette production est remplie d'esprit et de délicatesse.

ROHAN, (ANNE DE) fille de la précédente, répondit aux soins que sa mère prit de son éducation. Elle hérita de ses talens et de son courage. Les langues savantes lui étaient familières. On a d'elle quelques *Vers* et quelques *Lettres*, dont une se trouve dans les Opuscules de Mademoiselle de Schurmann. La Muse d'Utrecht faisait un très-grand cas du mérite d'Anne de Rohan. Elle soutint avec une fermeté stoïque, et elle supporta avec constance les incommodités du siège de la Rochelle. Pendant les trois mois qu'elle fut réduite à quatre onces de pain par jour, elle écrivit au duc de Rohan, de concert avec sa mère : « de ne rien faire au préjudice de son parti, quoi qu'on » leur pût faire souffrir ». Ayant refusé d'être comprise dans la capitulation, elle fut renfermée dans le château de Niort avec la vicomtesse de Rohan. Elle mourut à Paris, le 20 septembre 1646, à l'âge de 62 ans.

ROHAN, (MARIE-ÉLÉONORE DE) fille d'Hercule de Rohan-Guémenée, duc de Montbazon, entra chez les Dames Bénédictines du couvent de Montargis, où elle

fit profession en 1649. Elle fut depuis abbesse de la Trinité de Caen, et de Malnoue, près de Paris. On a d'elle : *la Morale du Sage*, in-12. C'est une paraphrase des Proverbes, de l'Ecclésiaste, et de la Sagesse. — *Paraphrase des Pseaumes de la Pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent. — Plusieurs *Exhortations aux Vêtures et aux Professions* des Filles qu'elle recevait. — Des *Portraits* en vers et en prose, pleins de délicatesse et d'agrémens. Elle mourut, le 8 avril 1681, à l'âge de 53 ans.

ROLAND, (Mademoiselle) du 17e. siècle, a écrit sur *la Révocation de l'Edit de Nantes*. Il est à regretter pour sa gloire qu'elle ait employé ses talens à célébrer un édit dans lequel, contre la maxime de Clément XIV, on a oublié la charité, pour maintenir la foi. Quelques auteurs parlent, d'après Vertron, d'une Demoiselle Roland, recommandable par sa beauté, par son mérite et par les différens prix de poésie qu'elle remporta. Cette Demoiselle est sans doute la même que celle qui fait l'objet de cet article.

ROLAND, (LOUVET, Dame) naquit à Honfleurs en 1754. Dès son enfance, elle montra du goût pour l'étude. La musique, le dessin et la littérature devinrent bientôt ses plus chers amusemens. A des connaissances utiles, à des talens agréables, elle unissait les charmes de la figure, les qualités de l'esprit, un bon caractère, une sensibilité profonde, et beaucoup de modestie. Le règne de la terreur vint l'arracher à la solitude et au bonheur dont elle jouissait. Elle gémit une année entière dans les cachots du despotisme. Cette longue détention abrégea ses

jours. Elle mourut vers la fin de l'an 3, regrettée de tous ceux qui la connaissaient.

On lui doit : *Mémoires de Miss Séraphie de Gange* ; Paris, an 9, 2 v. in-12, publiés par P. A. M. Miger. Mad. Roland a voulu prouver, dans ce roman, que l'homme est aussi souvent malheureux par sa faiblesse, que par la méchanceté d'autrui. Elle est encore auteur de *Poésies* et de *Contes moraux,* composés la plupart pendant sa captivité, et qui sont manuscrits. Avec tous les moyens de plaire dans ses ouvrages, elle n'a eu d'autre ambition que celle d'être utile.

ROLAND, (MARIE-JEANNE PHELIPON, Dame) fille d'un graveur, naquit à Paris en 1756. Elle reçut le jour d'une mère aussi bonne que vertueuse, et d'un père qui ne songeait qu'à devenir riche et qui se ruina. Deux besoins semblent avoir occupé entièrement son ame pendant sa jeunesse, celui d'aimer sa mère et celui de s'instruire. Ses premières années se passèrent au sein des beaux-arts. Elle cultiva avec succès la musique, le dessin, la gravure et les lettres. A neuf ans, elle lut et goûta Plutarque ; à dix-huit ans, elle écrivit sur des matières abstraites des réflexions profondément méditées ; à vingt-cinq ans, elle connaissait tous les bons livres anciens et modernes, avait fait des extraits de la plupart, et s'était approprié le génie des meilleurs écrivains français. L'anglais et l'italien lui étaient familiers. Elle composait dans ces deux langues avec facilité et même avec grâce. En 1780, elle épousa Roland. A la beauté, elle unissait des mœurs douces, une ame forte, un esprit solide, un cœur très-affectueux. Dans son séjour à Amiens, elle fit un herbier des plantes de la Picardie. A son retour d'Angleterre, en 1784, elle établit sa demeure à Villefranche, patrie de son époux, et s'adonna

tant à l'économie champêtre, qu'aux actes de la bienfaisance. En 1787, elle parcourut la Suisse, et rapporta de ce voyage beaucoup de connaissances en histoire naturelle et en politique. Elle habita Paris en 1790. Sa maison devint le rendez-vous des législateurs les plus célèbres. C'est alors que la révolution développa en elle les idées libérales qui lui étaient, pour ainsi dire, innées. Elle crut que le terme des abus, l'encouragement des vertus et des talens allait résulter de ce nouvel ordre de choses. Il lui semblait que la France allait être le séjour de l'industrie et du commerce; que les sciences et les beaux-arts y établiraient leur empire, et qu'elle ne serait peuplée que d'amis. Madame Roland, en décembre 1792, fut accusée, ainsi que son époux, d'avoir conspiré contre la république. Appelée à la barre de la Convention nationale, elle confondit son accusateur, et força par les grâces de son éloquence, ses ennemis à se taire et à l'admirer. Après le 31 mai, époque où Roland se déroba aux poursuites de ses persécuteurs, elle crut pouvoir rester sans danger à Paris, où elle s'occupait de l'éducation de sa fille. Les ennemis de son époux, qui étaient également les siens, la firent arrêter. Elle fut jetée dans les cachots de l'Abbaye, le 1er. juin 1793, et peu de tems après, elle fut transférée à Sainte-Pélagie. On lui offrit les moyens de s'évader; elle les rejeta, dans la persuasion où elle était qu'en servant de victime à la fureur de ses ennemis, elle détournerait l'orage près d'éclater sur Roland. Dans sa jeunesse, sous le tranquille abri du toît paternel, elle fut heureuse avec des fleurs et des livres; ces mêmes objets lui faisaient souvent oublier dans sa prison l'injustice des hommes, leurs sottises et ses maux. Ses compagnons d'infortune trouvaient en elle des consolations. Elle leur parlait avec la philosophie la plus douce et la plus

généreuse. Ordinairement sa conversation était sérieuse sans être froide, et elle s'exprimait avec une pureté, un nombre et une prosodie qui faisaient de son langage une espèce de musique dont l'oreille n'était jamais rassasiée. Pour la perdre, on l'accusa de ce qui fait peut-être le plus d'honneur à sa mémoire. Sa correspondance et ses liaisons avec les députés connus sous le nom de Girondins, servirent de prétexte pour l'immoler. Ne pas faire l'apologie des 2 et 3 septembre, et soulever le masque qui couvrait les assassins de ces affreuses journées, c'était donner non-seulement des marques de probité, mais encore de vertu : cependant ce fut la véritable cause qui la conduisit à l'échafaud le 8 novembre 1793 (19 brumaire an 2). Le jour de son supplice, elle prouva que sa grande ame était supérieure à tous les évènemens. Associée à un homme que le même sort attendait, elle parvint à lui donner du courage, et même elle fit naître plusieurs fois le rire sur ses lèvres. Au pied de l'échafaud, elle eut désiré confier au papier les nouveaux sentimens qu'elle avait éprouvés depuis la conciergerie jusqu'au lieu du supplice; mais on lui en refusa les moyens. Elle reçut la mort avec une sérénité et une constance héroïque, car elle savait que la postérité change, pour l'innocence et la vertu immolées, les échafauds en triomphes, et qu'une gloire immortelle remplace une ignominie passagère. La société perdit en elle une femme qui avait été bonne fille, bonne épouse et bonne mère. L'amitié, ce sentiment sacré si souvent profané et si peu connu, ne fut point un vain nom pour Madame Roland. Sa vénération et son attachement pour les 22 députés survécurent à la proscription de ces hommes illustres, et quoiqu'elle prévit que leur sort déciderait du sien, elle ne cessa pas de les proclamer ses amis. Plusieurs artistes

ont fait son portrait. Il a été gravé par Gaucher.

Madame Roland employa les loisirs de sa captivité à écrire ses *Mémoires*, ils furent publiés d'abord par Bosc, ensuite par Champagneux. L'édition qu'en a faite ce dernier est intitulée : *Œuvres de M. J. Ph. Roland, femme de l'ex-Ministre de l'Intérieur, contenant les Mémoires et Notices historiques qu'elle a composés dans sa prison, en* 1793, *sur sa vie privée, sur son arrestation, sur les deux ministères de son mari, et sur la révolution; son procès et sa condamnation à mort, par le tribunal révolutionnaire; ses ouvrages philosophiques et littéraires, faits avant son mariage; sa correspondance et ses voyages;* précédés d'un discours préliminaire, par L. C. Champagneux, éditeur, et accompagnés de notes et notices, du même, sur sa détention, Paris, an 8, 5 vol. in-8°. En général le style des ouvrages de Madame Roland est mâle et courageux, ses idées sont fortes et grandes. Ses *Mémoires* renferment quelques détails trop minutieux, et quelques négligences de rédaction; mais on doit dire qu'ils furent écrits dans l'espace de deux mois, au milieu des chagrins et des inquiétudes. De tous ces ouvrages, elle n'avait fait que ses *Mémoires* pour être imprimés sous son nom, et elle ne les composa que pour repousser la calomnie qui la poursuivait.

Les écrits de Madame Roland ont du mérite; cependant sa plus grande gloire réside dans les sentimens libéraux qu'elle a montrés, dans la conduite qu'elle a tenue et dans le courage qu'elle a déployé à une époque, où la plupart des amis du bien public n'osaient élever la voix. Elle eut quelque part au ministère de Roland. C'est elle qui écrivit au roi la fameuse lettre qui fit ôter le ministère à son époux. Elle composa aussi, au nom du Conseil exécutif provisoire,

la lettre qui engagea le Pape à donner la liberté aux artistes français emprisonnés à Rome.

ROLLY, (BARBE PORQUINI, Dame) Italienne d'origine, naquit à Liége. Elle avait, disent les historiens, les mœurs d'un ange. Sa vertu et son amour pour les lettres lui donnèrent de la célébrité. Elle écrivit en latin *le Jardin de l'Ame*, et quelques autres ouvrages que loue Valère André. On lui doit aussi un traité latin fort intéressant : *l'Influence des Femmes sur le caractère des hommes*. Elle mourut vers l'an 1620.

ROME, (MORVILLE-MARNÉ, Dame) a publié des *Contes* qui ont été insérés dans le Mercure. — *Mes Délassemens*, ou *Recueil choisi de Contes moraux et historiques*, traduits de différentes langues; Paris, 1771, 6 vol. in-12. Ce recueil renferme les contes les plus intéressans qui aient été faits dans les langues anglaise, allemande et italienne. Ce choix fait l'éloge du bon goût de Madame Rome. — *L'Homme tel qu'il est*, ou *Mémoire du Comte P., écrit par lui-même;* traduit de l'allemand; 1771, 2 vol. Elle a rendu son auteur avec la plus grande exactitude. — *Les Égaremens réparés*, ou *Histoire de Miss Louise Mildemay*, traduction libre de l'anglais; Paris, 1773, in-12. On aperçoit dans ce roman quelques traces du génie de Richardson, dans sa Clarisse ; ces deux ouvrages tendent au même but, quoiqu'ils n'aient nuls rapports dans les détails.

ROMIEU, (MARIE DE) native du Vivarets en Languedoc, vécut dans le 16e. siècle. On lui doit : une *Instruction pour les jeunes Dames ;* Lyon, Jean Dieppi, 1573, 1 vol. in-12. — *Briefs Discours, que l'excellence de la*

Femme surpasse celle de l'Homme; Paris, Lucas, Breyer, 1581, 1 vol. in-12. Ce petit poëme, écrit en vers, est adressé à son frère Jacques de Romieu, en réponse à une satyre qu'il avait faite contre les femmes. Ce fut Jacques de Romieu qui le fit imprimer. Il y joignit quelques autres poésies de Marie de Romieu, parmi lesquelles on lit une *Élégie,* très-précieuse pour le tems où elle a été composée. Elle a fait aussi l'éloge du *Rien.*

ROQUE MONTROUSSE, (Madame DE) née à Carpentras dans le 17e. siècle, mérita par son érudition et son talent pour la poésie, de tenir un rang parmi les femmes de lettres. La philosophie et la géométrie ne lui étaient point étrangères. Elle a traduit, en vers latins, un *Dialogue sur les premières Conquêtes de M. le Dauphin;* une *Devise à la gloire du même prince,* et des *Vers sur la Mort de Madame Deshoulières,* et de plusieurs savans, ses contemporains, avec lesquels elle fut en relation.

ROSSI, (Madame DE) a publié: *Oraison funèbre de mon Amie;* Amsterdam, 1780. Cet ouvrage fait l'éloge de son cœur et de ses talens. On y trouve l'expression de la sensibilité la plus vraie; seulement les exclamations y sont trop fréquentes.

ROZET, (Madame) vécut dans le 18e. siècle. Elle a donné au Théâtre Français, en société avec Madame Chaumond: *l'Heureuse Rencontre,* comédie en un acte et en prose.

S.

SACHON, (GABRIELLE) née en 1631 à Sémur en Auxois, fut religieuse chez les Jacobines de la même ville. Ses parens l'avaient forcée d'embrasser cet état. Quelques années après, elle réclama contre ses vœux, et la cour de Rome l'en releva. Retirée auprès de sa mère, elle se consacra entièrement à l'étude des belles-lettres, et mena une vie très-solitaire et très-occupée. Elle ne connaissait d'autre récréation que celle d'instruire de jeunes enfans. Cette savante fille composa divers ouvrages. Il en est un dans lequel elle a soutenu que « l'autorité, la liberté et » la science, qui rendent les hommes si importans dans » le monde, ne leur sont pas si exclusivement propres, » que les femmes ne puissent pas avoir part aux mêmes » avantages, et que si elles en sont privées, c'est plutôt » un effet de la coutume qu'une marque de leur incapa- » cité naturelle ». Gabrielle Sachon mourut à Dijon, le 5 mars 1703.

SADE, (LAURE DE NOVES, Dame DE) dite la belle Laure, naquit dans le bourg de Saze près d'Avignon, le 4 juin 1314. Après la mort de ses parens, sa tante, Estéphanette des Gantelmes, prit soin de son éducation. Ses grâces, sa beauté, son esprit et sa vertu lui soumettaient tous les cœurs. Elle fut de la seconde Cour d'Amour. Pétrarque a immortalisé Laure dans ses vers. Il a fait à sa louange, 318 Sonnets et 88 Odes ou Chansons. Elle avait vingt ans quand il conçut pour elle la passion la plus vive. Laure mourut de la peste à Avignon, en 1348. Lorsque François Ier. passa par cette ville, il ordonna de

rétablir le tombeau de Laure. Ce prince fit pour elle une épitaphe en vers français. Elle fut peinte par Simon Memmi, intime ami de Pétrarque. Son portrait est un des premiers qui aient été faits en Italie.

Elle écrivit en langue provençale des *Poésies* qui n'ont point été imprimées, et qui, dans le tems où elle les composa, lui donnèrent de la célébrité.

SAINCTONGE, (LOUISE-GENEVIÉVE GILLOT DE BEAUCOUR, Dame DE) naquit à Paris, en 1650, et mourut dans la même ville, le 24 mars 1718. Elle était fille de Madame Gillot dont il est parlé dans ce dictionnaire, et épouse de Sainctonge, avocat au parlement de Paris. Sa mère lui donna une excellente éducation. Elle cultiva de bonne heure la littérature. On lui doit : *Didon*, opéra avec un prologue, représenté par l'Académie royale, en 1693 ; Paris, Christophe Ballard, in-4°. Cet opéra, dont la musique est de Desmarets, a été remis au théâtre en 1704. — *Circé*, opéra avec un prologue, représenté par l'Académie royale, en 1694 ; Paris, Christophe Ballard, in-4°. Desmarets en a composé la musique. Cette pièce est la seule de ce nom qui soit lyrique. La versification de ce dernier opéra ne vaut pas celle du premier ; mais la conduite de l'action en est meilleure. — *Histoire de Dom Antoine, roi de Portugal ;* Paris, 1696, 1 volume in-12. Dans cet ouvrage Madame Sainctonge apprend que son grand-père eut part aux malheurs de dom Antoine, et qu'elle a écrit l'histoire de ce prince, d'après un manuscrit trouvé dans les papiers de son aïeul. Cette production est très-précieuse, si l'auteur en a réellement puisé les faits dans la source qu'il indique. — *La Diane de Montemayor,* mise en nouveau langage ; Paris, 1696 et 1699,

1 vol. in-12; Paris, Prault, 1733, 2 vol. in-12. Madame Sainctonge a placé à la suite de ce roman une *Idylle* sur le mariage de Madame la duchesse de Lorraine, et des *Lettres* en vers burlesques. Elle a rajeuni le style de la traduction de la Diane de Montemayor, et elle en a retranché ce que les gens de goût y avaient condamné. — *Poésies galantes*; Paris, Jean Guignard, 1696, 1 vol in-12; Dijon, Antoine de Fay, 1714, 2 vol. in-12. On y trouve des *Épîtres*, des *Élégies*, des *Idylles*, des *Chansons*, des *Bouquets*, des *Madrigaux*, des *Épigrammes*, des *Énigmes*, un ballet intitulé : *Les Charmes des Saisons*. La seconde édition de ces poésies renferme aussi : *Griselde*, ou *La princesse de Saluces*, comédie en vers et en 5 actes, et l'*Intrigue des Concerts*, comédie en un acte et en vers, avec un divertissement. Ces deux pièces furent jouées à Dijon, en 1714. Les vers de Madame Sainctonge sont écrits avec facilité ; mais en général ils sont au-dessous du médiocre.

SAINT-ANDRÉ, (Mademoiselle DE) vécut dans le 17e. siècle. Elle est auteur de deux pièces de vers. L'une, qui n'est pas sans beautés, est la *Description de la chapelle de Sceaux*, peinte par Lebrun ; l'autre a pour titre : *l'Hyver de Versailles*. Si dans ce dernier morceau la critique y remarque des négligences, le goût y reconnaît une poésie facile et une allégorie ingénieuse.

SAINT-BALMONT, (ALBERTE-BARBE D'ERNECOURT, Comtesse DE) naquit en Lorraine, le 14 mai 1607. Elle avait un courage intrépide, beaucoup d'imagination, de prudence et de modestie. Le lieu de sa naissance n'était qu'un village; elle en fit une place d'armes, où elle reçut et protégea une foule d'artisans et de laboureurs de la Lorraine et de la Champagne, contre les *Cravates*, espèces

de maraudeurs qui ravageaient le pays. Le 1er. mai 1636, cent cavaliers lui enlevèrent un troupeau de vaches. Indignée de cette témérité, elle se met à la poursuite des ravisseurs, suivie de quelques gentilshommes, et de ceux de ses paysans qui composaient son infanterie. Les atteindre et les terrasser, fut pour elle la même chose. Dans l'action elle reçut cinq coups de feu, dont un lui enleva son chapeau, et elle se ressentit long-tems des blessures que lui firent les quatre autres. Un officier de cavalerie était venu demeurer sur ses terres; il s'y comporta fort mal. D'abord elle employa les voies de la douceur; ce moyen n'ayant point réussi, elle lui envoya un billet sous le nom de chevalier de Saint-Balmont, où elle lui disait que le mauvais traitement qu'il avait fait à sa belle-sœur, l'obligeait à la venger, et qu'il le voulait voir l'épée à la main. Le défi fut accepté, et elle se battit avec lui, sous un habit d'homme. Après l'avoir désarmé, elle lui dit : Vous avez cru, Monsieur, vous battre contre le chevalier de Saint-Balmont; mais c'est Madame de Saint-Balmont qui vous rend votre épée, et qui vous prie, à l'avenir, d'avoir plus de considération pour les Dames. Elle mourut le 22 mai 1660.

On lui doit : *Marc et Marcelin*, ou *Les Jumeaux martyrs*, tragédie chrétienne en 5 actes, représentée en 1650; Paris, Augustin Courbe, 1650, in-4°.; 1651, in-12. Cette pièce, composée en quinze jours, fut imprimée à l'insçu de l'auteur. —*La Fille généreuse*, tragi-comédie en 5 actes, en vers, *ms.* 1650. Il a paru deux vies de Madame Saint-Balmont. L'une, qui est de Jean Marie, religieux du tiers-ordre de Saint François, fut publiée en 1678; et l'autre, dont le P. Desbillons est auteur, fut donnée au public en 1773.

SAINT-CHAMOND, (CLAIRE MAZARELLI, Marquise DE LA VIEUVILLE DE) naquit à Paris, en 1731. Elle n'avait pas encore 14 ans, lorsqu'elle fut promise à un homme de qualité, que la mort enleva au mois d'aout 1750. Il paraît qu'elle fut son épouse avant d'être celle du marquis de Saint-Chamond. Au mois de septembre 1750, elle eut un procès, dans lequel ses adversaires attaquèrent vainement sa naissance, son caractère et ses mœurs. Ses juges et le public lui rendirent justice. Ce procès se termina vers l'année 1753. Son esprit fit pressentir de bonne heure, cette force et cette énergie qui se trouvent dans ses écrits. Elle ne s'adonna décidément à l'étude des lettres, et ne composa des ouvrages, que par le désir de plaire à son époux, le marquis de Saint-Chamond. Ainsi lorsqu'on la félicitait de ses succès littéraires, elle eut pu répondre par ces vers de Laharpe :

Plaire à celui que j'aime est ma seule victoire,
Et mes talens pour lui sont de nouveaux tributs.
Je les ai cultivés sans prétendre à la gloire;
J'ai cherché pour l'amour un langage de plus.

Les productions sorties de la plume de Madame Saint-Chamond, honorent son cœur et son esprit. On lui doit : son *Portrait*, inséré dans le Mercure de 1751. — *Lettre à J. J. Rousseau*, publiée dans l'Année littéraire, 1763. Depuis elle a été imprimée séparément in-12. — *Éloge de Sully*; Paris, Duchesne, 1764, in-8°. L'Academie française avait proposé, en 1763, ce sujet pour prix d'éloquence. Madame Saint-Chamond recueillit, sinon le prix de l'Académie, du moins les suffrages des académiciens et ceux du public. — *Camedris*, roman; 1765, in-12. Cette fiction ingénieuse, n'est point une lecture de pur amusement; la morale y

est adroitement semée, on y reconnaît la main des Grâces. — *Éloge de René Descartes ;* 1765, in-8°. Cet éloge qu'un philosophe ne désavouerait pas, est accompagné de notes, où la doctrine de Descartes est éclaircie et développée. — *Les Amans sans le savoir*, comédie en 3 actes et en prose ; 1771, in-12. Cette production est estimée. Madame Saint-Chamond est auteur de plusieurs autres pièces de théâtre, que le public a reçues favorablement.

SAINT-GERMAIN, (Madame DE) née à Paris, vécut dans le 18e. siècle. On ne sait aucune particularité de sa vie, si ce n'est que sa société était composée de gens de mérite, et que le désir de s'occuper lui fit embrasser la carrière littéraire. Le public lui doit les *Lettres d'Henriette et d'Émilie*. Cet ouvrage, quoique traduit de l'anglais, appartient en partie à Madame de Saint-Germain, d'après les changemens qu'elle y a faits en le traduisant. Ces lettres font aimer la vertu et haïr le vice. Il y a de l'intérêt, de la naïveté et de ce naturel qui annonce dans l'auteur un esprit sage et un cœur sensible.

SAINT-HYACINTHE, (Madame CHARIÈRE DE) est née en Hollande. Elle a composé : *Lettres Neufchâteloises*. — *Lettres de Lausanne*, ou *de quelques Dames Suisses*. Ses ouvrages ont du mérite.

SAINT-MARTIN, (Madame DE) vécut dans le 17e. siècle. Elle s'adonna à l'étude des lettres. On lui doit : *la Reine de Lusitanie ;* Paris, 1698, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est imparfait ; la mort enleva Madame de Saint-Martin, au milieu de son travail.

SAINT-MAYOLLE, (Madame la Comtesse DE) vécut dans le 17e. siècle. Née avec beaucoup de goût pour l'étude, elle traduisit en vers français un ouvrage italien qui a pour titre *la République de Naples.* Vertron l'a mise au rang des femmes savantes.

SAINT-PHALIER, voyez DALIBARD.

SAINT-QUENTIN, (Mademoiselle DE) fille d'un avocat de mérite, au parlement de Paris, vécut vers la fin du 17e. siècle. Elle était très-versée dans la philosophie de Descartes. On lui doit un traité, *Sur la possibilité de l'immortalité corporelle*, avec une réponse aux objections qui lui furent faites. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit lorsqu'il parut. Vertron a composé pour cette savante, le quatrain suivant :

Qui cherche en tout la vérité,
Qui raisonne si bien et des corps et des ames,
D'un commun jugement des hommes et des femmes,
Mérite l'immortalité.

SAINT-SAUVEUR, (Madame) a composé : *Recueil de Pièces intéressantes et morales, convenables aux théâtres de société* ; 1800, in-12.

SAINT-VAST, (THÉRÈSE WILLEMS DE) naquit à Calais, le 25 décembre 1722. Elle a publié : l'*Esprit de Sully*, avec le portrait de Henri IV, ses Lettres à Sully, et ses Conversations avec le même ; 1766, in-12. On y trouve les détails de la vie privée de Henri IV. C'est le principal mérite de cette compilation. — L'*Esprit des poètes et orateurs célèbres du règne de Louis XIV* ; 1767, in-12. Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première renferme

des pensées qui ont rapport à la religion ; la seconde est consacrée aux vertus morales, aux devoirs de tous les états. L'auteur a voulu donner un recueil qui fut tout à-la-fois agréable et utile ; il y a réussi.

SAINT-VENANT, (Madame DE) a publié : *Olimpia.* — *Constance*, ou *la Destinée*; Paris, an 10, 2 vol. in-12. — *Derville et Natalie de Saint-Hilaire*, ou *les Effets de la Malédiction paternelle*; Paris, an 10, 2 vol. in-12.

SALIEZ, (ANTOINETTE DE SALVAN, Dame DE) naquit à Albi, en 1638. Son mérite la fit admettre en 1689 à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. A beaucoup d'esprit, elle joignit un grand goût pour les sciences. Ayant perdu de bonne heure son époux, Antoine de Fonvielle, seigneur de Saliez, elle consacra la liberté que lui donnait le veuvage, à la culture des lettres et de l'amitié. En 1704, elle forma une réunion, sous le titre de *Société des chevaliers et chevalières de la Bonne-Foi.* Elle en dressa les statuts, dont voici le premier :

Une amitié tendre et sincère,
Plus douce mille fois que l'amoureuse loi,
Doit être le lien, l'aimable caractère,
Des chevaliers de bonne-foi.

Elle termina sa carrière le 14 juin 1730.

On lui doit : *la Comtesse d'Isembourg, princesse de Hohenzollern*, roman historique, 1678, in-12. Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues, entr'autres en italien, par la princesse Capisati. — *Les Princesses de Bavière, Isabelle et Marguerite*, roman historique. — Des *Paraphrases* sur les pseaumes de la pénitence ; des *Réflexions chrétiennes ;* des *Relations ;* diverses *Lettres et Poésies* insérées dans les recueils de son tems.

SANCY,

SANCY, (Madame DE) est auteur de *la Belle-mère*; Paris, Maradan, an 6, 2 vol. in-12. Cet ouvrage n'est pas sans intérêt.

SAUVAGE, (Mademoiselle LE) vécut dans le 17e. siècle. Elle avait beaucoup d'esprit, et elle a souvent disputé les prix proposés par l'Académie des Jeux floraux à Toulouse.

SCHŒNAUGE, (ÉLISABETH DE) abbesse de l'ordre de Saint Benoît, diocèse de Trèves, vécut dans le 12e. siècle. On lui doit un ouvrage sur l'*Origine de la Fête de Sainte Ursule et des onze mille Vierges*. Elle a eu des révélations dont Egbert son frère a fait trois livres. Ce dernier a composé la vie d'Élisabeth de Schœnauge. Le tout a été imprimé à Cologne, en 1628.

SCUDÉRI, (MAGDELEINE DE) naquit au Havre-de-Grace, en 1607. Dès qu'elle parut à Paris, on s'empressa de l'accueillir à l'hôtel de Rambouillet. Sa réputation l'y avait devancée. Bientôt les plus beaux génies de l'Europe furent en commerce de lettres avec elle. Le prince de Paderborn, évêque de Munster, lui fit présent de ses ouvrages et de sa médaille. La reine Christine de Suède lui donna son portrait, une pension et son amitié. Le cardinal Mazarin lui laissa une pension par son testament; le chancelier Boucherat lui en établit une sur le sceau, et Louis XIV, à la sollicitation de Madame de Maintenon, la gratifia, en 1683, d'une pension de 2000 francs; quelques années après, il lui envoya une de ses plus belles et plus magnifiques médailles. L'Académie des *Ricovrati* de Padoue venait de perdre Hélène Cornaro, lorsqu'elle envoya, pour remplacer cette savante, des lettres d'association

à Mademoiselle Scudéri, et une lettre particulière écrite par Charles Patin, qui commençait ainsi :

« Mademoiselle, quand notre Académie vous a choisie » pour être de son corps, elle n'a pas prétendu rendre » votre mérite plus connu qu'il ne l'est déjà par vos ou» vrages. Elle a voulu marquer à toute la terre, qu'elle » connaît parfaitement ce mérite si exquis ; et elle n'a pas » moins songé à se faire honneur qu'à honorer vos excel» lentes qualités ».

Toutes les autres Académies où les femmes sont admises, s'empressèrent de la recevoir. L'auteur des 5 derniers vol. de Pharamond, Vaumorière, lui dédia Agiatis.

La gloire ne lui fit pas négliger les douceurs de l'amitié. Sa belle ame, et la douceur de son caractère lui procurèrent d'illustres amis. On l'avait fait peindre en vestale, entretenant le feu sacré. Le mot *fovebo* était au bas de l'autel, pour marquer qu'elle avait soin de nourrir le feu de l'amitié. Le célèbre Nanteuil la peignit en pastel, elle l'en remercia par ces vers :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir ;
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

Jusqu'à la fin de sa vie, elle conserva tout l'agrément et toute la vivacité de son esprit. Elle termina sa carrière à Paris, le 2 juin 1701. Deux églises se disputèrent l'honneur de lui donner la sépulture. Bosquillon composa l'éloge de cette femme de lettres, qui mérite par son érudition de tenir la première place après Madame Dacier.

On lui doit : *Ibrahim, ou l'illustre Bassa ;* 1641, 4 vol. in-8o.; Paris, 1652, 4 vol. in-8o. Ce roman a fourni à Mairet le sujet de sa tragédie du Grand et dernier Soliman,

ou la Mort de Mustapha. Ce même ouvrage a donné à Georges de Scudéri le sujet d'Ibrahim, ou l'illustre Bassa, tragicomédie. Blin-de-Sainmore a également pris dans l'Ibrahim de Mademoiselle de Scudéri le sujet de sa tragédie de Mustapha et Zéangir. —*Artamène, ou le grand Cyrus*; 1650, 10 vol. in-8°; Paris, 1653. 10 vol. in-8°. Mademoiselle de Scudéri étant en voyage avec son frère, s'entretenait un soir avec lui, dans l'auberge où ils étaient logés, de la composition de ce roman. Que ferons-nous, lui disait-elle, du prince Mazare? Ils convinrent, après quelques contestations, qu'on le ferait assassiner. Des marchands qui étaient dans une chambre voisine, écoutèrent cette conversation, et crurent qu'on projetait la perte de quelque grand prince. La justice fut avertie, le frère et la sœur furent arrêtés. Ils ne tardèrent pas à se justifier et à obtenir leur liberté. Cette anecdote rappelle que Fletcher, un des meilleurs auteurs dramatiques de l'Angleterre, récitait un jour avec feu, dans un cabaret, des vers d'une de ses tragédies, où il s'agissait d'un complot contre un roi; des passans l'entendirent et allèrent le dénoncer. Le poète fut mis en prison; mais ayant fait connaître la méprise, il n'y resta pas long-tems. — *Clélie*; Paris, 1660, 10 volumes in-8°. — *Almahide, ou l'Esclave Reine*; Paris, 1660, 8 vol. in-8°. — *Célinte*, nouvelle; Paris, 1661, 1 vol. in-8°. — *Femmes illustres*, ou les *Harangues héroïques*; Paris, 1665, 2 vol. in-12. — *Mathilde d'Aguilar*, histoire espagnole; Paris, 1667, 1 vol. in-8°. — *La Promenade de Versailles*, et *Histoire de Célamire*; Paris, 1669, 1 vol. in-8°.; 1698, in-12. — *Discours sur la Gloire*; Paris, 1671, 1 volume in-12. Cet ouvrage remporta le premier prix d'éloquence que l'Académie française ait décerné. — *Conversations sur divers sujets*; Paris, 1680, 2 vol. in-12;

Conversations nouvelles sur divers sujets; Paris, 1684, 2 vol. in-12; *Conversations morales;* Paris, 1686, 2 vol. in-12; *Nouvelles Conversations de Morale;* Paris, 1688, 2 volumes in-12; *Entretiens de Morale;* Paris, 1692, 2 vol. in-12. Ses *Conversations* et ses *Entretiens* sont ce qu'elle a fait de meilleur : autrefois on les lisait pour se former à la politesse. Ils inspirèrent à Mademoiselle de Louvencourt ces vers pour Mademoiselle de Scudéri :

Dans tes écrits touchans, par le goût épurés,
La vertu ne prend point un air triste et sévère;
Sensible, elle reprend, avec des yeux de mère
Qui veut bien rappeler ses enfans égarés.
Tu viens pour les remettre au chemin qu'il faut prendre,
Et tu nous fais goûter les biens dont tu jouis.
Le ciel dut Aristote au siècle d'Alexandre;
Mais il ne dut Sapho qu'au siècle de Louis.

— *Nouvelles Fables* en vers; Paris, 1685, 2 vol. in-12. — *Les Bains des Thermopiles*, insérés dans ses Conversations, imprimés depuis séparément, avec des notes, de Fr. Parfaict, 1730, in-12. Delacroix a donné l'Esprit de Mademoiselle de Scudéri, 1766, in-12. Ses romans ont été traduits en toutes sortes de langues; même en arabe. On en achetait chèrement les feuilles, à mesure qu'on les imprimait. Ils offrent assez souvent le tableau de ce qui se passait à la cour de France, et ils annoncent beaucoup d'esprit, de fécondité et d'imagination. On y trouve des morceaux heureux, des traits d'une délicatesse et d'une supériorité qui ferait honneur aux meilleurs écrivains, et des portraits très-bien rendus et pleins de finesse. Ce n'est pas que ses productions soient parfaites, elles ont en partie les défauts du commencement du siècle où elles ont été composées. Elles sont tombées dans l'oubli par leur

prolixité et l'afféterie précieuse de langage avec lequel elles sont écrites, et qui alors était de mode. Dans ce tems là, on ne parlait point des effets sans remonter à leurs causes, et on ne citait aucun fait sans en détailler les circonstances. Boileau a critiqué les ouvrages de Mademoiselle de Scudéri; mais ce qu'il y a de répréhensible ne lui a pas fermé les yeux sur ce qu'il y a de bon. On lit dans les Œuvres de cet auteur, qu'ayant vu la puérilité des romans d'alors, il composa son dialogue où il les attaque, et particulièrement ceux de Mademoiselle de Scudéri : « Cependant », dit-il, « comme Mademoiselle de Scudéri » était alors vivante, je me contentai de composer ce » dialogue dans ma tête, et bien loin de le faire imprimer, » je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, et de ne le » point laisser voir sur le papier, ne voulant pas donner » ce chagrin à une fille qui, après tout, avait beaucoup de » mérite ». Si on songe qu'elle a publié quelques-uns de ses romans avant la fixation de la langue, on doit être étonné de ne pas en trouver le style plus défectueux. On la compte au nombre des premiers réformateurs de la romancie. On lui doit des *Vers* qui sont agréables et ingénieux. Elle avait souvent des saillies heureuses, et faisait facilement des impromptu.

SCUDÉRI, (Madame DE) de Normandie, belle-sœur de la précédente, mourut en 1711. Les *Lettres* de sa composition, imprimées parmi celles de Bussi-Rabutin, annoncent qu'elle avait beaucoup d'esprit.

SEGUIER, voyez VERGNE.

SENAICTERE, (Mademoiselle DE) vécut vers la fin du 17e. siècle. Le roman d'*Orasie*, dont elle est auteur, n'a été imprimé qu'après sa mort. Les héros de son ouvrage sont dignes de l'ancienne chevalerie.

SERMENT, (LOUISE-ANASTASIE) de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, naquit à Grenoble. Elle cultiva avec succès les Muses latines et françaises. Les auteurs les plus illustres recherchèrent sa société, et célébrèrent son mérite. Corneille, Quinault et Pavillon la consultaient sur leurs ouvrages.

Ses productions consistent dans plusieurs morceaux de *Poésies latines et françaises*, quelques *Lettres en prose*, insérées pour la plupart dans le recueil de pièces académiques, publié par Guyonnet de Vertron. On trouve aussi quelques-uns de ses vers dans la Pandore de Vertron. Ceux qu'elle fit peu d'instans avant sa mort, donnent une heureuse idée de sa versification et de sa philosophie. Elle termina sa carrière à Paris, vers l'an 1692, à l'âge de 50 ans.

SERRIE, (Madame DE LA) du département de la Vendée, a composé : *Andorine et Isidore, ou l'Amour conjugal*, nouvelle vendéenne. — *Zénobie, reine de Palmyre*, en 6 chants. — *Eulalie de Rochester, vicomtesse de ****, nouvelle vendéenne ; Paris, Didot jeune, an 9.

SERVIN, (MAGDELEINE DESCHAMPS, Dame) vécut vers la fin du 16e. siècle. Elle fut épouse du contrôleur Servin, et mère du célèbre Louis Servin, avocat-général au parlement de Paris, sous Henri III. On lui doit des *Poésies* françaises, grecques et latines, sur la mort de François Balduin, homme renommé pour la jurisprudence et l'histoire. Elle a recueilli, dit la Croix du Maine, plusieurs Mémoires sur la police de France, non imprimés.

SEVIGNÉ, (MARIE DE RABUTIN, Dame DE CHANTAL et DE BOURBILLI, Marquise DE) petite-fille de Françoise Frémiot, Dame de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, naquit le 5 février 1626. Elle n'avait qu'un an et quelques mois, lorsqu'elle perdit son père. Marie de Coulanges sa mère, et Christophe de Coulanges son oncle, soignèrent son enfance, et cherchèrent à cultiver les heureuses dispositions qu'elle avait reçues de la nature. Elle apprit le latin, l'espagnol et l'italien. A l'âge de 18 ans, le 1er. août 1644, elle épousa Henri, marquis de Sévigné, qui mourut le 2 février 1651. Elle le regretta sincèrement, quoiqu'il n'eût pas eu pour elle tout l'attachement dont elle était digne. Veuve à 25 ans, favorisée des dons de la fortune, et douée des charmes de la figure, elle renonça à de nouveaux liens, pour se consacrer à l'éducation de son fils et de sa fille. Elle maria cette dernière, en janvier 1669, au comte de Grignan qui dans la suite eut le gouvernement de la Provence. Cette circonstance fut pour Madame de Sévigné la source de ses inquiétudes et de sa gloire. Toutes ses pensées ne se portèrent plus que sur les moyens de revoir sa fille. Tantôt elle l'attirait à Paris, et tantôt elle allait la chercher au fond de la Provence. Leur séparation donna naissance à ces lettres dont il n'y a point de modèle. Madame de Sévigné fit son dernier voyage à Grignan, vers la fin du mois de mai 1694. Le chagrin et la fatigue que lui causa une longue maladie de sa fille, la conduisit au tombeau. Elle fut attaquée, le 6 avril 1696, d'une fièvre continue, qui l'emporta le 14e. jour. Son ame était belle et vertueuse. Elle pardonna avec la plus grande générosité à son cousin Bussi-Rabutin, les sarcasmes qu'il avait lancés contr'elle, dans son Histoire amoureuse des Gaules, sous le nom de

Madame de Chemville. Voltaire l'a placée dans son Temple du Goût. Le portrait qu'a fait d'elle son illustre amie, Madame de Lafayette, donne une haute idée des qualités de son esprit et de celles de son cœur. Son éloge, par Madame Brisson, fut couronné en 1777 par l'Académie de Marseille. Un auteur célèbre (Laharpe) a dit dans un poëme qui n'a point été achevé :

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus!
Tu les as mérités, et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
Cette postérité pour qui l'on se tourmente.
Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien:
Tes lettres font ta gloire, et sont notre entretien.
Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.
Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne!
Qui te surpassera dans l'art de raconter?
Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer,
Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire;
Ces héros, dont ailleurs je n'appris que la gloire,
Je les vois, les entends, et converse avec eux, etc.

L'amour maternel de Madame de Sévigné fit son bonheur et son génie.

Ses Lettres furent publiées avec une préface et des notes, par le chevalier Perrin, 1734, 4 vol. in-12; Paris, Rolin, 1735, 6 vol. in-12; 1754, 9 vol. in-12; 1763; 1775, 8 vol. in-12; Paris, Bossange, an 9, 10 vol. in-12. On trouve à la tête de cette dernière édition, le portrait de Madame de Sévigné, un précis de sa Vie et des réflexions sur ses Lettres. L'abbé Pierre Barral donna en 1756, in-12, les *Sevigniana,* avec des notes. Il n'a presque compilé, dans ce Recueil, que ce qui regardait les Solitaires de Port-Royal et leurs amis. Les Lettres de Madame de Sévigné se mettent entre les mains des étrangers, qui

veulent apprendre la langue française. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle avait le talent d'embellir les moindres choses, et de donner de l'intérêt aux plus petites. Tous ses récits sont des tableaux de l'Albane ; son style est inimitable, comme celui du bon La Fontaine. Elle est, dans le genre épistolaire, ce que le fablier est dans le sien, négligée et originale. Quelques auteurs ont prétendu que les sentimens de tendresse qu'elle témoignait à sa fille étaient faux et affectés. Cette assertion est non-seulement dénuée de preuve, mais encore de probabilité. Si elle ne sentait rien, qui donc l'obligeait à faire paraître le contraire ? A quoi bon cette pénible et longue hypocrisie ? Le cœur d'une mère ne peut se contrefaire ainsi ; et l'on voit clairement que lui seul a inspiré à Madame de Sévigné ces fréquentes expressions de tendresse, qui ne pouvaient se sauver d'une ennuyeuse monotonie, qu'à force de vérité. Boileau a dit :

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.

On a reproché à Madame de Sévigné de n'avoir pas rendu justice au mérite de Racine. Les beautés de Corneille, qu'elle appelait ses *vieilles admirations*, l'emportaient, à son avis, sur celles de l'Euripide français. Quelqu'un qui, dans sa jeunesse, n'avait vu, n'avait admiré que l'auteur de Cinna, n'était-il pas excusable d'avoir conçu que rien ne l'égalerait jamais ? D'ailleurs, les réputations en imposent. Son enthousiasme pour Corneille ne lui fit point illusion sur les endroits où il est resté au-dessous de lui-même. On sait que Racine n'a été mis à sa place, que 30 ans après sa mort. Cet auteur semble avoir favorisé l'espèce

de culte exclusif qu'on rendait à Corneille, quand il a dit de lui : « On trouve, dans ses écrits, une certaine » force, une élévation qui surprend, qui enlève, et qui » rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher » quelques-uns, plus estimables que les vertus des » autres ». Si elle s'est trompée à l'égard de Racine, doit-on en conclure qu'elle manquait de goût, tandis que, dans plusieurs autres occasions, elle a donné des preuves du contraire? N'a-t-elle pas trouvé le style de la Cléopâtre détestable, dans un tems où tout le monde, excepté Despréaux, en célébrait l'auteur? Se laissa-t-elle abuser par l'amitié qu'elle portait à Benserade, et par les vers qu'il avait faits pour sa fille, dans les ballets de la cour, où elle parut? « Les rondeaux de Benserade, dit-elle, sont fort » mêlés; avec un crible, il en demeurerait peu ». On ne doit point oublier, pour la gloire de Madame de Sévigné, qu'elle a fait dans ses Lettres l'éloge des hommes les plus célèbres de son siècle, entr'autres, de La Fontaine.

SIBUT, (Mademoiselle) de Lyon, vécut dans le 17e. siècle. Elle a fait des *Vers* à la louange de Madame la Dauphine, et elle réussissait dans les *Devises*.

SILLERY, (STÉPHANIE-FÉLICITÉ DUCREST, d'abord Comtesse DE GENLIS, ensuite Marquise DE) a été gouvernante des enfans du duc d'Orléans. Depuis ce tems, elle s'est consacrée à l'éducation de la jeunesse. Elle tira de l'infortune les petits-neveux du grand Racine, en obtenant pour eux une pension du duc d'Orléans. Peu de femmes ont donné autant d'ouvrages que Madame de Sillery. On lui doit : *Théâtre à l'usage des jeunes Personnes, ou Théâtre d'Éducation*; Paris, 1779, 7 vol. in-8o; 1785,

5 vol. in-12; Berlin, 1795, 4 vol. in-8°. Dès que cette production parut, on en fit deux traductions allemandes. L'une est de M. Weisse; l'autre, de M. Albert Vittemberg. Madame de Sillery fit imprimer cet ouvrage par un motif de bienfaisance. Le public seconda ses vues. Il y eut des exemplaires qui lui furent payés mille écus. Le produit de cet écrit fut employé à tirer de prison trois personnes qui avaient perdu un procès de 60 mille livres. — *Théâtre de Société;* Paris, 1781, in-8°; Suisse, 1781, 2 vol. in-8°; Genève, 1781, 2 vol. in-12; Paris, 1782, 2 vol. in-18. — *Annales de la Vertu*, ou *Cours d'Histoire à l'usage des Jeunes Personnes;* Paris, 1781, 2 vol. in-8°; Maëstricht, 1785, 3 v, in-12; Paris, an 10, Maradan, 5 v. in-12; idem, 3 v. in-8°. — *Adèle et Théodore*, ou *Lettres sur l'Éducation*, 1782, 3 vol. grand in-8°; Hambourg, 1783, 3 vol. in-8°; Maëstricht, 1784, 3 vol. in-12; Paris, 1785; 1789, 3 vol. in-8°; Paris, an 10, Maradan, 3 v. in-8°; idem, 4 v. in-12. — *Les Veillées du Château*, ou *Cours de Morale à l'usage des Enfans;* Paris, 1784, 3 vol. gr. in-8°. — *La Religion considérée comme l'unique base du Bonheur et de la véritable Philosophie*, 1re. et 2e. édit. 1787, in-8°. — *Pièces tirées de l'Écriture-Sainte*, Genève, 1787, in-8°. — *Discours sur la suppression des Couvens des Religieuses, et sur l'Éducation publique des Femmes*, 1790, in-8°. — *Discours sur l'Éducation de M. le Dauphin*, et *sur l'Adoption;* Paris, 1790. — *Leçons d'une Gouvernante à ses Élèves*, ou *Fragmens d'un Journal*, qui a été fait pour l'éducation des enfans du duc d'Orléans; Paris, 1791, 2 vol. in-12. — *Discours sur l'Education publique du Peuple*, 1791, in-8°. — *Nouveau Théâtre sentimental, à l'usage de la Jeunesse*, 1791, in-8°. — *Discours sur le Luxe et l'Hospitalité, considérés sous leurs rapports avec les mœurs et l'éducation*

nationale, 1791, in-8°. — Œuvres complètes, contenant *les Annales de la Vertu ; Adèle et Théodore ; le Théâtre des jeunes Personnes ; les Veillées du Château*, et *les Leçons d'une Gouvernante*, 1791, 17 vol. in-8°. ou 17 vol. in-12. — *Les Chevaliers du Cigne*, ou *la Cour de Charlemagne*, conte historique et moral, pour servir de suite aux *Veillées du Château*, et dont tous les traits, qui peuvent faire allusion à la révolution française, sont tirés de l'histoire ; Hambourg, 1795, 3 vol. in-8°. — *Epître à l'Asile que j'aurai* ; suivie de deux *Fables* ; du *Chant d'une jeune Sauvage* ; de l'*Epître à Henriette Sercey, ma nièce*, et des *Réflexions d'un Ami des Talens et des Arts* ; Hambourg, 1796, in-8°. — *Précis de ma conduite*, etc. Hambourg, 1796, in-8°. — *Les Vœux téméraires*, ou *l'Enthousiasme*, an 7, 3 vol. in-12. — *Herbier moral*, ou *Recueil de Fables nouvelles* et autres *Poésies fugitives* ; Paris, an 8, 1 vol. in-12 ; idem, 1 vol. in-8°. — *Les Mères rivales*, ou *la Calomnie* ; Berlin, an 8, 3 vol. grand in-8° ; Paris, an 9, 4 vol. in-8° ; idem, in-12. — *Manuel du Voyageur*, in-12. — *Les Petits Emigrés*, ou *Correspondance de quelques Enfans*, 2 vol. in-8°. — *Le Petit Labruyère*, suivi d'un *Recueil de Pensées diverses*, an 9, 1 vol. in-8°. — Des *Morceaux* dans la Bibliothèque des Romans. — *Nouvelle Méthode d'enseignement pour la première Enfance*, an 9, 1 vol. in-12 ; Paris, an 10, 1 vol. in-12. — *Nouvelles Heures*, à l'usage des enfans depuis l'âge de 5 ans jusqu'à 12 ; Paris, an 9, 1 vol. in-18. — *Nouveaux Contes moraux*, et *Nouvelles historiques*, 3 vol. in-12. — *Projet d'une École rurale pour l'éducation des Filles* ; Paris, an 10, 1 vol. in-8°. — *Mademoiselle de Clermont*, nouvelle historique ; Paris, an 10, Maradan, 1 vol. in-18. Cette nouvelle est un petit chef-d'œuvre. — *Vie de la Duchesse de la Vallière*,

Paris, an 12, Maradan, 1 vol. in-8°; idem, 2 vol. in-12. — *Les Souvenirs de Félicie L***. Paris, an 12, Maradan, 1 vol. in-12.

Plusieurs auteurs ont tiré des ouvrages de Madame de Sillery, des sujets de comédies et d'opéra.

SIMIANE, (PAULINE DE GRIGNAN, Dame DE) petite-fille de Madame de Sévigné, hérita du talent de son aïeule, pour le genre épistolaire. Si dans ses *Lettres* on ne trouve pas autant de sensibilité que dans celles de Madame de Sévigné, on y reconnaît au moins les mêmes grâces et la même légèreté. Elles ont paru dans le *Recueil des Lettres nouvelles ou nouvellement recouvrées de Madame de Sévigné*, 1777, in-12. Pauline de Grignan épousa M. de Simiane, marquis d'Esparon. Elle mourut en 1737. Ses vertus et son esprit lui firent tenir un rang distingué dans la société. Elle connaissait la langue italienne.

SIMONET, (Madame) a publié : *Connaissance de la Mythologie*, ou *Extraits de l'Histoire des Divinités du Paganisme*; par demandes et par réponses, à l'usage des jeunes Dames; Paris, Fuchs, an 10, 1 vol. in-12.

SOMMERY, (Mademoiselle FONTETTE DE) a donné : *Doutes sur différentes Opinions reçues dans la société*; 2°. édition, 1783, 2 vol.; 3e. édition, sous le nom de l'A***, 1784, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est bien écrit; on y trouve de la profondeur et du jugement. — *Lettre à Deslon, magnétiseur*; Glasgow et Paris, 1784, in-8°. — *Lettres de Madame la Comtesse de L***. au Comte de R****. 1785, in-12. — *Lettre de Mademoiselle de Tourville, à Madame la Comtesse de Lenoncourt*, 1788, in-8°. — *L'Oreille*, conte asiatique, 1789, 3 vol. in-12. — Quelques *Pièces* dans l'Almanach des Muses.

SOUZA, (ADÈLE.... d'abord Dame DE FLAHAULT, ensuite Dame DE) est née à Paris. Elle a publié : *Adèle de Senange*, ou *Lettres de Lord Sydenham ;* Londres, 1794, in-8° ; an 6, Paris, Maradan, 2 vol. in-12 ; idem, 2 vol. in-18. Cet ouvrage, dit Legouvé, commença et fit la réputation de son auteur. Il parut dans un tems où l'on était inondé des sombres productions des romanciers anglais, qui croient plaire avec des spectres et des horreurs ; et, comme il n'a rien d'un si lugubre appareil, comme tous les ressorts en sont simples, il reposa agréablement de ces compositions tristes et convulsives. Il ne dut pas le grand succès qu'il obtint à ce seul contraste ; il le dut sur-tout à l'intérêt de l'action, à l'ingénuité des caractères, à la légéreté du style, à l'art des développemens, et aux sentimens délicats dont il est orné. —*Emilie et Alphonse*, ou *le Danger de se livrer à ses premières impressions*, 1799, 3 vol. in-12. Cet ouvrage est digne du précédent. — *Charles et Marie*, Paris, Maradan, an 10, in-12. Cette production est très-intéressante.

STAAL, (DE LAUNAI, Comtesse DE) naquit à Paris, vers 1693. La misère entoura son berceau. Son père était peintre à Paris ; il quitta la France, et fut en Angleterre exercer sa profession. Sa mère, après avoir été la gouvernante de Mademoiselle de Ventadour, se retira dans un couvent. L'intérêt que la jeune de Launai inspirait, la rendit chère à Mesdames de Grieu, dont l'une était abbesse de Saint-Louis à Rouen, et l'autre simple religieuse. Elles l'élevèrent dans leur monastère, et soignèrent son éducation. Elle y resta depuis l'âge de deux ans, jusqu'à celui de seize ou dix-sept ans. A cette époque, la mort lui enleva ses protectrices. En 1711, elle fut placée auprès de la duchesse du Maine, en qualité de femme-de-

chambre. Livrée à des emplois qui ne convenaient ni à ses goûts, ni à son mérite, elle cherchait les moyens d'améliorer son sort. L'occasion s'en présenta bientôt. Une jeune beauté, nommée Tétard, se disait possédée du démon. Tout Paris courut voir cette prétendue merveille. Fontenelle y alla, et en parla moins en philosophe qu'en apôtre: Mlle de Launay, qui était très-liée avec l'auteur des Mondes, lui écrivit à ce sujet. Dès le même jour, il se trouva dans une société où on lui fit des plaisanteries à l'égard de Mademoiselle Tétard. En voici de meilleures que les vôtres, répondit-il, en montrant l'ingénieuse lettre de Mlle de Launay. On en prit des copies; tout le monde voulut la posséder. La duchesse du Maine la lut et en fut contente. Dès-lors elle employa Mlle de Launay dans toutes les fêtes qui se donnaient à Sceaux. Elle faisait des vers pour quelques-unes des pièces que l'on y jouait, dressait les plans de quelques autres, était consultée pour toutes, et en faisait elle-même. Sous la régence, elle fut enveloppée dans la disgrace de Madame du Maine. On la renferma à la Bastille, le 29 décembre 1718. Ayant recouvré la liberté dans les premiers jours de février 1720, elle retourna auprès de la duchesse. Le célèbre Dacier, veuf depuis quelque tems, conçut le projet de se marier avec elle. Madame du Maine ne voulut pas y consentir. Elle lui fit épouser M. de Staal, lieutenant aux Gardes-Suisses, et depuis capitaine et maréchal-de-camp. Madame de Staal devint dame d'honneur de la duchesse. Elle eut la gloire d'avoir pour amis la Rochefoucault, l'abbé de St-Pierre, l'abbé de Vertot, Toureil, Malezieu, Valincourt et Chaulieu. Quelques-uns d'eux eurent pour elle un sentiment plus tendre que celui de l'amitié. L'abbé de Chaulieu, octogénaire et presque aveugle, fut un de ses adorateurs, et fit beaucoup de vers à sa louange. Il avait passé la saison

des amours : il y fut ramené par la vue de Madame de Staal, qui alors était Mademoiselle de Launai. Elle mourut au mois de juin 1750.

On lui doit : *Mémoires* de sa vie, 3 vol. in-12. Ils ont été imprimés après sa mort. On y ajouta en 1755, un 4e. vol. qui contient deux comédies en 3 actes et en prose, dont l'une est intitulée : *L'Engouement;* et l'autre, *la Mode.* Elles furent jouées à Sceaux. La dernière a aussi été représentée aux Italiens en 1761, sous le titre des *Ridicules du jour.* Ses *Mémoires* sont écrits avec autant d'agrément que de finesse. On y trouve de l'élégance et de la simplicité, de l'esprit et du naturel. En lisant Madame de Staal, on fait un cours de morale-pratique : car il y a de tems en tems des aperçus du cœur humain qui montrent une femme accoutumée à regarder de près et les autres et elle-même. Quant à ses comédies, le dialogue en est vif et spirituel. — *Recueil de Lettres de Mademoiselle de Launai au chevalier de Menil, au marquis de Silly et à M. d'Héricourt*, auxquelles on a joint celles de M. de Chaulieu à Mademoiselle de Launai, et celles de M. Remond à la même, et le portrait de Madame la duchesse du Maine par Mademoiselle de Launai, Paris, Bernard, an 9, 2 vol. in-12. Ces lettres sont au nombre des modèles du genre épistolaire. On remarque dans celles au chevalier de Menil, cet heureux abandon qui plaît sans le vouloir et sans le savoir. Les lettres adressées au marquis de Silly et à M. d'Héricourt inspirent beaucoup d'intérêt. Le portrait de Madame du Maine annonce qu'elle avait le talent de Labruyère. Elle a eu beaucoup de part au recueil intitulé : *Amusemens de Sceaux.* La *Naissance du Quolibet* et son *Épigramme sur un grimacier* ont été insérées dans divers recueils.

STAËL

STAËL DE HOLSTEIN, (NECKER, Dame DE) fille de Madame Necker, épousa Staël de Holstein, qui fut ambassadeur de Suède en France. Le mérite de Madame de Staël n'est point un mérite vulgaire, ses connaissances étonnent par leur variété et par leur étendue, et son talent pour écrire est d'une grande supériorité. On lui doit : *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*, 2e. édit. 1789, in-12; 3e. édit. augmentée d'une lettre de Madame de Vassy, et d'une réponse de Madame de Staël, 1789, in-8o. Cette production a obtenu de justes éloges. — *Sentiment secret*, comédie. — *Réflexions sur la Paix, adressées à M. Pitt et aux Français*, Londres, 1795, in-8o. — *Recueil de morceaux détachés*, Lausanne, 1795, in-8o. 2e. édit. revue et augmentée, Leipsick, 1796. — *De l'influence des Passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, 1796, in-8o. Paris, 1797, 2 vol. in-18. Cet ouvrage est plein d'observations, de vues nouvelles et d'idées fécondes. — *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, an 8, 2 vol. in-8o; 2e. édit. revue et augmentée, Paris, an 9, 2 vol. in-8o. Le titre seul de cet ouvrage annonce une importante conception. « Le style, dit Palissot, si l'on en excepte un petit nombre de traits où la recherche se fait sentir et nuit à la clarté, est toujours proportionné à la grandeur des objets qu'elle traite; il est même une observation qui s'est constamment offerte à nous en lisant son ouvrage : c'est que si l'on faisait un recueil des pensées détachées qu'on pourrait en extraire, et qui mériteraient d'être remarquées, aucun recueil de ce genre ne serait plus abondant et plus riche. » Madame de Staël a adopté dans son ouvrage le système de la perfectibilité. Plusieurs philosophes ont soutenu cette opinion d'une manière générale. Madame de Staël est

peut-être la première qui l'ait appliquée à la littérature. Horace (liv. 3, ode 6.) prétend que les hommes vont en se détériorant; Fontenelle avance, dans ses Dialogues, que tous les siècles se ressemblent; Boufflers a montré de l'indécision sur le système de la perfectibilité; Fergusson, Kant, Turgot, Condorcet et Talleyrand-Périgord sont persuadés que la perfectibilité est l'apanage de l'homme. Quant aux critiques qu'on a faites de la *Littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, ne pourrait-on pas dire avec Charles Pougens : La haine et l'envie sèment au hasard, la paresse recueille, l'insouciance prononce ; mais la postérité venge. Charles Pougens a donné une analyse bien raisonnée de l'ouvrage de Madame de Staël, dans la Bibliothèque Française, an 9, n°. 6, 8 et 10. — *De l'influence des révolutions sur les lettres*, in-8°. — *Delphine*, Genève, an 10, Paschoud, 4 vol. in-12; Paris, Maradan, 6 vol. in-12; 3e. édition, Paris, an 11, 6 vol. in-12; traduit en anglais et en allemand.

STECK, (GUICHELIN, Dame) est fille d'un menuisier. Les Grâces et les Muses l'ont comblée de leurs faveurs. La manière heureuse dont elle a débuté dans la carrière littéraire, a justifié la bonne opinion que ses premières années avaient fait concevoir de son intelligence. Ses talens lui ont procuré d'illustres protecteurs, de sincères amis, et un époux recommandable à plusieurs égards. Il est à regretter que son hymen l'ait enlevée à sa patrie. Elle habite la Suisse.

Madame Steck a composé, à l'âge de 11 ans, *Vers sur la mort de Léopold, duc de Brunswick*, Versailles, 1787, in-8°. On lui doit aussi *le Hameau abandonné*, qu'elle a traduit de Goldsmith, et une *Épître à l'Obscurité*. Ce dernier

ouvrage, inséré en différens journaux, a mérité à son auteur les vers suivans de Lebrun-Pindare :

Ta modestie enchanteresse
Brille d'un éclat mérité ;
Et tes vers à l'obscurité
N'iront jamais à leur adresse.

SUARD, (Madame) épouse du secrétaire perpétuel de la seconde classe de l'Institut national de France, est auteur de quelques *Lettres* insérées dans les Mélanges de M. Suard, an 11. On attribue aussi à Madame Suard la traduction de quelques Romans anglais.

SUCCA, (Marie de) fille de Benoît de Succa, célèbre jurisconsulte, naquit à Liége en 1600. Elle reçut de la nature, de l'esprit, des grâces et de la beauté. A la connaissance des beaux-arts, elle joignit celle des mathématiques. Elle étudia le latin, et au bout d'une année, elle fut en état d'entendre Cicéron ; bientôt même, elle écrivit dans la langue de cet orateur aux savans de son siècle. Valère André, qui avait vu plusieurs de ses lettres entre les mains de Lambert Vlierdène, à qui elles étaient adressées, les trouve pleines de naturel et d'élégance. Cette femme, dont les talens la faisaient regarder comme une merveille, termina sa carrière dès l'âge de vingt-cinq ans.

SURVILLE, (Marguerite-Éléonore-Clotilde de Vallon-Chalis, Dame de) poëte français du 15e. siècle, est connue par des *Poésies*, publiées par Ch. Vanderbourg, Paris, Henrichs, an 11, vol. in-8o. Ces poésies, fort ingénieuses, sont, au langage près, dignes du 18e. siècle. Plusieurs littérateurs doutent de l'authenticité des

productions qui ont paru sous le nom de Madame de Surville.

SUZE, (HENRIETTE DE COLIGNY, Comtesse DE LA) fille du second maréchal de Châtillon, petit-fils de l'amiral de Coligny, naquit à Paris en 1618. On la maria très-jeune à Thomas Adington, seigneur écossais. Devenue veuve peu de tems après, elle donna sa main au comte de la Suze. Elle abandonna la religion de Calvin, pour se faire catholique. Ce changement la brouilla pour toujours avec son époux, qui était protestant : ils se séparèrent. Devenue libre, elle se livra entièrement à l'étude des lettres. Son enthousiasme pour la littérature fut poussé trop loin, car il lui fit négliger ses affaires domestiques, qui ne tardèrent pas à se déranger. Sa maison était le rendez-vous des poètes les plus célèbres de son tems. Différens auteurs ont chanté sa beauté et son esprit. Le fameux Largillière la peignit assise sur un char roulant sur des nuages. Les vers mis au bas de ce portrait, ont été attribués par les uns, à Fieubet, et par les autres, au P. Bouhours, les voici :

Quæ dea sublimi vehitur per inania curru ?
An *Juno*, an *Pallas*, an *Venus* ipsa venit ?
Si genus inspicias, Juno ; si scripta, Minerva ;
Si spectes oculos, Mater amoris erit.

Ces vers ont été traduits de la manière suivante :

Quelle déesse ainsi vers nous descend des cieux !
Est-ce Vénus, Pallas, ou la reine des dieux,
Dont nous ressentons la présence ?
Toutes trois en vérité.
C'est Junon par sa naissance,
Minerve par sa science,
Et Vénus par sa beauté.

Dans le roman de Clélie, de Mademoiselle de Scudéri, Hésiode endormi sur le Parnasse, voit les Muses en songe, et Calliope lui montre les poètes qui naîtront dans la suite des tems : « Regarde » lui dit Calliope, en parlant de Madame de la Suze, » cette femme qui t'apparaît; » elle a, comme tu vois, la taille de Pallas, et sa beauté » a je ne sais quoi de doux, de languissant et de pas- » sionné, qui ressemble assez à cet air charmant que les » peintres donnent à Vénus; cette illustre personne sera » d'une si grande naissance, qu'elle ne verra presque que » les maisons royales au-dessus de la sienne; sache qu'elle » naîtra encore avec plus d'esprit que de beauté, quoi- » qu'elle doive, comme tu vois, posséder mille charmes; » elle aura même une bonté généreuse qui la rendra » digne de toutes les louanges, sans te parler de tant » d'autres admirables qualités que le ciel lui prodiguera : » apprends seulement qu'elle fera des Élégies si belles, si » pleines de passion, et si précisément du caractère qu'elles » doivent avoir, qu'elle surpassera tous ceux qui l'auront » précédée, et tous ceux qui la voudront suivre ». Titon du Tillet l'a mise dans son Parnasse. Elle termina sa carrière à Paris, le 10 mars 1673.

On lui doit : *Poésies;* Paris, Charles de Sercy, 1666, in-12; 1684, 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs pièces de Pélisson, et de quelques autres, en 1695, et en 1725, en 5 vol. in-12. Les Poésies de Madame de la Suze sont des *Élégies*, des *Odes*, des *Chansons*, et des *Madrigaux*. Ses Élégies qui sont d'un agrément infini, dit Boileau, lui donnèrent une grande célébrité. Les pensées en sont ingénieuses, et les sentimens délicats.

T.

TARDIEU, (Madame) a publié : *Encyclopédie de la jeunesse*, ou *Nouvel Abrégé élémentaire des Sciences et des Arts*, seconde édition, corrigée et augmentée, ornée de deux cartes géographiques coloriées, et de figures; Paris, Tardieu, an 11, 2 vol. in-12.

TENCIN, (CLAUDINE-ALEXANDRINE GUÉRIN DE) fille d'Antoine Guérin, président à mortier au parlement du Dauphiné, naquit à Grenoble, en 1681. Sa famille l'engagea à se faire religieuse; cinq ans après avoir pris le voile, elle se dégoûta de la vie monastique. Elle abandonna son couvent et se retira à Paris. Fontenelle charmé de l'esprit de Madame de Tencin, sollicita le rescrit du pape, qui la releva de ses vœux. Ce bref ne fut pas fulminé; mais son obtention suffit pour qu'on ne l'inquiétât pas sur la liberté dont elle jouissait. Liée avec le fameux Law, elle s'enthousiasma pour sa banque, et le jeu des billets. Elle ne s'engagea pas avec moins d'ardeur dans les querelles des Jansénistes et des Molinistes. La plupart de ces derniers se rassemblaient dans sa maison. Elle leur parlait avec feu, et les animait par ses discours. Les évêques, les jésuites, en sortaient pleins de colère et de courage contre leurs adversaires. Pour calmer les orages qu'elle formait, on lui envoya l'ordre de se retirer à Orléans. Son frère qui commençait à jouir de la faveur du cardinal de Fleury, la fit rappeler. Revenue de son exil, elle s'entoura des hommes les plus aimables de la cour, et des savans les plus goûtés de la capitale. Leur commerce épura son goût et tourna ses idées du côté de l'étude. Depuis sa sortie du

cloître, sa vie avait été orageuse ; du moment où elle cultiva les lettres, elle entra pour ainsi dire dans le port. Ses jours devinrent plus paisibles et plus heureux. Son esprit et sa facilité pour exprimer ce qu'elle sentait, la faisaient paraître avec avantage partout où elle se montrait. Les grands, les ministres, se plaisaient à l'entendre ; elle se servit habilement de l'ascendant qu'elle avait sur eux, pour l'élévation de son frère. Sa célébrité fut assez grande pour qu'on recueillit ses décisions, et le sujet même de ses entretiens. Ce fut elle qui commença à rendre hommage à *l'Esprit des Lois*. Dès qu'il parut, elle en prit un grand nombre d'exemplaires, qu'elle distribua à ses amis. Cette femme de mérite mourut à Paris, le 4 décembre 1749.

On lui doit : *Le Siège de Calais*, in-12. Quelqu'un prétendit que les romans qui avaient paru jusqu'alors, commençaient tous par une déclaration d'amour, et finissaient par le mariage. Madame de Tencin promit d'en ébaucher un, dont le commencement serait la conclusion des autres, et elle composa le Siège de Calais. C'est d'après cet écrit que du Rozoy a fait sa tragédie des Décius français, et que Dubelloy a donné sa tragédie du Siège de Calais. — *Mémoires de Comminges*, in-12. Ce roman, dit Laharpe, peut être regardé comme le pendant de la princesse de Clèves. Il a fourni à Dorat le sujet d'une lettre en vers, et à Darnaud le sujet d'un drame. — *Les Malheurs de l'Amour*, 2 vol. in-12. Ses romans sont consacrés à peindre l'amour. Ils sont écrits avec délicatesse, et les passions y parlent le langage qui leur est propre. — *Anecdotes d'Édouard II*, 1776, in-12, ouvrage posthume, fini par Madame Élie de Beaumont. — Ses *Œuvres*, Paris, 1786, 7 vol. in-12. Delandine a mis à la tête de ce recueil des observations sur les romans, et en particulier sur ceux

de Madame de Tencin. Elle est encore auteur de plusieurs productions anonymes, entr'autres, de la *Traduction de Chrisal*, ou les *Aventures d'une Guinée*, histoire anglaise, 1767, in-12.

THIERRI, (Madame) a donné au théâtre du Vaudeville, en société avec Lambert, *Arlequin tailleur*, 1793.

THOMAS, voyez BAZINCOURT.

TIBERGEAU, (Madame la Marquise DE) protégea l'auteur du Glorieux. Sitôt que Destouches eut fait sa pièce du Curieux impertinent, il la lut dans quelques sociétés. « Cela fit du bruit, et parvint jusqu'à Madame la marquise » de Tibergeau, sœur du marquis de Puisieux, alors notre » ambassadeur en Suisse, femme d'un esprit rare, et d'un » goût sûr. Elle accueillit le jeune auteur, l'encouragea, » lui donna de bons conseils, d'après lesquels il refondit » presque tout son ouvrage. Quand il fut au point qu'elle » désirait, elle voulut en amuser l'ambassadeur dans une » fête. Elle fit distribuer et apprendre les rôles dans la » maison, et se chargea elle-même du rôle principal ». (D'Alembert, éloge de Destouches). Dans les Œuvres mêlées du comte Hamilton, il y a une lettre de Madame de Tibergeau, qui commence par ces vers :

Les Muses et l'Amour veulent de la jeunesse :
Je rimais autrefois, et rimais assez bien.
Aujourd'hui le Parnasse et la douce tendresse
Sont étrangers pour moi ; je n'y connais plus rien.

La mort l'enleva à la société, avant 1735, dans un âge fort avancé. Elle conserva jusqu'à la fin de sa vie toutes les grâces de son esprit.

TORT, (Madame DU) est connue par des Ouvrages en prose et en vers, insérés dans les Mercures de son tems. Fontenelle mit des vers de sa composition au bas du portrait de Madame du Tort. Elle mourut vers 1720.

TOULONGEON, (Madame DE) a publié : *Lettres de la Vendée*, écrites en fructidor an 3, jusqu'au mois de nivose an 4, trait historique ; Paris, Treuttel et Würtz, an 9, 2 vol. in-12.

TRÉCIGNY, (Madame DE) chanoinesse, vivait dans le 18e. siècle. Elle a composé quelques *Pièces fugitives*, adressées, sous le nom de *La Bergère Annette*, à M. de la Louptière. Ce dernier les inséra dans le recueil de Poésies dont il est auteur.

TREMOILLE, (CATHERINE DE LA) fille de Gilbert de la Tremoille, sénéchal du Poitou, fut nommée, en 1640, abbesse de Sainte-Croix de Poitiers. Elle succéda dans cette place à Flandrine Charlotte de Nassau. On lui doit : *Épître funèbre, où est contenu un abrégé de la vie de feue Mad. Charlotte-Flandrine de Nassau, sœur de S. A. d'Orange, très-illustre abbesse du monastère de Sainte-Croix de Poitiers, de l'ordre de Saint Benoît*, Paris, Antoine Mesnier, 1640, in-8o de 22 pages. « On trouve dans cette lettre qui est un » éloge funèbre, (dit l'auteur de la bibliothèque du Poitou) » le style particulier à ces sortes d'ouvrages, ce coloris de » la piété supérieur aux grâces du style, cette éloquence » naturelle qui exclut l'art en faveur du sentiment, et » d'autant plus persuasive qu'il paraît qu'on pense moins à » persuader. S'il y a quelques défauts, c'est au goût du » siècle qu'il faut les imputer ». Catherine de la Tremoille mourut le 7 avril 1650.

TRUE DE MAIRONA, (CASTELLOZA, Dame) femme Troubadour, native d'Auvergne, a célébré dans ses vers Armand de Bréon. Il reste de Castelloza trois *Chansons*, parmi lesquelles il en est une qui est remarquable par le naturel et la sensibilité.

TUDE, (HYPPOLITE-CLAIRE DE LA) dite Clairon, actrice au théâtre français, naquit vers 1722. Voltaire écrivait à Mademoiselle Clairon, en lui dédiant Zulime : « Cette tragédie vous appartient, Mademoiselle; vous l'avez » fait supporter au théâtre. Les talens comme les vertus » ont un avantage assez unique, c'est celui de ressusciter » les morts... Les vraies passions sont faites pour la scène; » et personne n'a été plus digne que vous de les inspi- » rer... ». Une personne digne de cet éloge, devait faire pour les Français ce que Miss Bellamy, célèbre actrice de Londres, a fait pour les Anglais; elle devait donner à ses contemporains les réflexions que l'étude lui avait suggérées sur l'art théâtral. Elle a rempli à cet égard les vœux des amis des arts. On lui doit : *Mémoires d'Hyppolite Clairon, et réflexions sur la Déclamation théâtrale*, Paris, an 6, in-8°; Paris, an 7, in-8°, avec portrait de l'auteur. D'Hennetaire en donnant l'*Art du Comédien*, et Raimond de Sainte-Albine en publiant *le Comédien*, ont devancé Mademoiselle Clairon dans la carrière; mais les différens auteurs qui écrivent sur le même sujet, offrent à ceux qui veulent étudier, une réunion précieuse de lumières. Mademoiselle Clairon voulut faire lever l'excommunication attachée à l'état de comédien. Cette courageuse tentative donna lieu à un ouvrage, auquel elle eut beaucoup de part. Ce sont des Mémoires, intitulés : *Libertés de la France contre le pouvoir arbitraire de l'excommunication*, Amsterdam, 1761,

in-12. Mademoiselle Clairon mourut au mois de pluviôse an 11. Elle conserva, jusqu'à son dernier moment, le souvenir des preuves d'estime que lui avait données sa nation. Voici une des clauses de son testament : « Je n'attribue » qu'à l'indulgence de ma nation, l'espèce de célébrité » dont j'ai joui : je la réclame en ce moment pour qu'elle » daigne accepter le don que je lui fais de mon buste en » marbre, exécuté par l'aimable et savant ciseau de » Lemoine, et la médaille d'or que des protecteurs et des » amis respectables ont fait frapper pour moi. Le ministre » qui préside aux arts, en accordant un prix à mes études, » peut en faire un objet d'émulation pour d'autres ».

U.

ULRIC, (Mademoiselle) est auteur de *la folle Enchère,* comédie en un acte et en prose, 1771.

UNCY, (Mademoiselle) s'est fait connaître par des *Contes moraux,* qui ont paru en 1763.

URSINS, (CLAUDE JUVENALE DES) religieuse à l'abbaye de Poissy, vécut dans le 16e. siècle. Elle composa un *Traité de l'instruction pour les Novices,* avec des *Exhortations spirituelles aux religieuses.*

USSÉ, (Madame D') vécut dans le 18e. siècle. Elle est auteur de quelques *Vers* de société, insérés dans les Amusemens du cœur et de l'esprit.

V.

VACHER, (Madame S. M. LE) est auteur de *Nella ou la Carinthienne*, Paris, an 8, 3 vol. in-12. — *Minna, ou Lettres de deux jeunes Vénitiennes*. Paris, an 10, 2 v. in-12.

VALINCOURT, (Madame DE) a publié : *Ode sur la vie et le dévouement héroïque du Prince de Brunswick*, 1787, in-8°.

VALLIÈRE, (LOUISE-FRANÇOISE DE LA BAUME LE BLANC, Duchesse DE LA) fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, première épouse de Philippe d'Orléans, naquit à Tours au mois d'août 1644. Elle devint favorite de Louis XIV, en 1665. Ce prince érigea pour elle, en mai 1667, les terres de Vaujour et de Saint-Christophe en duché-pairie sous le nom de la Vallière. Sa figure était charmante ; on croit volontiers, dit l'auteur des mémoires de Madame de Maintenon, qu'elle fit naître à La Fontaine l'idée de ce vers :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

Son caractère était vrai, bon, doux et naïf; son cœur fait pour aimer, était incapable de toute autre passion; un goût exquis sur tout ce qui appartenait au sentiment, la caractérisait encore. Elle ne mit point la France à ses genoux, elle n'entra point dans les intrigues des courtisans, elle ne sut qu'aimer. L'inconstance de Louis XIV ne put faire changer les sentimens qu'elle avait pour lui. Elle préféra d'entrer aux Carmélites, plutôt que d'épouser Lausun, ou d'accepter les vœux du duc de Longueville. En 1675, elle fit profession sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde*. Pendant qu'elle était à la cour, le célèbre Mignard la

peignit au milieu de ses deux enfans, Mademoiselle de Blois et le comte de Vermandois; renfermée dans son cloître, elle servit de modèle à l'un des chefs-d'œuvres de Lebrun, le tableau de la Magdeleine pénitente. Elle mourut le 6 juin 1710. L'abbé Lequeux a donné, en 1767, *l'Histoire* et les *Lettres* de la duchesse de la Vallière. Blin-de-Sainmore est auteur d'une *Lettre*, ou *Épître* en vers, de la duchesse de la Vallière à Louis XIV, précédée d'un abrégé de la vie de cette femme illustre. Madame de Genlis vient de publier, tout récemment, une histoire de sa vie, sous ce titre : *la Duchesse de la Vallière.*

On a d'elle : *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, imprimées pour la première fois en 1680, in-12. Cet ouvrage est écrit avec onction. Elle paraphrasa aussi le *Cantique* où David déplore ses égaremens.

VANESBESC, (Madame) est auteur d'un *Roman.*

VARANÇAI, (ADÉLAÏDE DE) a traduit de l'anglais : *Lettres de Mistriss Fanni Buttler, à Milord Charles-Alfred de Caitombridge, Comte de Plisinte, Duc de Rafflingth*; Amsterdam, Schneider, 1757, in-12; 2e. édition, Paris, 1759, in-12.

VATRY, (LOUISE-MARGUERITE BUTTET, Dame) naquit en 1682. Belle, spirituelle et vertueuse, elle fut l'objet des chants de plusieurs poëtes. Elle eut le bonheur d'avoir pour amie Madame de Lambert. Madame Vatry mourut à Paris le 22 mai 1752.

Elle a composé des *Poésies fugitives*, dont plusieurs ont été insérées dans les Amusemens du Cœur et de l'Esprit.

VERDIER, (Mademoiselle DE) de Toulouse, vécut dans le 17e siècle. On trouve de ses *Poésies* dans le

Triomphe de la Violette, recueil publié par Robert Toussain, de Toulouse.

VERDIER, (Madame DU) de la ville d'Uzès, tient un rang distingué parmi les femmes qui cultivent la poésie. Son talent et sa modestie ont fait dire à un poëte :

> Vous fuyez vainement l'honneur d'être immortelle;
> Vous l'êtes déjà malgré vous.

L'Epître de sa composition, intitulée : *le Bandeau de l'Amour*, a été couronnée en 1769, par l'Académie de Toulouse, et imprimée à Toulouse en 1770, dans le recueil des ouvrages de poésie et d'éloquence présentés à l'Académie des Jeux floraux en 1769. Cette Epître réunit à une fiction ingénieuse, le charme de l'harmonie et les grâces du sentiment. Les poésies de Madame du Verdier, qui ont été insérées dans les journaux, prouvent encore son esprit et sa sensibilité. L'Idylle qui a pour titre : *la Fontaine de Vaucluse*, est son chef-d'œuvre. Laharpe, qui l'a publiée dans ses Œuvres, en 1778, et qui est le premier qui l'ait fait connaître, en parle ainsi : « Je n'en » ai guères lu de meilleures. La tournure des vers est » élégante et facile ; il y a des idées, des sentimens, des » images ; et la pièce entière est d'un excellent goût ». Madame du Verdier est auteur de plusieurs autres poésies inédites.

VERGNE, (ANNE SEGUIER, d'abord Dame DUPRAT et ensuite Dame DE LA) d'une famille qui a donné d'illustres magistrats à la France, vécut dans le 16e. siècle. Elle eut de son premier époux, mort en 1583, Anne et Philippine Duprat, connues par leur mérite littéraire. Ce fut vers le commencement de 1584, qu'elle épousa Hugues

de la Vergne. On lui doit : des *Poésies chrétiennes*, précédées d'un *Dialogue* en prose, dont les interlocuteurs sont la Vertu, l'Honneur, le Plaisir, la Fortune et la Mort.

VERRUE, (BARBE DE) vécut dans le 13e. siècle, sous le règne de Saint Louis. Elle a laissé des *Stances*, où les idées les plus douces et les plus aimables sont présentées avec grace et précision. Cette pièce anacréontique, trouvée dans un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, a été publiée, en l'an 10, dans la Décade philosophique. M. Mérard-Saint-Just, auteur de différentes poésies, et M. Giraud, l'ont traduite en nouveau langage.

VERTILLAC, (Madame la Comtesse DE) morte le 21 octobre 1751, à l'âge d'environ 60 ans, a donné une *Lettre* ou *Dissertation sur le Style*. Remond de Saint-Mard l'a insérée dans le Recueil de ses Œuvres. Burigni a fait l'éloge de Madame de Vertillac, dans le tome 2 du Mercure de janvier 1752.

VERZURE, (Madame DE) épouse d'un banquier de Gènes, a composé : *Réflexions hasardées d'une Femme ignorante, qui ne connaît les défauts des autres que par les siens, et le monde que par les relations et par ouï-dire*; 1766, 2 vol. in-12.

VIDAMPIERRE, (Madame DE) nièce de la célèbre Duchastelet, a donné : *Mélanges de Poésie et de Prose*, 1777, in-16. Sa prose l'emporte de beaucoup sur ses vers qui sont en général très-faibles.

VIGNE, (Mademoiselle DE LA) belle-sœur de Mad. la Vigne de Villedo qui se distingua par son érudition,

naquit à Vernon-sur-Seine. Elle était de la plus belle taille du monde; elle avait les yeux beaux et doux, le nez bien fait, la bouche agréable, le teint blanc, uni et délicat; naturellement éloquente, elle s'expliquait avec autant de grâce que de facilité, sans être embarrassée dans le choix des expressions, qu'elle trouvait toujours heureusement; elle était fort civile, et en même-tems très-fière; son cœur était généreux, et rempli de sentimens honnêtes, mais peu tendres. Le talent qu'elle avait pour la poésie, se manifesta de si bonne heure, qu'on a dit que les Muses l'avaient allaitée. L'Académie des *Ricovrati* de Padoue se l'associa. Elle fut en liaison avec les littérateurs célèbres de son tems, entr'autres, avec Pelisson, Ménage, et Mesdemoiselles de Scudéri, Descartes et Dupré. La mort l'enleva à la société à la fleur de son âge. Elle termina sa carrière à Paris en 1684.

On lui doit des poésies; les principales sont: Une *Ode*, intitulée: *Monseigneur le Dauphin au Roi.* Cette pièce lui valut une gratification de la cour, et des vers à sa louange qui lui furent adressés par un inconnu, avec une boîte de coco, renfermant une lyre d'or émaillée. — Une *Ode à Mademoiselle de Scudéri,* sur le prix d'Eloquence que cette dernière avait remporté à l'Académie Française. Pelisson la fit imprimer à la suite de son Histoire de l'Académie. Mademoiselle de la Vigne avait envoyé son Ode à l'auteur de Clélie, dans une jolie boîte, où elle était attachée avec des rubans de diverses couleurs à une petite guirlande de lauriers d'or, émaillés de verd. Mademoiselle de Scudéri témoigna sa reconnaissance par une réponse qu'elle répandit dans le public. — Une *Réponse* à la pièce que Mademoiselle Descartes lui avait adressée sous le titre de *l'Ombre de Descartes*. — Quelques autres *Pièces de*

Vers,

Vers, qu'on a recueillies à Paris dans un petit in-8°, et que Sauvigni a mises dans son Parnasse des Dames. La vivacité de l'esprit et la force de l'imagination de Mademoiselle de la Vigne, rendaient son style pittoresque.

VILFRANC, (Madame DE) a publié : *les Faiblesses d'une jolie Femme*, ou *Mémoires de Madame de Vilfranc, écrits par elle-même ;* 1779, 2 vol. in-12.

VILLARS, (MARIE GIGAULT DE BELLEFONDS, Marquise DE) mère du célèbre Louis-Hector, maréchal-duc de Villars, mourut le 24 juin 1706, à l'âge de 82 ans. On lui doit : des *Lettres à Madame de Coulanges;* Amsterdam, 1759, in-12. Elle les écrivit en 1679, 1680 et 1681, pendant qu'elle était ambassadrice en Espagne. Le style de ces Lettres est agréable, et les anecdotes qu'elles renferment sont intéressantes. Madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Madame de Villars mande mille choses » agréables à Madame de Coulanges, chez qui on vient » apprendre des nouvelles. M. de la Rochefoucault en » est curieux ; Madame de Vins et moi, nous en attrapons » ce que nous pouvons ».

VILLEDIEU, voyez DESJARDINS.

VILLENEUVE, (GABRIELLE-SUZANNE BARBOT, Dame DE) épousa Gaallon, seigneur de Villeneuve, lieutenant-colonel d'infanterie. Peu favorisée des biens de la fortune, elle chercha à s'en procurer par ses écrits. Elle fut en commerce de lettres avec plusieurs littérateurs, entr'autres, avec le célèbre Crébillon, qui lui fut

très-attaché. Madame de Villeneuve mourut à Paris, le 29 décembre 1755.

On lui doit : *le Phénix conjugal*, 1733, in-12. — *Gaston de Foix*, nouvelle historique, galante et tragique; Constantinople, 1741, 2 vol. in-12. — Les *Contes de cette année*, 1744, in-12. — *Le Loup galeux* et *la jeune Vieille*, contes; Leyde, 1744, 1 vol. in-12. — *Les belles Solitaires*; Amsterdam, 1745, 1 vol. in-12. — *La Jardinière de Vincennes*, ou *les Caprices de l'Amour et de la Fortune*; 1750, 4 vol. in-12; 1753. — *Les Ressources de l'Amour*; Amsterdam, 1752, 2 vol. in-12. — *Le Juge prévenu*, 1752, 1 vol. in-12. — *La jeune Américaine*, ou *les Contes Marins*, 4 parties in-12. — *Le Beau-frère supposé*, 4 parties in-12. — *Mémoires de Mesdemoiselles de Marsange*, in-12. — *Le Tems et la Patience*, 1768, 2 vol. in-12. Ces romans ont eu du succès; ils offrent en général, dit Sabathier, des situations pathétiques, des sentimens vifs et généreux, des réflexions morales, nobles et sensées; mais les plans n'ont rien de neuf; les évènemens n'y sont pas toujours d'accord avec la vraisemblance, les situations sont souvent forcées; le style, d'ailleurs, est inégal, diffus, incorrect et chargé de détails minutieux. La *Jardinière de Vincennes* est le chef-d'œuvre de Madame de Villeneuve. Ses *Contes de Fées* sont écrits avec assez de légèreté et de finesse.

VILLENEUVE, a donné, au mois de brumaire an 6, au Théâtre de la République, les *vrais Honnêtes-gens*, comédie. C'est une pièce de circonstance. On y trouve peu d'action; mais elle renferme des scènes agréables.

VILLERS, (Mademoiselle DE) vivait dans le 18e. siècle. On lui doit : *Dialogue sur la Musique*, 1774, in-8o.

VILLETTE, (Madame l'Abbesse de Sainte-Perrine DE LA) a traduit, vers 1704, du latin en français, la *Vie spirituelle de Saint Vincent Ferrier*. Il avait paru, environ 80 ans auparavant, une traduction française du même livre, mais en vieux langage, d'une religieuse de Sainte-Praxède d'Avignon, de l'ordre de Saint Dominique.

VINCENT, (LABILLE, d'abord Dame GUIARD, ensuite Dame) s'est fait connaître par son talent distingué dans l'art de peindre : recommandable comme artiste, elle l'était encore comme auteur. Elle présenta à l'Assemblée constituante un *Mémoire* dans lequel elle propose un établissement où les Femmes pourraient subsister indépendantes par le produit de leur travail. Dans son ouvrage, elle ennoblit les arts, en les associant au commerce, et en les appliquant aux produits de l'industrie. Puisse le Gouvernement méditer, un jour, le Mémoire de Madame Vincent, en sentir l'importance, et le réaliser pour la gloire de la patrie et le bonheur de la société ! Quoi qu'il en soit, l'auteur n'en aura pas moins bien mérité de son sexe, et honoré le siècle qui la vit naître. Madame Vincent est morte au mois de floréal an 11.

VIOLAINE, (Madame DE) a composé : *Mémoires de Saint-Gory*. — *Poésies*, 1777, in-8o. Ces poésies sont médiocres.

VIOT, (MARIE-ANNE-HENRIETTE PAYAN DE L'ESTANG, d'abord Madame D'ANTREMONT, ensuite Madame DE BOURDIC, enfin Madame) naquit à Dresde en 1746. L'étude de l'allemand, du latin, de l'italien et de l'anglais occupa les premières années de sa jeunesse. Elle avait la répartie vive et très-spirituelle. Les Académies des Arcades de Rome et de Nismes, les Musées de Bordeaux et de Toulouse, la Société patriotique de Bretagne et les Lycées littéraires de Paris l'associèrent à leurs travaux. Plusieurs poëtes l'ont célébrée dans leurs vers, entr'autres, Voltaire, Blin-de-Sainmore, la Tremblaye et Laharpe :

Et des talens et de la grâce
Bourdic reçut le double don.

Elle se servit avec beaucoup d'avantage de la plume de Pline le Jeune, et la lyre de Sapho ne fut point déplacée dans ses mains. Elle a écrit l'*Eloge* du Tasse, celui de Ninon de Lenclos ; des *Lettres* marquées au coin de l'esprit et de l'imagination ; et *la Forêt de Brama*, opéra mis en musique par Gresnick. On trouve, dans les ouvrages périodiques de son tems, beaucoup de *Pièces fugitives* de la composition de Mad. Viot. Elle mit le sceau à son immortalité en donnant au public *l'Eloge de Montaigne ;* Paris, Ch. Pougens, an 8, in-12. Ce discours avait été lu, en 1782, à l'Académie de Nismes. Il est divisé en deux parties. L'une est consacrée aux écrits du philosophe de la Guyenne, et l'autre, à ses vertus. On y trouve de la justesse dans les idées, dela précision et de l'énergie dans la manière de les exprimer, un grand nombre de belles pensées, un style fleuri et élégant ; enfin, il a toutes les

qualités du Panégyrique de Trajan, sans en avoir les défauts.

Madame Viot avait une bonté de cœur parfaite, et une facilité de caractère charmante. C'est à ses soins que Madame Duboccage dut la pension qu'elle obtint du Gouvernement sur la fin de sa vie. Madame Viot est morte le 19 thermidor an 10, à la Ramière, près Bagnols.

VOLLANGE, (Madame DE) a publié : *le Génie*, épître; 1774, in-8°. — *Le Bonheur des Peuples*, poëme au Roi; 1774, in-8°. — *Les Beaux-Arts*, poëme qui a concouru pour le prix de l'Académie Française; 1775, in-8°.

W.

WARENS, (DE LATOUR, Baronne DE) naquit en 1699 dans le pays de Vaud, et mourut à Chambéry en 1759. Elle dut presque tous ses malheurs à une trop grande sensibilité. Ses parens n'approuvèrent point le choix que son cœur avait fait d'un époux; ils la forcèrent de se marier avec un homme qu'elle n'aimait pas, et qu'elle abandonna. Étant allée habiter Annecy, elle y embrassa la religion catholique, en 1726. L'activité de son esprit lui fit faire plusieurs entreprises qui la ruinèrent; mais l'infortune n'altéra point sa gaîté. Elle était d'un caractère doux, et d'une sensibilité excessive pour les malheureux. Un inconnu arrivait-il chez elle avec l'ombre de quelque talent, elle s'intéressait à lui : écrivains, poëtes, artistes, tous étaient également accueillis. Ses bienfaits firent souvent des ingrats; on regrette de trouver sur cette liste le nom de J. J. Rousseau : il

outrage, dans ses Confessions, la mémoire de Madame de Warens. Une personne, indignée des imputations de galanterie qu'il faisait à sa bienfaitrice, voulut, pour les détruire, exposer aux yeux du public la Vie de cette femme de mérite, et publia : *Mémoires de Madame de Warens*, suivis de ceux de *Claude Anet;* Chambéry, 1786, in-8°. L'éditeur de ces Mémoires assure que les premiers sont écrits par Madame de Warens, et les seconds par Claude Anet. Après la mort de Madame de Warens, on trouva, parmi ses papiers, deux ou trois petites pièces de théâtre; l'une, intitulée : *les Perdrix*, était prise d'un Conte qui a été mis en vers par Pons de Verdun.

WASSE, (CORNÉLIE WOUTERS, Dame DE) naquit à Bruxelles en 1739. Elle épousa fort jeune le baron de Wasse, qui lui fit parcourir une partie de l'Europe. Les voyages développèrent en elle l'esprit juste et observateur que lui avait donné la nature. Elle fut savante sans pédantisme, aimable sans chercher à le paraître; sa philosophie était douce, et sa sensibilité exquise. Le bonheur ne fut pas toujours son partage. Pendant la guerre de la révolution française, elle ne put jouir de ses biens situés en Angleterre et en Allemagne; elle fut réduite à la plus cruelle détresse, qu'elle supporta avec courage. Dans la prospérité, les lettres et l'amitié embellirent sa vie; dans l'infortune, elles furent son refuge et sa consolation. La joie qu'elle ressentit à la nouvelle de la paix générale, fut si vive, qu'elle en mourut le 13 germinal an 10.

On lui doit : *Vie des hommes illustres d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, ou *le Plutarque anglais*, contenant l'histoire publique et secrète des guerriers, navigateurs,

hommes d'état et d'église, citoyens, philosophes, poètes, historiens, etc. depuis le règne de Henri VIII, jusqu'à nos jours, trad. de l'anglais, nouv. édition augm. de la vie de William Pitt, comte de Chatam; d'un précis historique sur la vie et le caractère politique de William Pitt, chancelier de l'Échiquier, et Charles Fox, membre de la chambre des Communes, 12 vol. in-8°.; Paris, Mongie l'aîné, an 8. — *Traduction du Théâtre anglais*, depuis l'origine des spectacles, jusqu'à nos jours; 1784-87, 12 vol. in-8°. Elle a fait cette traduction en société avec sa sœur Marie Wouters. — *Les Imprudences de la jeunesse*, roman trad. de l'anglais, de Mistriss Bennet; Londres, 1788, 4 vol. in-12. — *L'Art de corriger et de rendre les hommes constans*, 2e. édit. Paris, Royez, 1789, in-8°. *L'Art de rendre les femmes fidelles* inspira à Madame de Wasse l'Art de corriger et de rendre les hommes constans. Cet ouvrage est écrit avec légèreté et délicatesse; on y critique d'une manière ingénieuse, l'*Art de rendre les femmes fidelles*. — *Le Mariage platonique*, imité de l'anglais, 1789, 2 vol. petit in-12. — *Constitutions des empires, royaumes et républiques de l'Europe*, avec un *Précis de leurs finances, dettes nationales, ressources, commerce, etc.* Ouvrage périodique, commencé en 1790. — *La belle Indienne*, ou *les Aventures de la petite-fille du grand Mogol*; Paris, an 6. Elle a laissé quelques manuscrits, entr'autres, *La nature dévoilée*, ou *Précis d'histoire naturelle, à l'usage des Dames*, ouvrage élémentaire; et *Essai sur l'oxigène*, ou les *Progrès de la chimie*, traduit de l'anglais, du docteur Watson, évêque de Landorf.

WILLIAMOR, (Madame) est auteur de *Léonore de Grailly*, et *Gaston de Foix*. — Les *Anecdotes Suisses*.

WILLIAMS, (HÉLÈNE-MARIA) née à Londres, le 17 juin 1769, vint habiter Paris en 1791. Elle a écrit presque tous ses ouvrages en anglais. D'après le caractère des personnages auxquels Mademoiselle Williams s'attacha, pendant la révolution, et d'après les idées qu'elle a émises dans ses écrits, on voit qu'elle a pris, pour la France, tout l'intérêt que les hautes destinées de cette patrie adoptive devaient inspirer à l'une de ces ames privilégiées, à l'un de ces esprits de feu, qui, malgré les ténèbres dont s'enveloppe l'avenir, le sentent et le voient dans le présent; comme le philosophe sent et voit la conséquence dès les prémisses. Envain dira-t-on qu'une femme ne doit point se mêler de politique : quand la cause est belle, qu'importe le sexe de ceux qui la défendent. On est étonné que Mademoiselle Williams ait survécu au 9 thermidor an 2 : car elle fut du parti de la Gironde, et ses *Lettres* sur la révolution, qu'elle avait eu le courage d'écrire et d'adresser en Angleterre, furent imprimées, et le gouvernement français en reçut un exemplaire. Cependant il lui fut permis de sortir de France, et c'est à cette conjoncture qu'on doit son voyage en Suisse. Aux dons de l'esprit, elle réunit toutes les qualités du cœur. Ses ouvrages la font regarder, tour-à-tour, comme poète et comme historien. Elle parle l'anglais avec beaucoup d'élégance; le français et l'italien avec facilité.

Mademoiselle Williams n'avait que 17 ans lorsqu'elle fit paraître un *Poëme*, en six chants, sur la *Conquête du Pérou;* Londres, 1786. — *Poésies fugitives ;* Londres, 1787. — *Le Commerce et l'esclavage des nègres ;* Londres, 1789. Les *Poésies* de Mademoiselle Williams l'ont placée à côté des poètes les plus célèbres de l'Angleterre. — *Juliæ,* roman, 1790, 2 vol. — *Poëme*, en quittant l'Angleterre,

1791. — *Lettres sur les événemens de la révolution française*, 8 vol. Ces lettres ont été écrites et publiées depuis 1790, jusqu'en 1795. Dans cet ouvrage, l'auteur a donné aux anglais des idées justes et précises sur les faits dont la France a été le théâtre pendant le cours de cinq années. — *Paul et Virginie,* trad. en anglais, mêlé de poésies originales; Londres, 1794, 1 vol. in-8°. — *Voyage en Suisse;* Londres, 2 vol. in-8°. 1798; traduit en français, la même année, par J. B. Say. — *Aperçu de l'état des mœurs et des opinions dans la République française, vers la fin du* 18°. *siècle,* 2 vol. in-8°. 1801; traduit en français, la même année, par Madame Grandchamp. Les grâces, la sensibilité et l'énergie de la vertu animent cet ouvrage. — *Ode à la Paix*. Cette pièce a été insérée, ainsi que la traduction française qui en a été faite, dans la Décade philosophique du 20 nivôse an 10. — *Correspondance politique et confidentielle, inédite de Louis XVI, etc.* avec des observations, par Hélène-Maria Williams; Paris, Debray, an 11, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est curieux et intéressant.

WOUTERS, (MARIE) a donné : *le Décaméron anglais,* ou *Recueil des plus jolis Contes traduits de l'anglais*, 6 parties in-18. — *Traduction du théâtre anglais, depuis l'origine des spectacles jusqu'à nos jours,* 1784-87, 12 vol. in-8°. Elle a fait cette traduction en société avec sa sœur, Madame de Wasse. — *Nelson,* ou *L'Avare puni;* Paris, Lepetit, an 6, 3 vol. in-12. Marie Wouters a consigné dans des vers pleins de sensibilité, les regrets qu'elle a éprouvés à la mort de Madame de Wasse.

WUIET, (CAROLINE) académicienne romaine, rédigeait, en l'an 7, un Journal qui d'abord eut pour titre *le*

Phénix, ensuite celui de *Chrysalide*, et qui reprit enfin le nom de *Phénix*. On lui doit différens morceaux de *Poësie*, insérés dans la Mouche, recueil périodique, an 6.— *Essai sur l'opinion publique*; fragmens de poésies fugitives, dédié à Madame Bonaparte, an 8, in-12.—*Mémoires de Babiole*, dédiés à la duchesse de Devonshire; Paris, Buisson, an 11, 3 vol. in-12.

FIN.

ERRATA.

PAGE 10, ligne 21, pour la marier à, *lisez* pour marier Anne avec, etc.

P. 27, l. 2, ce qu'en écrivit, *lisez* ce qu'écrivit.

P. 79, ligne 3, la même dont, *lisez* la même que celle dont.

P. 86, l. 7, née, *lisez* naquit.

P. 130, l. 21, *supprimez* Zilia, roman pastoral.

P. 144, l. 2, la retrouvaient, *lisez* la trouvaient.

P. 194, l. 16, *lisez* 1636.

P. 198, l. 6, deux mille, *lisez* dix mille.

P. 209, ligne 2, célébrées, *lisez* célébrés.

P. 214. l. 9, plue, *lisez* plu.

P. 230, l. 16, Bénédictines, *lisez* Bénédictins.

P. 236, l. 2, paraissaient, *lisez* paraissent.

P. 252, l. 20, cette production, *lisez* ce recueil.

P. 275, l. 23, Saugrain, *lisez* Sangrain.

P. 292, l. 8, allait, *lisez* devaient.

P. 299, l. 22, la critique y remarque, *lisez* la critique remarque.

P. 305, l. 8, Schœnauge, *lisez* Schonaugie.

P. 311, l. 27, conduisit, *lisez* conduisirent.

P. 313, lignes 24 à 28, *au lieu de* quelqu'un qui, etc; *lisez*: quelqu'un qui, dans sa jeunesse, n'aurait vu, n'aurait admiré que l'auteur de Cinna, ne serait-il pas excusable d'avoir pensé que personne n'égalerait ce poëte? Les réputations en imposent. D'ailleurs l'enthousiasme de Madame de Sévigné pour Corneille ne lui fit point illusion, etc.

OUVRAGES NOUVEAUX,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, à Paris et à Strasbourg.

MANUEL DU MUSÉUM FRANÇAIS, ou Description analytique et raisonnée de chaque tableau, avec une gravure au trait; tous classés par *Ecoles* et par *Œuvres* des grands maitres, par F. E. T. M. D. L. I. N., format in-8°.

Première livraison : *Œuvre du Poussin*, avec 19 gravures, ... 3 fr.
Seconde livraison : *Œuvre du Dominiquin*, avec 20 gravures, ... 3 fr.
Troisième livraison : *Œuvre de Rubens*, avec 48 gravures, ... 9 fr.
Quatrième livraison : *Œuvre de Raphaël*, avec 39 gravures, ... 9 fr.
Cinquième livraison : *Œuvre de Ch. Lebrun*, avec 35 grav., dont plusieurs doubles, 9 fr.

ANNALES du Musée de l'Ecole moderne des Beaux-Arts. Recueil de gravures au trait, d'après les principaux ouvrages de peinture, sculpture, ou projets d'architecture qui, chaque année, ont remporté le prix, soit aux écoles spéciales, soit aux concours nationaux; les productions des artistes en tous genres, qui, aux différentes expositions, ont été citées avec éloge; les morceaux les plus estimés ou inédits de la galerie de peinture; la suite complette de celle des antiques; édifices anciens et modernes, etc.; rédigé par C. P. Landon; tomes I à V, in-8°.; chaque volume .... 15 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin, ... 30 fr.

TABLETTES d'un Amateur des Arts, contenant la gravure au trait des principaux ouvrages de peinture et de sculpture qui se trouvent en *Allemagne*, avec leur description. Recueil pouvant faire suite au *Manuel du Muséum Français*, aux *Annales du Musée*, et compléter tous les ouvrages publiés avec le même objet, dans le même format; 1.er et 2.e cahier, in-8.°; chaque cahier, ... 2 fr.

VIES et Œuvres des Peintres les plus célèbres de toutes les écoles; recueil classique, contenant l'œuvre complette des peintres du premier rang et leurs portraits; les principales productions des artistes de deuxième et troisième classe; un abrégé de la vie des peintres grecs, et un choix des plus belles peintures antiques; réduit et gravé au trait, d'après les estampes de la bibliothèque nationale, et des plus riches collections particulières; publié par C. P. Landon. Tom. 1 et 2, gr. in-4°.; chaque vol. cartonné, 25 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin, format in-folio, ... 50 fr.

PRÉCIS historique de la révolution française, *Assemblée législative*, par Lacretelle jeune; seconde édition, un gros vol. in-18, avec deux gravures, ... 5 fr.

— Sur papier vélin, figures avant la lettre, ... 7 fr. 50 c.

PRÉCIS historique de la révolution française, *Convention nationale*, par Lacretelle jeune; 2 gros vol. in-18; de l'imprimerie de Didot jeune, avec quatre gravures, ... 10 fr.

— Sur papier vélin, figures avant la lettre, ... 15 fr.

HISTOIRE de France, depuis la révolution de 1789, écrite d'après les Mémoires et Manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires, par F. E. Toulongeon, tomes I à IV, in-8o., avec cartes et plans militaires, ... 30 fr.

Sur papier vélin, les cartes et plans enluminés en plein, ... 54 fr.

— Le même ouvrage, in-4.°, tomes I et II, avec cartes et plans, ... 39 fr.

Sur papier vélin, les cartes et plans enluminés en plein, ... 66 fr.

MÉMOIRES (nouveaux) sur la guerre de sept ans, par M. de Retzow, officier-général au service de Prusse, 2 gros volumes in-8°., ... 12 fr.

— Sur papier vélin, ... 24 fr.

CATALOGUE systématique des livres nouveaux en tous genres, cartes géographiques, estampes et œuvres de musique, publ. en France dans le cours de l'année 1803, in-8.°, 1 fr.

SACONTALA, ou l'Anneau fatal, drame, traduit de la langue sanscrit en anglais, par sir W. Jones, et de l'anglais en français, par le citoyen Bruguière; avec des notes et une explication abrégée du Système mythologique des Indiens de M. Forster, in-8o., 4 fr.

LES FEMMES, leur condition et leur influence dans l'ordre social chez différens peuples anciens et modernes, par J. A. de Ségur, 3 vol. in-12, avec six gravures; de l'imprimerie de Didot jeune, sur papier fin d'Angoulême, ... 12 fr.

— Le même ouvrage sur papier grand-raisin vélin superfin, figures avant la lettre, 24 fr.

HISTORISCHES Magazin für den Verstand und das Hertz, (Magasin historique pour l'esprit et le cœur, ouvrage de lecture allemande, à l'usage des Français qui étudient cette langue; cinquième édition; 2 parties in-8o., ... 3 fr.

— Le même, avec un vocabulaire allemand et français; édition adoptée par les Prytanées français et par d'autres écoles nationales, 3 parties in-8o., ... 4 fr. 50 c.

DICTIONNAIRE abrégé Français-Arabe, à l'usage de ceux qui se destinent au commerce du Levant, par *Ruphy*, vol. in-4°.; (de l'imprimerie de la république.) ..... 15 fr.

Recherches historiques sur les principales nations établies en Sibérie et dans les p
adjacens, in-8o., ... 3

Journal d'un Voyage en Allemagne, fait en 1773, par *J. A. H. Guibert*, de l'Acadé
française, (auteur de l'*Essai général de tactique*); ouvrage posthume, publié pa
veuve, précédé d'une notice historique sur la vie de Guibert, par *Toulong*
2 vol. in-8o.; .... 7 fr. 5

État commercial de la France au commencement du 19e. siècle, par Blanc de V
3 vol. in-8.o, ... 12

Lettre sur l'Inscription Égygtienne de Rosette, par J. D. Akerblad, gr. in-8o., 4

*Inscriptionis Phenicae Oxoniensis nova interpretatio; autore J.
Akerblad*, in-8o., ... 2

Ménales pittoresques et historiques. — Collection de gravures au bistre, d'aprè
meilleurs peintres paysagistes, par Bacler Dalbe; grand in-4o., tome I.er, forman
livraisons 1 à 6, chacune de 6 planches, avec texte, ... 24

Le Maitre Espagnol, ou Elémens de la Langue Espagnole, à l'usage des Franç
par Cormon, in-8.o, ... 5 fr. 5

Dictionnaire Français-Espagnol et Espagnol-Français, à l'usage des deux natio
seconde édition, revue et augmentée par J. L. B. Cormon, 2 gros vol. in-8.o, 1

Dictionnaire nouveau portatif, Français-Italien et Italien-Français, rédigé d'a
Alberti, *Botarelli* et autres, 2 vol. in-12, oblong.............................. 5 fr. 5

Recueil de traités de paix, d'amitié, d'alliance, de neutralité et autres, con
entre la République Française et les différentes Puissances de l'Europe, depuis 1
jusqu'à la paix générale; 4 vol. petit in-8.o, ... 21

Carte nouvelle du théâtre de la guerre en Italie, par Bacler Dalbe, chef du bur
topographique de l'armée d'Italie, sous le commandement du général Bonapar
ouvrage complet, en 5 livraisons ou 50 grandes feuilles, sur papier pâte vélin, 300

Voyage pittoresque de Scandinavie, avec 24 planches, petit in-folio, ... 60

— Le même, grand papier, ... 80

Choix de quatre vues pittoresques de la Scandinavie, in-folio impérial; en noir, 50

— Les mêmes, coloriées par Vanlerberghe, ... 100

Vues pittoresques (au nombre de six) des Glaciers de la Savoie et de la Suisse, forr
in-folio impérial, en noir, ... 150

— Les mêmes, coloriées par Vanlerberghe, ... 300

Ouvrages périodiques.

Journal général de la Littérature de France, ou Indicateur bibliographique et raiso
des livres nouveaux en tous genres, Estampes, Cartes géographiques et Œuvres
musique qui paraissent en France, classés par ordre de matières; avec des not
littéraires et bibliographiques, et l'annonce des ouvrages sous presse, grand in-8
septième année, un cahier par mois. Prix de la souscription pour l'année, franc de p
par toute la République, ... 14

— Du même ouvrage, la collection des six premières années, ... 84

Journal général de la Littérature Étrangère, ou Indicateur bibliographique et rais
des livres nouveaux en tous genres, Cartes géographiques, etc., etc., qui paraiss
dans les divers pays étrangers à la France, tous classés par ordre de matières, gr. in-8
quatrième année, un cahier par mois. Prix de la souscription pour l'année, franc
port, ... 21

— Du même ouvrage, la collection des trois premières années, ... 63

Le premier de ces deux ouvrages périodiques est exclusivement consacré aux productions de Fran et le second à celles des pays Étrangers; réunis, ils forment une bibliographie générale de l'Euro séparés, ils offrent sur la bibliographie de chaque nation, des renseignemens précieux qu'on c cherait vainement ailleurs.

Ouvrage sous presse, pour paraître incessamment.

Exposition des familles naturelles dans les plantes, la description de tous les *genre*
botanique bien constatés, et des *espèces* au nombre de 5 à 6000, le plus généralem
cultivées dans les jardins et les écoles de botanique; avec 112 planches soigneusem
gravées, contenant plus de 1200 figures, et offrant à l'œil les feuilles, les calices,
corolles, les étamines, les pistils, les fruits, les graines, les embryons entiers
dans la coupe convenable pour faire sentir les différences observées parmi les fami
de M. *A. L. de Jussieu*, par M. Jaume Saint-Hilaire; 2 gros volumes in-8o., p
romain, sur papier grand-raisin.

— Le même ouvrage, sur papier grand-raisin vélin.

